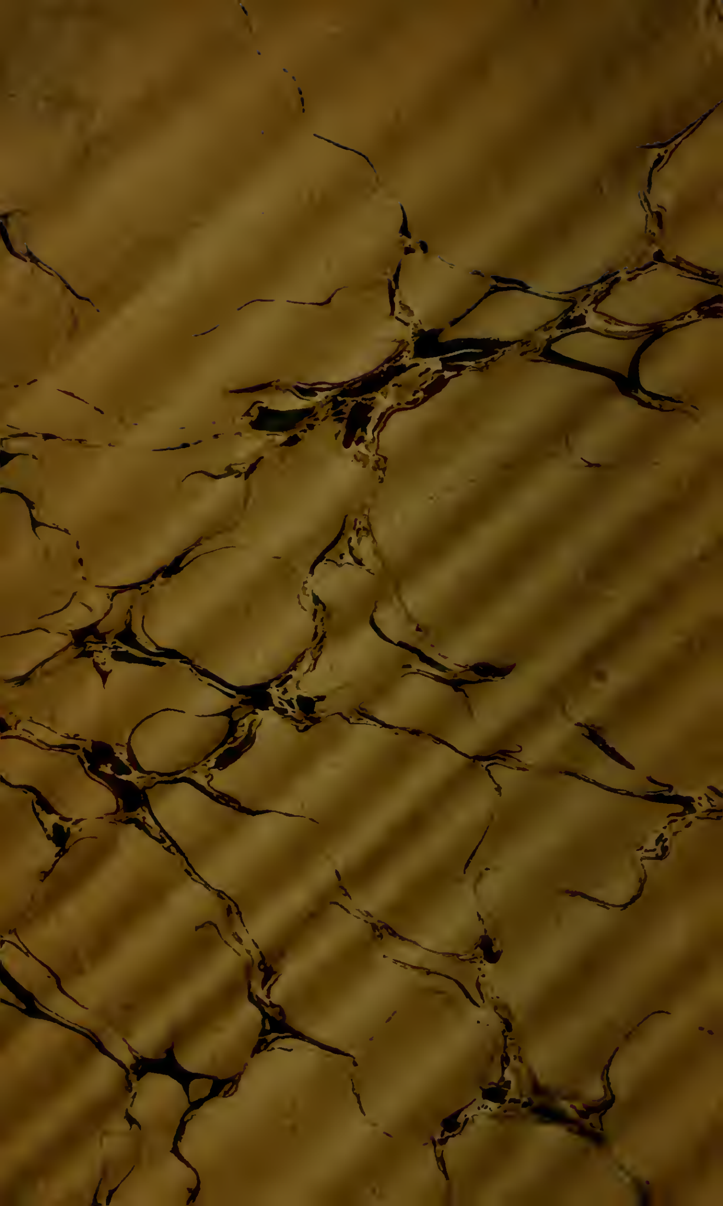

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01881965 6



LE

CIEL SUR LA TERRE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

LE CIEL
SUR LA TERRE

OU

JÉSUS-CHRIST PRÉSENT PARMI NOUS
DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

PAR

LE P. J.-M. FÉLIX SIMOUNET

DE LA SOCIÉTÉ DES PRÊTRES DE LA MISÉRICORDE, SOUS LE TITRE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.



PARIS

JACQUES LECOFFRE ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

29, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1859

INTRODUCTION

Le ciel sur la terre, l'Eucharistie! ce mot rappelle des choses si hautes et si sublimes, et en même temps si glorieuses et si consolantes pour les pauvres exilés de cette vallée de larmes, que la pensée humaine peut à peine les atteindre, et que la parole est toujours impuissante à les exprimer. L'Eucharistie, c'est le ciel descendu sur la terre, c'est Dieu résidant parmi nous! L'Eucharistie, c'est Dieu s'immolant pour nous, c'est Dieu devenant notre espérance, notre possession, et nous communiquant de la manière la

plus intime les divines effusions de ses grâces et de tous ses dons célestes. L'Eucharistie enfin, ce ciel de la terre, c'est le divin banquet où l'homme et Dieu confondent leur être et leur substance.

Mystère ineffable, ravissante merveille qui plonge les anges dans une perpétuelle admiration. Le front incliné dans la poussière, adorons-le dans l'inébranlable fermeté de notre foi, ne le contestons pas. Qu'il soit permis à l'Être tout-puissant, à la sagesse éternelle, au cœur de Dieu qui aime infiniment, qui est tout amour, de donner des preuves de cet amour proportionnées à l'infinité de sa puissance, de sa sagesse, de son inépuisable charité, qui le porte à descendre jusque dans le sein de l'homme pour l'élever jusqu'à lui. Avec le disciple bien-aimé, disons donc pour toute réponse aux objections qu'on pourrait faire contre cet auguste mystère : Nous croyons à l'amour que Dieu a pour nous. *Nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis.* (Saint Jean, IV, 16.) Voilà la raison suprême de

notre foi, la brillante lumière qui dissipe tous nos doutes ; l'immortelle solution de toutes nos difficultés. Oui, nous croyons à l'amour que Dieu a pour nous. *Nos credidimus charitati quam habet Deus in nobis.*

Dans tous les siècles, dans tous les lieux, cette foi vive à la présence réelle de Jésus-Christ a fait surgir ces magnifiques chefs-d'œuvre qui transforment la pierre brute en une prière toujours vivante; cette foi vive à Jésus-Christ présent dans nos tabernacles a inspiré ces artistes célèbres dont le génie a couvert l'Europe entière de ces vieilles basiliques et de ces splendides cathédrales peuplées d'un monde de figures et de statues d'anges et de saints, qui font la gloire et le plus bel ornement de nos cités. Voilà comment les enfants de Dieu se plaisent à rendre à leur père des hommages solennels; voilà comment leur amour élève des trônes au Dieu du ciel dont les délices sont d'habiter parmi les enfants des hommes.

C'est parce que Dieu est réellement présent

sous ces voûtes sacrées que nous venons épancher nos cœurs aux pieds de ces tabernacles, pour nous fortifier dans la lutte terrible qu'il faut livrer aux nombreux ennemis de notre âme, pour nous consoler au sein des navrantes tristesses de l'exil.

L'Eucharistie, Jésus-Christ résidant au milieu de nous, là est la vie, l'âme du catholicisme. C'est le principe, la cause de toutes les cérémonies religieuses qui s'accomplissent dans nos églises avec tant de pompe et de magnificence. C'est ici, en un mot, que nous venons faire l'apprentissage de la vie du ciel, en nous rassasiant de cette chair sacrée, en nous abreuvant de ce sang divin, qui nous transforment en Jésus-Christ même, le Fils éternel de Dieu.

Elle l'avait bien compris, cette jeune enfant, qui, au jour de sa première communion, interrogée sur le bonheur du ciel, répondit aussitôt : Le ciel, c'est une première communion qui durera toujours!

L'Eucharistie est donc le plus grand, le plus

auguste, le plus saint des sacrements. Il renferme seul tout ce que l'Église possède de plus noble, de plus admirable, de plus efficacement salutaire.

L'Eucharistie enfin, c'est le ciel sur la terre! car, si le ciel, c'est Dieu, et si Dieu est dans l'adorable et très-divin sacrement de l'autel, l'Eucharistie est donc le ciel sur la terre.

Réveiller dans les cœurs des chrétiens une foi vive à la présence réelle de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie, un désir ardent de participer à ce pain des anges : voilà le but que nous nous sommes proposé, voilà la faim, la soif, qui dévorent notre âme. Puissions-nous avoir atteint notre but!

Voyez-vous ce petit enfant : il vient de s'approcher du foyer paternel, la flamme ne brillait plus, le feu était sur le point de s'éteindre, un souffle de sa bouche tombe sur le foyer, une étincelle jaillit, aussitôt la flamme brille et s'élève resplendissante au foyer de la famille.

Comme cet enfant, puissions-nous par cet

ouvrage, souffle ardent de notre foi, faire jaillir dans le cœur de ceux qui nous liront une étincelle du feu divin, ranimer tous les sentiments d'adoration, de reconnaissance et d'amour que Jésus-Christ résidant dans nos tabernacles demande à ses enfants et a droit d'attendre d'eux.

Voici le plan de notre ouvrage le *Ciel sur la terre*, ou Jésus-Christ présent parmi nous dans la divine Eucharistie :

1° Circonstances qui ont précédé l'institution de l'Eucharistie ; — 2° Circonstances qui l'ont accompagnée ; — 3° Circonstances qui l'ont suivie.

1° Circonstances qui ont précédé l'institution de l'Eucharistie. — Figures, — symboles qui l'annonçaient sous l'antique alliance. — Promesse de Jésus-Christ à ses apôtres et à ses disciples.

2° Circonstances qui l'ont accompagnée. — Exécution de la promesse de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3° Circonstances qui l'ont suivie : témoignages des Pères et des Docteurs des treize premiers siècles ; — sentiments de quelques saints et de quelques pieux et illustres personnages sur le sacrement de l'Eucharistie depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours. — Argument de prescription. — Miracles en faveur de la divine Eucharistie.

O Vierge Marie! vous qui avez été le tabernacle vivant où Jésus-Christ a reposé pour la première fois, c'est à vous que je consacre cet ouvrage. Puisse-t-il inspirer à tous ceux de vos enfants qui le liront les sentiments de foi et d'amour qui consumaient votre cœur pour Jésus-Christ, votre divin Fils !

LE

CIEL SUR LA TERRE

OU

JÉSUS-CHRIST PRÉSENT PARMI NOUS

DANS LA SAINTE EUCHARISTIE

CHAPITRE PREMIER

CIRCONSTANCES QUI ONT PRÉCÉDÉ L'INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE. FIGURES. — SYMBOLES QUI L'ANNONÇAIENT SOUS L'ANTIQUE ALLIANCE. — PROMESSE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST A SES APÔTRES ET A SES DISCIPLES.

L'Église catholique, l'immortelle épouse de Jésus-Christ, enseigne que l'Eucharistie est un sacrement qui contient réellement, substantiellement et en vérité, le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous les espèces ou apparences du pain et du vin. Sur quelle base repose notre croyance à cet égard? Quelles sont les circonstances

qui ont précédé l'institution de la sainte Eucharistie?

Le Verbe, le Fils éternel de Dieu, dans l'excès de son amour, ayant résolu de combler sa créature d'ineffables délices, en la nourrissant de sa chair sacrée, se plut à préparer le monde contre le scandale de cette inconçevable charité en jetant dans l'esprit des peuples de ces tendances que j'appellerai providentielles, et qui préfiguraient les biens à venir destinés à la nation évangélique. Aussi, partout et toujours, trouvez-vous chez les peuples conservée pure et sainte la foi à l'union de l'homme avec Dieu. Céleste union qui commence le ciel sur la terre! Aussi, partout et toujours, les peuples ont offert des sacrifices à la Divinité et participé à la victime du sacrifice. Les habitants de la Chine croyaient trouver cette communion de l'homme avec Dieu dans le breuvage offert à Confucius; l'idolâtre dans les viandes de ses sacrifices, et, chose étonnante, au Mexique, avant que les Européens y eussent pénétré, cette communication se faisait avec du pain et du vin offerts en sacrifice. Mais sortons des ombres grossières de l'idolâtrie et portons nos regards sur le peuple d'Israël que Dieu avait fait dépositaire de ses promesses futures, et nous verrons comment l'infinie charité de Dieu s'est plu à préparer les voies à la manifestation de son infini amour.

Presque au berceau du monde les traditions sacrées nous montrent le grand prêtre du Très-Haut, Melchisédech, offrant en sacrifice le pain et le vin dont

il nourrit le père des croyants et sa troupe victorieuse. Type auguste de Jésus-Christ, le pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech, qui dans le temps devait offrir en sacrifice le pain et le vin dont il devait nourrir les âmes victorieuses du monde et de leurs inclinations corrompues. Plus tard, Dieu voulant comme nous initier aux mystères de la Table eucharistique, je vois un Agneau mystérieux immolé auquel tous les enfants d'Israël participent, et dont le sang les protége contre le glaive de l'ange exterminateur, les délivre de la servitude de l'Égypte et les introduit dans la terre de promission. Auguste symbole de Jésus-Christ, ce divin Agneau, qui devait s'immoler sur nos autels, et dont le sang, fortifiant nos cœurs contre les passions, devait nous rendre invulnérables aux traits de nos ennemis et nous assurer la possession de l'éternelle patrie !

Dans le désert, qui n'aimerait à reconnaître dans cette manne délicieuse que les anges apportaient tous les jours sur les nuées du ciel aux enfants des Hébreux, qui n'aimerait à reconnaître le Pain eucharistique, cette manne céleste qui tous les jours descend des cieux pour charmer notre exil, essuyer nos blessures, et changer en des larmes de joie les pleurs que l'humanité répand dans le large et profond sillon de douleur que le péché lui a creusé, et par lequel il lui faut passer pour arriver à la conquête de ses immortelles destinées.

Quel était ce pain mystérieux de la tribu d'Aser,

après les délices duquel soupirait si ardemment le patriarche, le vieux Jacob étendu sur son lit de mort? N'était-ce pas encore la figure du Pain eucharistique?

Quel était ce pain que le soldat de Madian aperçut dans un songe, la veille d'une bataille, roulant du haut de la montagne, et renversant dans sa course précipitée la plus forte des tentes du camp des Madianites? N'était-ce pas l'image du Pain eucharistique, qui, en venant dans notre âme, renverse la tente que nos passions voudraient y dresser, afin de s'y abriter à tout jamais?

Quel était ce pain cuit sous la cendre que mangea le prophète Élie, et qui le soutint pendant quarante jours, jusqu'à ce qu'il fût arrivé au sommet de la montagne d'Horeb? N'était-ce pas le symbole du Pain eucharistique, qui doit nous soutenir dans nos combats et nos fatigues jusqu'à notre arrivée à la montagne sainte de Sion, la céleste patrie?

N'était-ce pas cette table sacrée, cette divine manducation que prophétisait le plus sage des rois, alors qu'il annonçait aux peuples un festin délicieux dans lequel, dit le prophète Zacharie, Dieu leur distribuera le pur froment des élus et le vin qui fait germer les vierges : *Frumentum electorum et vinum germinans virgines*.

Mais voici que la plénitude des temps est arrivée. Les cieux se sont de nouveau abaissés vers la terre; les nuées ont enfanté le juste, les figures vont faire place à la réalité. Écoutez le Seigneur Jésus : c'était

aux approches de la fête de Pâques, le Sauveur, ayant nourri au désert cinq mille hommes avec cinq pains, fut contraint de se dérober aux transports d'amour, de reconnaissance et d'admiration de cette multitude qui voulait lui décerner la royauté. Toutefois, dès le lendemain, ayant été rencontré par cette foule qui le cherchait avec empressement, il leur dit : « Vous me cherchez, non que vous croyiez en moi, mais parce que vous avez été rassasiés par le pain que j'ai multiplié pour vous dans le désert. Cessez donc d'être avides de la nourriture qui passe, aspirez à celle qui demeure éternellement. » A ce reproche, les Juifs lui dirent : « Mais qui êtes-vous ? Quels prodiges avez-vous donc opérés, pour que nous croyions en vous, comme nos pères en Moïse, qui leur donna un pain céleste à manger. »

Écoutez l'étonnante réponse du Sauveur qu'il confirme par un double serment : « En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point donné le pain du ciel, mais c'est mon Père qui vous donne le véritable pain du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde. » Ils lui dirent donc : « Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain-là. » Jésus leur répondit : « Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura point faim ; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. »

Grand dut être l'étonnement des Juifs et des disciples. Ils se mirent donc à murmurer contre lui, parce qu'il avait dit : « Je suis le pain vivant, qui

suis descendu du ciel. Et ils disaient : « N'est-ce pas là Jésus, fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère? Comment donc dit-il : « Je suis « descendu du ciel? »

Jésus leur répondit : « Ne murmurez point entre vous. Personne ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire. En vérité, en vérité, je vous le dis encore une fois, celui qui croit en moi a la vie éternelle.

« Je suis le pain de vie, vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts ; mais voici le pain qui est descendu du ciel afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel pour donner la vie au monde.

« Si quelqu'un donc mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je dois livrer à la mort pour la vie du monde. » Les Juifs donc disputaient les uns contre les autres en disant : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger? »

Or, je vous le demande, de quoi étaient-ils révoltés, ces disciples? Que refusaient-ils de croire? Certes ce n'était pas quelques expressions trop fortes dont Notre-Seigneur se serait servi, car alors il les aurait adoucies. Ce n'était pas non plus la manducation figurative de son corps et de son sang; elle ne présente rien de révoltant pour l'esprit humain. C'était donc la manducation réelle du corps et du sang de Jésus-Christ qu'ils ne voulaient point admettre; ils la ju-

geaient impossible. Aussi Notre-Seigneur leur dit-il : « Il y en a plusieurs parmi vous qui ne croient point. »

Mais, s'il n'eût pas été question de la manducation réelle du corps et du sang de Jésus-Christ, mais seulement d'une manducation figurative, assurément le Sauveur des hommes, qui connaissait les pensées les plus secrètes des cœurs, n'eût point manqué de leur dire : Quand je vous ai parlé de vous donner ma chair à manger et mon sang à boire, je n'ai prétendu vous en donner que le signe et la figure, et vous dire qu'en les prenant vous vous uniriez à ma chair et à mon sang par la foi; et alors, loin de s'éloigner, les juifs et les disciples seraient tombés à ses pieds et ne l'auraient jamais quitté.

Cependant, loin d'adoucir le sens propre et naturel que présentent ces paroles, loin d'atténuer la force de ses expressions, bien loin de dissiper le motif de la défection générale de ses disciples, en leur annonçant qu'il ne s'agissait que d'une manducation figurative, il les fortifie dans leur première pensée, en confirmant encore ses paroles par un double serment solennel et sacré. « En vérité, en vérité je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier des jours; car ma chair est véritablement nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.

Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant, et que je vis par mon Père, de même celui qui me mange vivra aussi en moi. C'est là le pain qui est descendu du ciel, bien différent de la manne que vos pères ont mangée et qui ne les a pas empêchés de mourir. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. »

Elle est si claire, elle fut si bien comprise, la promesse renfermée dans ces paroles, que les Juifs et les disciples s'écrièrent : « Ce discours est par trop dur, et qui peut l'écouter ? » Dès lors un grand nombre de disciples s'éloignèrent de Jésus, le traitant à l'égal d'un imposteur, et ils n'allaient plus avec lui. Ce que voyant, le Sauveur des hommes se tourne vers les douze apôtres qui écoutaient en silence l'exposé d'une si incompréhensible merveille, et il leur dit, voulant s'assurer de leur foi et de leur inviolable attachement : « Et vous aussi voulez-vous m'abandonner? » Alors Simon-Pierre répondit : « A qui donc irions-nous, Seigneur ? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle. Nous avons cru, et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Voilà les circonstances qui ont précédé l'Institution de l'adorable sacrement de nos autels.

CHAPITRE II

CIRCONSTANCES QUI ONT ACCOMPAGNÉ L'INSTITUTION DE L'EUCHARISTIE. EXÉCUTION DE LA PROMESSE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Elle dut laisser de bien vives, de bien profondes impressions dans l'esprit et surtout dans le cœur des Apôtres, cette scène, où les promesses de l'amour de Jésus-Christ avaient provoqué tant de murmures, tant de scandales, tant de défections parmi les disciples. Nul doute que, dès ce moment, les Apôtres n'aient parfaitement compris qu'un jour viendrait où Jésus-Christ les nourrirait de sa chair sacrée et de son sang précieux, et que dans cette divine manducation ils puiseraient la vie éternelle comme à sa source. Ils étaient comme dans une sainte impatience de l'accomplissement de cette grande merveille lorsqu'à la dernière Cène le Sauveur leur dit : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir. » Puis, se levant de table, il se ceignit les reins d'un linge, prit un bassin plein d'eau, et lava les pieds de ses Apôtres, afin de les purifier de toute souillure; puis il les fit de nouveau asseoir au ban-

quet, pour leur offrir, non plus un pain matériel, mais un pain céleste, une nourriture divine.

Alors, dans l'excès de son amour pour les hommes, il lève les yeux au ciel, puis, prenant le pain, il le bénit, le rompt, le donne à ses disciples en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui est livré pour vous. » Il prit de même le calice, et, rendant grâces, il le leur donne en disant : « Buvez-en tous, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour vous. Ce que j'ai fait, faites-le en mémoire de moi. »

Comment, en entendant ces paroles, les Apôtres n'auraient-ils pas reconnu l'exécution de la promesse que Jésus-Christ leur avait faite, qu'il leur donnerait sa chair à manger et son sang à boire. Aussi, préparés qu'ils étaient à ce grand prodige de l'amour de Jésus-Christ, nul murmure ne se fait entendre, nul doute ne se manifeste parmi ceux qui s'étaient écriés : Nous croyons ! alors que les disciples révoltés par la pensée de cette manducation réelle avaient délaissé Jésus-Christ comme un imposteur.

Et l'on pourrait maintenant supposer que, lorsqu'à la dernière Cène les Apôtres entendirent ces paroles positives solennellement articulées par Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, ils se soient imaginés entendre : Ceci est la figure de mon corps et de mon sang ! En vérité c'est par trop s'abuser; et Jésus-Christ, la suprême sagesse, la suprême vérité, n'aurait-il pas induit nécessairement

en erreur ses disciples, et avec eux l'univers tout entier, si, par ces paroles claires, positives : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » au lieu de la réalité il n'eût voulu nous donner qu'une figure.

Et dans quel temps, dans quelle extrémité Notre-Seigneur Jésus-Christ aurait-il parlé un langage énigmatique à ses disciples? Dans le dernier entretien qu'il avait avec eux, alors que le Sauveur, selon le témoignage des Apôtres, ne leur parlait plus en paraboles. Ce serait donc lorsqu'il leur faisait le dernier adieu de sa tendresse, le testament de son amour, que Jésus-Christ leur aurait tenu un langage énigmatique? Cela est-il vraiment admissible? N'est-ce pas au moment de se séparer que deux amis se confient tous leurs secrets? Est-ce quand il s'agit de laisser à son Église le témoignage le plus éclatant de son amour que Notre-Seigneur Jésus-Christ aurait parlé d'une manière, sinon inintelligible, du moins propre à faire prendre l'erreur pour la vérité.

Tous les apôtres ont entendu ces paroles de l'institution de l'Eucharistie dans le sens propre et naturel qu'elles présentent; c'est dans ce sens qu'ils les ont consignées dans les Évangiles. Or, s'ils avaient entendu ces paroles dans le sens figuratif, ou bien s'il eût fallu les entendre, nul doute qu'ils ne se fussent expliqués à cet égard. Toutefois nulle part, quand ils parlent de l'Eucharistie, ils n'emploient le mot de figure; toujours, au contraire, ils en parlent dans le sens de la réalité. Saint Jean, dans le discours

de la promesse de l'institution de l'Eucharistie, annonce *une chair à manger véritablement nourriture, un sang à boire véritablement breuvage, la chair qui doit être livrée, le sang qui doit être répandu.* Les trois autres évangélistes, racontant l'exécution de la promesse, parlent du *corps qui a été livré*, du *sang qui a été répandu.*

Saint Paul, ravi au troisième ciel, instruit par Notre-Seigneur Jésus-Christ même de l'institution de l'Eucharistie, loin, bien loin de nous la représenter comme un symbole, une figure, ne nous parle que du corps de Jésus-Christ, du sang de Jésus-Christ.

« Je tiens moi-même du Seigneur, dit le grand apôtre, que le Seigneur Jésus, la nuit où il fut livré, prit du pain, et, rendant grâces, le rompit et dit : « Prenez et mangez : Ceci est mon corps, qui sera « livré pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. » Et pareillement il prit le calice après qu'il eut soupé, disant : « Ce calice est le nouveau testament en mon « sang ; faites cela, toutes les fois que vous le boirez, « en mémoire de moi. »

« C'est pourquoi, dit-il encore, quiconque mangera ce pain ou boira le calice du Seigneur indignement sera coupable du corps et du sang du Seigneur. » Mais si, dans l'Eucharistie, il n'y avait que du pain, ce qui serait si Jésus-Christ n'y était qu'en figure, comment celui qui ne mangerait que cette figure serait-il coupable du corps et du sang de Jésus-Christ?

« Que l'homme donc, continue l'Apôtre, s'éprouve

lui-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de ce calice. Car celui qui mange et boit indignement mange et boit sa condamnation, ne discernant point le corps du Seigneur. L'Apôtre veut qu'on s'éprouve avant de manger de ce pain. Et pourquoi cette épreuve, si ce n'est que du pain? Pourquoi, si ce n'est que du pain et du vin, mangerait-on et boirait-on sa condamnation, supposé qu'on ne fût pas en état de grâce?

Que conclure de ces témoignages si rayonnants de vérité? C'est qu'il n'est pas, dans notre sainte religion, de mystère établi sur des bases plus fermes et plus inébranlables que celui de la réelle présence de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie, puisqu'il n'en est point qui nous ait été révélé avec plus de précision, plus de clarté et de lumière, soit par Notre-Seigneur Jésus-Christ, soit par ses apôtres.

Vienne maintenant le disciple de l'erreur, le sourire de l'impiété sur les lèvres, et qu'il me demande: Combien de temps Jésus-Christ demeure-t-il dans la divine Eucharistie? Je ne dirai pas avec l'enfant de l'hérésie, qui a voulu mettre des bornes à l'amour infini, que Jésus-Christ n'est présent sous les saintes espèces que dans l'instant du sacrifice ou dans l'instant de la communion. Vos délices, ô mon Dieu, sont d'habiter parmi les enfants des hommes, je dirai donc hardiment avec l'Église catholique, sans crainte de me tromper, que, sous les espèces du pain et du vin, le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus-Christ, résident vraiment, réellement et sub-

stantiellement, non pas seulement dans l'instant du sacrifice ou dans l'instant de la communion, mais tout le temps que les espèces sacramentelles subsistent. S'il en était autrement, votre Église, ô mon Dieu! aurait-elle pu, après la célébration des saints mystères, conserver la sainte Eucharistie pour la porter aux malades, pour la distribuer aux martyrs avant de comparaître devant les tribunaux, avant de descendre dans l'arène pour y devenir la pâture des lions, des tigres et des panthères de l'amphithéâtre? Elle croyait donc, l'Église catholique des premiers siècles du Christianisme, ce que nous croyons, ce que nous enseignons encore de nos jours, que Jésus-Christ est vraiment, réellement et substantiellement présent dans la sainte Eucharistie, non pas seulement dans l'instant du sacrifice, ou dans le moment de la communion, mais tout le temps que les espèces sacramentelles subsistent.

Infortunés que vous êtes, parce que vous ne pouvez comprendre, vous insultez à cette magnificence d'amour, à cette prodigalité des bienfaits de votre Dieu! Créatures chétives, qui rejetez les mystères que Dieu lui-même a révélés, qui êtes-vous pour oser mesurer les pensées de Dieu? Parce qu'elles sont plus haut placées que les mesquines conceptions de votre raison d'un jour, vous croyez que le Dieu tout-puissant est incapable de les opérer. O folie! ô ignorance! ô aveuglement! La terre et les cieux, tout dans l'univers est marqué au sceau du prodige et du

mystère, et, à ces traits, le front incliné dans la poussière, je confesse la toute-puissance du Créateur de toutes choses, et vous voudriez que la religion de mon Dieu, son ouvrage privilégié, ne portât point l'empreinte de cette toute-puissance qui se joue des difficultés et fait seule les choses grandes, mystérieuses, incompréhensibles! « Vous ne vous étonnez pas, dit le grand orateur de notre siècle, le père Lacordaire, de respirer l'air par vos lèvres, d'où il passe par vos entrailles pour y transformer votre sang; vous permettez à la lumière, à la chaleur, de pénétrer au plus profond de votre vie pour la soutenir; ces mystères, par où votre être se met en relation avec l'immense foyer de la nature et y puise le miracle de sa subsistance, vous paraissent des faits vulgaires qui n'ont pas même besoin d'explication, et vous entrez en stupeur si le maître du monde, l'auteur des lois qui vous font vivre, se sert de ces mêmes lois pour introduire en vous des éléments mille fois plus purs que ceux qui y portent quotidiennement l'existence! Car ni la lumière, ni la chaleur, ni aucun des fluides qui courent sans poids et sans forme dans les abîmes de l'espace, ne sauraient nous donner une idée du corps de Jésus-Christ tel que l'a fait la gloire de la résurrection et de l'immortalité. Et quel est le physicien qui osera se plaindre que le corps de Jésus-Christ tienne si peu de place sur l'autel, lui qui est contraint par Dieu, ou, s'il l'aime mieux, par la nature, d'avouer qu'une goutte imperceptible de vapeur, en pas-

sant de l'état fluide à l'état liquide, tient quatorze mille fois moins de place qu'auparavant, sans qu'elle ait perdu son essence dans une si merveilleuse diminution? »

Oui, comme il y a un pain de la nature, il y a un pain de la grâce; comme il y a un pain de la vie mortelle, il y a un pain de la vie éternelle. Je crois à Jésus-Christ quand il me dit : « Je suis venu pour leur donner la vie. » (Joan., x, 10.) Et j'y crois encore quand il me dit : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. » (*Id.*, vi, 51.) J'ouvrirai ma bouche et je recevrai ce pain céleste sans m'étonner, car de quoi m'étonnerais-je? Est-ce que ma bouche n'est pas un organe spirituel, préparé d'avance pour de sublimes opérations? Est-ce que mon âme ne l'habite point? Est-ce que la vérité ne sort pas de ses lèvres entr'ouvertes avec le flot de la parole? Pourquoi la chair transfigurée de l'Homme-Dieu ne passerait-elle point par les portes où passe la vérité qui vient de lui? O bouche de l'homme, vase mystérieux, ouvre-toi pour recevoir le Dieu qui t'a faite, le Dieu dont tu parles, le Dieu qui connaît les sentiers pour aller à ton âme et y commencer l'embrassement substantiel qui se consommera dans l'éternité! Ouvre-toi sans crainte et sans orgueil : sans crainte, parce que le Dieu qui vient à toi est doux et humble; sans orgueil, parce que tu n'as point mérité de l'approcher d'aussi près. Ouvre-toi pour manger la chair du Fils de l'homme et pour boire son sang : ce sont les termes exprès dont il s'est servi pour te convier à

son festin. Il n'en a point eu peur; il lui a plu d'être hardi dans ce mystère plus qu'en aucun autre, afin de nous rassurer par l'effrayante nudité de son langage, il nous a dit : *Mangez et buvez, mangez ma chair, buvez mon sang*. Et s'il est des disciples qui se sont épouvantés de son discours et qui lui ont répondu : *Cette parole est dure, et qui pourra l'entendre* (Joan., VI, 61), s'il en est d'autres qui l'ont quitté pour ne plus le revoir, l'humanité n'a point obéi à leur faiblesse ni à leur trahison : elle est venue au banquet de la grâce, elle a dressé des tables, elle a bâti des monuments magnifiques pour couvrir d'ombre et de gloire le pain dont le Fils de Dieu avait dit : *Ceci est mon corps*. Elle a cru que, puisqu'une mère peut porter son fils dans ses entrailles et le nourrir encore de sa substance après l'avoir mis au monde, il n'était pas impossible à Dieu d'avoir la même puissance dans la même tendresse, et de renouveler entre nous et lui les miracles de la maternité; enfin tout a cédé, quelle qu'en soit la raison, à cette parole : *Mangez et buvez*. Le genre humain a mangé en adorant sa nourriture, il a bu en adorant son breuvage : la folie de la foi a égalé la folie de la charité. Il le fallait bien, puisqu'après tout le premier et le dernier mot de notre destinée a toujours été de nous unir à Dieu dans la perfection et la béatitude de son éternelle vie. Au-dessous de ce terme, l'homme n'est rien encore, et, si grands que soient les prodiges d'alliance qui se sont vus entre Dieu et lui, ce ne sont pour-

tant que des signes, des préparations, des avant-coureurs, ce qu'est l'ombre du matin à la clarté du midi.

Le jour viendra où la chair même du Verbe divin ne sera plus pour nous une nourriture suffisante, nous nous en souviendrons comme les Israélites, parvenus à la terre promise, se souvenaient de la manne du désert. L'arche sainte en conservait la mémoire dans un vase d'or; mais l'enfant d'Abraham n'en usait plus, il mangeait sous sa vigne et sous son figuier les fruits de la patrie, et buvait joyeux aux sources de la montagne de Sion. Ainsi parvenus au delà de notre Jourdain, nous y retrouverons dans l'incorruptibilité la chair de Jésus-Christ, notre bien-aimé Sauveur; nous toucherons de nos lèvres ses mains bénies; nous nous rassasierons à ses pieds des baumes lointains de son sacrifice; nous dirons dans un langage que nous ne savons point encore : *Voilà celui qui nous a aimés jusqu'à mourir!* Mais, lors même qu'il nous plairait de manger sa chair et de boire son sang par un souvenir de nos délices passées, nous ne pourrions rassasier notre cœur à ce foyer de notre ancienne vie. Dieu seul vu face à face, Dieu possédé dans sa substance, Dieu coulant dans nos entrailles comme un fleuve sans rivages, voilà quel sera notre dernier banquet, le banquet du vin nouveau et éternel dont Jésus-Christ disait dans la nuit de la Cène : *Je ne boirai plus du fruit de la vigne* jusqu'à ce que je le boive de nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. (*Matth.*, XXVI, 29.)

CHAPITRE III

CIRCONSTANCES QUI ONT SUIVI L'EXÉCUTION DE LA PROMESSE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

TRADITION

De l'autorité de l'Écriture sainte qui établit la réelle présence de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie, passons à celle des Pères, et examinons quelle a été leur croyance sur ce mystère. Nous souvenant de cette règle infaillible de la foi, de saint Vincent de Lérins, que nous devons croire ce qui a été cru dans tous les lieux, dans tous les temps et par tous les fidèles; ou bien nous rappelant encore cette parole d'Origène : « On ne doit tenir pour vrai que ce qui ne s'écarte en rien de la tradition ecclésiastique et apostolique » (*de Principiis*, lib. I, *Præf.*) ; ou saint Irénée, qui ne s'exprime pas moins énergiquement : « Il faut éviter les faux docteurs, et consulter les Églises, pour y trouver la vraie tradition. » « Je vous loue, dit saint Paul, de ce que vous gardez les *traditions* et les règles que je vous ai données. » « Demeurez ferme, dit-il ailleurs, et con-

servez les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par notre lettre. » (*Thess.*, II, 14.)

Ces témoignages nous font voir que le principe de saint Vincent de Lérins a été en vigueur dès les siècles apostoliques; déroulons donc cette magnifique chaîne d'or qui joint les siècles présents aux siècles passés, qui nous unit à nos frères d'Orient, divisés sous d'autres points avec l'Église romaine; ils ont conservé la vieille foi de leurs pères sur le divin sacrement de l'Eucharistie, tant cette croyance était profondément gravée dans leurs cœurs.

Avant d'apporter ces témoignages, expliquons les noms donnés à la divine Eucharistie.

Ce divin sacrement est appelé *Eucharistie*, mot qui signifie action de grâces, 1° parce que Jésus-Christ, avant de l'instituer, rendit grâces à Dieu son Père; 2° parce qu'il est le principal don de Dieu, et qu'il nous rappelle tous les dons les plus précieux que nous avons reçus de lui.

On l'appelle encore le *très-saint Sacrement*, parce que, sous des signes sensibles, il contient Jésus-Christ, l'auteur et la source de toute sainteté;

Le *Sacrement de l'Autel*, parce que c'est un festin spirituel auquel Jésus-Christ invite tous les fidèles pour les nourrir de son corps et pour les enrichir de tous les trésors de sa Divinité;

La *sainte Cène du Seigneur*, parce que Jésus-Christ l'institua après le dernier repas qu'il fit avec ses apôtres;

La *sainte Hostie*, parce qu'elle contient Jésus-Christ, l'hostie par excellence, la victime immolée pour nous ;

La *Communion*, parce qu'elle unit tous les fidèles entre eux, et avec Jésus-Christ le chef de tous les chrétiens ;

Le *Pain des enfants*, parce que, pour recevoir avec fruit l'Eucharistie, il faut être devenu enfant de Dieu par le baptême, et être enrichi de la grâce sanctifiante sans laquelle on est esclave du démon ;

Le *Viatique*, parce qu'il nous fortifie dans le pèlerinage de cette vie, et nous fait passer de la terre au ciel ;

Enfin, le *Pain des anges*, parce qu'il est le bonheur et la nourriture des anges. Il se donne aussi aux hommes pour être la nourriture qui les fortifie et les fait vivre d'une vie tout angélique. Goûtez donc et voyez, d'après les témoignages des Pères et des saints, combien Dieu est bon pour ceux qui l'aiment !

Ier SIÈCLE

TÉMOIGNAGES DE L'APÔTRE SAINT ANDRÉ, DE L'APÔTRE SAINT PAUL ET DES PÈRES DE L'ÉGLISE.

SAINT ANDRÉ

Saint André, apôtre et frère aîné de saint Pierre, après avoir éclairé de la lumière évangélique la Cap-

padoce, la Galilée et la Bithynie, vint à Patras, ville d'Achaïe, où il répandit les premiers rayons de l'Évangile, et gagna un graud nombre de gentils à la foi chrétienne. Ce fut là qu'il eut le bonheur de mourir martyr de sa foi et de son amour pour Jésus-Christ. Écoutez cette admirable réponse qu'il fit au proconsul Égée qui l'engageait à sacrifier aux dieux; vous y trouverez une preuve frappante de la vérité du sacrifice de nos autels : « Je sacrifie tous les jours à un Dieu unique, tout-puissant, bon et vrai, non de la fumée d'encens, ni de la viande des taureaux, ni du sang des chevreaux, mais l'Agneau sans tache, qui, étant reçu des fidèles et son sang bu, demeure aussi entier qu'auparavant. »

SAINT PAUL

Saint Paul, dont la vocation fut toute miraculeuse, lui qui reçut de Jésus-Christ l'ordre exprès d'instruire les nations, saint Paul, qui fut consacré pour l'apostolat dans le ciel même, où il apprit de la bouche de Jésus-Christ tout ce qu'il avait fait par rapport à l'Eucharistie, ce grand docteur, parlant des premiers fidèles dit que les apôtres avaient soin, dans les assemblées, de leur *rompre le pain*, c'est-à-dire de leur donner le corps et le sang de Jésus-Christ, comme il le dit plus expressément dans ces paroles aux Corinthiens (*I Cor.*, x, 16) : « Le calice de bénédiction que nous bénissons n'est-il pas la

participation du sang de Jésus-Christ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la participation du corps de Jésus-Christ? » Il est évident que, par ces paroles, l'apôtre saint Paul suppose que c'est la foi commune et l'enseignement commun que Jésus-Christ est réellement présent dans le sacrement de l'Eucharistie.

IIe SIÈCLE

SAINT DENYS L'ARÉOPAGITE

Saint Denys l'Aréopagite, premier évêque de Paris et apôtre de la France, naquit à Athènes. Issu d'une famille distinguée, il reçut une éducation digne de sa naissance. Jeune encore et par amour de la science, il visita l'Égypte, mère des superstitions grecques, et sanctuaire renommé de la philosophie religieuse. Il était dans une ville de ce pays, à Héliopolis, lorsque apparut cette éclipse miraculeuse par où fut annoncée au monde la mort du Seigneur. De retour dans sa patrie, son mérite, autant que son origine illustre, lui ouvrit la carrière des charges publiques, et il fut successivement élu archonte et membre de l'aréopage. C'est au sein de ces honneurs que la grâce de Dieu par l'organe de l'apôtre saint Paul vint le saisir au cœur. Après avoir été instruit par le grand Apôtre, sous l'influence de la grâce et de l'action puissante

qu'exerçait sur lui un saint et illustre personnage de ce temps là, Hiérotée, il s'éleva à cette science sublime de la théologie, qui a fait dire à Photius qu'il était grand dans son style comme dans ses pensées. Aussi fut-il élevé par saint Paul au gouvernement de l'Église d'Athènes dont il a été le premier évêque.

Après que saint Denys eut gouverné l'Église d'Athènes, il se rendit à Rome, et le pape Clément, ayant pourvu à l'Église d'Athènes, il l'envoya dans les Gaules prêcher la foi de Jésus-Christ, et éclairer cette province de la lumière de l'Évangile. Paris étant comme la capitale des autres villes par sa nombreuse population, il vint y planter la croix de Jésus-Christ. Ce fut là qu'il répandit à flots abondants la céleste doctrine dont son âme était envahie, communiquant à tous les trésors de Dieu, prêchant son Évangile, et prouvant sa divine doctrine par des œuvres miraculeuses. Illustre dans sa mort comme dans sa vie, il confirma de son sang la foi qu'il avait prêchée et par ses discours et par ses immortels écrits. Les œuvres de son génie et ses exemples nous restent comme une grâce et un encouragement.

Saint Denys donne à la sainte Eucharistie des titres et des éloges si magnifiques, dans les noms dont il se sert pour en exprimer l'excellence, que nous avons cru devoir en mettre ici une espèce de catalogue. — Le voici : l'Eucharistie est le Sacrement des sacrements. — Le très-saint Sacrement. — Le très-divin et très-saint Sacrement. — La très-divine Communion. —

Les très-divins mystères. Entendez l'admirable prière qu'il adressait à Jésus-Christ dans la très-divine Eucharistie : « O très-saint, ô très-divin sacrement, découvrez-nous ces énigmes sacrées, ces voiles symboliques qui vous environnent et vous cachent ; manifestez-vous clairement aux regards de mon âme ; et remplissez-la d'une brillante lumière [1]. »

Sa prière est puissante et féconde, comme sa vertu fut pure et élevée. Les Rois de France ont mis à ses pieds la plus belle couronne de l'univers ; Dieu accorda de nombreux et éclatants miracles à son intercession, aussi le ciel et la terre se sont réunis pour honorer et consacrer sa mémoire. Après cette courte biographie, venons à l'exposé de la doctrine de saint Denys sur le mystère de l'Eucharistie, ce passage est tiré des œuvres de saint Denys, traduites du grec par M. l'abbé Darboy, vicaire général de Paris, dont nous nous sommes inspiré dans ces quelques lignes sur le saint apôtre des Gaules.

[1] Siméon Métaphraste, Nicéphore Calliste, enseignent que saint Denys l'aréopagite vint à Rome, où il reçut du pape saint Clément une mission apostolique pour les Gaules.

Fortunat, évêque de Poitiers, Vincent de Beauvais, saint Antonin, Génébrard, Mariana, Baronius, enseignent que saint Denys l'aréopagite a gouverné l'Église de Paris, qu'il avait fondée.

Le même fait est affirmé par les ménologes grecs, par le livre très-ancien du Martyre de saint Denys et de sa mission dans les Gaules, enfin par les bréviaires, missels et martyrologes d'une époque fort reculée.

MYSTÈRE DE LA COMMUNION.

Le Pontife, après avoir prié aux pieds de l'autel sacré, l'encense d'abord, puis fait le tour du temple saint. Revenu à l'autel, il commence le chant des psaumes que tous les ordres ecclésiastiques continuent avec lui. Après cela, des ministres inférieurs lisent les très-saintes écritures, et ensuite on fait sortir de l'enceinte sacrée les catéchumènes, et avec eux les pénitents; ceux-là restent seuls qui sont dignes de contempler et de recevoir les divins mystères. Pour le reste des ministres subalternes, ceux-ci se tiennent auprès des portes fermées du saint lieu; ceux-là remplissent quelque autre fonction de leur ordre. Les plus élevés d'entre eux, les diacres, s'unissent aux prêtres pour présenter sur l'autel le pain sacré et le calice de bénédiction, après toutefois qu'a été chantée par l'assemblée la profession de la foi. Alors le Pontife achève les prières, et souhaite à tous la paix ; et, tous s'étant donné mutuellement le saint baiser, on récite les noms écrits sur les sacrés diptyques. Ayant tous purifié leurs mains, le pontife prend place au milieu de l'autel, et les prêtres l'entourent avec les diacres désignés. Le pontife bénit Dieu de ses œuvres merveilleuses, consacre les augustes Mystères, et les offre à la vue du peuple sous les symboles vénérables qui les cachent. Et quand il a ainsi présenté les dons précieux de la divinité, il se dispose à la communion et y convie les autres. L'ayant reçue

distribuée, il termine par une pieuse action de
·âces : « Goûtez et voyez, dit l'Écriture, car c'est en
initiant à nos mystères que les fidèles apprécient
mmensité des grâces dont nous sommes enrichis,
c'est après avoir contemplé dans la communion
ur grandeur et leur excellence, qu'ils éclatent en
ıntiques de louange pour les merveilles de bonté que
divinité a opérées. »

SAINT IGNACE

Saint Ignace d'Antioche, disciple de saint Jean
Évangéliste, qui avait reçu le gouvernement de
Église d'Antioche des mains de l'apôtre saint Pierre,
arlant du mystère de l'Eucharistie dans son épître
ıx fidèles de Smyrne, s'exprime en ces termes re-
ıarquables : « Certains hérétiques s'abstiennent de
Eucharistie et de la prière parce qu'ils ne confessent
as que l'Eucharistie soit la chair de Notre-Seigneur
ésus-Christ, la même chair qui a souffert pour nos
échés, la même que, par sa bonté, le Père a res-
ıscitée des morts. Quiconque tient à une semblable
octrine, celui-là renonce entièrement à Jésus-Christ,
t ne porte qu'un cadavre. *Ab Eucharistia et oratione
bstinent ; eo quod non confiteantur Eucharistiam car-
ıem esse Salvatoris Jesu Christi, quæ pro peccatis no-
tris passa est quam pater sua benignitate suscitavit.* »

Écoutez-le encore dans son épître aux Romains, dans
aquelle il semble que sa plume soit trempée dans le

sang de Jésus-Christ, auquel il brûle de mêler le sien.

Tout ce qu'il y a de créé dans le monde visible ou invisible m'est indifférent; mon unique désir étant de posséder Jésus-Christ. Le feu qui m'anime et me pousse ne peut souffrir aucun mélange, aucun tempérament qui l'affaiblisse; mais celui qui vit et parle en moi me dit continuellement : « Hâte-toi de venir à mon Père. » Le seul pain que je demande, c'est la chair adorable de Jésus-Christ; le seul vin que je veux, c'est son sang, ce vin céleste qui excite dans l'âme le feu vif et immortel d'une charité incorruptible.

Dans son épître aux Philadelphiens, il s'exprime en ces termes : Éloignez-vous des dangereux pâturages que Jésus-Christ ne cultive pas; ce n'est pas la main de Dieu son Père qui les a faits. Tous ceux qui appartiennent à Dieu et à Jésus-Christ sont avec l'évêque. Qui s'attache à celui qui fait schisme n'aura point de part à l'héritage du Seigneur. Usez d'une seule Eucharistie, car il n'y a qu'une seule chair de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qu'un seul calice qui nous unit tous dans son sang, un seul autel, comme il n'y a qu'un évêque avec le collége des prêtres et des diacres qui partagent le ministère avec nous. »

SAINT JUSTIN

Saint Justin, né l'an 120 de Jésus-Christ à Sichem, ancienne capitale de la Samarie, dans la Palestine,

fut élevé dans le paganisme. Justin s'était livré, dès sa jeunesse, à l'étude des sectes diverses de philosophes qui partageaient les écoles, quand enfin la lecture de l'Évangile fit briller à ses yeux la lumière d'une philosophie bien plus digne de ses recherches. « Dès ce moment, dit-il lui-même, je commençai à être véritablement philosophe. » Eh bien, écoutez comment il parle de l'Eucharistie dans son apologie de la religion chrétienne :

« Il n'est permis à personne de participer à la divine Eucharistie s'il ne croit à la vérité de notre doctrine, s'il n'a été lavé par la rémission des péchés et la nouvelle vie, et s'il ne vit conformément aux préceptes de Jésus-Christ. Car nous ne le prenons pas comme un pain commun et comme un breuvage ordinaire; mais, de même que Jésus-Christ Notre-Sauveur, ayant été fait chair par le Verbe de Dieu (uni à notre nature), a eu véritablement chair et sang (qu'il a pris) pour notre salut, de même nous avons appris que cet aliment, qui, par transformation, nourrit notre chair et notre sang, est transformé, par l'efficace de la prière eucharistique, contenant la parole que nous avons reçue de lui, et devient la chair et le sang de ce même Jésus qui a été fait chair. Car les apôtres nous ont appris, dans les mémoires qu'il nous ont laissés, et qu'on nomme Évangiles, que Jésus-Christ leur avait ordonné d'en user ainsi, lorsque, ayant pris le pain et rendu grâces, il dit : *Faites ceci en mémoire de moi; ceci est mon corps*, et qu'ayant

pris pareillement la coupe et rendu grâces, il dit : *Ceci est mon sang.*

SAINT CLÉMENT D'ALEXANDRIE

Saint Clément d'Alexandrie, qui vivait vers l'année 189 de l'ère chrétienne, a été, au jugement d'Eusèbe, de saint Jérôme, de saint Cyrille, un des hommes les plus étonnants par ses vastes connaissances tant sacrées que profanes. Voici ce qu'il dit de la divine Eucharistie dans un ouvrage intitulé le *Pédagogue :*

« Mangez ma chair et buvez mon sang, » nous dit Jésus-Christ : par là, il nous donne la nourriture la plus substantielle, le breuvage le plus salutaire; il nous fournit sa propre chair, il nous présente son propre sang, afin que ses enfants aient tout ce qu'il faut pour croître et se fortifier. O mystère admirable! il veut que l'homme se dépouille de sa nature charnelle et corrompue, qu'il abandonne les aliments du premier âge, pour recevoir une nourriture toute nouvelle, qui l'incorpore à nous, qui unisse à notre substance le Sauveur de nos âmes, dont la présence dans notre chair la purifie et nous sanctifie tout entiers. »

SAINT IRÉNÉE

Saint Irénée, deuxième évêque de Lyon, disciple de saint Polycarpe, qui l'envoya dans les Gaules vers

l'an 157 de Jésus-Christ pour y prêcher l'Évangile, parlant de la présence réelle, s'exprime en ces termes dans son traité contre toutes les hérésies : « Le pain sur lequel on prononce l'invocation de Dieu n'est plus un pain ordinaire, mais c'est l'Eucharistie. » Et ailleurs il dit : « Le pain sur lequel des actions de grâces sont rendues est le corps de Jésus-Christ, et le calice est le sang de Jésus-Christ. » (Liv. IV, ch. XVII.)

TERTULLIEN

Cet homme, dont tous les siècles ont admiré la prodigieuse érudition, l'éloquence mâle et généreuse, parle de la réelle présence de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie avec une précision telle, que pas le moindre nuage ne peut s'élever sur le véritable sens de ses paroles : « Par la sainte communion, nous nous nourrissons du corps et du sang de Jésus-Christ, afin que notre âme s'engraisse de Dieu même. *Caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut anima de Deo saginetur.* »

ORIGÈNE

Voici les paroles d'Origène, ce prêtre si justement célèbre, né à Alexandrie l'an 185 : « Lorsque vous prenez le pain et le vin eucharistiques, vous mangez et vous buvez le corps et le sang du Seigneur. »

IIIe SIÈCLE

SAINT CYPRIEN

Au troisième siècle, saint Cyprien, cet illustre docteur de l'Église, évêque de Carthage, lui qui eut la gloire de sceller de son sang la doctrine qu'il avait si puissamment enseignée, commentait ces paroles de l'Oraison dominicale : *Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour :* « Non-seulement le pain spirituel, nécessaire à la vie de notre âme, non-seulement le pain descendu du ciel, et qui se distribue dans la sainte Eucharistie, où nous croyons que sa chair est réellement présente ; nous lui demandons que ce pain, qui se donne chaque jour en aliment de salut, nous méritions chaque jour de le recevoir, et de n'en être point privés en punition de quelque péché grave ; parce que n'y point participer, c'est se séparer du corps de Jésus-Christ, qui nous a dit : « Si vous ne « mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne « buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. »

SAINT THARSICE

PREMIER MARTYR DE L'EUCHARISTIE

Dans le troisième siècle, pendant une persécution, saint Tharsice, acolyte, fut rencontré par des païens sur la voie Appienne, à Rome, lorsqu'il portait le

saint Viatique aux martyrs. La curiosité païenne, désireuse de voir les mystères des chrétiens pour les violer et les insulter, réclama avec toutes sortes de menaces le dépôt sacré dont il était chargé. « La mort, mille fois la mort, plutôt que de livrer le trésor que je porte sur ma poitrine! » répondit Tharsice. Alors les païens irrités le massacrèrent à coups de bâtons et de pierres. Quand il fut mort, ces sacriléges investigateurs cherchèrent en vain dans ses mains, sur sa poitrine, dans ses habits, le dépôt glorieux, le Saint des saints qu'il portait aux martyrs. Dieu par un miracle l'avait soustrait à leurs sacriléges profanations.

Les Chrétiens enlevèrent le corps du saint et courageux martyr, ils le déposèrent avec honneur dans le cimetière de Calliste. Plus tard le saint pape Damase composa pour lui une épitaphe qu'il est impossible de lire sans être convaincu que la croyance en la présence réelle du corps de Notre-Seigneur dans la divine Eucharistie était alors aussi générale et aussi ferme que de nos jours.

Tarcisium sanctum Christi sacramenta gerentem
Cum malesana manus peteret vulgare profanis,
Ipse animam potius voluit dimittere cæsus
Prodere quam canibus rabidis cœlestia membra.

Tarcisius enfant portait l'Eucharistie;
Les païens y voulaient jeter un œil impie;
Il aima mieux mourir, sous leurs coups déchiré,
Que de livrer du Christ le corps si vénéré.

(*Vies des Saints*, 15 août. — *Actes des martyrs*.)

IVe SIÈCLE

SAINT ÉPHREM

Au quatrième siècle vivait saint Éphrem, diacre d'Édesse, docteur de l'Église de Syrie. Ce docteur des Syriens occupera toujours un rang distingué dans cet ordre de génies supérieurs que Dieu a donnés à l'Église catholique, comme il a placé les séraphins à la tête des chœurs des célestes intelligences qui entourent son trône dans le ciel. Saint Jérôme l'appelle un écrivain sublime. Recueillons avec foi, piété et amour, les magnifiques passages que nous lisons, dans ses œuvres, sur l'Eucharistie.

« C'est d'une manière toute nouvelle que le corps de Jésus-Christ est mêlé avec les nôtres, et que son sang est répandu dans nos veines; il nous pénètre entièrement. Par un amour particulier pour l'Église, il ne lui a pas donné la manne comme à la synagogue; mais il est devenu lui-même le pain de vie, afin qu'elle s'en nourrît. Le calice de son sang, qui est plein de vie et de lumière, est à notre disposition; celui qui y participe indignement se condamne lui-même pour n'avoir pas eu soin de se purifier avant de recevoir son Roi et son Seigneur. Que celui-là est heureux, qui s'approche des saints mystères avec crainte et révérence, dans la persuasion qu'il reçoit en lui la vie éternelle!... Le ciel, la terre, la mer et tout ce

qu'ils contiennent, tremblent devant le Seigneur et s'inclinent devant lui; les anges, qui sont si purs, ne le servent qu'avec tremblement et en se couvrant le visage, n'osant pas même le regarder; et vous approcheriez de ces mystères avec un cœur souillé par le péché! Vous pouvez bien en imposer à vos semblables et leur faire croire que vous recevez dignement la divine Eucharistie; mais que direz-vous à Dieu, qui connaît le fond des cœurs? Considérez toutes ces choses avec foi, et croyez fermement que c'est la vérité. Car, si vous ne les contemplez pas des yeux de la foi, il ne vous sera pas possible d'être élevé de la terre au ciel, pour y voir en esprit les souffrances de Jésus-Christ. C'est la foi qui, brillant dans nos cœurs comme une vive lumière, leur donne des yeux pour contempler avec pureté et sincérité l'Agneau de Dieu, qui est mort, qui a été immolé pour nous, et qui nous a donné son très-saint et très-pur corps, afin que nous le mangions continuellement, et que nous obtenions, en y participant, la rémission de nos péchés. Celui qui possède cet œil de la foi voit clairement le Seigneur, et avec une foi très-pleine et très-ferme il mange le corps et boit le sang de l'Agneau sans tache, Fils unique du Père céleste, sans sonder avec curiosité la doctrine toute divine et toute sainte que cette foi nous enseigne!.. Demeurez donc dans votre foi pure et simple; participez au corps sans tache et au sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ avec une foi très-pleine et étant assurés que vous mangez

l'Agneau même tout entier.... Abraham servit des viandes terrestres à des anges du ciel, et ils en mangèrent. Ce fut un miracle, que des esprits qui n'ont point de corps mangeassent des viandes corporelles; mais ce que Jésus-Christ fait pour nous est au-dessus de l'admiration, de l'intelligence et des paroles de tous les hommes; car, s'étant revêtu de notre chair, il nous a donné à manger un feu et un esprit, c'est-à-dire son corps et son sang.

SAINT HILAIRE

Saint Hilaire de Poitiers, évêque et docteur de l'Église catholique, qui vivait dans le quatrième siècle, et dont l'éloquence était si féconde, si rapide, que saint Jérôme la comparait aux flots impétueux d'un de nos plus grands fleuves : *Eloquentiæ latinæ Rhodanus* (S. Jérome, *Præfat. Comment. ad Galat.*), dans livre huitième de son *Traité de la Trinité*, rend à la vérité de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ce magnifique témoignage :

« Dans cet auguste sacrement, nous recevons véritablement la chair et le sang de Jésus-Christ qui demeure en nous corporellement; il est impossible de donner aux paroles de Jésus-Christ un autre sens que celui qu'elles expriment naturellement. Il a dit : *Ma chair est vraiment viande, mon sang est véritablement un breuvage;* et encore : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi*

en lui. » De telles paroles ne laissent aucun lieu de douter de la vérité de sa chair et de son sang, puisque la déclaration du Sauveur et notre foi portent que c'est vraiment de la chair et vraiment du sang. » (*Traité de la Trinité.*)

SAINT CYRILLE

Saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, né vers l'an 350, et mort en 386, a laissé des écrits que la Providence, par une protection toute particulière sur son Église, a bien voulu lui conserver, pour être à jamais un monument authentique de la foi de ces siècles apostoliques sur le sacrement de l'Eucharistie. Lisez avec une religieuse attention le commentaire qu'il fait des paroles suivantes de l'apôtre saint Paul. C'est du Seigneur que j'ai appris ce que je vous ai aussi enseigné, qui est que le Seigneur Jésus, la nuit même qu'il devait être livré à la mort, prit du pain, et ayant rendu grâces à Dieu son Père, rompit ce pain et dit à ses disciples : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous : faites ceci en mémoire de moi. » Il prit de même le calice après avoir soupé, et le leur présenta, en disant : « Ce calice est la nouvelle alliance que Dieu contracte avec vous en mon sang, qui va être répandu pour vous. »

Ces paroles du bienheureux Apôtre suffisent à elles seules pour nous rendre un témoignage certain de

la vérité des divins mystères. L'Église, qui vous a jugés dignes d'y participer, vous a, par ce moyen unis si étroitement à Jésus-Christ que vous ne faites plus avec lui, pour ainsi dire, qu'un même corps et un même sang. Puis donc que Jésus-Christ, en parlant du pain, a déclaré que c'est son corps, qui osera jamais révoquer en doute cette vérité? Et puisque en parlant du vin, il a si expressément assuré que c'est son sang, qui oserait dire que ce n'est pas le sang de Jésus-Christ? Autrefois, en Cana de Galilée, il changea, par sa seule volonté, l'eau en vin, liqueur qui, par sa couleur, ressemble au sang; et nous ne croirions pas, sur sa parole, qu'il puisse changer du vin en son sang? Si, à des noces humaines et terrestres où il se trouvait invité, il opéra un changement aussi prodigieux, à quoi tout le monde était loin de s'attendre, combien, à plus forte raison, ne devons-nous pas reconnaître qu'il a en effet donné aux enfants de l'Époux son corps à manger et son sang à boire, afin que nous le recevions comme étant indubitablement son corps et son sang? C'est donc sous l'espèce du pain, la chair véritable de Jésus-Christ, et sous l'espèce du vin, le sang de Jésus-Christ qui vous sont présentés, afin que, aux termes de l'apôtre saint Pierre, nous ne fassions qu'un avec Jésus-Christ, élevés à la dignité de la nature de Dieu même.

Ne les considérez donc point comme un pain commun, ni comme un breuvage ordinaire; mais comme étant, selon la parole du Seigneur, le corps et le sang

de Jésus-Christ. Et si les sens ne vous le montrent pas, c'est par la foi que vous devez en être convaincus. Ne jugez donc point ici par le témoignage des sens, mais tenez-le pour constant par la foi, et ne concevez aucun doute que c'est le corps et le sang de Jésus-Christ qu'on vous a donnés.

Soyez donc persuadés, comme d'une vérité incontestable, que le pain qui paraît à vos yeux n'est pas du pain, quoique le goût le juge tel, mais que c'est le corps de Jésus-Christ; et que le vin qui paraît à nos yeux n'est pas du vin, quoique les sens du goût ne le prennent que pour du vin, mais que c'est le sang de Jésus-Christ.

SAINT BASILE

Saint Basile le Grand, archevêque de Césarée, occupe un rang illustre parmi les évêques qui honorèrent non-seulement l'Eglise, mais leur siècle et l'humanité tout entière. Ce grand saint, qui a été si fort loué par saint Grégoire de Nazianze, si admiré par saint Ambroise et nommé par Théodoret la lumière universelle de la terre, fut élevé à l'épiscopat de Césarée en 370 Nul Père n'a demandé des dispositions plus saintes, pour recevoir le Saint des saints, que ce grand docteur de l'Eglise grecque. Nulle part nous ne trouvons un monument plus précieux que dans ses écrits sur la sainte Communion, sur la pratique de réserver le corps de Jésus-Christ, et, par consé-



quent, de lui rendre, d'une manière habituelle et permanente, le culte suprême qui lui est dû.

Voici comment s'exprime ce grand saint :

« Il est très-utile de communier tous les jours et de se nourrir du corps et du sang de Jésus-Christ, puisqu'il a dit lui-même en termes exprès : Celui qui mangera ma chair et qui boira mon sang aura la vie éternelle. Quoique notre coutume ne soit de communier que quatre fois la semaine, à savoir le dimanche, le mercredi, le vendredi et le samedi, outre les jours, quels qu'ils soient, où tombe la fête d'un martyr... que dans le temps de persécution, on soit obligé de se communier de sa propre main, faute de prêtre ou de ministre, il est assez inutile de le prouver, puisque ce principe se trouve établi par une pratique ancienne et constante. On sait que tous les solitaires, au fond de leurs déserts, où il n'y a point de prêtres, gardent chez eux la communion, et se la donnent à eux-mêmes. A Alexandrie et dans le reste de l'Égypte, la plupart des laïques gardent aussi dans leurs maisons la sainte Eucharistie; c'est pour cela que le prêtre, après avoir achevé le sacrifice, distribue le pain aux fidèles. Or celui qui l'a reçu tout entier, et qui en détache chaque jour la partie dont il se communie soi-même, doit croire que c'est la même chose que s'il le recevait encore de la main du prêtre. Dans l'Église même, le prêtre met une partie du pain à la main de chaque fidèle; celui qui la reçoit a la liberté de le porter lui-même à la bouche; c'est donc la même



chose que l'on ne reçoive du prêtre qu'une partie du pain, ou que l'on en reçoive plusieurs. » (Saint Basile, t. IX, page 659.)

SAINT AMBROISE

Saint Ambroise, archevêque de Milan, docteur de l'Église, mort vers la fin du quatrième siècle, se présente à nous comme un des plus beaux génies qui brillent encore dans l'Église de Jésus-Christ par la fécondité, la solidité et l'éloquence de leurs écrits. Écoutez comme il parle de l'Eucharistie :

« Considérez quel est le plus excellent, ou de cette manne que Dieu donnait aux Israélites dans le désert, appelée le pain des anges, ou de la chair de Jésus-Christ, laquelle est le corps de la vie même. Celle-là tombait du ciel, celle-ci est au-dessus du ciel, et elle est la manne du Seigneur des cieux. Celle-là était sujette à se corrompre quand on la gardait d'un jour à l'autre ; et celle-ci est tellement éloignée de la corruption, que quiconque la mange avec piété deviendra lui-même incorruptible. L'eau coula d'un rocher en faveur des Juifs, mais pour vous coule le sang de Jésus-Christ même. Cette eau les désaltéra pour quelques heures ; le sang de Jésus-Christ vous lave et vous purifie pour toute l'éternité. Le Juif boit et a encore soif; mais quand vous aurez bu de ce saint breuvage, vous ne serez plus altérés. Cette nourriture et ce breuvage de l'ancienne loi n'étaient que des fi-

gures et des ombres; mais cette nourriture et ce breuvage sont la vérité. Que si ce qui n'était que l'ombre excite votre admiration, combien grande doit être la chose même! En effet, la lumière est bien plus excellente que l'ombre; la vérité, que la figure; le corps du créateur du ciel l'est bien plus que la manne tombée du ciel...

Vous me direz peut-être : Je vois autre chose; comment m'assurez-vous que je reçois le corps de Jésus-Christ? Prouvons que ce n'est pas ce que la nature a formé, mais ce que la bénédiction a consacré; et que la bénédiction a plus de force que la nature, puisqu'elle change la nature même. Moïse tenait un bâton en sa main; il le jeta à terre, et il devint un serpent. Les eaux des fleuves d'Égypte étaient pures; et tout à coup on les vit couler en sang. Le peuple d'Israël était altéré; Moïse frappe le rocher, et il en sort de l'eau. Si la bénédiction des hommes a le pouvoir de changer la nature, que dirons-nous de la consécration divine, où les paroles mêmes du Seigneur opèrent? Car ce sacrement que vous recevez est formé par les paroles de Jésus-Christ. Que, si la parole d'Élie a pu faire descendre le feu du ciel, la parole de Jésus-Christ ne pourra-t-elle pas changer la nature des éléments? Vous avez lu dans l'histoire de la création du monde que, Dieu ayant parlé, toutes choses ont été faites. La parole donc de Jésus-Christ, qui a pu du néant faire ce qui n'était pas, ne peut-elle pas changer ce qui est en ce qui n'était

point? Car il n'y a pas moins de pouvoir à donner l'être qu'à le changer. Mais pourquoi employer ici les raisonnements? Servons-nous plutôt des exemples que Jésus-Christ nous fournit, et, par celui de son incarnation, établissons la vérité du mystère de son Eucharistie. Est-ce selon l'ordre naturel que Jésus-Christ est né de Marie? N'est-il pas évident, au contraire, que c'est par un miracle qu'une vierge est devenue mère? Or ce corps même que nous produisons par la parole est le même qui est né d'une vierge contre l'ordre de la nature. C'est la véritable chair de Jésus-Christ, qui a été crucifiée et ensevelie; c'est donc elle aussi qui est véritablement dans ce sacrement. Jésus-Christ le déclare lui-même, disant : *Ceci est mon corps.* Avant la consécration qui se fait par ces paroles célestes, on donne à cela un autre nom; mais, après la consécration, cela est nommé le corps de Jésus-Christ. Il dit lui-même que ce qui est dans le calice est son sang. Avant la consécration, cela s'appelle d'un autre nom; mais, après la consécration, on l'appelle sang, et vous répondez *Amen*, c'est-à-dire, *Il est vrai.* Croyez donc de cœur ce que vous avouez de bouche, et que vos sentiments intérieurs soient conformes à vos paroles. Jésus-Christ est dans ce sacrement parce que ce sacrement contient le corps de Jésus-Christ. Ce n'est donc pas une nourriture corporelle, mais spirituelle; car le corps de Dieu est spirituel comme Jésus-Christ est le corps du divin esprit, parce que Jésus-Christ est esprit. Cette viande céleste fortifie

notre cœur; ce breuvage remplit de joie le cœur de l'homme. Après donc avoir reçu ce sacrement, soyons persuadés que nous sommes régénérés, et ne disons pas : Comment avons-nous pu être régénérés? Il ne faut point chercher l'ordre de la nature là où est l'excellence de la grâce. (*Livre des Mystères, ou des Initiés.*)

Vous allez me dire : Ce n'est là qu'un pain commun. Oui, avant la consécration; mais, après la consécration, de pain qu'il était, il est devenu la chair de Jésus-Christ par la vertu des paroles de Jésus-Christ lui-même. Partout ailleurs, le prêtre prie en son propre nom; ici, les paroles qu'il profère sont celles de Jésus-Christ; c'est donc la parole de Jésus-Christ qui opère ce sacrement. Et quelle est-elle? La même qui a fait le ciel et la terre. Avant la consécration, ce n'était qu'un pain matériel; après la consécration, je vous le répète, je vous l'affirme, c'est le corps de Jésus-Christ. Quand Jésus-Christ lui-même a parlé, est-il permis de douter de la vérité de sa parole? La parole d'Élie a pu faire descendre le feu du ciel pour consumer sa victime. Qu'était-ce cependant que le sacrifice d'Élie en comparaison du sacrifice de Jésus-Christ? Et la parole de Jésus-Christ ne pourrait transformer les substances pour nous donner notre victime! Sa toute-puissance a créé ce qui n'existait pas, son amour ne pourra-t-il pas changer ce qui était? L'un est-il plus difficile, plus impossible que l'autre?

Ce n'est donc pas en vain qu'après l'avoir reçu, vous dites *Amen*, déclarant par cet acte de foi et cet aveu public que vous croyez que c'est le vrai corps de Jésus-Christ.

Saint Ambroise, à l'occasion de ces paroles du *Pater*, qu'on dit pendant la célébration des saints mystères : *Donnez-nous notre pain de chaque jour*, dit : « Non pas seulement le pain matériel nécessaire à l'aliment du corps, mais le pain de la plus excellente substance, le pain de la vie éternelle, qui donne la nourriture et la force à l'âme. » Puis il ajoute : « Si c'est un pain quotidien, pourquoi n'en faites-vous usage qu'une fois l'an? Prenez chaque jour ce qui doit vous profiter chaque jour. *Accipe quotidie, quod quotidie tibi prosit. Sic vive quotidie ut merearis accipere.* Vivez de manière à mériter de le recevoir chaque jour. Quand on n'est pas digne de le manger chaque jour, on ne l'est pas plus une fois dans l'année. Vous le savez, nous vous le disons tous les jours, que toutes les fois que nous offrons le saint sacrifice, nous vous rappelons la mort, la résurrection, l'ascension du Sauveur, et la rémission des péchés : et vous ne vous empressez pas de recevoir tous ce pain de chaque jour. Quiconque est blessé cherche un remède pour se guérir. Nous le sommes tous, puisque tous nous péchons. Or le remède de nos blessures, c'est le vénérable et céleste Sacrement. »

Et, dans son *Traité de la Pénitence*, il dit : « Il est des personnes qui s'imaginent que le devoir de la pénitence consiste pour elles à s'abstenir de la com-

munion. En vérité, c'est agir contre soi-même avec trop de dureté; c'est s'exposer au châtiment et refuser le remède. La plus sensible douleur qu'elles devraient éprouver est d'être privées de cette grâce céleste. »

SAINT OPTAT

Ce Père, né en Afrique, fut un des plus illustres défenseurs de la foi catholique dans le quatrième siècle. Saint Augustin le compte, avec saint Cyprien et saint Hilaire, parmi ceux qui passèrent des ténèbres du paganisme à la lumière de la foi et qui rapportèrent à l'Épouse de Jésus-Christ les richesses des Égyptiens, c'est-à-dire la connaissance qu'il avait acquise dans le monde de la science et des lettres humaines.

Il s'exprime ainsi en s'adressant aux donatistes furieux : « Que vous a fait Jésus-Christ pour que vous détruisiez les autels sur lesquels il repose? Pourquoi détruisez-vous les tables sacrées où il a fait sa demeure? Vous imitez le crime des Juifs; ils mirent le Sauveur à mort sur la croix, et vous le maltraitez sur les autels.

« Vous avez, continue-t-il, mis le comble à vos sacriléges en brisant les calices qui portent le sang de Jésus-Christ : *Calices sanguinis Christi portiones!* Vous les avez fondus pour les convertir en une masse que vous avez exposée dans les places publique et que vous avez vendue indifféremment à tous ceux qui se présentaient pour l'acheter. O crime énorme! ô im-

piété inouïe. *O scelus nefarium! facinus inauditum!* (*Contre les Donatistes*, l. VI.)

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

Saint Jean, archevêque de Constantinople, surnommé Chrysostome, c'est-à-dire Bouche d'or, à cause de son éloquence, naquit à Antioche vers l'an 347, dans ce quatrième siècle où resplendissent au sein de l'Église les plus beaux génies et les plus belles vertus. C'est de cette bouche d'or que sont tombées les plus belles, les plus éloquentes paroles sur l'Eucharistie. Laissons parler cet illustre docteur, que l'Orient appelait l'Orateur divin.

« J'ai pris votre chair et votre sang, nous dit Jésus-Christ, afin que l'un et l'autre fussent communs entre nous. Je vous donne une seconde fois la chair et le sang par où je me suis fait de même nature que vous. Ce sang, empreint dans notre âme la royale image du maître que nous servons, il y produit un caractère de beauté et de noblesse qui ne s'altère point quand il l'arrose souvent et la nourrit; il la fortifie, il en est la vie. Ce sang, quand on le reçoit dignement, met les démons en fuite, il y appelle et les esprit bienheureux et le Souverain du céleste empire. Ce sang, répandu sur l'arbre de la croix, a lavé les péchés du monde entier. Lisez, dans l'épître de saint Paul aux Hébreux, les réflexions que ce bienheureux apôtre développe à ce sujet. C'est ce sang

qui a purifié l'intérieur du temple et le Saint des saints. Si la simple aspersion faite dans le temple de Jérusalem et sur le seuil des maisons dans l'Egypte; si dis-je, la simple aspersion d'un sang qui n'était que la figure de ce sang, avait une si grande efficacité, à plus forte raison le sang de Jésus-Christ. C'est ce sang qui a consacré l'autel d'or et les pontifes. Le grand prêtre n'aurait pas osé pénétrer dans ce sanctuaire sans être arrosé de ce sang purement symbolique ; il était déjà assez puissant pour laver les péchés, pour faire reculer la mort d'effroi. Combien donc la réalité ne devait-elle pas avoir encore plus de puissance et de vertu! Aussi est-il la sanctification et le salut de l'âme ; il en est l'ornement et le flambeau, il la dégage de tout alliage terrestre et lui donne des ailes pour s'élever vers le ciel.

« Les mystères que Jésus-Christ a confiés à son Église sont donc vraiment augustes. L'autel où s'immole la victime sainte, véritablement terrible. De cette table, ainsi qu'autrefois du paradis terrestre, jaillit une source d'eau vive qui répand des fleuves spirituels. Quiconque est brûlé par les ardeurs de la soif, qu'il aille se plonger à cette source sacrée ; qu'il aille s'y retremper, se purifier, se régénérer dans cette onde vivifiante. C'est par ce sang que Jésus-Christ nous a rachetés, et non-seulement il nous a affranchis de la servitude, mais il nous a enrichis, revêtu du plus magnifique ornement, de lui-même.» (XLVIe homélie.)

« Grâce à ce divin corps, je ne suis plus cendre et poussière, je ne suis plus esclave : il m'a affranchi, il m'a donné l'espérance d'obtenir le royaume du ciel, et avec lui la possession de tous les biens, la vie éternelle, la félicité des esprits bienheureux, le glorieux privilége d'être éternellement dans la compagnie de Jésus-Christ. C'est là, oui, c'est là le même corps qui fut percé de clous, déchiré par les verges des bourreaux, et sur qui la mort a été impuissante ; le même de qui le soleil, en le voyant mourir sur la croix, ne put soutenir l'aspect et détourna ses rayons, le même dont le dernier soupir exhalé de sa bouche a déchiré le voile du temple, fendu les rochers, fait trembler la terre; le même corps qui, tout sanglant, a fait jaillir de son côté entr'ouvert par le fer d'une lance deux sources de vie qui se sont répandues sur tout le monde, l'une d'eau pour le baptême, l'autre de sang dans l'Eucharistie.

« Approchez donc de ce corps sacré, mais ne vous en approchez qu'avec la plus vive, la plus ardente charité. Plus le bienfait est grand, plus il a droit à notre amour et à notre reconnaissance. Ne vous éloignez donc pas de cet aliment de vie, ce serait vous donner la mort, en vous privant du pain sacré qui fait la vie de notre âme, le lien de notre union avec Dieu, le fondement de notre espérance.

« Pénétrez donc jusque dans ce sanctuaire; avec lui s'ouvriront les portes du ciel et du plus haut des cieux. Là, s'offriront à vos regards les plus nobles,

les plus magnifiques aspects. Car, de même que dans le palais des rois, ce que vous y voyez de plus imposant, ce ne sont pas ni les murs ni les lambris dorés, mais la personne même du prince qui l'habite; ainsi rien n'est plus auguste ni plus grand que ce qu'il vous est permis de voir maintenant sur la terre, puisque je vous y montre, non pas des anges ni des archanges, non pas les cieux et les cieux des cieux, mais le Seigneur et le Roi même des cieux et des anges. Et non-seulement vous le voyez de vos yeux, mais vous le touchez de vos mains, mais vous le recevez dans votre propre chair. » (homélie XXVI, *ad. Corinth.*)

« Quand vous voyez le Dieu du ciel qui s'immole sur l'autel et s'y anéantit, le prêtre incliné sur la victime, occupé à prier, et tous les assistants teints de ce précieux sang, pouvez-vous croire, à ce moment, que vous soyez encore sur la terre et parmi les hommes? Ne vous sentez-vous pas élevé au-dessus des cieux? Toute pensée charnelle ne s'éloigne-t-elle pas de votre esprit; et votre âme, dégagée des sens, ne découvre-t-elle pas ce qui se passe dans une région supérieure? O merveille! prodige ineffable de l'amour de Dieu pour les hommes! Celui qui est assis dans le ciel, à la droite de Dieu son Père, c'est le même qui, ne dédaignant pas de se laisser toucher par les mains de tous, se donne à qui veut le recevoir, se livre à nos embrassements, se laisse découvrir à tous par les yeux de la foi! »

Rappelons-nous encore ces éloquentes paroles qui nous révèlent les transports d'admiration dont son âme était pleine au souvenir des prodigieuses inventions de l'amour de Jésus-Christ :

« Par la divine Eucharistie, nous devenons un même corps avec Jésus-Christ; car, comme nous l'apprend le grand apôtre, nous sommes les membres de sa chair et de ses os. Comprenons donc, nous qui sommes initiés, que nous ne devenons point seulement un même corps avec Jésus-Christ par la charité, mais que nous sommes réellement mêlés et incorporés à sa chair. Ce prodige s'accomplit par la nourriture qu'il nous a donnée, pressé qu'il était par son brûlant amour. C'est pourquoi il se répand en nous, il s'incorpore à nous, afin que, comme le corps est uni à la tête, nous soyons une même chose avec lui ; car c'est là où veut en venir un amour excessif. Levons-nous donc de cette table, forts comme des lions, respirant le feu du combat, terribles aux démons, et gardons dans notre âme le souvenir des merveilles que vient d'y accomplir notre chef, comme celui de l'incompréhensible amour dont nous avons été l'objet.

« Souvent des parents, qui ne sont pas sans amour, confient à d'autres, pour les nourrir, les enfants qu'ils ont mis au monde ; mais pour moi, nous dit Jésus-Christ, il n'en est pas ainsi ; je vous donne ma chair, je deviens votre nourriture, afin de vous enflammer au combat de l'épreuve et pour vous donner le

gage des biens éternels. Car si je me donne à vous dans cette vie, comment ne me donnerais-je pas plus pleinement dans la vie future?

« Nous donc, qui sommes incorporés à sa chair et qui nous abreuvons de son sang, n'oublions jamais que nous nous enivrons du sang de Jésus-Christ, qui est assis sur un trône au plus haut des cieux et que les anges adorent. » (LXXIII[e] homélie.)

« Souvenez-vous donc, s'écrie encore ce sublime docteur, à quelle gloire vous êtes élevés et à quelle table on vous fait asseoir. Celui que les anges n'osent contempler dans sa gloire, à cause des splendeurs qui l'entourent, celui-là est devenu notre nourriture, nous lui sommes unis, nous n'avons qu'un même corps et qu'une même chair avec Jésus-Christ ; il se mêle, il s'incorpore à nous par des prodiges qui surpassent l'admiration. » (LX[e] homélie.)

SUR LA COMMUNION INDIGNE.

« Vous ne sauriez penser sans un sentiment profond d'indignation au crime du perfide apôtre qui trahit Jésus-Christ, le Fils de Dieu, à celui des Juifs qui l'attachèrent à la croix. Le crime de l'indigne communion n'est pas moins énorme; il rend également coupable d'attentat sur le corps et le sang de Jésus-Christ. Les Juifs, en le crucifiant, immolèrent son humanité sainte ; vous comblé de tant de bienfaits, vous l'outragez en le recevant dans une âme souillée par le péché. Il n'a pas suffi à son amour de

se faire homme pour vous, d'endurer les ignominies et les supplices de la croix sur laquelle il s'est immolé; il porte le dévouement jusqu'à s'identifier à nous, et nous permettre de nous unir à lui, non par la foi seulement, mais substantiellement, par la participation de son propre corps. Quelle pureté ne faut-il donc pas pour s'en approcher ! Quel honneur pour vous ! Quel banquet auguste ! Ce corps que les anges n'envisagent qu'en tremblant, sur qui ils n'osent pas même lever les yeux à cause de l'éclat qui en jaillit, c'est le même qui devient notre aliment, qui s'incorpore à notre substance, de telle sorte que nous ne formons plus avec Jésus-Christ qu'un seul corps, qu'une même chair. Vit-on jamais le berger nourrir ses brebis de sa propre chair ? Que dis-je, un berger? Combien de mères abandonnent à des mains étrangères le fruit de leurs entrailles ! Il n'en est pas de même de Jésus-Christ. Il nous donne son sang pour breuvage, il nous unit à sa personne par les liens les plus intimes. » (LXXIIe homélie.)

V^E SIÈCLE

SAINT AUGUSTIN

Saint Augustin, évêque d'Hippone, en Afrique, est le plus célèbre docteur de l'Église. Eh bien, en-

tendez ce prodige de la grâce, cette grande merveille de l'amour de Dieu, qu'on nous représente avec un cœur enflammé dans la main.

« Vous ayant promis, à vous qui êtes baptisés, de vous expliquer le sacrement de la table du Seigneur dont vous êtes maintenant spectateurs, et dont vous avez été fait participants la nuit passée, il faut donc que je m'acquitte de ma promesse, car il est nécessaire que vous sachiez ce que vous avez reçu, ce que vous recevrez à l'avenir, et ce que vous devez recevoir tous les jours. Ce pain que vous voyez sur l'autel, *ayant été sanctifié par la parole de Dieu, est le corps de Jésus-Christ*. Ce calice, ou plutôt ce qui est dans le calice, ayant été sanctifié par la parole de Dieu, *est le sang de Jésus-Christ*. C'est par ces choses que le Seigneur nous a voulu donner comme en dépôt son corps et son sang, lequel il a répandu pour vous et pour la rémission de vos péchés si vous le recevez dignement. Lorsqu'on dit : *Élevons nos cœurs en haut*, vous répondez : *Nous les avons élevés vers le Seigneur*. Et afin que vous n'attribuiez pas à vous-même cette élévation de votre cœur vers le Seigneur, parce que c'est un don de Dieu, le prêtre qui offre le sacrifice, ayant ouï cette réponse, que le peuple lui a faite, dit aussitôt : *Rendons grâces au Seigneur notre Dieu* de ce que vous avez le cœur élevé au ciel. Et vous attestez cette vérité en disant : *Il est juste, il est raisonnable* de rendre grâces à celui qui nous a fait élever notre

cœur vers le chef et la tête des fidèles. (Sermon LXXXIII, *de Diversis.*)

COUTUME UNIVERSELLE DE L'ÉGLISE PRIMITIVE DE COMMUNIER A JEUN; C'EST LE SAINT-ESPRIT QUI L'A INSPIRÉE PAR TOUTE LA TERRE POUR RENDRE PLUS D'HONNEUR A UN SI GRAND SACREMENT.

Il est certain que lorsque les disciples du Seigneur reçurent la première fois son corps et son sang, ils le reçurent après le repas. Blâmera-t-on pour cela *la coutume universelle de l'Église* de le recevoir avant que d'avoir mangé? Trouvera-t-on à redire que le Saint-Esprit, pour rendre plus d'honneur à un si grand sacrement, ait voulu que les bouches des chrétiens reçussent le corps du Seigneur avant que de recevoir une grossière nourriture? Voilà la raison de cette coutume qui s'observe dans l'Église partout l'univers. Il ne faut pas s'imaginer que parce que le Seigneur donna autrefois son corps à ses disciples après le souper, les fidèles puissent dîner ou souper avant de recevoir le corps de Jésus-Christ, et mêler ainsi cette chair sacrée parmi les mets ordinaires de leurs tables; puisque l'apôtre saint Paul blâme et reprend si sévèrement ceux qui de son temps en usaient ainsi. Il est vrai, le Seigneur ne donna son corps à ses disciples qu'à la fin du repas; mais c'était pour relever l'excellence et la sublimité de ce mystère et l'imprimer plus fortement dans leur cœur et dans leur esprit, en ne le propo-

sant qu'au moment où il allait les quitter pour souffrir la mort ignominieuse de la croix. Il ne voulut pas leur prescrire l'ordre qu'il devait observer dans la célébration de ce sacrement, afin de leur laisser le pouvoir d'y pourvoir, puisque c'était par leur ministère qu'il devait fonder les Églises et y régler toutes choses. » (Épît. CXVIII, *ad Joan.*, cap. III.)

Écoutez-le encore exposant les sentiments d'une âme aux pieds des autels avant la sainte communion :

« Je vous ai donc cherché, et je vous ai trouvé, ô Jésus ! et je n'ai plus maintenant d'autre désir que de vous aimer et de vous posséder. Quand vous donneriez à cet esclave, qui vous implore, l'empire de tout l'univers, il ne serait pas satisfait si vous ne vous donniez à lui vous-même. Oh! faites-lui ce don incomparable, mon Dieu, donnez-vous à moi ; vous savez que je vous aime! quelque hardiesse qu'il y ait dans cette demande et dans cette déclaration, je ne saurais m'empêcher de vous dire, Seigneur, que votre amour me possède, que la douceur de votre souvenir et la joie de votre présence me ravissent à la fois. Ah! malheur à l'âme qui ne cherche point Jésus-Christ sur son autel et qui n'éprouve pas le désir de le recevoir ; elle perd la vie puisqu'elle ne la consacre pas au Seigneur. Mais pour moi, ô Dieu de miséricorde, je remets entre vos mains la vie et la raison que j'ai reçue de votre munificence, et je vous prie de les employer à l'exécution de votre sainte volonté. Je vous aime, ô puissance infinie, qui ferez un jour part

de votre gloire à votre humble esclave ; je vous aime, ô souveraine béatitude, qui me communiquerez bientôt la joie dont vous êtes la source.

« L'âme qui ne vous aime pas aime le monde perfide ; celle qui ne vous cherche pas court après le mensonge ; celle qui ne vous sert pas sert le vice et le péché, elle croit y trouver son repos; mais, hélas ! je connais les peines et les inquiétudes de ce fatal esclavage.

« Seigneur, qui préparez des festins si magnifiques à vos élus, qui les enivrez des délices ineffables de vos splendeurs infinies, donnez-moi quelques miettes du pain des anges ; mon âme affamée vous implore au pied des autels, qui sont comme les portes du sanctuaire de votre miséricorde ; elle frappe, par ses soupirs et ses prières, pour que vous lui permettiez d'entrer et d'aller à vous, de baiser le trône de votre majesté, d'y trouver un asile contre ses ennemis, et de s'y nourrir du pain mystérieux, qui n'est autre que ce Verbe divin dont vous vivez vous-même ! O mon Dieu, froment des élus, foyer de la vie bienheureuse dont les élus tirent toute leur sainteté, leur vertu, leur tendresse, venez, ô Jésus, venez ! »

ÉLÉVATION DE L'AME APRÈS LA SAINTE COMMUNION.

Oh ! combien le Seigneur notre Dieu regarde avec amour ses membres, sa chair, son sang, son cœur, qu'il voit en nous après la communion !

« O mon âme, qui avez la gloire de porter Dieu en vous, qui avez été rachetée par le sang de Jésus-Christ, qui devez être son épouse au ciel, qui venez de recevoir les saints baisers et les prémices de la jouissance de ce divin Époux, et qui, par une alliance si noble, êtes associée à la dignité des anges, ô mon âme, élevez-vous au-dessus de vous-même, allez poursuivre jusque dans le ciel l'amour qui est venu vous chercher sur la terre. Aimez cet Homme-Dieu qui vous a tant aimée, aimez tout ce qu'il aime, aimez comme lui l'oraison, la pureté, la patience, la charité et la miséricorde, et ne doutez pas qu'il ne réponde à votre tendresse. Choisissez-le pour ami, préférez-le à tous les amis de ce monde, leur amitié ne dure qu'autant que leur existence, et encore elle est pleine de faiblesse ou d'égoïsme. Mais Jésus-Christ est l'ami immortel et tout-puissant qui vous consolera dans toutes vos peines ; il ne vous laissera souffrir aucune adversité qui ne serve à votre avantage et à votre gloire, et il vous conduira par la main à travers des routes secrètes jusqu'à la cité de Dieu, où vous serez à jamais la concitoyenne des anges. C'est là que vous trouverez le comble du bonheur, que les hommes aveugles cherchent inutilement dans les créatures ; ô mon âme, élevez-vous sans cesse vers le royaume de votre Époux ; ce royaume, il est vrai, est éloigné de vous d'une distance infinie, mais qu'y a-t-il de difficile, ou plutôt qu'y a-t-il d'impossible à l'amour?

« La vue ou le souvenir des beautés de Dieu suffit

à l'âme pour l'embraser de cet amour dont la douce violence pousse ses flammes vers le ciel. Et, sans crainte d'être éblouie par la majesté du Dieu qui y règne, elle s'approche avec une humble assurance; les délices qu'elle éprouve surmontent son respect. Elle ferme les yeux devant cet abîme de lumière, elle se jette dans les bras de son Époux, et, dans cette union ineffable, elle perd le sentiment et le souvenir d'elle-même, enivrée qu'elle est de la douceur incompréhensible d'un tel embrassement.

« Que ces transports seraient délicieux, s'ils avaient quelque durée! Il n'y a aucun plaisir en cette vie qui puisse seulement leur être comparé : l'amour est une puissante passion lorsqu'il se porte vers une beauté infinie. O mon âme, soupirez donc avec ardeur après la Jérusalem céleste, si vous voulez y arriver un jour! Oh! plût à Dieu que vous y remplissiez déjà, comme la dernière des servantes de Jésus-Christ, le siége qu'il vous destine parmi les anges!

« O Jésus, plein de douceur et de tendresse, embrasez donc toutes les puissances de mon âme du feu sacré de votre amour! que je vous aime enfin selon toute l'étendue du commandement que vous m'en avez fait, et que nul amour étranger ne trouve désormais l'entrée de mon cœur! Il y a deux amours, hélas! l'un bon et l'autre mauvais; l'un rempli de paix et de bonheur, l'autre plein de trouble et d'amertume, et ils ne peuvent habiter ensemble dans un cœur. Si quelqu'un aime autre chose que vous, ô mon Dieu,

votre charité n'est point en lui. O vous qui êtes la source de l'amour, vous dont l'amour n'est accompagné ni suivi d'aucune douleur, ô vous qui êtes la source de l'amour pur, de l'amour éternel, qui brûle toujours et ne s'éteint jamais ; ô Seigneur, dont la bonté et la beauté sont infinies, qui, par conséquent, méritez un amour infini, répandez, je vous en supplie, dans ce cœur où vous êtes présent, la plénitude de votre charité, afin que, ne désirant plus rien de terrestre, je vous aie seul devant les yeux. Gravez de votre doigt puissant, gravez dans ce cœur le souvenir ineffaçable de votre passage, mais gravez-y en même temps, comme sur les tables de la loi, vos volontés saintes et les préceptes de votre justice ; et faites que toujours la vue de mon âme soit fixée sur vous et regarde vos commandements ! »

SENTIMENTS D'UN PÉCHEUR PÉNITENT APRÈS LA SAINTE COMMUNION.

« O très-doux, ô très-miséricordieux, ô très-aimable Jésus, vous êtes plus suave que le miel, plus pur et plus blanc que le lait et la neige, plus délicieux que le nectar, plus précieux que l'or et les pierreries. Mais, que dis-je, ô mon Dieu ! Je dis tout ce que je puis... et je ne dis rien ! Que mon bonheur serait extrême, si je savais vous remercier et chanter vos bienfaits à la manière des anges ! Faut-il que mon impuissance lie ma langue et me ferme la bouche ! Non ! malheur à ceux qui ne parlent pas de vous,

puisque ceux qui en parlent le mieux ne sont encore que des muets devant vous! Mais comment vous louer, ô vertu ineffable, ô sagesse éternelle? Votre prophète a dit: *La louange vous appartient et toute gloire vous est due.*

« Or vous savez, mon Dieu, vous qui voyez au fond de tout amour, vous savez que vous m'êtes plus cher que le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent dans toute leur étendue. Oui, je vous aime, mon Dieu, et je désire vivement que vous augmentiez mon amour, que l'immensité de ce que je vous dois en soit la règle; que toutes mes actions tendent à vous, et que mes pensées mêmes soient absorbées par vous, afin qu'en suivant la voie où vous daignerez me conduire et m'accompagner, *je marche de vertu en vertu*, selon l'expression du prophète, et que *je voie le Dieu des dieux dans Sion.*

« Pardonnez, Seigneur, pardonnez à mon ignorance la hardiesse que je prends de vous louer, moi qui ne suis qu'un serviteur inutile et méchant; je ne devrais vous bénir que les yeux baignés de larmes, mon cœur devrait *se fondre devant vous comme la cire*, ainsi que le dit le prophète; mais vous êtes si riche en miséricorde que vous me donnez part à vos richesses, quelque indigne que je sois de vos dons. Vous savez que nous ne pouvons ni vous plaire ni vous servir, si vous ne nous en faites la grâce: percez donc ma chair du trait salutaire de votre crainte filiale, et remplissez mon âme de la joie qui perfectionne la

crainte. *Créez en moi un cœur pur*, qui tressaille d'allégresse lorsque je chante vos louanges, *après avoir goûté combien vous êtes doux*. Heureux le cœur qui met en vous toute son espérance, et qui dispose en lui-même *des degrés pour monter vers vous! heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu! heureux ceux qui habitent dans votre maison, ils vous loueront dans les siècles des siècles!*

« O Père de miséricorde! jetez maintenant les yeux sur ce divin Fils que vous avez engendré et sur cet esclave qu'il a daigné racheter; embrassez avec une tendresse infinie cet adorable pasteur et favorisez d'un regard de bonté la pauvre brebis qu'il vous a rapportée sur ses épaules. L'insensée! elle s'était éloignée de votre bienheureux troupeau et elle s'était perdue; mais il est monté sur un rocher élevé pour la découvrir, et, du haut de la croix, avant de rendre le dernier soupir, il a jeté un grand cri pour l'appeler; et, les bras étendus comme pour l'embrasser, il a incliné la tête en lui donnant le baiser de paix, il a laissé ouvrir jusqu'à son cœur pour la recevoir, et maintenant il la nourrit de sa chair et de son sang!

« O mon Dieu! comme je voudrais vous rendre d'humbles actions de grâces pour la passion si douloureuse que votre Fils a voulu souffrir et pour le sacrifice de son corps et de son sang, qu'il vous a offert sur l'autel du Calvaire, et qu'il vous offrira jusqu'à la fin des siècles dans son sacrement d'amour,

où il nous donne son corps comme nourriture et son sang comme breuvage, et où il s'unit à chacun de nous par la communication ineffable de sa personne divine !

« O mon Dieu ! comment puis-je vous rendre grâce d'avoir tant aimé le monde que vous lui avez donné votre fils unique ? oh ! que *mon cœur et ma langue chantent vos miséricordes dans l'éternité !* Et vous, ô Jésus ! mon Dieu, mon espérance et mon amour, ne souffrez pas, je vous en conjure, que je manque jamais de reconnaissance pour de si étonnants bienfaits et que mon ingratitude envers vous me rende indigne de vos bontés infinies! »

SAINT JÉROME

Saint Jérôme est compté au nombre des plus grands saints, des premiers docteurs et des savants les plus consommés qui aient illustré l'Église de Jésus-Christ. Il fut l'ornement et l'oracle du cinquième siècle. Voici le témoignage de sa foi à la réelle présence de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie.

« Nous savons que le pain que le Seigneur rompit et qu'il donna à ses disciples, est le corps du Sauveur. Moïse ne donna pas le vrai pain ; mais il nous a été donné par le Seigneur Jésus, qui est lui-même le convive et le festin ; il mange et se fait manger »

THÉODORET

Théodoret, évêque de Cyr en 423, est un des hommes les plus célèbres de l'Église grecque. Ses vertus lui ont mérité le titre de bienheureux, par lequel l'Église a consacré sa mémoire. Le grand Bossuet, qui avait étudié ses ouvrages, ne le cite jamais sans ajouter à son nom l'épithète de docte. Voici ce que nous lisons dans son *Histoire des solitaires*.

« Il y a parmi nous un village nommé Homère, où le saint homme Maris ayant bâti une petite maison, il s'y enferma, et y demeura pendant trente-sept ans dans les saints exercices de la prière. Toujours il se conserva chaste d'esprit, de cœur et de corps ainsi qu'il me l'avoua lui-même, ayant eu le bonheur de le voir souvent, car il ordonnait qu'on m'ouvrît sa porte, qui était fermée pour tout le monde, et après m'avoir embrassé, il m'entretenait sur des sujets de piété. Or, comme il y avait fort longtemps qu'il souhaitait de voir offrir le *spirituel et mystique sacrifice*, il me pria un jour de vouloir présenter à Dieu, dans sa cellule, cette oblation sainte du don divin qu'il a fait aux hommes ; ce que je lui accordai très-volontiers. J'envoyai chercher des vases sacrés dans l'église du village et, me servant des mains des diacres au lieu d'autel, j'offris *le mystique, le divin et le salutaire sacrifice*, durant lequel ce saint homme était si transporté d'une joie toute spirituelle, qu'il s'imagi-

nait être dans le ciel, et disait depuis qu'il n'avait jamais reçu dans toute sa vie une consolation si sensible. »

CASSIEN

Cassien, abbé du monastère de Saint-Victor de Marseille, mort l'an 433, a été fort célèbre, au commencement du cinquième siècle, par ses vertus et ses écrits; nous avons de lui un ouvrage intitulé *Conférences spirituelles*, dans lequel il rapporte le fait suivant sur les effets de la sainte communion :

L'EUCHARISTIE TRIOMPHE DES ATTAQUES DE L'ESPRIT IMPUR.

« Il est des âmes bien précieuses aux yeux de Dieu, bien chères à son cœur, qui, se voyant assaillies par les attaques de l'esprit immonde, n'osent plus se présenter à la table eucharistique, se croyant indignes de devenir le ciboire, le tabernacle vivant de Jésus-Christ, après avoir essuyé de si douloureuses, de si humiliantes épreuves. Jusqu'au pied des autels il s'acharne après ces âmes; il les inquiète, il les tourmente, il les poursuit avec une opiniâtreté qu'alimente toujours sa haine contre Jésus-Christ et son acharnement à la perte de nos âmes. C'est ici une des ruses les plus habiles que puisse employer cet implacable ennemi, pour nous éloigner de la table eucharistique et préparer notre ruine, en nous privant de

cet aliment de vie. Toutefois, cette ruse n'est pas nouvelle; ce que nous raconte Cassien dans une de ses conférences nous apprend que c'est là une vieille tactique dont notre ennemi se sert depuis bien des siècles.

« J'ai connu dans le désert, dit Cassien, une âme religieuse douée d'une chasteté angélique, qu'elle avait obtenue de Dieu par une vigilance perpétuelle sur tous ses sens, par une humilité nonpareille. Comme une belle glace, cette âme était toujours brillante et pure; pas une légère vapeur, ni le jour ni la nuit, ne venait ternir l'éclat de ce beau miroir où Dieu aimait à se contempler. Sa félicité, son ciel sur la terre, était de recevoir la divine Eucharistie le samedi et le dimanche.

Jaloux de la beauté de cette âme et du triomphe de Jésus-Christ, l'ange du mal s'acharne à la perte de ce religieux, et, pour mieux réussir, il l'éloigne du pain des forts, du pain des vierges. Alors, la veille de la communion, il lui livre de furieux combats, il lui suggère mille et mille pensées importunes, il enflamme le sang dans ses veines, et, malgré sa généreuse résistance et son invincible courage, il le trouble au point que, par respect pour ce pain des vierges, il n'ose s'approcher de la table sainte. Il vécut ainsi quelque temps, triste, désolé, découragé, n'osant pas même porter ses regards sur ce pain des anges; lorsqu'un jour, éclairé d'une lumière céleste, il va trouver son supérieur, lui découvre l'état de son âme. Le supérieur, homme habile et expérimenté dans la con-

duite des âmes, comprit facilement que ces combats procédaient de la malice et de la jalousie du démon qui voulait perdre cette âme, si agréable à Dieu, en la privant de la grâce de la sainte communion, dont elle était vraiment digne, et par ses vertus et par ses résistances à la tentation. Il lui ordonne de mépriser profondément ces attaques, de ne plus s'inquiéter de toutes les illusions dont il pourrait être l'objet et de fréquenter, malgré tout, la sainte table aux jours ordonnés par la règle.

« Il obéit, et Jésus-Christ, pour récompenser son obéissance et lui montrer la puissante vertu de sa chair virginale, commanda aux vents des tentations de se taire, et la paix du Seigneur vint inonder son âme des plus enivrantes délices, qui lui firent retrouver en la divine Eucharistie le ciel sur la terre. » (Cassien, *Conférences*.)

VI^E^ SIÈCLE

SAINT CÉSAIRE

Saint Césaire, né en 470, près de Châlons-sur-Saône, était issu d'une famille où la piété était héréditaire. Ce fut en 501 qu'il fut appelé à gouverner l'église d'Arles. Écoutez comme il parle du miracle de la transsubstantiation eucharistique :

« Personne ne doit douter que par l'ordre souve-

rain de Dieu, par la présence de sa Majesté, *le pain et le vin ne puissent être changés en la nature du corps du Seigneur*, puisqu'on voit que par un artifice admirable de la miséricorde céleste, l'homme même devient le corps de Jésus-Christ. Or, comme ceux qui viennent à la foi sont encore, avant le baptême, dans les liens de leur ancienne servitude, mais qu'aussitôt qu'on a prononcé sur eux les paroles de ce sacrement, ils sont purifiés de toute l'impureté de leurs péchés : de même, quand le pain et le vin, qui doivent être bénis avec les paroles célestes, sont posés sur les saints autels, il est sans doute qu'avant d'être consacrés par l'invocation du nom de Dieu, la substance du pain et du vin y est encore; mais *après qu'on a prononcé les paroles de Jésus-Christ, c'est le corps et le sang de Jésus-Christ*. Et y a-t-il quelque sujet de s'étonner qu'il puisse *changer* par sa parole ce qu'il a bien pu *créer* par cette même parole? Il semble même que c'est un moindre *miracle* de changer en mieux ce qui était déjà, que de former du néant ce qui n'était pas encore. » (Homélie XIII.)

VIIE SIÈCLE

SAINT SOPHRONE

Saint Sophrone était de Damas, en Syrie. Il a été un des plus savants et des plus illustres défenseurs

de la foi catholique. Devenu patriarche de Jérusalem, en 633, il composa la vie admirable de sainte Marie Égyptienne, dans laquelle nous lisons le passage suivant, qui a trait à la divine Eucharistie :

« Marie Égyptienne ayant rencontré le bienheureux abbé Zozime dans le désert, après lui avoir raconté sa vie, elle lui dit : « Je vous prie, mon père, de mettre, le « soir de la sainte Cène, dans un vase bien propre et « bien net, le saint corps et le sacré sang de Notre-« Seigneur Jésus-Christ, pour me l'apporter ; et, « quand vous serez revenu, de m'attendre de « l'autre côté de la rivière du Jourdain, afin que, « lorsque je m'y rendrai, je reçoive ces mystères qui « donnent la vie et le salut aux fidèles ; car, depuis « que j'ai communié dans l'oratoire de saint Jean, « avant que de passer le Jourdain, je n'ai point reçu « ces sacrés mystères du corps et du sang de Notre-« Seigneur Jésus-Christ. Ne refusez pas, mon père, « l'instante prière que vous fait une pécheresse ; mais « apportez-moi, s'il vous plaît, ce très-saint sacre-« ment à la même heure que le Seigneur choisit autre-« fois pour rendre ses disciples participants de la « sacrée Cène. » L'abbé Zozime, de retour dans son monastère, ne manqua pas, le jour de la sainte Cène, de mettre, sur le soir, dans un petit calice, une partie du corps immaculé et du précieux sang de Jésus-Christ, et, le portant avec lui, il alla attendre la sainte sur le bord du Jourdain. Marie Égyptienne étant arrivée, elle pria le saint de réciter le symbole et l'oraison

du Seigneur. Ce qu'ayant fait, elle reçut les vivifiants mystères. Alors, élevant ses mains au ciel, et mêlant ses soupirs avec ses larmes, elle proféra ces mots à haute voix : « Seigneur, laissez maintenant aller en « paix votre servante, suivant votre divine parole, « puisque mes yeux ont vu mon Sauveur. » Ensuite, elle dit à Zozime : « Mon père, je vous supplie de « revenir encore dans un an près du torrent où je « vous ai parlé pour la première fois. » Ce que ce saint abbé fit, mais il ne trouva plus que le cadavre de la sainte ; son visage était tourné vers l'orient, ses mains étaient jointes sur sa poitrine, et à côté de ce corps inanimé il aperçut ces paroles tracées sur la terre : « Mon Père Zozime, enterrez le corps de la misérable Marie. Rendez à la terre ce qui est à la terre, joignez la poussière à la poussière ; et priez le Seigneur pour moi, qui suis morte la nuit de la très-salutaire Passion, après avoir participé à la sainte et divine Cène. »

SAINT ÉLOI

Saint Éloi, illustre par sa sainteté, fut élevé au siége vacant de Noyon en 646. Nous avons de lui une magnifique homélie, pour le jour de la Cène du Seigneur, dans laquelle nous trouvons le passage suivant :

« Jésus-Christ a pris une chair semblable à la nôtre, étant né vrai homme de la sainte vierge Marie. Il est

aussi vrai fils de Dieu, non simplement par adoption et par grâce, comme le sont les autres hommes, mais par nature, étant de la substance même de Dieu son père. Ainsi, comme il l'affirme lui-même, c'est sa vraie chair et son vrai sang qu'on nous donne à manger et à boire dans le mystère de l'Eucharistie. En sorte que nous qui prenons *véritablement la chair et le sang de son corps sous le mystère,* nous devenons un avec lui *par nature*, en recevant ces choses, où *après la consécration il reste encore la ressemblance du pain et du vin*, pour nous prévenir de l'horreur que nous aurions d'y voir la chair sanglante de Jésus-Christ, mais la grâce de la rédemption y reste tout entière. Or Jésus-Christ, pour témoigner qu'il est véritablement en nous par *nature*, dit : *Ma chair est vraiment nourriture, et mon sang vraiment breuvage; celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui*. Ces paroles ne nous laissent aucun lieu de douter de la vérité de sa chair et de son sang dans ce mystère, puisque nous voyons clairement, et par *cette déclaration expresse du Seigneur*, et par l'assurance que nous en donne notre foi, que c'est véritablement sa chair, et que c'est véritablement son sang, et qu'ayant mangé cette chair et bu ce sang, nous sommes en Jésus-Christ et Jésus-Christ est en nous.

« Soyez donc véritablement persuadés et croyez assurément, qu'ainsi que la chair que Jésus-Christ a prise dans le sein de la vierge Marie est son vrai

corps, lequel a souffert la mort pour notre salut; de même le pain qu'il donna autrefois à ses disciples, et que les prêtres consacrent tous les jours dans l'Église est son véritable corps. *Non pas que la chair qu'il a prise de la Vierge et ce pain soient deux corps ; mais c'est un seul corps ;* de telle sorte que ce pain consacré étant rompu et mangé par les fidèles, il est vrai de dire que Jésus-Christ est immolé, et qu'il est mangé, et néanmoins qu'il demeure toujours indivisible et tout entier en lui-même. Notre divin Rédempteur nous a donné ce sacrement pour remédier à notre faiblesse, afin que comme désormais il ne saurait mourir, et que cependant les hommes pèchent tous les jours, nous eussions un vrai sacrifice, par lequel nous puissions expier continuellement toutes nos iniquités. »

VIII[e] SIÈCLE

JEAN DAMASCÈNE

Saint Jean Damascène, Père de l'Église, a vécu au huitième siècle, sous la domination des Sarrasins mahométans, dont il s'attira le respect et la confiance par ses talents non moins que par ses vertus; dans son *Traité de la foi orthodoxe*, il parle en ces termes du grand mystère de l'Eucharistie:

« Si la parole de Dieu est vivante et efficace ; si le Seigneur a fait tout ce qu'il a voulu ; s'il a dit : « Que « la lumière soit faite; » et la lumière a été faite ; « Que le firmament soit fait ; » et le firmament a été fait ; si les cieux ont été affermis par sa parole, et toute leur vertu par le souffle de sa bouche ; si le ciel et la terre, l'eau, le feu, l'air, et tout ce que le monde a de beau, a été fait et achevé par la parole de Dieu ainsi que l'homme, cette admirable créature ; si le Verbe de Dieu s'est fait homme parce qu'il l'a voulu ; et s'il s'est formé un corps du sang pur et immaculé de sa mère, toujours vierge, pourquoi ne pourrait-il pas du pain faire son corps, et du vin mêlé d'eau faire son sang ? Au commencement Dieu a dit : « Que la terre produise de l'herbe verte ; » et, étant arrosée par les pluies du ciel, elle en produit encore tous les jours, par la vertu et la fécondité que lui imprime cette parole. Dieu dit aussi : « Ceci est « mon corps ; faites ceci en mémoire de moi. » Comment cela se fera-t-il, disait la sainte Vierge à l'ange qui lui annonçait le mystère de l'Incarnation, puisque je ne connais point d'homme ? L'ange lui répondit : « L'Esprit-Saint descendra en vous, et la vertu « du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » Vous aussi vous demandez comment le pain devient le corps de Jésus-Christ, et le vin mélangé d'eau devient son sang : Je vous répondrai que le Saint-Esprit survient, et fait des choses qui surpassent toutes nos paroles et toutes nos pensées. C'est le corps qui est

vraiment uni à la Divinité, le même qui est né de la sainte Vierge ; non pas que le corps qui est monté au ciel en descende maintenant, mais parce que le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Dieu. Si vous voulez savoir comment cela se fait, qu'il vous suffise d'entendre que cela se fait par le Saint-Esprit, comme par le Saint-Esprit, le Seigneur s'est fait à lui-même et pour lui-même un corps du sang de la sainte Vierge sa mère.

« De même que le pain qui sert de nourriture à l'homme et le vin mêlé d'eau qui lui sert de breuvage se changent en la substance de son corps et de son sang ; ainsi, par l'invocation et la venue du Saint-Esprit, le pain et le vin mêlé d'eau sont changés au corps et au sang de Jésus-Christ d'une manière toute surnaturelle. Le pain et le vin ne sont point la figure du corps et du sang de Jésus-Christ, à Dieu ne plaise! c'est le corps même de Jésus-Christ uni à la Divinité; il n'a point dit : « Ceci est la figure de mon corps, » mais bien : « Ceci est mon corps; ni : « Ceci est la figure de mon sang, » mais bien: « Ceci est mon sang. » Si quelques-uns ont appelé le pain et le vin les antitypes, ou les images, ou les figures du corps et du sang de Jésus-Christ, comme le fait saint Basile, ils ne l'ont pas dit après la consécration, mais avant que l'oblation fût consacrée. »

BÈDE

Le vénérable Bède a toujours été regardé par tous les siècles chrétiens comme le plus bel ornement de l'Église d'Angleterre. Cette brillante renommée, il l'a obtenue par son zèle pour la propagation de la foi, par ses écrits et par la sainteté de sa vie. Dans une homélie composée pour la troisième férie de la semaine sainte, il s'exprime en ces termes sur la divine Eucharistie :

« Jésus, mangeant avec ses disciples, prit du pain et, l'ayant béni, le rompit et le leur donna en disant : « Prenez, ceci est mon corps. » Après que le Seigneur eût achevé d'accomplir la solennité de l'ancienne Pâque qui se célébrait en mémoire de la délivrance du peuple de Dieu de la captivité de l'Égypte, il passa à la nouvelle Pâque qu'il voulait que l'Église solennisât en mémoire de la rédemption qu'il était venu apporter au monde ; et au lieu de la chair et du sang de l'agneau pascal, il institua le *sacrement de son corps et de son sang pour enseigner qu'il était lui-même cet agneau-là*. Or ce fut lui-même qui rompit le pain, lequel il présenta à ses disciples pour leur faire voir que son corps ne devait être meurtri et percé dans sa passion que parce que lui-même voulait qu'il le fût, et qu'il avait le pouvoir de donner sa vie et de la reprendre de nouveau. Il bénit donc ce pain avant que de le rom-

pre, pour nous enseigner par le mystère de cette bénédiction qu'agissant avec son Père et le Saint-Esprit, il avait rempli de la grâce et de la vertu divine la nature humaine dont il s'était revêtu afin de mourir. De même ayant pris le calice et rendu grâces à Dieu, il le donna à ses apôtres et ils en burent tous.

« Ainsi ce fut sur le point de souffrir la mort que Jésus-Christ rendit grâces à son Père, lui qui portait la peine des péchés d'autrui, lui qui, n'ayant pas mérité d'être outragé comme il le fut, ne laisse pas de bénir humblement quand on l'outrage.

« A l'autel, Jésus-Christ efface tous les péchés du monde et nous lave de toutes nos souillures dans son sang. C'est là qu'on renouvelle la mémoire de sa bienheureuse passion, c'est là que la substance du pain et du vin est changée au sacrement de sa chair et de son sang par la sanctification ineffable du Saint-Esprit. Ainsi, son corps n'est plus percé et son sang n'est plus répandu par les mains des infidèles pour leur perte et pour leur ruine, mais l'un et l'autre sont reçus dans la bouche des fidèles pour leur bien et pour leur salut éternel. » (Homélie sur l'*Épiphanie*.)

ALCUIN

Le B. Alcuin, diacre et abbé en Angleterre, fut appelé en France par Charlemagne, qui avait admiré à

'arme ses vastes connaissances. Avec le consentement du roi d'Angleterre et la permission du pape, Alcuin se rendit au désir de Charlemagne, qui l'attacha à sa personne, en fit son maître et le nomma abbé de Saint-Martin de Tours. Dans un ouvrage qui a pour titre : *Confession d'Alcuin*, nous lisons, par rapport à l'Eucharistie, cet admirable passage :

« Entre les sacrements de l'Église, le céleste et vivifiant mystère que Notre-Seigneur Jésus-Christ a institué et qu'il a ordonné qu'on offrît en sa mémoire pour notre salut, est celui qui nous conduit principalement à la vie immuable et éternelle, ou plutôt il me semble que ce sacrement même peut être appelé la vie éternelle, laquelle se commence sur la terre et s'achève dans le ciel, car ici nous mangeons Dieu même et là nous le verrons face à face. Ce mystère doit être considéré avec étonnement et respect, vainement la curiosité voudrait le pénétrer. Il n'y a personne qui soit capable de le comprendre ; il n'y a personne qui puisse en parler dignement. Quoique ce soit l'homme qui l'offre, c'est néanmoins une chose toute divine, et puisqu'elle est divine, Dieu nous garde d'y rien concevoir que de spirituel et de divin. C'est pourquoi encore que je voie des yeux du corps le prêtre qui offre à l'autel du Seigneur le pain et le vin, je considère néanmoins avec l'œil de la foi, et la lumière toute pure du cœur, le grand prêtre et le vrai pontife Notre-Seigneur Jésus-Christ qui s'offre soi-même. C'est lui

qui remplit l'autel, et qui se prépare pour être lui-même notre nourriture. Il est immolé, mais il ne meurt pas. Il est mangé mais il ne diminue point; il remplit et ne se désemplit point; il vit après avoir été mangé parce qu'il est ressuscité après être mort.

« O merveille étonnante et ineffable! O mystère de la foi! Certes, nul des fidèles ne doit douter de la vérité d'un si grand mystère, qui a été confirmé par tant de témoignages authentiques, et qui a été en quelques rencontres si clairement manifestée par des révélations divines. Pour moi, qui suis le dernier des fidèles, grâce à Dieu, je n'en ai pas le moindre doute; mais je crois de tout mon cœur, et je confesse hardiment de vive voix, que ce même sacrement de la vertu divine et vivifiante est la véritable chair de Jésus-Christ qui nous rassasie, et son véritable sang qui nous désaltère. »

IXᴱ SIÈCLE

PASCHASE RATBERT

Paschase Ratbert, abbé de Corbie, mort en 855 et canonisé en 1073, composa, en 831, un Traité du Sacrement de l'Autel, dont il fit présent au roi Charles le Chauve. C'était la coutume à cette époque que les abbés, les abbesses et les seigneurs envoyas-

sent au roi des dons en chevaux ou en argent, aux fêtes principales. Paschase, en faisant remettre son livre à Charles le Chauve, lui écrivit :

« J'ai résolu de ne pas envoyer, aux fêtes prochaines, un présent en or ou en argent, mais un livre sur l'Eucharistie : bien petit par le volume, mais bien grand par le sujet qu'il traite. »

En effet, Paschase y expose, dans un style simple et précis, la doctrine de l'Église universelle sur ce divin sacrement.

« Il faut croire, dit-il, qu'après la consécration, ce qui paraît encore du pain et du vin n'est autre chose que le corps et le sang de Jésus-Christ. La Vérité même en a assuré ses disciples par ces paroles : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.* Le goût et l'apparence du pain et du vin ne demeurent, après la consécration, que pour faire l'exercice et le mérite de notre foi. Ce changement s'opère par la vertu de cette parole : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, parce que c'est une parole divine et toute-puissante. Si vous me demandez la raison de ce mystère, je n'en ai d'autre que la puissance et la volonté de Jésus-Christ, et ma foi est là-dessus toute ma science. Que personne donc ne s'émeuve, au sujet du corps et du sang de Jésus-Christ, de ce que sa vraie chair et son pur sang sont dans le mystère ; parce que celui qui les a créés l'a ainsi voulu : car le Seigneur a fait tout ce qu'il lui a plu au ciel et sur la terre. Et parce

qu'il a voulu que la figure du pain et du vin soit encore ici, néanmoins, après la consécration, il faut croire absolument que ce n'est autre chose que la chair et le sang de Jésus-Christ. Et, pour tout dire d'une manière plus admirable, ce n'est point une autre chair que celle qui est née de la vierge Marie, qui a souffert sur la croix, et qui est ressuscitée du tombeau. »

« Je ferai des prodiges qui n'ont jamais été vus sur « la terre, ni dans aucune nation, » dit le Seigneur. (*Exod.*, XXXIV, v. 10.)

« Il n'est personne, dit Paschase, qui, après avoir lu les vies et les exemples des saints, ignore que souvent le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, en faveur de ceux qui sont hésitants dans la foi, ou plutôt en faveur des âmes ardentes de charité, n'ait été vu, sous la figure visible d'un agneau, ou sous la forme d'un enfant, ou sous la couleur de la chair et du sang, afin que ce qui était caché dans un mystère fût découvert dans un miracle.

« Saint Basile, célébrant un jour de Pâques les divins mystères, un juif, feignant d'être chrétien, se mêla au peuple, dans le désir d'explorer le mystère du saint sacrifice: il vit un enfant plein de grâces entre les mains de saint Basile, et tout le monde prenant part à la communion, il y vint lui-même, et on lui donna une hostie devenue véritablement de la chair. Il conserva cette relique, alla en sa maison la montrer

à sa femme, et lui raconter ce qu'il avait vu de ses yeux; il lui dit donc avec foi: « Le sacrement des « chrétiens est véritablement terrible et digne d'ad- « miration. Le lendemain, il vint trouver saint Ba- « sile, et il fut baptisé avec tous les siens. » (*Des trois merveilles qui ont lieu dans la consécration*, IIIe partie; saint Thomas d'Aquin, *de l'adorable Sacrement de l'Autel.*)

Xe SIÈCLE

Le dixième siècle a été représenté par divers auteurs comme un siècle monstrueux plein d'ignorance, de ténèbres et de désordres. Il serait facile de montrer qu'il y a beaucoup d'exagération dans ces reproches. Ce siècle n'a point été malheureux, puisque c'est à cette époque que la foi catholique s'est établie en Pologne, dans le Danemark, en Norvége et dans d'autres contrées, ce qui est la marque de la plus grande bénédiction de Dieu sur un siècle. Il est également faux que le désordre fut partout, puisque l'Allemagne et l'Angleterre n'ont jamais été mieux réglées, et qu'il y a eu plusieurs évêques, abbés et religieux très-saints, en diverses provinces du christianisme. Ainsi parmi les évêques, saint Odon, archevêque de Cantorbéry; saint Ulric, évêque d'Augsbourg; saint Gérard, évêque de Toul; saint Léon, évêque de

Bayonne. Ainsi parmi les abbés et les religieux, le bienheureux Eberhard, abbé d'Ensidlen ; saint Odon, abbé de Cluny ; saint Maïeul, abbé de Cluny ; saint Paul de Latre, anachorète. Le trône lui-même a ajouté à la gloire dont il est environné l'auréole des saints : ainsi saint Edouard, roi d'Angleterre ; sainte Adélaïde, impératrice ; saint Wenceslas, duc de Bohême ; sainte Mathilde, reine de Germanie.

Il est vrai de dire cependant qu'il y a peu d'écrivains dans ce siècle ; la raison en est que ne s'y étant élevé aucune hérésie contre la foi de l'Église, ni aucune innovation dans sa discipline, les évêques et les savants de ce temps-là ont mieux aimé jouir de la paix que Dieu leur donnait, que de prouver des vérités que tous étaient heureux de croire et de pratiquer. Toutefois, on a découvert des manuscrits d'écrivains de ce temps-là qui étaient demeurés cachés, comme Ratheriun, évêque de Vérone, que le P. dom Luc a donné au public. Nous ne citerons donc du dixième siècle que le passage suivant, tiré de la vie du bienheureux Luc, le jeune solitaire, publiée par le savant P. Combefis, de l'ordre de Saint-Dominique :

« Le bienheureux Luc, le jeune anachorète, ayant appris que l'archevêque de Corinthe venait à Constantinople, il alla le trouver, et lui dit avec de grands sentiments de respect et d'humilité : « Monseigneur, « je vous supplie de m'apprendre comment nous « autres, qui, pour pleurer nos péchés, habitons les

« montagnes et les déserts, pouvons recevoir les véné- « rables et divins mystères ; car, vous le savez, il n'y « a pas parmi nous d'assemblée de fidèles, comme « il se fait ailleurs dans les églises ; bien plus, il n'y « a point de prêtres parmi nous. » L'archevêque écouta favorablement ce saint solitaire, et lui répondit : « Premièrement, il est de la plus haute convenance « qu'il y ait un prêtre. Toutefois, s'il y a impossibilité « d'en avoir, il faut mettre sur la table sacrée le vase « où sont les mystères présanctifiés, lorsqu'il y a un « oratoire ; s'il n'y a point d'oratoire, il faut le mettre « dans la cellule, sur une table bien propre ; puis, « étendant un petit linge, vous y déposerez les parti- « cules sacrées, et, faisant brûler de l'encens, vous « chanterez des psaumes qui conviennent à ce mystère « et qui le figurent, ou bien le cantique de louanges « en l'honneur de Dieu trois fois saint, avec le symbole « de la foi. Ensuite, vous adorerez la divine Eucha- « ristie, en fléchissant trois fois les genoux et joignant « les mains : vous prendrez avec la bouche le sacré « corps de Jésus-Christ notre Dieu, en disant : *Amen*. « Puis vous boirez du vin commun au lieu du sacré « breuvage, et vous n'emploierez jamais à aucun usage « profane et commun le calice dans lequel vous aurez « bu. Après cela, vous ramasserez sur le linge les « particules qui restent, vous les mettrez dans le vase, « afin que pas une de ces perles précieuses ne tombe « et ne soit foulée aux pieds. » Luc, ce grand servi- teur de Dieu,[1] après avoir reçu ces enseignements,

rendit grâce à l'archevêque de Corinthe, et se retira dans son désert. (*Vie du bienheureux Luc.*)

XI[e] SIÈCLE

SAINT FULBERT

Saint Fulbert, chancelier du roi Robert, puis évêque de Chartres en l'année 1007, ne fut pas moins remarquable par sa doctrine que par sa sainteté. Il est appelé par les anciens auteurs, illustre en sagesse, incomparable en doctrine, la gloire de l'épiscopat, et le Socrate des chrétiens.

Parmi ses lettres, il y en a de dogmatiques. Dans celle qui est adressée à Adéodat, la vérité de la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie est confirmée par un témoignage irréfragable :

« Après que Dieu a daigné se renfermer dans le sein d'une vierge, pourquoi croira-t-on qu'il soit indigne de lui de se rendre présent dans des créatures qui sont aussi vierges, savoir le pain et le vin? Ces créatures qui, un peu avant que d'être consacrées, ne paraissent que des substances simples et terrestres, deviennent célestes aussitôt que les paroles de la consécration étant prononcées, la Majesté véritable s'y répand et s'y communique; de sorte que ce qui extérieurement ne paraissait être que la substance du

pain et du vin *en fait intérieurement le corps et le sang de Jésus-Christ.* Car, Dieu ayant en un moment créé de rien toutes choses par sa seule volonté, ce serait un crime de douter que sa puissance fût moindre dans les sacrements spirituels, pour élever des substances au-dessus de leur ordre et de leur nature, *en les transformant en la substance de Jésus-Christ;* après qu'il a dit lui-même : « Ceci est mon corps, — « Ceci est mon sang. »

« Si donc vous croyez que Dieu peut tout, vous devez donc croire, sans vouloir trop l'approfondir par les raisonnements de l'esprit humain, que puisqu'il a pu du néant former toutes choses, à plus forte raison, il peut les changer en une nature plus sublime et plus excellente qu'elles n'étaient, *et les transformer en la substance de son corps.* Quand je dis à plus forte raison, ce n'est pas que je veuille dire que Dieu ait moins de puissance pour créer les choses que pour les changer; mais je parle selon l'opinion ordinaire des hommes, et non selon le jugement de Dieu.

Voila pourquoi la Foi est d'un plus grand mérite devant Dieu que tous les autres biens spirituels. *Que cette Foi vous porte donc à croire qu'il est véritablement en l'Eucharistie.* Il promet à ceux qui le reçoivent dignement la bienheureuse immortalité ; il menace des châtiments éternels ceux qui le reçoivent indignement.

SAINT PIERRE DAMIEN

Saint Pierre Damien, cardinal et évêque d'Ostie, né à Ravenne, fut, par l'éminence de sa sainteté et de sa doctrine, la lumière du onzième siècle. Dans un sermon sur la nativité de la bienheureuse vierge Marie, il enseigne clairement que le corps de Jésus-Christ que nous prenons à la table du Seigneur est le même que celui qu'il a pris dans le sein de la céleste vierge Marie.

« Le corps de Jésus-Christ que la bienheureuse vierge Mère de Dieu a engendré, qu'elle a porté dans son sein, qu'elle a enveloppé dans des langes, qu'elle a élevé avec un soin maternel, *est certainement le même corps que nous recevons à l'autel sacré*, et dont nous buvons le sang, comme étant le sacrement véritable de notre rédemption. Telle est la foi catholique; voilà l'enseignement constant de l'Église de Jésus-Christ. L'homme ne saurait donc trouver des louanges dignes de cette bienheureuse Vierge, qui nous a donné de ses chastes et pures entrailles une nourriture pour nos âmes. Celui-là même qui a dit : « Je suis le pain « vivant descendu du ciel ; celui qui mangera de ce « pain vivra éternellement. » De sorte que si pour avoir mangé d'un fruit défendu nous sommes privés des joies et des délices du paradis, en mangeant d'un autre fruit nous sommes remis en possession de ces joies et de ces délices. Ève mangea d'un fruit qui nous a fait condamner à une famine éternelle ; Marie nous

a présenté un autre fruit qui nous fait participer à un divin et céleste banquet. Par le fruit défendu qu'Adam prit, par un sentiment d'orgueil et par un appétit désordonné, la semence de tous les vices, le venin d'une mortelle corruption s'est répandu dans tous les membres du corps humain. Eh bien, pour se fortifier contre ce poison mortel, le peuple chrétien prend la divine Eucharistie, cet antidote qui, par sa vertu toute-puissante, le purifie de la malignité de cette maladie spirituelle et contagieuse. C'est donc par la force de ce nouveau sacrement du corps du Seigneur que nous chassons loin de nous ce levain de corruption du vieil homme, afin de passer de la servitude à la liberté de l'esprit; de la vieillesse de notre naissance selon la chair à la nouveauté de la renaissance divine. » (Sermon XLV, *in Nativ. B. M. V.*)

XIIe SIÈCLE

HUGUES DE SAINT-VICTOR

Hugues de Saint-Victor, célèbre théologien, était originaire de Saxe. Il se consacra à Dieu dès l'âge de dix-huit ans, en 1115, dans la communauté de Saint-Victor à Paris. Cette congrégation des chanoines réguliers de Saint-Augustin avait alors pour supérieur Gilduin, son premier abbé, et se rendait célèbre de jour en jour en piété et en science dans toute l'Église. Hugues enseigna la théologie depuis 1130 jusqu'à sa

mort. L'éminence de son esprit et de sa doctrine l'a fait appeler l'Augustin de son siècle. Ce savant théologien a écrit un petit traité sur le sacrement de l'Eucharistie dans lequel il établit de la manière la plus claire et la plus formelle la doctrine de l'Église catholique sur la transsubstantiation. Osbert, un de ses confrères, qui a écrit sa vie et qui l'assista dans sa dernière maladie, nous dit qu'après lui avoir administré le sacrement de l'Extrême-Onction, il lui demanda s'il ne désirait pas recevoir le corps du Seigneur. Il lui répondit en le reprenant : « Mon Dieu ! vous me demandez si je veux recevoir mon Dieu ! allez bien vite à l'église et apportez-moi aussitôt le corps de mon Dieu. *Deus meus! quæris si velim Deum meum, curre cito in ecclesiam et affer cito corpus Dei mei.* » Osbert lui ayant apporté ce pain sacré de la vie éternelle, lui dit : « Adorez et reconnaissez le corps de Notre-Seigneur. » A quoi Hugues répondit en se levant un peu sur son lit : « J'adore devant tous mon Seigneur, et je le reçois comme mon salut. » Il mourut en 1140, à l'âge de quarante-trois ans.

« L'Eucharistie, dit-il, dans son traité sur le divin sacrement, l'Eucharistie qui est la grâce par excellence est appelée très-divine, parce qu'elle rend divins et participants de la nature de Dieu ceux qui la reçoivent dignement. Or, comme elle est tout ensemble et figure et vérité; qu'on y reçoit sous l'espèce du pain la véritable chair de Jésus-Christ; et qu'en recevant cette chair, on recoit sa divinité même, on y participe, et on en-

tre en société avec elle; de là vient que l'Eucharistie est véritablement très-divine, très-sainte, et qu'elle a le pouvoir de sanctifier les choses mêmes qui sont saintes et sanctifiantes. Par les paroles de la consécration *la véritable substance du pain et du vin est changée au vrai corps et au vrai sang de Jésus-Christ*, la seule espèce du pain et du vin demeurant dans le sacrement, *et la substance passant en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ*. Or, il faut croire que ce changement ne se fait pas par l'union et le mélange des deux natures ensemble; mais par le changement d'une nature en une autre. Nous ne disons pas aussi que le corps de Jésus-Christ soit tellement consacré dans le pain, qu'il recoive son être du pain; ni que la substance du pain étant changée, il s'en forme tout à coup un nouveau corps : mais nous croyons que cette substance est changée au véritable corps de Jésus-Christ.» (*De sacram.*, lib. II, cap. VIII.)

ÉTIENNE

Étienne, évêque d'Autun, écrivait au douzième siècle, en 1120, son *Traité du sacrement de l'autel*. Voici en quels termes il s'exprime sur ce divin sacrement :

« Nous demandons à Dieu dans le sacrifice que le pain et le vin qu'on offre *soient transsubstantiés au corps et au sang de Jésus-Christ*. O miracle insigne! O sacrement merveilleux et tout divin! Quel esprit

n'en est point épouvanté? Quelle intelligence n'en est point confondue et accablée? Tous les sens s'y perdent, toute la raison s'y évanouit. Qu'on n'emploie point ici les recherches et les subtilités des dialecticiens; c'est la seule foi qui croit et qui reconnaît que la nourriture des hommes devient celle des anges. Ce que le prêtre prend sur l'autel pour le consacrer n'est plus le même lorsqu'après l'avoir consacré il le remet sur l'autel. Il semble que c'est la même chose selon l'apparence extérieure et selon la couleur et le goût. Il est certain cependant que ce qui paraît au dehors est autre que ce qui est caché au dedans. C'est du pain commun que le prêtre prend sur l'autel pour le consacrer; et après qu'il a prononcé les paroles de la consécration, c'est la chair immortelle de Jésus-Christ qu'il y remet. Ce qui n'était qu'une nourriture terrestre et animale devient une nourriture céleste et spirituelle. Il est donc de foi et nous devons le croire véritablement, qu'aussitôt que le prêtre a prononcé ces paroles sur le pain, *ceci est mon corps*, ce n'est plus un pain terrestre, mais c'est le même pain qui est descendu du ciel, c'est Jésus-Christ, le médiateur de Dieu et des hommes; de même par la vertu de ces paroles : *Ceci est le calice de mon sang*, le vin est changé en son sang. Or, sous chaque espèce et sous chaque partie de chaque espèce, Jésus-Christ y est tout entier et y est reçu tout entier, tel qu'il est dans le ciel, assis à la droite de son Père. »

PIERRE LE VÉNÉRABLE

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, si connu par les éloges que saint Bernard a donnés à son profond savoir et à sa grande humilité dans son épître contre les Pétrobusiens, parle en ces termes des fruits d'une communion bien faite :

« Gardons-nous de considérer comme inutile le sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ ; ce sacrement qui nous rend sa mémoire plus présente, qui nous invite à l'aimer avec plus d'ardeur, qui nous obtient un pardon plus entier de nos péchés. Non, il n'est pas inutile, ce sacrement qui nous le rend présent non-seulement en tant que Dieu, mais encore en tant qu'homme, et cela jusqu'à la consommation des siècles. Non, il n'est pas inutile, puisque par son moyen le corps de Jésus-Christ répare nos forces spirituelles, comme il a déjà réparé notre nature tombée, en sorte que nourris par ce même corps qui a été donné pour prix de notre rachat, nous pouvons nous repaître de son humanité en attendant que nous puissions nous rassasier dans la contemplation de sa divinité et de sa gloire. »

XIIIE SIÈCLE

SAINT THOMAS D'AQUIN

Saint Thomas d'Aquin, que ses talents et son grand génie ont fait surnommer l'Ange de l'École,

naquit en 1224 et mourut en 1274. Ce fut à lui que le pape Urbain IV donna ordre de préparer l'office de la fête du Saint-Sacrement, que Dieu avait inspiré à ce pape d'instituer. Son amour pour la sainte Eucharistie était si grand qu'il lui arrivait souvent de se rendre secrètement à l'église, de monter sur l'autel, d'ouvrir la porte du tabernacle et de reposer sa tête pendant des heures entières à côté du Saint des saints. Cette familiarité céleste, qu'il puisait dans ces communications intimes, déposèrent dans son cœur la science, la poésie, l'amour, la vénération et ce parfum extatique qui embaume l'office du Très-Saint-Sacrement.

Écoutons-le exposant avec une sublime précision le dogme de l'amour infini par lequel l'homme est associé à la divinité de son Rédempteur.

« Les immenses bienfaits de la divine largesse apportent au peuple chrétien une dignité ineffable; car le fils unique de Dieu, voulant nous faire partager sa divinité, a pris notre nature, afin que, se faisant homme, il divinisât les hommes; et tout ce qu'il a pris de nous, il en fait le principe de notre salut, car il a offert à son Père, pour notre rédemption, son corps immolé comme une hostie sur la croix. Il a versé son sang pour en faire le prix de notre rançon et le bain qui doit nous laver, afin que, rachetés de notre honteuse servitude, nous soyons purifiés de nos crimes. Et pour que nous ayons un mémorial toujours vivant de ces immenses bienfaits,

il a laissé aux fidèles, sous les espèces du pain et du vin, son corps pour être leur nourriture et son sang pour leur servir de breuvage.

« O festin précieux et admirable! O festin abondant de suavité, tout-puissant pour nous sauver! Qu'y a-t-il au monde de plus riche en magnificence? Nous y mangeons non la chair des boucs et des génisses, comme dans la loi antique, mais nous nous y nourrissons de la chair de Jésus-Christ qui est le Dieu véritable. » (Saint Thomas, *Opuscule* 57.)

« Quoi de plus admirable que cet auguste sacrement dans lequel le pain et le vin sont changés en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ, en sorte que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est contenu réellement sous les espèces d'un peu de pain et d'un peu de vin ! En cet état, quoiqu'il soit mangé par les fidèles, il ne peut être divisé ; au contraire, les espèces sacramentelles étant divisées, il demeure toujours indivisible et tout entier en chaque partie. On voit encore dans ce sacrement une autre merveille : c'est que les accidents du pain et du vin subsistent, lors même que la substance n'y est plus. Dieu l'a ainsi ordonné pour exercer notre foi, lorsque nous recevons visiblement une chose invisible et cachée sous des espèces étrangères, et même pour empêcher nos sens d'être trompés, puisque leur jugement ne porte que sur les accidents du pain et du vin qui leur sont communs.

« Il n'y a point de sacrement plus avantageux et

plus salutaire que celui du corps et du sang de Jésus-Christ, puisqu'il nous purifie de nos péchés, qu'il nous fait avancer dans la vertu, et qu'il engraisse, pour ainsi dire nos âmes, en les comblant de toutes sortes de grâces. On l'offre dans l'Église pour les vivants et pour les morts, afin qu'étant institué pour le salut de tous, il puisse servir à tous. Enfin nul ne saurait exprimer les ineffables douceurs de ce mystère, qui nous fait goûter les délices spirituelles comme à leur source même, et qui nous rappelle si visiblement le souvenir de l'excès d'amour que nous a témoigné Jésus-Christ en mourant pour nous. Aussi ç'a été pour graver plus profondément ce souvenir dans le cœur de tous les fidèles, qu'étant sur le point de passer de ce monde à Dieu son père, et ayant célébré la Pâque avec ses disciples, il institua, dans le dernier souper qu'il fit avec eux, cet auguste sacrement, comme le monument perpétuel de sa passion, comme l'accomplissement de toutes les figures de l'ancienne loi, comme le plus grand de ses miracles, enfin comme la plus douce consolation, et même une espèce de dédommagement réel de son absence. » (*Leçons de l'office du Saint-Sacrement.*)

Ce fut dans l'année 1274 que le Docteur Angélique, ce prince des théologiens rendit sa belle âme à Dieu, dans le couvent de Fossa Nuova, alors qu'il se rendait à Lyon pour assister au concile général. Aussitôt qu'il comprit que l'heure de sa mort approchait, il demanda aux religieux, pressés autour de son lit, de

le mettre sur la cendre pour recevoir Jésus-Christ avec plus de respect. Quand il vit la sainte hostie entre les mains du prêtre, il s'écria avec larmes : « Je crois fermement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, fils unique du Père éternel et d'une Vierge mère, est dans cet auguste sacrement. Je vous reçois, prix de la rédemption de mon âme ; je vous reçois, viatique du pèlerinage de mon âme, pour l'amour duquel j'ai étudié, j'ai veillé et travaillé, prêché et enseigné. Jamais je n'ai rien dit de contraire à votre divine parole ; mais si j'avais dit quelque chose sans le savoir, je ne suis point opiniâtre dans mon sens ; je laisse tout à la correction de la sainte Église romaine, dans l'obéissance de laquelle je m'en vais de cette vie. »

On l'entendait répéter souvent : « Bientôt, bientôt le Dieu de toute consolation mettra le comble à ses miséricordes, et remplira tous mes désirs; bientôt je serai rassasié en lui, et je boirai au torrent de ses délices. Il m'enivrera de l'abondance de sa maison, et me fera contempler la véritable lumière dans son essence, qui est la source de la vie. » Ainsi mourut saint Thomas d'Aquin, à l'âge de cinquante ans, le 7 mars 1274, quelques heures après minuit, au lever de l'aurore.

CHAPITRE IV

SENTIMENTS DES SAINTS ET DE QUELQUES ILLUSTRES PERSONNAGES SUR L'EUCHARISTIE.

SAINT BONAVENTURE

CARDINAL ÉVÊQUE D'ALBANO, DOCTEUR DE L'ÉGLISE

Saint Bonaventure naquit en 1221, à Bagnerea, en Toscane. Ses parents y tenaient un rang fort distingué. Il reçut au baptême le nom de Jean, mais il prit ensuite celui de Bonaventure, à l'occasion de l'événement que nous allons rapporter. A l'âge de quatre ans, il fut attaqué d'une maladie si dangereuse que les médecins désespérèrent de sa vie. Sa mère demanda sa guérison par des prières ferventes, puis alla se jeter aux pieds de saint François d'Assise, le conjurant avec larmes d'intercéder auprès de Dieu pour un enfant qui lui était si cher. Le Saint, touché de compassion, se mit en prières, et l'enfant se trouva parfaitement guéri. L'homme de Dieu, éclairé d'une lumière surnaturelle, prédit à ce jeune enfant toutes les grâces que lui destinait la divine miséricorde, et s'écria tout à coup dans un ravissement prophétique : « O buona ventura ! » paroles italiennes

qui signifient : Oh! la bonne rencontre! De là vient le nom de Bonaventure qui fut donné à notre saint. Sa mère, pleine de reconnaissance, le consacra par un vœu au Seigneur, et prit un grand soin de lui inspirer les sentiments de piété qui devaient l'animer. Son fils répondait à toutes ses vues. Les progrès qu'il fit dans les études étonnèrent ses maîtres ; mais ceux qu'il fit dans la science des saints furent encore plus marqués. Lorsqu'il eut atteint sa vingt-deuxième année, il entra dans l'ordre de Saint-François, en reconnaissance du bienfait que saint François lui avait obtenu par ses prières.

Peu de temps après, il fut envoyé à Paris pour y achever ses études sous Alexandre de Halès, surnommé le Docteur Irréfragable. La mort lui ayant enlevé ce maître en 1245, il suivit les leçons de Jean de la Rochelle, son successeur. Il devint si habile dans les sciences ecclésiastiques, qu'on lui donna plus tard le nom de Docteur Séraphique, tant grande était l'onction céleste qui découlait de son cœur, et tant puissants étaient les traits qui s'échappaient de sa bouche. Saint Thomas d'Aquin l'étant venu voir, et lui ayant demandé dans quels livres il avait appris la science sacrée : « Voilà, répondit-il en lui montrant son crucifix, la source où je puise mes connaissances, j'étudie Jésus, et Jésus crucifié. »

Il avait des heures marquées pour s'occuper uniquement de la prière, qu'il regardait avec raison comme le principe de la grâce, et comme la clef qui

ouvre le ciel. Sa vie était si pure, ses passions si parfaitement soumises qu'Alexandre de Halès avait coutume de dire, en parlant de lui, qu'il ne paraissait pas qu'il eût péché en Adam.

Après la mort de Jean de la Rochelle, il fut appelé à le remplacer dans l'enseignement de la théologie, bien qu'il n'eût encore que vingt-trois ans. Tandis qu'il enseignait la théologie à Paris, il fut élu général de son ordre dans un chapitre qui se tint à Rome en 1256. A trente-cinq ans le pape Grégoire X le nomma à l'évêché d'Albano, et le fit cardinal. Il était dans la cinquante-troisième année de son âge lorsqu'il mourut à Lyon, le 15 juillet 1274, pendant le concile général qui avait été convoqué par le pape Grégoire X, pour la réunion des grecs et des latins. Ses funérailles se célébrèrent avec la plus grande magnificence, le pape et tous les Pères du concile y assistèrent. En l'année 1482 il fut canonisé par Sixte IV. Sixte V le mit au nombre des docteurs de l'Église.

Gerson dit, en parlant de saint Bonaventure, qu'il était un chérubin, tant ses écrits éclairent l'esprit et embrasent le cœur.

Entendez-le, dévoilant à ses frères les sentiments dont son cœur était plein pour la communion fréquente :

« Celui qui ne s'approche pas de la table eucharistique se prive de tous les avantages qui résultent de la sainte communion ; et ces avantages sont : la rémission des péchés, l'affaiblissement de la concu-

piscence, l'illumination de l'esprit, la réfection intérieure, l'incorporation à Jésus-Christ et à son corps mystique, l'affermissement dans la vertu, la force contre le démon, la certitude plus inébranlable de la foi, l'accroissement de l'espérance, l'embrasement de la charité... Il rejette le viatique du pèlerinage, et s'expose ainsi au danger de mourir : car, en ne recevant point pour aliment le corps de Jésus-Christ, destiné à entretenir la vie, il devient comme un membre desséché qui ne participe plus à la nourriture du corps auquel il appartient.

« Examinez dans quel état et dans quelle disposition vous vous approchez... Ce pain céleste et vivifiant ne saurait être une source de vie, une nourriture pour les membres morts et retranchés de leur tige... Le sacrement est reçu, il est vrai, par les indignes, mais non la chose du sacrement, c'est-à-dire la grâce de Jésus-Christ et l'union de la charité. La bouche le mange, mais l'esprit y demeure étranger ; le corps s'en nourrit, mais le cœur n'y puise aucune force. On l'avale comme un noyau auquel on ne fait aucune lésion, et il ne vivifie point l'âme, il ne se l'incorpore point, il ne se l'unit point. Mais plutôt, cédant à son dégoût, le Sauveur vomit cette âme comme un cadavre pourri et bon à devenir la proie des bêtes et des oiseaux sauvages. » (*Traité de la préparation à la sainte messe.*)

Écoutez maintenant cette âme angélique s'épanchant au pied des tabernacles :

« Transpercez-moi, Seigneur Jésus, jusqu'au fond du cœur, de la douce et salutaire blessure de votre amour; remplissez-moi de cette charité vive, sincère et tranquille, qui faisait désirer à votre apôtre saint Paul d'être délivré de son corps pour être avec vous. Que mon âme languisse pour vous, toujours enflammée du désir de vos tabernacles éternels.

« Que je sois affamé de vous, qui êtes le pain des anges, la nourriture des âmes saintes, le pain vivant que nous devons manger tous les jours, le pain nourrissant qui soutient le cœur de l'homme, et qui contient toute douceur!

« Que mon cœur ait toujours faim de vous, et qu'il vous mange sans cesse, ô pain désirable! qu'il ait soif de vous, ô fontaine de vie, vive source de sagesse et de science, torrent de volupté, qui réjouissez et arrosez la maison de Dieu! que je ne cesse de vous désirer, vous que les anges désirent de voir, et qu'ils voient toujours avec un nouveau goût!

« Que mon âme vous souhaite, qu'elle vous cherche, qu'elle vous trouve, qu'elle tende à vous, qu'elle y arrive; soyez l'objet de mes pensées et de mes entretiens; que je fasse tout pour votre gloire et l'honneur de votre nom, avec prudence et discrétion, avec amour et joie, avec une persévérance qui ne se démente jamais! Soyez toujours vous seul, mon espoir, mon salut, le confident de mon cœur, mes richesses, ma joie, le charme de ma vie, mon bonheur, mon repos, ma tranquillité et la paix de mon âme!

« Soyez pour moi une douceur toujours attirante, un parfum enivrant, un mets exquis, une nourriture solide et toujours agréable! Soyez mon refuge, ma consolation, mon secours, ma force, ma sagesse, mon partage, mon bien, mon trésor, dans lequel mon cœur choisisse à jamais son séjour, et auquel mon âme demeure fixement, immuablement et éternellement attachée! *Ainsi soit-il.* »

XIVe SIÈCLE

En l'année 1300, au commencement du quatorzième siècle, au moment où l'Église allait subir de si longues et cruelles épreuves, vint au monde Henri Suso, dont les vertus et la brûlante charité devaient consoler le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ de l'ingratitude et de la malice des hommes. Il était issu de la noble famille des Berg et des Saussen. Il eut le bonheur d'avoir une pieuse et sainte mère qui l'éleva dans la crainte du Seigneur, et lui inspira dès le berceau une piété tendre qui fit le charme et la consolation de sa vie.

Dès l'âge de treize ans, le bienheureux Suso entra dans l'ordre de Saint-Dominique. Son amour pour Notre-Seigneur était si ardent, qu'il voulut inscrire sur son cœur le saint nom de Jésus, le bien-aimé de son âme. Il prit un stylet de fer, et, se déchirant la

poitrine, il y forma en lettres sanglantes ce nom divin; c'est par là qu'il commença une vie d'austérité et de pénitence, afin d'imiter celle de son divin Sauveur. Il avait surtout une ardente charité pour Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le divin sacrement de l'Eucharistie. Écoutez l'exposé de ces sentiments:

HENRI SUSO

SENTIMENTS DU B. HENRI SUSO, DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS, SUR LE TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'EUCHARISTIE.

LE DISCIPLE. — Si vous m'accordiez la grâce, ô compatissante sagesse, d'entrer dans l'intimité de vos divins mystères, je vous demanderais les secrets de votre amour. Il est certain que l'abîme impénétrable de votre infinie charité nous est largement ouvert par votre douloureuse passion et par votre mort; mais, dites-moi, ne pouvez-vous pas nous donner d'autres preuves aussi éclatantes de votre tendresse pour nous?

LA SAGESSE. — Comment ne le pourrais-je pas? Il est aussi impossible de compter les étoiles du ciel que les preuves et les témoignages de mon amour infini.

LE DISCIPLE. — O mon Jésus, mon doux amour, voyez combien mon âme languit dans votre attente, et donnez à votre serviteur la paix et le bonheur de votre présence. Vous voyez que toutes les affections de la terre sont mortes en moi, et que je ne désire autre chose que les trésors de votre charité. Vous savez bien que le propre de l'amour est de ne pouvoir

jamais être rassasié de son objet : plus il le possède, plus il désire le posséder. Dites-moi donc, ô ravissante sagesse, quelle est, avec votre passion et votre mort, la grande preuve de votre amour que vous avez donnée dans votre incarnation.

LA SAGESSE. — Réponds-moi d'abord. Parmi les choses précieuses, qu'y a-t-il de plus précieux pour celui qui aime ?

LE DISCIPLE. — La présence de celui qui est aimé, je crois ses embrassements, sa jouissance assurée.

LA SAGESSE. — Cela est vrai, et comme je prévoyais que mes fidèles amis seraient tourmentés du désir de ma présence, j'ai voulu, dans la dernière Cène, au moyen du sacrement de l'Eucharistie, rester présent pour mon Église et mes amis jusqu'à la fin des siècles.

LE DISCIPLE. — Mais, Seigneur, excusez mon ignorance : comment votre corps heureux et glorifié peut-il être sous les faibles apparences du pain ? Comment puis-je vous voir présent dans ce sacrement ?

LA SAGESSE. — Rien n'est impossible à ma toute-puissance infinie, et si tes sens te font défaut, il faut les suppléer par une foi simple et sincère, sans songer à sonder des abîmes incompréhensibles. Je suis présent pour toi sur l'autel, vrai Dieu et vrai homme, avec mon corps, mon âme, ma chair, mon sang, comme je l'étais dans les bras et sur le sein de ma mère bien-aimée, comme je le suis au ciel dans la perfection de ma gloire.

Dis-moi comment se montre un palais dans un miroir, et dans chaque fragment de ce miroir, comment toute l'étendue des cieux est saisie par l'œil, qui est si petit. Ne faut-il pas plus de puissance pour créer de rien le ciel, la terre et tout l'univers, que pour changer invisiblement du pain en mon corps? Pourquoi s'étonner plus de l'un que de l'autre? Combien y a-t-il de choses dans le monde que tu crois sans les voir! Les créatures invisibles ne surpassent-elles pas beaucoup les créatures visibles? Qui ne croit fermement avoir une âme? et pourtant personne ne l'a vue.

Si je t'interrogeais sur les voies de l'abîme et sur les eaux supérieures, ne me répondrais-tu pas que les choses dépassent tes facultés, parce que tu n'as pas pénétré les abîmes, ni visité les hauteurs des cieux? Mais si tu ne comprends pas les choses naturelles et terrestres, comment veux-tu comprendre les choses célestes et divines? Si une mère enfantait et élevait un fils dans une prison complétement obscure, tout ce qu'elle lui raconterait du soleil, des étoiles, l'étonnerait et lui paraîtrait incroyable; et pourtant sa mère ne l'aurait point trompé. Ma parole n'est-elle pas plus certaine que tous les sens de l'homme? Qu'il te suffise donc de savoir que l'Eucharistie est l'œuvre de ma toute-puissance et de mon amour; que la foi te soutienne, et tu goûteras ma présence.

LE DISCIPLE. — Comment refuser de croire ce que vous enseignez, ô mon Jésus, puisque vous êtes la

vérité qui ne peut mentir, la sagesse qui ne peut se tromper, la toute-puissance que rien ne saurait limiter? Que n'ai-je autant d'amour que toutes les créatures! Que n'ai-je une conscience aussi pure que celle des anges, une âme ornée de toutes les beautés, de toutes les vertus, afin de vous recevoir en moi avec une telle ardeur, une telle puissance, que ni la vie ni la mort ne puissent jamais me séparer de vous! Si vous m'envoyiez un ange en ambassade, je ne saurais quel honneur lui rendre pour le recevoir convenablement. Que dois-je donc faire pour vous, qui êtes le roi de gloire, le bien-aimé de mon âme, le bien unique, souverain, qui renferme tout ce que peut désirer mon cœur dans le temps et dans l'éternité?

Vous êtes, ô doux Jésus, ce que l'œil trouve de plus beau, le palais de plus doux, le tact de plus délicat et le cœur de plus aimable. Mais je ne sais vraiment comment m'unir à vous; votre présence m'attire et m'enflamme, mais votre majesté m'éloigne et m'épouvante. Ma raison veut que je vous adore dans le silence et dans la crainte, et mon cœur veut vous aimer et vous embrasser comme son unique bien-aimé... Vous seul, ô Jésus! vous êtes mon Seigneur, mon Dieu, mon frère, mon époux. Oh! si je pouvais changer tous mes membres, mes os, ma chair en amour! Si je n'étais rien qu'amour, afin de reconnaître vos bontés, votre immense amour! Et que m'importe le monde, si vous vous donnez réellement à moi, pour que je vous presse dans mon sein, que je

vous aime et que je vous goûte dans l'intimité de votre présence? Je me serais estimé bien heureux si j'avais pu, de la blessure de votre cœur, recueillir une seule goutte de sang et la conserver; et voilà que par votre sacrement, je reçois dans ma bouche, dans mon cœur et dans mon âme, votre précieux sang qu'adorent les anges du ciel.

O sacrement d'amour! Calice d'ineffable tendresse! Quel don, Seigneur, de recevoir en soi votre charité même et d'être transformé en elle par la grâce! Je ne désire plus vous voir sans voile, parce que la foi, supérieure aux sens et à l'intelligence, me suffit, parce que je vous possède avec certitude, que rien ne me manque, et que je ne puis désirer davantage. Oui, je voudrais louer dignement et glorifier la grandeur de votre sagesse et les trésors de votre science. O profondeur! Immensité d'amour! Pensée sublime! Nourriture très-pure! Sacrement ineffable! Seigneur, si dans vos dons et dans l'effusion de votre grâce et de votre amour, vous êtes si grand, si admirable, si incompréhensible, qu'êtes-vous donc dans votre essence même? O mon âme, prépare avec soin ta demeure pour un roi si élevé, ton cœur pour un hôte si doux, ton amour pour un époux si pur et si ravissant. Va au-devant de lui avec tous les sentiments d'humilité et de respect dont tu es capable.

DE QUELLE MANIÈRE L'AME DOIT SE PRÉPARER A RECEVOIR LA DIVINE EUCHARISTIE.

LE DISCIPLE. — Je reconnais, éternelle Sagesse, votre amour, votre bonté, votre grandeur dans le sacrement de l'Eucharistie ; mais je comprends par là même qu'il m'est impossible de vous revevoir dignement si vous ne me l'enseignez.

LA SAGESSE. — Viens à moi avec le respect et l'humilité que ma divinité mérite ; retiens-moi dans ton âme, en ne perdant jamais de vue ma présence ; regarde-moi et traite-moi comme l'époux chéri qu'a choisi ton cœur. Que la faim de cette céleste nourriture t'y fasse participer plus souvent. Une âme qui veut me donner l'hospitalité d'une vie retirée et jouir de l'intimité de mes épanchements doit être pure et libre de toute préoccupation stérile, morte à elle-même et à toutes les affections, ornée de vertus et parée des roses rouges de la charité, des violettes odorantes d'une humilité profonde, et des lis éblouissants d'une inviolable pureté. C'est ainsi que tu me prépareras le lit doux et paisible de ton cœur, « car je fais ma demeure dans la paix. » *Factus est in pace locus ejus*. (Ps. LXV, 5.)

« Que je sois l'objet de tes désirs et de tes embrassements, mais que j'aie ton amour sans partage ; l'âme qui aime la terre, je la fuis comme le petit oiseau fuit le vautour. Chante-moi les cantiques de Sion, pour célébrer les merveilles de ma bonté dans

un si grand sacrement ; et que tes louanges soient des élans d'amour. De mon côté, je te rendrai tendresse pour tendresse ; je te ferai goûter une paix véritable, une claire vue de moi-même, une joie sans mélange, une douceur ineffable, un avant-goût de la béatitude éternelle. Ces grâces sont accordées à mes seuls amis qui s'écrient dans l'ivresse de ces faveurs secrètes : « Vous êtes vraiment un Dieu caché. » *Vere tu es Deus absconditus.* (Isaïe, XLV, 15.)

LE DISCIPLE. — Hélas ! que je suis à plaindre ! j'ai si souvent cueilli ces roses sans en avoir senti l'odeur ! je me suis promené parmi ces fleurs sans les voir ; j'ai reçu ce baume et je n'en ai pas été pénétré ; j'ai été couvert d'une rosée féconde, et je suis resté une branche sèche et aride. O mon Jésus, hôte aimable des âmes pures, combien de fois vous ai-je reçu, et me suis-je refusé ! combien de fois ai-je mangé le pain des anges sans faim et sans désir ! Si j'avais eu à recevoir un ange, avec quel respect je l'aurais fait ; et le roi des anges, je ne l'ai pas seulement remarqué ! Que je regrette amèrement d'avoir été, en votre présence eucharistique, si léger, si froid, si ignorant, si près par mon corps, si éloigné par mon cœur !

Pendant que vous me visitiez et que vos yeux étaient tendrement attachés sur mon âme, j'étais distrait, je pensais à d'autres choses, sans craindre votre souveraine Majesté. Et pourtant, ô mon Jésus, il était bien juste d'être tout à vous, de vous offrir mes hommages, mes désirs et mon cœur ; de me répandre

en amour, en louanges et en ferventes actions de grâces. En réparation de mes oublis et de mes fautes, je me prosterne à vos pieds sacrés; et, en présence de tous les anges, qui vous adorent dans cet auguste Sacrement, je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur, la Sagesse éternelle, le Verbe incarné, l'homme parfait qui règne maintenant dans la gloire; et je vous supplie de compatir à mes distractions, à mes irrévérences. Que votre miséricorde se laisse toucher par mes larmes; oubliez toutes les fautes que j'ai commises contre le Sacrement de votre amour.

COMBIEN DE GRACES S'ACQUIÈRENT PAR LA FRÉQUENTE COMMUNION

LE DISCIPLE. — Maintenant, éternelle Sagesse, dites-moi quel bien procure votre présence eucharistique à l'âme fidèle qui vous reçoit avec amour et désir?

LA SAGESSE. — Mon fils, cette demande est-elle digne de quelqu'un qui aime? qu'ai-je de meilleur que moi-même? que peut-on désirer lorsqu'on est uni à l'objet de son amour? Et quand on s'est donné, que peut-on refuser? Dans ce sacrement, je me donne à toi et je t'enlève à toi; tu me trouves, et tu te perds, afin d'être changé en moi-même.

Dis-moi, que fait la douceur du printemps aux campagnes et aux jardins, lorsque sont passées les glaces, les neiges, les vents et les rigueurs de l'hiver? que fait l'éclat des étoiles à l'obscurité de la nuit?

que font les rayons du soleil pour un air transparent? Tous les biens affluent, par ma présence, à l'âme qui me reçoit avec amour. Mon corps glorieux n'offre-t-il pas le charme de l'été; mon âme ne surpasse-t-elle pas les splendeurs des étoiles, et ma divinité n'est-elle pas plus riche en lumière que des multitudes de soleils?

LE DISCIPLE. — Mais, Seignenr, je n'éprouve pas les douceurs dont vous me parlez ; je reste dans la communion, aride, froid, insensible ; je suis comme un aveugle qui n'a jamais vu le soleil. Je voudrais que vous me donnassiez des signes plus certains, des preuves plus évidentes de votre présence.

LA SAGESSE. — Moins elle a de signes et de preuves, plus la foi est pure et méritoire. Je ne suis pas dans ce sacrement une lumière extérieure qui se montre, et qui agit sur les sens ; je suis un bien d'autant plus grand qu'il est plus intérieur et plus caché. Les êtres grandissent, et tu ne vois leur développement que lorsqu'il est accompli. Ma vertu est secrète ; mes grâces sont insensibles, et l'on reçoit mes dons spirituels sans les sentir et sans les voir. Je suis un pain de vie pour les âmes bien préparées ; un pain inutile pour les négligents ; et pour les indignes, et pour ceux qui sont coupables de péchés mortels, une plaie temporelle et une ruine éternelle.

LE DISCIPLE. — Vos paroles, Seigneur, me font comprendre combien il est difficile de se préparer dignement à un si grand sacrement.

LA SAGESSE. — Jamais aucun homme sur la terre n'a pu me recevoir d'une manière convenable. Si tu avais toute la sainteté des bienheureux et la pureté des anges, tu ne serais pas encore digne de cet honneur. Mais ne te décourage pas pour cela; fais tout ce que tu peux; je ne t'en demande pas davantage, et je suppléerai à la faiblesse de l'homme. Un malade doit chasser toute crainte et obéir aux prescriptions savantes du médecin, jusqu'à ce qu'il soit guéri.

LE DISCIPLE. — Peut-être, Seigneur, qu'il vaudrait mieux, par respect et par prudence, approcher plus rarement de votre sacrement?

LA SAGESSE. — Si tu sens augmenter en toi la grâce et le désir de cette nourriture divine, il faut t'en approcher plus souvent. Si tu crois ne faire aucun progrès en le recevant, et si tu n'éprouves que sécheresse, froideur, indifférence, ne te trouble pas; mais prépare-toi du mieux qu'il te sera possible, et n'abandonne pas la communion; parce que plus tu me seras uni, plus tu t'amenderas; il vaut mieux communier par amour que s'abstenir par crainte, et le salut de l'âme est plus assuré dans la simplicité de la foi, les sécheresses et les peines intérieures, que dans la douceur et les délices de l'esprit.

LE DISCIPLE. — L'âme ne pourrait-elle pas s'abstenir par crainte, et vous recevoir seulement spirituellement?

LA SAGESSE. — Dis-moi s'il n'est pas plus heureux de recevoir moi et ma grâce que ma grâce seulement?

Ne vaut-il pas mieux, avec ma grâce, posséder ma présence réelle ?

XVᵉ SIÈCLE

THOMAS AKEMPIS

C'est dans une petite ville du diocèse de Cologne nommée Kempen que vint au monde, en l'an 1380, Thomas Akempis. A l'âge de douze ans, il quitta Jean et Gertrude ses père et mère, pauvres des biens de la terre, mais riches en vertus, pour aller faire ses études à Deventer, dans le diocèse d'Utrecht. Doué d'une belle intelligence, le jeune Thomas vit ses études couronnées par le succès. A peine avait-il atteint sa vingtième année, qu'il demandait avec instance d'être admis dans le couvent du mont Sainte-Agnès. Son frère, qui était prieur de ce monastère, l'accueillit avec une joie toute céleste. Les deux frères s'embrassèrent tendrement en répétant le verset du psaume : « Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter saintement ensemble! » Après avoir fait profession, entre les mains de son frère, de la vie religieuse, Thomas fut ordonné prêtre, puis il remplit avec distinction différentes charges qui lui furent confiés dans le monastère du mont Sainte-Agnès.

Ce fut le 1ᵉʳ mai de l'an 1471, en sa quatre-vingt-douzième année oue Thomas Akempis termina sa

sainte carrière; la mémoire de ses héroïques vertus est restée longtemps gravée dans le cœur des catholiques de l'Allemagne.

Thomas Akempis, au milieu des sollicitudes de ses fonctions dans son monastère, trouva le temps d'écrire de pieux opuscules, dont nous allons citer le passage suivant :

« O Église, ô heureuse mère, tu as vraiment avec toi le Dieu caché, le trésor infini, l'abondante rédemption, le salut éternel ! Non, l'œil de l'homme n'a jamais vu ni ne peut voir, son intelligence ne peut comprendre, ni sa fragile raison pénétrer comment Dieu est réellement tout entier dans le sacrement de l'autel, comment on le mange sans jamais altérer l'intégrité de son corps. Oh! qu'elles sont grandes les merveilles qu'il opère en son sacrement, ce Dieu à qui rien n'est impossible, dès qu'il veut opérer, au ciel et sur la terre, quelque œuvre pour glorifier son nom et éterniser sa mémoire! *O salutaire hostie, qui ouvrez la porte du ciel!* que de merveilles n'offrez-vous pas à raconter ! que d'ineffables mystères ne recélez-vous pas en vous-mêmes! que de piété, que de vérités ne puise-t-on pas en vous, soit par la foi en ces mystères, soit par l'effet de leur invisible opération ! Si on nous les propose, c'est pour les croire avec foi, pour les célébrer avec respect, pour les recevoir avec désir, pour les goûter avec délices, pour les méditer avec constance, pour les embrasser avec ardeur, et enfin pour les présenter chaque jour à Dieu le Père, comme la

plus agréable offrande en faveur du salut de tous. Car, chaque fois qu'on célèbre la messe, chaque fois que l'hostie est consacrée par la parole de Dieu, notre divin Sauveur vient vers les hommes ; il descend du ciel pour les hommes, son désir est de demeurer avec eux ; il les a créés, il les a rachetés, et son intention est de leur procurer le bonheur éternel, il leur en a fait la promesse : « Voilà, dit-il, que je suis avec vous « tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » (Saint Matth., XXVIII, 20.) O consolante parole ! ô tendre et fidèle engagement ! ô grande et infaillible promesse de mon Dieu ! Avoir Dieu présent devant soi dans le sacrement ! le même Dieu que les anges possèdent et adorent dans le royaume des cieux !

« Quand donc à l'autel la sainte hostie est élevée par les mains du prêtre, quand elle est offerte à l'adoration des hommes, ce Jésus qui pour nous a souffert et a été crucifié nous est présenté sous un voile mystérieux ; on l'adore avec vérité, on l'invoque avec dévotion, on lui rend de dignes honneurs.

« Qui pourra jamais dire toutes les ineffables consolations qu'on trouve aux pieds des tabernacles. Là, le pécheur pénitent implore et reçoit le pardon ; là, le juste, en payant un tribut d'actions de grâces, obtient des grâces nouvelles. »

SAINT LAURENT JUSTINIEN

Saint Laurent Justinien, premier patriarche de Venise, de l'illustre famille des Giustiniani, naquit à

Venise en 1380. Ayant reçu une éducation fort chrétienne, à l'âge de dix-neuf ans, se sentant appelé à se consacrer au service de Dieu, il entra dans la congrégation de Saint-Georges in Alga. Il s'y distingua par ses vertus et par son infatigable ardeur à travailler à la connaissance et à l'amour de Dieu. On remarque dans les ouvrages qu'il a composés une grande correction, une suave lumière, un incendie qui dévore les cœurs les plus indifférents.

Instruit de ses talents et de ses admirables vertus, le Pape Eugène IV l'éleva à la dignité de Patriarche de Venise, qu'il fut forcé d'accepter malgré ses résistances. Ce fut en 1443 qu'il fut placé sur ce siége. Ses talents, son zèle, ses vertus, et par-dessus tout le brûlant amour pour Dieu qui le consumait opérèrent des merveilles de grâce et de miséricorde pendant les douze années de son épiscopat.

Il mourut le 8 janvier 1455, âgé de soixante-quatorze ans. Nous avons de lui plusieurs traités de piété. Citons quelques extraits relatifs à la sainte Eucharistie.

PLAINTES AFFECTUEUSES DE SAINT LAURENT JUSTINIEN, PREMIER PATRIARCHE DE VENISE,
A JÉSUS-CHRIST, RÉSIDANT DANS LE TRÈS-SAINT SACREMENT.

« Mon bien-aimé Jésus, jamais le cœur de l'homme ne pourra comprendre ce témoignage de votre amour. O cœur de l'homme plus dur que la pierre ! cœur qui n'es réellement pas un cœur, puisque tu n'es pas embrasé d'amour pour Jésus-Christ : la pierre dissoute par l'action du feu se fond et se change en

airain, et toi tu conserves toute ta dureté au milieu des flammes. O cœur perfide, cœur cruel et infidèle, comment n'aimes-tu pas un Dieu qui est mort d'amour pour toi? O cœur aveugle qui préfères la mort à la vie, pourquoi ne pas recevoir la beauté infinie qui te cherche? O rochers! ô créatures inanimées, pleurez la dureté de mon cœur.

« Mais vous, ô amour de mon Jésus, combien je vous désire! vous êtes les délices de mon esprit, le foyer de ma vie, la lumière de mes yeux et la mélodie de mes oreilles. O Eucharistie, ô victime sans tache offerte continuellement à Dieu le Père, ô saveur incomparable du pain du ciel, ô touches ineffables du côté entr'ouvert de Jésus, ô Eucharistie, âme de mon âme, moelle de mes os, substance vivifiante de tout mon être, sanctification de mes membres, inspiration de mon intelligence, ma joie, mon bonheur, mon amour et mon Dieu, pourquoi ne suis-je pas absorbé tout entier par votre amour? pourquoi ne suis-je pas tout amour? quoi de plus doux que l'amour infini? quoi de plus calme, de plus pur, de plus suave, de plus désirable? Pourquoi ne suis-je pas enveloppé dans ses filets de manière à n'en pouvoir jamais sortir? pourquoi ne suis-je pas transpercé de ses flèches? pourquoi ne m'écrié-je pas sans cesse: *Vous avez blessé mon cœur, ô mon Dieu, vous avez blessé mon cœur!* Hélas! votre amour m'environne de toutes parts, et j'ignore ce que c'est que l'amour. Mais pour quelle raison suis-je frappé d'une telle

insensibilité? D'où vient que la vanité a plus d'attraits pour moi que la vérité? d'où vient que je préfère, ô honte! ô désespoir! d'où vient que je préfère les plus viles créatures à mon Créateur, à mon Rédempteur, à mon Dieu?

« O Jésus, avant de monter au ciel vous avez laissé au prêtre le pouvoir de vous rendre présent sur l'autel, vous avez voulu vous incorporer si intimement à nous, et nous abreuver si abondamment de votre sang précieux, que nous fussions comme enivrés de ce divin breuvage, et de l'amour qu'il doit nous inspirer, afin que nous ne fissions plus avec vous qu'un cœur et qu'une âme. Oui, c'est là votre vœu, ô mon Sauveur, et c'est là aussi la faveur que j'implore de votre patiente miséricorde.

« Oh! combien je vous rends grâces, doux et fidèle ami des hommes, pour ce sang que vous avez versé pour nous racheter; oh! combien je vous rends grâces surtout pour l'auguste mystère de votre corps et de votre sang dans ce sacrement d'amour, qui tous les jours nous nourrit, nous désaltère, nous sanctifie et nous rend participants de votre divinité!

« O pain de vie, suave nourriture, délicieux festin, dont la manne et l'agneau pascal n'étaient que d'imparfaites figures! qui pourra, en vous recevant, vous louer, vous bénir, comprendre au moins une faible partie de ce que vous êtes, et former des désirs quelque peu en rapport avec les biens infinis que vous renfermez? Je me sens défaillir quand je pense à vous.

Eh! quel cœur ne tressaillerait quand il sait que son Dieu est uni corporellement à lui-même et lui-même à son Dieu!

« L'esprit n'est pas capable de concevoir le secret d'un si grand mystère ; la langue renonce à l'exprimer et la raison de l'homme n'y peut pénétrer. Oh ! que l'âme y goûte de saintes voluptés! oh! quels parfums! quelles paroles! quels ineffables embrassements! quel est celui qui osera essayer de les dire? On n'y entend que les chants de joie de l'homme intérieur spiritualisé, les cris de l'âme qui brûle de désirs sacrés, les actions de grâces, les soupirs que l'amour mêle parmi les louanges du bien-aimé ; car l'âme que la présence d'un tel époux console est ravie hors d'elle-même, elle est abîmée dans son néant, elle est inondée des lumières du ciel, elle jouit d'un merveilleux repos qui apaise dans cet instant toutes ses inquiétudes; elle est fortifiée par la foi, soutenue par l'espérance et unie à son Dieu par les liens de la charité.

« O douceur de l'amour ! ô charité divine ! vous êtes ma propre vie, le but que je poursuis et la gloire que je m'efforce d'acquérir. Prenez mon âme, ô divin Jésus, dirigez-la ; guidez mon intelligence, élevez ma volonté, captivez mes affections ; mon cœur a soif de vous, plongez-le dans l'océan de l'éternelle volupté afin que je ne vous possède plus en partie, mais dans toute votre plénitude, et que j'aime mon Dieu dans les joies de l'éternité ! »

RECONNAISSANCE ET TRANSPORTS DE L'AME DE SAINT LAURENT JUSTINIEN APRÈS LA SAINTE COMMUNION.

« O mon Sauveur, *comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines*, ainsi mon âme désire vous rendre grâces et vous glorifier pour le don sans égal que vous m'avez fait dans votre sacrement. Oh ! que mon cœur, et ma voix, et toutes mes facultés, se réunissent pour chanter vos louanges !

« O pain plus doux que le miel, fortifie ma faiblesse, élève le regard de mon cœur, et que mon esprit s'élance d'une aile rapide vers cette éternelle Sagesse qui domine l'univers et dispose de tous les événements avec *force et douceur*. Brisez, Seigneur Jésus, brisez les liens qui m'attachent encore aux créatures, pour que je me dirige plus librement vers vous. Voici que mon cœur se présente à la porte du vôtre, recevez un malheureux qui vous demande audience, et permettez-lui de se reposer en vous ; ô mon Dieu, vous êtes le pain de vie, vous donnez de la vigueur à tous ceux qui vous cherchent ; tendez la main à un infortuné qui va tomber si vous ne le soutenez ; je brûle de vous servir et d'établir ma demeure dans le secret de votre cœur ; vous vous êtes donné à moi, oh ! que j'aie le bonheur de vous posséder toujours !

« Je suis le plus misérable de vos serviteurs ; mais vous savez que nul autre que vous ne peut me satisfaire. Hors de vous, en qui j'ai placé toutes mes espé-

rances, je ne ressens que du dégoût. Ne m'abandonnez point; tendez-moi toujours la main du haut des cieux, attirez-moi près de vous, et je n'aurai aucune crainte. Les dangers qui m'environnent s'éloigneront, et je vivrai dans votre paix, plongé dans un torrent de délices. Mais je vous demande par-dessus tout d'exciter sans cesse en moi le feu sacré de votre amour; mon cœur, de son côté, veillera sur lui-même, pour ne point s'éloigner de vous; je vous célébrerai dans mes chants, je vous glorifierai dans mes prières; mon corps, il est vrai, restera dans l'exil, mais mon âme s'envolera jusqu'au trône où règne Dieu, qui est mon seul trésor!

O éternel repos! ô vie bienheureuse! ô mon Dieu, source de toute félicité; ô règne des cieux, règne de tous les siècles, pendant lequel il me sera permis de voir face à face, dans l'éclat de sa gloire, *ceint du diadème que sa mère posa sur son front au jour de ses noces et de la joie de son cœur*, le Roi des rois, devant lequel les anges se prosternent en offrant le tribut incessant de leurs louanges et de leurs bénédictions! Ils vous voient, ô Jésus, ces esprits bienheureux, et ils désirent vous voir toujours; je ne vous vois pas, et je vous désire comme eux; ô véritable soleil de justice, ils n'ont plus besoin de la lumière des astres pour éclairer leurs yeux, car la splendeur de la gloire du Père brille au milieu d'eux; ô Verbe du Père; ô divine clarté du ciel et de la terre; ô Seigneur Jésus, éclairez aussi mes yeux ici-bas, afin que je vous

connaisse, que je vous aime et que je jouisse de vous, dès cette vie, dans la possession d'un éternel amour !

SAINTE CATHERINE DE GÊNES

Sainte Catherine de Gênes, issue d'une des plus grandes et des plus anciennes familles de Gênes, les Fieschi, montra dès l'enfance qu'elle était destinée à ne vivre que pour Dieu. A treize ans, elle voulut entrer au couvent de Notre-Dame-des-Grâces, où était sa sœur. Elle ne fut point admise ; et, à l'âge de seize ans, elle fut mariée à Julien Adorni, frère de Georges Adorni, chef de la république vénitienne. Ce mariage réconcilia les Fieschi et les Adorni, deux familles rivales. Catherine eut bien des larmes à verser sur cette union ; malgré sa beauté et sa majesté royale, elle fut dédaignée, pour sa réserve et la sévérité de ses mœurs, par son mari. Elle fut abreuvée d'amertume pendant dix années ; un vide affreux s'était formé dans son cœur. Désespérée, n'en pouvant plus, elle alla trouver une sœur du couvent de Notre-Dame-des-Grâces :

« Ma sœur, dit à la jeune femme l'épouse de Jésus-Christ, il n'y a qu'un remède à vos maux, c'est de vous jeter courageusement dans les bras de Dieu. Allez trouver un prêtre, mettez-vous à genoux, confessez-vous. La paix est là. »

Elle suivit ce conseil, repassa dans l'amertume de son âme sa vie tout entière, et Dieu, qui la regardait

agenouillée aux pieds du prêtre, touché de tant de droiture et d'un repentir si sincère, fit descendre dans son cœur un rayon de sa divine bonté, qui embrasa le cœur de Catherine d'une flamme toute céleste. Après avoir reçu la sainte absolution, elle s'approcha de la table sainte, et Dieu la consola en l'assurant qu'il l'aimait et qu'il lui avait pardonné toutes ses ingratitudes passées.

L'amour divin opéra en elle de grandes choses, elle en était toute consumée. Sa vie, c'était l'Eucharistie. Son Jésus suffisait à tout. Pendant vingt-trois ans, elle ne se nourrit pendant le Carême, et depuis la Saint-Martin jusqu'à Noël, que de la divine Eucharistie, qu'elle recevait tous les jours. Quand elle priait devant les tabernacles, sa figure s'enflammait, sa chair pâle et morte devenait rouge comme du feu. Elle mourut le 14 septembre 1510, à la soixante-deuxième année de son âge. Clément XIV la canonisa solennellement, en 1737.

Voici quelques étincelles qui jaillissaient de son cœur, où Dieu avait allumé un incendie d'amour, en se donnant à elle sans partage et sans réserve, dans la sainte communion :

« O amour de mon Jésus ! ô amour ! est-ce pour m'attirer à vous que vous me présentez l'appât de vos douceurs ? Je n'en veux point, ô mon divin Jésus ! Tout ce que je désire, ô mon Dieu ! tout ce que je désire, tout ce que j'attends de vous, c'est vous-même !

« Lorsque je vous vois, Seigneur Jésus, prodiguer

à l'homme un amour si extraordinaire, je désirerais savoir quel en est le motif; car je le vois toujours en discordance avec votre aimable volonté, sans amour pour vous, résistant à vos opérations; en un mot, contraire à votre bon plaisir en toutes choses. »

Dans ses transports d'amour pour la divine Eucharistie. elle invitait les créatures même inanimées à bénir et à louer le Dieu qui s'était donné à elle. « Eh quoi! s'écriait-elle, n'êtes-vous pas, toutes, les créatures de mon Dieu? Aimez-le donc! bénissez-le de tout votre pouvoir et de toute votre force. O Jésus! ô mon amour! qui pourrait m'empêcher de vous aimer? O Jésus! ô mon amour! si les autres sont attachés à vous par une chaîne, je m'y rattacherai, moi, par dix! Que puis-je désirer autre chose, ô mon Dieu, sinon que mon cœur puisse brûler et être consumé par vous sur la terre? Je ne veux que vous seul; et je ne goûterai point de repos jusqu'à ce que je sois cachée et abîmée dans votre divin cœur par la sainte communion. Oh! qu'il y a peu d'hommes dans lesquels Dieu habite! O mon Dieu, vous retenez votre amour en vous-même, parce que les hommes distraits par les choses de la terre refusent de le recevoir! O terre, que donneras-tu en échange à ces hommes que tu engloutis? Aimez donc, aimez le Seigneur! »

« Dieu, s'écrie-t-elle encore, est mon être, ma force, mon bien, ma béatitude. Je n'aperçois plus rien hors de Dieu, soit au ciel, soit sur la terre, et je puis bien m'écrier, avec saint Paul: « Je vis, mais non

« plus de ma propre vie ; c'est Jésus-Christ qui vit « en moi. » J'ignore si j'ai un corps, une âme, un cœur, une volonté ou quelque autre chose. Je ne vois plus, je ne sens plus, je ne goûte plus que le pur amour de Jésus-Christ. Je suis tellement transformé en lui, qu'assuré par lui de le posséder toujours je ne crains plus de le perdre. Cette assurance est si certaine, que mon espérance se dissipe, et la lumière qui m'éclaire est si vive, qu'il me semble que je n'ai plus besoin du flambeau de la foi. »

Quels sentiments magnifiques! quelles dispositions admirables! Qui ne porterait une sainte envie à cette grande sainte!

SAINTE LIDWINE

Sainte Lidwine naquit en Hollande, dans la ville de Schiedam, de parents pauvres, mais recommandables par leur piété : ce fut le dimanche des Rameaux, de l'an 1398. Elle montra, dès son enfance, une tendre dévotion à la divine Eucharistie. Sa vie fut un continuel martyre, tant grandes furent ses souffrances qui la retinrent trente années de sa vie clouée sur un lit de douleur. La pensée du Calvaire où Jésus était mort la consolait, lui rendait délicieuses toutes ses douleurs; la vue de ses blessures était comme un glaive qui transperçait son cœur et lui faisait oublier, à force de compatissance, ses propres souffrances. Enfin, après une existence si douloureuse, et en

même temps si admirablement résignée, elle mourut à l'âge de trente-huit ans, et fut recevoir la couronne promise à ceux qui ont souffert en vrais disciples de la croix.

L'attrait de sainte Lidwine pour la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'unique bien-aimé de son âme, ne pouvait manquer de rejaillir sur le sacrement établi pour en perpétuer et la mémoire et les effets. Aussi sainte Lidwine éprouvait une faim si dévorante de la divine Eucharistie, que l'intervalle d'un jour entre ses communions lui semblait un siècle. Il arriva un jour que le curé du village qu'elle habitait voulut la priver de ce divin aliment. Après le lui avoir humblement, mais vainement demandé, elle lui dit : « O mon Père, si je tenais la clef du Tabernacle comme vous la tenez, et si je vous voyais pressé par la faim qui me dévore, je ne vous refuserais pas le pain de vie comme vous me le refusez. O Père de mon âme, ajouta-t-elle, ayez pitié de votre pauvre fille qui n'a d'autre consolation en ce monde que l'amour de Jésus, d'autre ressource pour entretenir sa vie que la chair de Jésus. »

Voici ce qu'elle insinuait à ceux qui la consultaient touchant la divine Eucharistie : « Lorsque vous assistez à la sainte messe, pensez d'abord que le ciel est ouvert et que les anges descendent en foule pour adorer l'Agneau qui va s'immoler sur l'autel. Méditez ensuite sur la passion de ce doux Sauveur, avec la dévotion la plus intime possible. Si vous devez y

communier, il sera bon de vous exercer à l'amour intérieur de celui qui va devenir votre aliment, à le goûter d'une manière savoureuse et surtout à suivre les mouvements de son esprit qui portent l'âme à imiter sa sainteté. Ce n'est pas un hôte ordinaire que vous recevez dans la maison de votre cœur, c'est le Roi des rois, c'est le Fils unique de la Vierge-Mère, qui reformera le corps de votre humanité sur le modèle de son corps glorieux. C'est une nourriture qui rassasie pleinement l'âme pénitente qui la mange; c'est une nourriture fortifiante pour l'âme qui veut avancer, mais que le travail de la vertu fatigue. C'est une nourriture souverainement délectable aux Israélites selon l'esprit, qui, sortis de l'Égypte, marchent vers la terre de promission. C'est une nourriture qui engraisse non les corps bien nourris, mais les cœurs dévots; non la chair affamée, mais les âmes que la maigreur afflige; non les corps paresseux, mais les esprits appliqués aux œuvres de la piété. »

XVe ET XVIe SIÈCLE

LÉONARD DE VINCI

Léonard de Vinci, peintre, vit le jour de parents nobles dans le château de Vinci, près de Florence, en 1452. Son chef-d'œuvre est le tableau de la Cène, inspiré par son ardent amour pour l'Eucharistie. Cet illustre artiste était un des hommes les plus accom-

plis de son temps ; il possédait à un haut degré tous les dons naturels, et excellait dans les sciences et dans tous les arts. Mais ce qu'il y eut de plus admirable en lui, ce fut le sentiment chrétien qui ne l'abandonna jamais, et lui fit faire la mort la plus belle, digne des chefs-d'œuvre dont il avait doté le monde. Supplié par les dominicains de faire quelque tableau pour leur couvent, il consentit à orner leur réfectoire d'une fresque représentant la cène de Notre-Seigneur. Toute l'Europe connaît cette magnifique composition, que la gravure a reproduite, et qu'on regarde comme le chef-d'œuvre de Léonard de Vinci.

Le peintre a choisi le moment où Jésus-Christ, prenant son dernier repas avec ses apôtres, leur adresse ces paroles : « En vérité, je vous le dis, l'un de vous me trahira. » La surprise, la douleur, l'indignation, se peignent sur le visage des apôtres ; ils semblent interroger avec une poignante curiosité leur divin Maître et vouloir le rassurer par la muette protestation d'un amour sans bornes et d'un inaltérable dévouement. Chacune de ces figures est une merveille d'expression ; mais, après avoir donné aux têtes des onze disciples fidèles un admirable caractère, il craignit de ne trouver rien d'assez beau, d'assez noble, d'assez divin pour celle de Jésus, et il laissa sa fresque inachevée. Le prieur, ne comprenant pas ce scrupule d'artiste qui voulait, pour compléter cette page sublime, attendre l'inspiration, pressé d'ailleurs de voir terminer le chef-d'œuvre que tout Milan avait

déjà contemplé avec enthousiasme, conjura Léonard d'achever son ouvrage; mais celui-ci, après avoir peint Judas le traître, se contenta d'ébaucher la figure de Jésus-Christ, laissant à l'imagination des spectateurs ce qu'il se reconnaissait impuissant à exprimer.

Quelques disputes de rivalité l'engagèrent à se rendre en France, mais étant déjà vieux et infirme. Il se retira à Fontainebleau ; ce fut là que ce grand artiste vit approcher sa fin avec toute la résignation d'un chrétien et s'y prépara sans faiblesse. François Ier venait le voir souvent pendant sa maladie. Léonard le remerciait avec effusion et n'en concevait aucun orgueil ; car, en face de la mort, il appréciait enfin à sa valeur tout ce que les hommes estiment tant. Son plusgrand regret était de n'avoir pas utilisé comme il l'aurait pu le génie qu'il avait reçu d'en haut, et, avant de mourir, il en demanda pardon à Dieu et aux hommes.

Quand il sentit que ses forces étaient tout à fait épuisées, et que sa vie, pareille à la lumière d'une lampe, allait s'éteindre faute d'aliment, il demanda le saint viatique. On le lui apporta avec toute la solennité dont la religion entourait alors le lit des mourants. Lorsque le prêtre portant la sainte hostie entra dans l'appartement, le malade ordonna à ses serviteurs de le lever, et, comme ils n'osaient se rendre à ses désirs, il leur dit : « C'est à genoux qu'on doit recevoir son Dieu, et, si ce que je demande hâte ma mort de quelques minutes, je ne les regretterai pas. »

On ne crut pas devoir s'opposer plus longtemps à ce pieux désir. Les amis de l'artiste, émus jusqu'aux larmes de son courage et de sa piété, l'aidèrent à s'agenouiller, et ils le soutinrent. Ils venaient de le replacer sur sa couche, quand le roi, averti de l'état de l'illustre vieillard, accourut pour le voir encore une fois.

Léonard se souleva pour saluer François Ier, qui lui serra les mains et s'assit à son chevet. Chacun se taisant, le malade raconta au roi ce qui venait de se passer, et lui dit de quelle confiance en Dieu et de quelle joie céleste la réception du viatique avait rempli son âme. Il parlait encore, quand un de ces frissons convulsifs précurseurs de la mort le saisit. François Ier se leva, et, pour alléger la souffrance de son hôte, il lui soutint la tête. Léonard jeta sur lui un dernier regard empreint d'une ineffable reconnaissance, et il expira dans ses bras, à l'âge de soixante-quinze ans. (*Annales du saint Sacrement.*)

SAINTE TÉRÈSE[1]

Sainte Térèse naquit à Avila, en Espagne, l'an 1515, sous le pontificat de Léon X et la régence de Ferdinand V d'Espagne qui gouvernait en Castille pour Jeanne sa fille, mère de Charles-Quint. Les parents

[1] La liturgie de l'Église catholique a consacré l'orthographe de ce beau nom ; les Bollandistes ont suivi l'Église.

(*Note du* R. P. Bouix, S. J.)

fortunés auxquels Dieu, dans ses desseins éternels, avait réservé la gloire de donner à l'Église et au ciel la séraphique Térèse de Jésus, furent Alphonse Sanchez de Cepeda et Beatrix de Ahumada, illustres tous les deux par la noblesse de leur origine et plus encore par l'élévation des sentiments chrétiens.

L'Église, en mettant Térèse au rang des bienheureux, proclama que la doctrine contenue dans ses ouvrages était une doctrine céleste et qu'elle souhaitait que toutes les âmes fidèles s'en nourrissent. Et dans la bulle de sa canonisation elle prononce, par la bouche de Grégoire XV, ce jugement solennel : « Outre tous ces présents de sa divine munificence dont le Tout-Puissant voulut orner son épouse bien-aimée comme autant de joyaux, il la remplit de l'esprit d'intelligence, afin que non-seulement elle laissât dans l'Eglise de Dieu les exemples de ses vertus, mais qu'elle l'arrosât en même temps par autant de sources fécondes de la divine sagesse qu'elle nous a légué d'écrits. On ne saurait lire ses sentiments sur la divine Eucharistie sans se sentir embrasé d'amour pour cet auguste sacrement.

SAINTE COMMUNION.

O mon adorable maître! si dans ce sacrement vous ne couvriez votre grandeur d'un voile, qui oserait si souvent s'en approcher pour recevoir, dans une âme pleine de souillures et de misères, celui qui est la sainteté infinie? Que les anges et toutes les créatures

vous louent à jamais, Seigneur, de ce que vous daignez ainsi vous accommoder à notre faiblesse! Pour nous laisser jouir en paix de si étonnantes faveurs, vous tempérez l'éclat de votre pouvoir suprême; car s'il se déployait dans toute son étendue, frêles et pauvres créatures que nous sommes, nous n'oserions plus nous présenter à ce banquet de vos délices.

« Sans cette condescendance de notre Dieu, il pourrait nous arriver ce qu'une très-véridique histoire raconte d'un laboureur. Ayant trouvé un trésor qui dépassait de beaucoup les basses pensées de son esprit, il eut un tel chagrin de ne savoir à quoi l'employer, que la tristesse le conduisit lentement au tombeau. Si, au lieu de se voir soudainement possesseur de tout ce trésor, il eût seulement reçu de temps en temps quelques parties de sa valeur, il se serait estimé heureux et il ne lui en aurait pas coûté la vie.

« Mais vous, Seigneur, qui êtes la richesse des pauvres, vous qui savez admirablement pourvoir aux besoins de leurs âmes; pour ménager leur faiblesse, vous ne leur montrez que peu à peu les inépuisables trésors de grâce dont il vous plaît de les enrichir. J'avoue que, lorsque je contemple cette souveraine majesté d'un Dieu, cachée dans une petite hostie, je demeure ravie d'admiration devant une si incompréhensible sagesse. Non, je n'aurais point le courage, je ne pourrais prendre sur moi de m'approcher de lui, si aux grandes grâces dont il n'a cessé de me combler il n'ajoutait celle de soutenir ma faiblesse; et sans un

secours visible de sa main je ne pourrais ni concentrer en mon cœur ce que j'éprouve ni m'empêcher de publier à haute voix de si étonnantes merveilles. Comment ma bouche, qui l'a offensé par tant de paroles, ose-t-elle s'approcher de ce corps couronné d'une gloire infinie, et où tout respire une pureté, une bonté divine? Ah! pour l'âme autrefois infidèle, l'effroi qu'inspire une majesté si haute n'est rien auprès du regret et de la douleur qu'elle éprouve en lisant sur ce visage d'ineffable beauté l'amour de son Dieu pour elle, tant de tendresse et de douceur! »

EFFETS DE LA SAINTE EUCHARISTIE. — COMBIEN EST PRÉCIEUX LE TEMPS QUI SUIT LA SAINTE COMMUNION, ET COMMENT ON DOIT L'EMPLOYER.

« Les merveilles opérées par la divine Eucharistie en ceux qui la reçoivent dignement sont admirables! J'ai connu une personne à qui Dieu avait donné une foi si vive, que, lorsqu'elle entendait dire à certaines âmes qu'elles eussent voulu vivre au temps où Jésus-Christ, notre souverain bien, était en ce monde, elle riait en elle-même, parce que, cet adorable Sauveur étant aussi réellement au milieu de nous dans le très-saint sacrement de l'autel qu'il l'était alors au milieu des hommes, elle ne comprenait pas qu'on pût désirer davantage. Mais aussi je sais de cette personne que, pendant plusieurs années, sans être encore très-parfaite, elle ranimait tellement sa foi au moment de la communion, qu'elle voyait Notre-Seigneur aussi présent que si elle l'eût vu des yeux du corps en-

trer chez elle. Sûre de posséder alors son Dieu dans la pauvre demeure de son cœur, elle se détachait, autant qu'il était en elle, de toutes les choses extérieures, pour se renfermer avec lui dans cette retraite intérieure. Elle s'efforçait de recueillir tous ses sens pour leur faire connaître, en quelque sorte, le bien ineffable qu'elle possédait, ou, pour mieux dire, afin que son âme pût sans obstacle s'appliquer à le connaître. Elle se considérait comme étant aux pieds de Jésus-Christ, son sauveur, et avec Madeleine elle les arrosait de larmes, de même que si elle l'eût vu des yeux du corps dans la maison du pharisien. Quand la dévotion sensible lui manquait, il lui suffisait de la foi qui lui disait qu'elle était bien là. Et qui pourrait, en effet, à moins de s'aveugler soi-même et de fermer volontairement les yeux à cette vive lumière de la foi, douter que Dieu ne soit alors véritablement au dedans de nous? Ce n'est plus ici une simple représentation, comme lorsqu'à l'aide de l'imagination nous nous représentons Jésus-Christ en croix ou dans quelque autre mystère de sa passion : c'est la réalité, c'est Jésus-Christ même actuellement présent, en sorte qu'il n'est pas nécessaire d'aller le chercher ailleurs et loin de nous; il est au dedans de nous et il y demeure jusqu'à ce que les accidents du pain soient consumés. Certains de sa présence, profitons d'un temps si précieux pour nous tenir auprès de sa divine personne.

« Si, lorsqu'il était dans le monde, il guérissait les malades par le seul attouchement de son habit, dans

ces moments fortunés, où il est au milieu de nos cœurs, où il daigne demeurer en nous, pouvons-nous douter que, si nous avons de la foi, il ne fasse des miracles en notre faveur, et qu'il n'excuse nos demandes? Certes, cet adorable Maître n'a pas coutume de mal payer le séjour qu'il fait dans l'hôtellerie de notre âme, lorsqu'il y reçoit de nous bon accueil. Peut-être éprouvez-vous quelque regret d'être privées de le voir des yeux du corps. Mais un tel regret, mes filles, n'est point fondé. Songez que c'est autre chose de l'avoir vu tel qu'il était autrefois avec un corps passible et mortel, ou de le contempler, tel qu'il est aujourd'hui, resplendissant de toute la gloire des cieux. Qui de nous, faibles comme nous sommes, pourrait soutenir l'éclat de cette gloire? Le monde lui-même pourrait-il subsister? Et qui de nous voudrait y rester, quand la vue de cette éternelle Vérité nous montrerait à découvert le néant et le mensonge de tout ce que nous estimons ici-bas? Si ce grand Dieu nous apparaissait dans sa majesté, comment une pauvre pécheresse comme moi, qui l'ai tant offensé, oserait-elle approcher de lui? Mais, quand il se cache sous l'apparence de ce pain, je m'enhardis à le voir et à traiter avec lui. C'est comme si un roi de la terre se déguisait un moment; par son déguisement même, il semblerait nous convier à plus de familiarité avec lui et consentir à être traité avec moins d'égards et de respects. Sans ce divin artifice de l'amour par lequel notre bon Maître nous dérobe l'éclat de sa

majesté, qui oserait, trouvant en soi tant de froideur, tant d'indignité et tant d'imperfections, s'approcher de son adorable Personne? Oh! que nous savons peu ce que nous demandons, quand nous demandons de le voir; et que la sagesse du divin Maître a mieux compris nos intérêts! Malgré ce voile, il ne laisse pas de se découvrir à ceux qu'il connaît devoir tirer profit de sa présence, et s'il ne se montre pas aux yeux du corps, il se montre à ceux de l'âme, soit par de grands sentiments intérieurs, soit par plusieurs autres voies.

« Demeurez de bon cœur avec lui, mes filles, et ne perdez pas cette heure qui suit la sainte communion; c'est un temps excellent pour négocier et pour ménager les intérêts de votre âme. S'il arrive que l'obéissance vous appelle ailleurs, laissez votre âme avec le divin Maître. Mais, si aussitôt qu'il est entré dans votre cœur, vous portez volontairement votre pensée sur un autre objet, si vous ne faites aucun cas de lui, si vous oubliez qu'il est en vous, comment pourrait-il se faire connaître à votre âme? Je le répète, c'est un temps souverainement précieux, que cette heure qui suit la communion: le divin Maître se plaît alors à nous instruire; prêtons l'oreille, et, en reconnaissance de ce qu'il daigne nous faire entendre ses leçons, baisons-lui les pieds, et conjurons-le de ne pas s'éloigner de nous. Cet adorable Sauveur étant alors présent en nous, demandons-lui les mêmes grâces qu'en d'autres moments nous lui demandons devant quelqu'une de ses images; et, puisqu'il est là en personne, gardons-

nous de le quitter pour aller prier devant son image. Ce serait une folie : c'est comme si quelqu'un, possédant le portrait d'une personne qui lui est chère, et recevant sa visite, la laissait là, sans lui dire un mot, pour aller s'entretenir avec son portrait. Mais savez-vous en quel temps il est utile de recourir à un tableau de Notre-Seigneur, et que je le fais moi-même avec le plus grand plaisir ? C'est lorsque ce divin Maître s'éloigne de nous et nous le fait sentir par les sécheresses où il laisse notre âme. C'est alors une bien douce consolation d'avoir devant les yeux l'image du Bien-Aimé de nos cœurs ; je voudrais que notre vue ne pût se porter nulle part sans la rencontrer. Et quel objet plus saint, plus fait pour charmer les regards, que l'image de celui qui a tant d'amour pour nous, qui est le principe et la source de tous les biens ? Oh ! que malheureux sont ces hérétiques qui, par leur faute, ont perdu cette consolation, et tant d'autres !

« O mes filles, puisque Jésus-Christ lui-même est au dedans de vous, dès que vous avez reçu la sainte Eucharistie, fermez les yeux du corps pour ouvrir ceux de l'âme, et regardez-le alors : il est au milieu de votre cœur. Je vous l'ai déjà dit, je vous le répète encore, je ne me lasserai point de vous le dire : si vous prenez cette salutaire habitude, chaque fois que vous approcherez du céleste banquet, si vous faites en sorte de vous conserver si pures, qu'il vous soit souvent permis d'être admises au nombre des con-

vives de l'Époux, croyez que cet Époux divin ne se déguisera point tellement, qu'il ne se fasse connaître à votre âme en proportion du désir que vous aurez de le voir; et vous pouvez le souhaiter avec une telle ardeur, qu'il écartera tous les voiles et se découvrira entièrement à vous.

« Mais, si immédiatement après l'avoir reçu, au lieu de lui témoigner notre respect et notre amour, nous le quittons pour nous livrer au monde et à ses vanités, que doit-il faire? Est-ce à lui de nous en retirer par force, de nous contraindre de porter sur lui nos regards, afin de se faire ensuite connaître à nous? Non, certes : car il lui est déjà arrivé de se montrer aux hommes à découvert, de leur dire clairement ce qu'il était, et l'on sait avec quelle indignité ils le traitèrent et combien peu crurent en lui. La faveur, qu'il nous fait à tous, de vouloir que nous soyons assurés de sa présence dans le très-saint Sacrement doit nous suffire; et, si quelquefois il se montre sans voiles, s'il se plaît alors à communiquer ses grandeurs et à prodiguer ses trésors, ce n'est qu'à ses véritables amis, à ceux qui l'appellent de toute l'ardeur de leurs désirs. C'est vainement que ceux qui n'ont pas mérité cet heureux nom d'ami de leur Sauveur, qui ne font rien pour se rendre dignes de l'approcher et de le recevoir, l'importunent afin qu'il veuille bien se manifester à eux. Que demandent-ils? quels titres ont-ils à une pareille faveur? Approchant de la sainte table une fois dans l'année, impatients d'avoir strictement sa-

tisfait au précepte de l'Église, ils se hâtent de chasser Jésus-Christ d'eux-mêmes aussitôt qu'il y est entré. Ils ont l'esprit tellement possédé par les affaires, les occupations et les embarras du siècle, qu'il semble qu'à leur gré Celui qu'ils ont reçu dans la demeure de leur âme n'en sortira jamais assez tôt. « (*Chemin de la Perfection*, chap. XXXV.)

DE LA COMMUNION SPIRITUELLE.

« Les jours où vous entendez la messe sans communier, faites-le spirituellement ; rien ne vous en empêche, et vous en retirerez le plus grand fruit. Aussitôt après, recueillez-vous au dedans de vous-mêmes avec le divin Maître, de la même manière que si vous l'aviez réellement reçu. Son amour s'imprime ainsi merveilleusement dans nos âmes. Chaque fois que nous nous disposons à le recevoir, il nous donne quelque grâce, et se communique à nous en diverses manières qui nous sont incompréhensibles. Il agit à la manière du feu. Vous êtes en hiver dans un appartement où il y a un grand feu ; si vous vous en tenez éloignées, vous ne vous chaufferez guère; seulement vous aurez moins froid que s'il n'y avait point de feu ; mais approchez, ce sera autre chose, vous sentirez toute sa bienfaisante action. Il en est absolument de même de notre âme : si elle se dispose, c'est-à-dire si elle souhaite perdre son froid, et si par le désir elle s'approche de Jésus-Christ, qui est son véritable feu, il lui suffira de quelques moments passés auprès

de lui pour être pénétrée d'une divine chaleur qui lui durera plusieurs heures.

« Si dans le principe vous ne vous trouvez pas bien de cette pratique, sachez que le démon en peut être cause : voyant quel dommage il en reçoit, pour vous en détourner il vous fera éprouver je ne sais quel trouble et quelle angoisse de cœur, et il cherchera à vous persuader que vous trouverez plus de dévotion en d'autres exercices de piété. Malgré ses insinuations, tenez ferme, n'abandonnez pas une si salutaire pratique, et prouvez ainsi à Notre-Seigneur que vous l'aimez véritablement. » (Œuvres de sainte Térèse, *Chemin de la Perfection*, page 259, chapitre XXXVI.)

« De temps en temps je me sens saisie d'un si ardent désir de communier, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Cela m'arriva un matin où la pluie, tombant par torrents, semblait m'interdire de faire un pas hors de la maison. Je sortis néanmoins, et je me trouvai bientôt tellement hors de moi par la véhémence de ce désir, que, quand on aurait dressé des lances contre ma poitrine, j'aurais passé outre. Qu'on juge si la pluie pouvait m'arrêter.

« J'assistai à la messe et je communiai ; mais je ne saurais dire comment je fus durant tout ce temps : car il me parut très-court. Je ne pouvais, me repliant sur moi-même, me lasser d'admirer ce feu divin qui du brasier du céleste amour tombe dans l'âme. Il est tellement surnaturel, qu'avec tous mes

désirs et mes efforts je ne saurais obtenir une seule étincelle, si le divin Maître ne me l'accorde en pur don. Sa puissante ardeur, consumant le vieil homme avec toutes ses imperfections, ses langueurs et ses misères, le fait en quelque sorte renaître de ses cendres, comme je l'ai lu du phénix : l'âme ne paraît plus la même, tant elle a changé de désirs et acquis de vigueur ; aussi elle commence à marcher dans le chemin du ciel avec une pureté toute nouvelle. Comme je souhaitais ardemment de me voir ainsi transformée, je suppliai le divin Maître de m'embraser de cette nouvelle ferveur pour commencer à le servir ; il me répondit : « La comparaison que tu viens d'employer est très-juste; prends bien garde de l'oublier, afin qu'elle t'excite à faire sans cesse de nouveaux efforts pour devenir plus parfaite. » (*Vie de sainte Térèse*, tome Ier; chap. XXXIX, p. 597, 598.)

Lorsque sainte Térèse, étendue sur son lit de mort, vit entrer le saint Sacrement dans sa cellule, elle recueillit le peu de forces qui lui restaient, se leva sur son séant, et serait même descendue de son lit pour le recevoir si on ne l'en eût empêchée. Son visage parut enflammé et d'une beauté admirable. Elle dit beaucoup de choses de dévotion au Dieu de bonté qui venait se donner à elle; on remarqua entre autres celles-ci : « O mon Seigneur et mon Époux, le moment après lequel je soupirais avec tant d'ardeur est enfin arrivé; il est juste que je jouisse de votre présence ; il est temps, ô mon Dieu, que je sorte

de cette vie : que votre bon plaisir, je vous prie, s'accomplisse. » Elle remercia aussi Dieu de l'avoir fait naître catholique. Enfin, « Seigneur, répétait-elle souvent, je suis fille de l'Église. » Elle demanda ensuite à Dieu de lui pardonner ses péchés, ajoutant qu'elle espérait être sauvée par les mérites de Jésus-Christ. » (*Vie de sainte Térèse*, t. II, p. 531, trad. par le R. P. Bouix, de la Compagnie de Jésus.)

SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZI

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi naquit à Florence, d'une des plus illustres familles de cette ville, l'an de grâce 1566. Dès sa plus tendre enfance, elle ressentit un désir si ardent de plaire à Dieu et de l'aimer uniquement, que dès lors elle avait à grand dégoût tout ce que le monde aime et recherche. Prier, c'était pour elle joie et bonheur suprême. Mais ce qui était plus étonnant encore dans cette jeune enfant, c'était cette faim et cette soif qui dévoraient son cœur pour recevoir la sainte Eucharistie. Comme cette grâce ne pouvait lui être accordée à cause de son jeune âge (elle n'avait point encore neuf ans), elle en versait des larmes de regret, et, le jour où sa mère communiait, elle s'approchait d'elle, se pressait contre sa poitrine, et ne la laissait point de tout le jour, afin de flairer la très-douce odeur de ce pain des anges.

Ce désir embrasait son cœur d'une si vive flamme, que son confesseur crut devoir lui permettre de com-

munier à l'âge de dix ans ; depuis cette permission elle communiait souvent, passant la journée dans des sentiments si grands de piété, qu'elle ne faisait que verser des larmes d'attendrissement et d'amour, et comme cette divine nourriture est le germe sacré qui produit les vierges, à l'âge de douze ans elle fut embrasée d'un si grand amour de Jésus-Christ, qu'elle lui voua sa virginité, et lui promit de n'avoir jamais d'autre époux que lui.

A l'âge de quinze ans elle entra chez les Carmélites, pour y servir le Seigneur dans la religion de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Toute sa vie elle excita l'admiration de ses compagnes par sa ferveur, son obéissance, son amour des souffrances. Impossible de dire quelle était l'ardeur de son zèle pour la gloire de Dieu, pour la conversion des pécheurs, pour la délivrance des âmes du Purgatoire. Un véritable incendie d'amour pour Jésus-Christ résidant dans le très-saint Sacrement de l'autel dévorait son cœur. Ce fut le vendredi 25 mai 1606 qu'elle rendit sa belle âme à Dieu, à l'âge de quarante et un ans. Urbain VII la béatifia en 1626, et Alexandre VII la canonisa en 1669.

SENTIMENTS DE SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZI SUR L'INSTITUTION DU TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

« Il me faudrait en ce moment, ô mon Dieu, la pureté de saint Jean, pour contempler la grandeur des trésors que vous avez renfermés dans le très-

saint Sacrement de votre corps et de votre sang, et le nombre infini de pensées ou de desseins qui vous ont porté à l'instituer. S'il contient tant de trésors, tant de grandeurs, tant de démonstrations d'amour, que vous avez eu besoin de dire : « Que celui qui peut « le comprendre le comprenne, » quelle haute économie, que de merveilles doivent avoir présidé à cette institution ! puisque vous seul vous l'avez fait, et que nul autre que l'amour n'y est intervenu, cet immense amour qui vous a porté à vous laisser tout entier, et *à demeurer avec nous* jusqu'à la consommation des siècles. Et quel plus grand amour peut-on avoir que celui qui vous faisait dire : *Toutes les fois que vous ferez ceci, vous le ferez en l'honneur de ma passion.* Je trouve ce bienfait si grand, que je ne crois pas vous devoir moins pour m'avoir donné votre corps et tout vous-même que pour m'avoir créé ; car, si vous m'aviez créé et que vous ne vous fussiez point donné à moi, que serais-je ? O le bien-aimé de mon cœur, qui m'expliquera combien grandes sont vos divines largesses, lorsqu'après avoir bien voulu vous communiquer à nous pendant trente-trois ans que vous êtes resté sur la terre, vous avez encore voulu laisser votre corps et votre sang à l'âme, afin de pouvoir être continuellement avec elle, et par là vous l'avez en quelque sorte déifiée, transformée ; et vous ne cessez jamais de vous communiquer à elle, et vous la tenez toujours unie à vous.

« Oh ! quel délicieux et amoureux colloque fait

avec vous cette âme, lorsqu'elle demeure ainsi appuyée sur votre poitrine et vous sur la sienne! Ah! c'est alors le rassasiement de l'amour! Et comment ne serait-elle pas embrasée par les flammes les plus ardentes de votre charité, cette âme, puisqu'elle a au dedans d'elle-même une montagne de feu, un volcan d'amour, comme elle l'a lorsque vous entrez dans son sein de cette manière si amoureuse et si merveilleuse! Certes, si l'Apôtre disait *que les souffrances de cette vie ne sont pas une peine en rapport avec le poids immense de la gloire future;* ah! moi, je puis bien dire que les peines de cette vie ne sont pas en rapport avec le bonheur que procure la participation de votre corps dans la divine Eucharistie; car, si toutes les souffrances de ce monde se réunissaient, et qu'il fallût les subir et dans le temps et pendant toute l'éternité, elles me paraîtraient douces et faciles, si à ce prix il fallait acheter le bonheur de vous recevoir une seule fois dans l'auguste sacrement de l'autel.

« Aussi, ô mon bon Verbe amoureux et crucifié dans ce sacrement, je dis que, si j'avais à entrer, comme Daniel, dans la fosse aux lions, et qu'au milieu d'elle fût votre corps et votre sang, j'y entrerais moi-même, oui certainement, j'irais sans rien craindre.

« Mais que dis-je? que fais-je? et pourquoi me préparer et chercher des idées, lorsque je ne veux parler autrement que par l'amour, puisque celui qui vous reçoit participe en quelque sorte à votre capacité et à vos communications divines?

« O amour sans mesure! quels trésors pourrait nous donner de plus le Père éternel, le Dieu richissime, après nous avoir donné son divin Fils, son Fils unique, qui repose au dedans de nous, et dont il disait : *C'est ici mon Fils bien-aimé, l'objet de mes complaisances éternelles!* L'âme peut à peine soutenir la vue d'un tel prodige, et, accablée sous le poids de tant de bienfaits, quand elle a reçu son Dieu, elle est forcée, si elle l'aime, de s'écrier avec un grand saint . « C'est assez, c'est assez, Seigneur, pas davantage! » Dans un cœur si étroit, nous ne pouvons en contenir davantage.

BONHEUR DE L'AME APRÈS LA SAINTE COMMUNION.

« Lorsque l'âme a reçu le pain de vie dans le très-saint Sacrement de l'autel, alors qu'elle est unie d'une manière si intime avec Jésus-Christ, oh! que c'est avec juste raison qu'elle s'écrie : *Tout est consommé!* Dans cette céleste nourriture, tout est rassemblé, là tous les désirs sont satisfaits et accomplis en Dieu. Pourrait-elle demander autre chose, cette âme qui porte dans son sein l'auteur de toutes choses? Si elle désire la charité, en elle repose le Dieu de la charité. La foi, l'espérance, l'humilité, toutes les vertus des anges, sont-elles l'objet de ses soupirs; eh bien, après avoir mangé ce pain des anges, elle possède en elle Jésus-Christ qui fait croître et fleurir toutes ces vertus. Que peut-elle vouloir de plus? elle possède avec le Dieu admirable toutes les

vertus, tous les dons célestes, toutes les grâces, tous les trésors des cieux. Car c'est en vérité celui-là même qui est assis à la droite de son Père dans le ciel, et duquel il est dit : « En lui sont renfermés tous les tré« sors de la sagesse et de la science de Dieu. » Oh ! quel grand bonheur pour l'âme que d'avoir en soi et de posséder réellement le vrai Dieu ! oh ! c'est alors qu'elle peut s'écrier avec raison : « Tout est consommé ! »

« Vous avez visité la terre, s'écrie le prophète, et vous l'avez enivrée. Oh ! que cela est vrai qu'elle a été visitée de Dieu du haut du Calvaire par la grande effusion du sang du Rédempteur ; et ce n'est pas étonnant qu'elle ait été enivrée par la puissance de ce sang, quoiqu'elle fût bien insensible, car aucune langue ne peut suffire à rendre grâces pour un tel bienfait. Elle fut visitée et enivrée, la terre du Calvaire, par le sang de Jésus-Christ : oui, oui, mais la terre de notre cœur, bien plus que celle du Calvaire, a été enivrée d'amour divin par l'effusion du sang précieux. Et, comme ceux qui ont bu du vin en trop grande quantité, dominés par son énergie, sont ivres et poussent fréquemment des paroles ardentes ; de même l'âme, enivrée de ce sang généreux, sent monter à sa bouche les louanges divines et les actions de grâces qu'elle adresse à son Créateur ; et si grande est la véhémence de l'amour qui règne dans son cœur, que sa langue prononce sans cesse des paroles saintes et édifiantes : *Eructavit cor meum verbum bonum*. Oh !

qu'il est doux, cet enivrement! Oh! quelle agréable ivresse que celle qu'opère le sang de mon Jésus! Oh! que n'en suis-je toujours ivre, car je sentirais brûler sans cesse dans mon cœur cet ardent incendie d'amour divin ; et, me mettant peu en peine de paraître folle et extravagante par amour, je m'écrierais : O amour! ô sang! ô sang! ô amour!

« O amour de mon Dieu! ô amour! faut-il que l'amour ne soit pas aimé ni même connu de ses propres créatures! O mon Jésus! que n'ai-je une voix assez forte pour me faire entendre jusqu'aux extrémités du monde! Je publierais partout que cet amour doit être connu, aimé, estimé comme le seul vrai bien. O amour, amour! si vous ne savez où loger, venez à moi, et je vous donnerai une demeure. » (Trad. par l'abbé Grimes.)

SAINT IGNACE DE LOYOLA

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Ce fut l'an 1491 que saint Ignace vint au monde, dans la province de Biscaye, à Loyola. Doué des plus riches qualités de l'esprit et du cœur, Ignace, issu d'une des plus illustres familles de l'Espagne, fut placé tout jeune en qualité de page à la cour de Ferdinand V. Entraîné par l'exemple de ses frères et par l'amour de la gloire, Ignace se livra à la carrière militaire. Blessé sur la brèche, alors que l'épée à la main il défendait sa patrie, Ignace, étendu sur un lit de douleur, pour charmer ses souffrances demande des livres

légers et frivoles. O miséricordieuse Providence ! On lui donne la Vie des saints. Ignace prend ce livre, lit d'abord avec dégoût et par désœuvrement ; mais son cœur noble et grand est bientôt vaincu par les étonnantes vertus des saints. Il admire le dévouement des apôtres, il s'étonne de la force invincible des martyrs, il s'incline devant l'héroïque pureté des vierges ; son cœur s'échauffe et s'enflamme en présence des vertus des saints de tout âge, de tout sexe, de toute condition, et il s'écrie : « Pourquoi ne ferais-je pas comme ils ont fait ? » Il dit : il quitte le monde, s'enferme dans la retraite ; après s'y être sanctifié, il vient à Paris, y termine ses études, et, le jour de l'Assomption de l'année 1534, dans la chapelle souterraine de Montmartre, il fonde, avec Xavier, Lefèvre, Lainez, Salmeron, Bobadilla, Rodriguez, dont les noms sont immortalisés dans les fastes de l'Église, il fonde cette illustre Compagnie de Jésus, qui n'a jamais cessé de briller de l'éclat le plus vif et le plus pur, comme un magnifique diamant au front de l'épouse de Jésus-Christ.

Vingt-deux ans après la fondation de cette société, qui se répandit avec tant de rapidité et d'éclat en Italie, en Espagne, en Portugal, en Allemagne, dans les Pays-Bas, dans le Japon, en Chine, en Amérique, en France, le valeureux guerrier de Jésus-Christ, l'intrépide général de cette invincible milice, âgé de soixante-cinq ans, rendit à Rome son dernier soupir, et alla au ciel recevoir la magnifique couronne que Dieu avait réservée à ses travaux et à ses vertus.

Recueillons avec foi et piété cette prière qui, de son cœur embrasé d'amour, passait sur ses lèvres, alors qu'il venait de célébrer les saints mystères :

PRIÈRE.

« Seigneur de toutes choses et très-doux dominateur de ceux qui vous aiment, recevez le don de tout moi-même; c'est mon amour qui vous le fait. Acceptez ma mémoire et gravez-y le souvenir ineffaçable de vos bienfaits; mon intelligence, et que sa plus chère occupation soit de méditer votre loi et de penser à vous ; ma volonté, que je soumets pour toujours à la vôtre. Tout ce que j'ai, tout ce que je suis, biens intérieurs, biens du dehors, vous m'avez tout donné; je vous rends tout. Dirigez mes pensées, purifiez, attirez à vous tous mes sentiments, réglez mes actions. Disposez de moi comme il vous plaira dans les intérêts de votre gloire; santé et maladie, succès et revers, joies et peines, vie et mort; gouvernez tout selon votre bon plaisir; je ne suis plus à moi, je suis à vous; toute mon ambition désormais sera de pouvoir dire avec votre Apôtre : *Vivit in me Christus : mihi vivere Christus est*. Donnez-moi seulement votre amour et votre grâce; faites que je vous aime et que je sois aimé de vous ; ôtez de mon âme tout ce qui peut vous y déplaire; mettez-y ce qui vous plaît. O mon Dieu, ce qui vous plait en moi, je le sais bien, c'est que je croisse continuellement dans votre amour c'est aussi la seule chose que je désire; donnez-moi

cette grâce, je serai assez riche, je n'aurai plus rien à vous demander. »

SAINT LOUIS DE GONZAGUE

Saint Louis de Gonzague, fils aîné de Ferdinand de Gonzague, prince de l'Empire, et de Marthe-Tarsa Senterra, naquit à Castiglione le 9 mars 1568. Dès qu'il commença à parler, la marquise sa mère lui apprit à bégayer le très-saint nom de Jésus et de Marie. Après avoir passé dans la plus parfaite innocence ses premières années, soutenu par les conseils de l'illustre cardinal Borromée, il entra au noviciat des Jésuites à Rome, où il pratiqua les plus héroïques vertus. Il succomba, victime de son zèle et de sa charité, en servant les malades frappés de la cruelle épidémie qui faisait de si grands ravages à Rome l'année 1591. Il fut béatifié par le pape Grégoire XV en 1621, et Benoît XIII le canonisa en 1726.

Saint Louis de Gonzague reçut pour la première fois la communion à Castiglione, des mains de saint Charles Borromée, à l'âge de douze ans. Sa figure rayonnait de joie lorsqu'il s'approcha de la table du Seigneur. Depuis lors, il communia tous les huit jours. Il employait les trois premiers jours de la semaine à remercier Dieu des grâces qu'il avait reçues dans la communion précédente, et les trois derniers à se préparer à la communion suivante. En recevant le pain du ciel, il répandait le plus souvent des larmes

de joie, et s'unissait de plus en plus étroitement à son divin Sauveur. Aussi répétait-il souvent : « Celui qui a commencé à goûter combien la compagnie et l'amour de Dieu sont doux et agréables, ne peut se défaire d'une si douce occupation sans s'imposer de pénibles sacrifices. »

La dévotion cordiale qu'il portait au très-saint Sacrement de l'autel était telle et si notoire, que l'on fut d'avis de le peindre à genoux, adorant la divine hostie. De cette dévotion naissaient des goûts et des sentiments admirables qu'il recevait à la sainte communion. Il visitait plusieurs fois par jour Notre-Seigneur Jésus-Christ résidant dans nos tabernacles, et, le jour avant la communion, il ne parlait d'autre chose que de ce sacré mystère avec tant de ferveur, qu'on s'empressait de se trouver avec lui afin de recueillir les douces et brûlantes expressions de son amour pour l'Eucharistie.

ALPHONSE RODRIGUEZ

Le bienheureux Alphonse Rodriguez, coadjuteur de la Compagnie de Jésus, naquit le 25 juillet de l'an 1526, à Ségovie. Il fut élevé très-chrétiennement, et il montra dès son enfance un grand amour pour la divine Eucharistie et pour la sainte Vierge.

Ce fut le 31 janvier 1571 qu'il entra au noviciat au collége de Saint-Paul de Valence. Six mois après, il fut envoyé dans l'île de Majorque, où il exerça,

pendant plus de trente ans les humbles fonctions de portier du collége. C'est là qu'il mourut après quarante-cinq années passées dans la pratique des plus héroïques vertus. Sa mort fut douce comme un paisible sommeil, il s'éteignit en prononçant le saint nom de Jésus. Un grand nombre de miracles s'accomplirent à son tombeau, et le pape Léon XII le béatifia en 1825.

Nous lisons dans la vie du bienheureux Alphonse Rodriguez qu'au moment de la communion son visage brillait d'un feu surnaturel, et les témoins qui ont déposé dans le procès de sa béatification déclarèrent qu'il se faisait alors dans ses traits un changement si merveilleux, qu'il n'était plus reconnaissable. Il était comme transfiguré en un ange terrestre. Aussitôt qu'il avait reçu la divine Eucharistie, il se retirait à l'écart, et s'abandonnait tout entier aux effusions ardentes de son amour et aux plus vifs transports de sa reconnaissance. Le bienheureux Alphonse se figurait ordinairement que son cœur était comme une vaste salle dans laquelle étaient dressés deux trônes : Sur l'un il voyait Jésus et sur l'autre Marie, car il ne pouvait séparer ces divins objets de toutes les affections de son âme. Prosterné en esprit à leurs pieds, il disait trois fois : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, aujourd'hui, toujours et dans tous les siècles, comme dès le commencement, et dans toute l'éternité, ainsi soit-il ! » Puis le *Te Deum :* « Nous vous louons, grand Dieu, nous vous reconnaissons pour

notre Seigneur, etc.; » et, quand il arrivait à ces paroles : « Les cieux et la terre sont pleins de la majesté de votre gloire, » il invitait toutes les créatures à se joindre à lui pour chanter les louanges du Seigneur et lui rendre mille actions de grâces. Dans ce moment il était tellement inondé d'un torrent de lumières et si comblé d'enivrantes délices, qu'il serait impossible à un homme, écrivait-il, de trouver des expressions et des pensées assez relevées pour exprimer les ravissements de son âme au milieu des esprits angéliques qui louaient et adoraient leur Dieu présent dans son cœur.

SAINT FRANÇOIS DE SALES

ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE.

Saint François de Sales vint au monde dans le château de Sales, près d'Annecy, le 21 août 1567. Son père et sa mère, le comte de Sales et Françoise de Sionas, n'étaient pas moins illustres par leur attachement à la foi que par la noblesse de leurs ancêtres. Élevé par sa sainte mère, François de Sales répondit d'une manière admirable à sa maternelle sollicitude. A peine commençait-il à avoir un peu de raison, qu'il montrait une joie toute grande à assister aux offices de la sainte Église. Jamais il n'y parut ennuyé ou chagrin; souvent même, de lui-même, il joignait ses petites mains, puis il

9.

inclinait son corps comme pour adorer, puis il tenait ses yeux fixés sur l'autel ou sur le prêtre qui officiait. On eût dit qu'il comprenait quelque chose à ce qu'il voyait, et toutes ses petites manières inspiraient la piété. Les premières paroles qui, de son propre mouvement, tombèrent de ses lèvres, furent celles-ci : « Le bon Dieu et maman m'aiment bien. »

A l'âge de six ans, il fut placé au collége de la Roche. Il y apprit les principes de la langue latine, et dans peu de temps il fit un notable progrès. Il avait un bel esprit, dit monsieur la Rivière, un bon jugement et une heureuse mémoire; aussi comprenait-il facilement et retenait fidèlement tout ce que son précepteur lui enseignait. Il était si bien réglé dans ses manières, que ceux qui le voyaient passer, en étaient dans le ravissement, et ne pouvaient se tenir de dire les uns aux autres : « Voyez-vous cet enfant? mon Dieu! qu'il est beau! mon Dieu qu'il est aimable! Si Dieu lui fait la grâce de vivre, sans doute il sera un grand personnage. »

A onze ans, le jeune François, qui annonçait une magnifique intelligence, fut envoyé à Paris, où il termina ses études, avec un grand succès, au collége des Jésuites.

En 1584, M. de Sales, son père, qui destinait son fils à la magistrature, l'envoya à Padoue, pour y étudier la science du droit. Mais les pensées de Dieu sur notre jeune saint étaient bien différentes des pensées

des hommes. Dieu l'appelait au sacerdoce, et François fut inébranlable dans sa résolution.

Tout le monde sait les merveilles qu'il opéra, une fois revêtu du sacerdoce, dans les missions du Chablais, dans les bailliages de Gex, de Terni, de Gaillard, et à Tonon surtout. Il eut le bonheur insigne de ramener dans le sein de l'Église plus de soixante-dix mille protestants, bien plus par sa douceur enchanteresse que par la force de ses savantes controverses. Voilà les œuvres de son sacerdoce.

Élevé à l'épiscopat, Rome, Paris, la France et l'Italie rivalisèrent d'admiration et d'enthousiasme pour l'illustre et saint évêque de Genève ; le pieux duc de Savoie, Clément VIII, Henri IV, Charles-Emmanuel, l'entourèrent de leurs hommages, se glorifièrent de son amitié, l'auraient même comblé de bienfaits, si la délicatesse de ses refus n'eût toujours triomphé de leur royale munificence.

Inutile de parler de ses ouvrages, dont la lecture réconcilie avec la dévotion les hommes les plus étrangers à tout sentiment religieux, leur inspire le goût des exercices de piété, et les ramène au véritable bonheur en leur apprenant à diriger leurs cœurs vers les grands intérêts de la vie future.

Mais l'œuvre par excellence de son épiscopat, celle qui depuis deux siècles répand sur le monde catholique le doux parfum de ses vertus, c'est l'Institut des filles de la Visitation de Sainte-Marie. « Institution à jamais bénie de Dieu et des hommes, qui, par

les maximes les plus douces, disait l'éloquent évêque de Pignerol, apprend à faire naître des actions ordinaires de la vie le mérite de la plus sublime perfection. »

Ce fut le jour de la fête des Saints Innocents, le 28 octobre 1622, que s'éteignit, pour se relever radieuse et éternelle dans le ciel, la plus brillante lumière de l'Église de Jésus-Christ à cette époque. Saint François de Sales était âgé de cinquante-cinq ans; il avait occupé le siége épiscopal de Genève pendant vingt ans.

SENTIMENTS DE SAINT FRANÇOIS DE SALES PAR RAPPORT A LA SAINTE COMMUNION.

Saint François de Sales, quand il faisait ses études, se confessait et communiait tous les huit jours, et, quand on lui demandait pourquoi il communiait si souvent : « C'est, répondait-il, par la même raison qui me fait parler souvent à mon régent et à mon précepteur; Notre-Seigneur est mon Maître dans la science des saints : je vais souvent à lui, afin qu'il me l'apprenne; car je me soucierais fort peu d'être savant, si je ne devenais un saint. » Chaque communion, en effet, le fortifiait et le ranimait dans la pratique du bien : c'était là le foyer où son cœur s'échauffait, la source où son âme puisait la vie, l'aliment qui le soutenait dans les tentations et les épreuves. Aussi exhortait-il avec des paroles toutes de feu ses condisciples à s'en approcher souvent. Un jour, un

pieux jeune homme de la Roche, en Savoie, étant venu le visiter dans sa pension, il l'invita à déjeuner le lendemain avec lui. Le jeune homme accepte l'invitation, et arrive à l'heure indiquée : « Mon ami, lui dit François, qui connaissait sa piété, je vais me confesser et communier à l'église des Jésuites ; veuillez être de la partie. » Le jeune homme, surpris de cette proposition inattendue, hésite, réfléchit : « Eh bien ! oui, » répondit-il ; et tous deux allèrent se confesser et communier. Quand ils eurent satisfait leur piété : « Voilà, lui dit saint François au sortir de l'église, le grand festin auquel je vous invitais hier sans vous le désigner ; allons maintenant nourrir notre corps. » Et non-seulement il le fit déjeuner, mais il le garda toute la journée, le charmant par la grâce de sa conversation, lui procurant tous les agréments qui étaient en son pouvoir. Le jeune homme se retira heureux d'une journée si remplie de plaisirs si purs.

« Quelles pratiques particulières peut-on employer pour la sainte communion ?

« Commencez le soir précédent à vous préparer à la sainte communion, par plusieurs aspirations et élancements d'amour, vous retirant un peu de meilleure heure, afin de pouvoir vous lever plus matin.

« Si la nuit vous vous éveillez, remplissez soudain votre cœur et votre bouche de quelques paroles odorantes, par le moyen desquelles votre âme sera parfumée pour recevoir l'Époux, lequel, veillant pendant

que vous dormez, se prépare à vous apporter mille grâces et faveurs, si de votre part vous êtes disposé à le recevoir.

« Le matin, levez-vous avec grande joie, pour le bonheur que vous espérez ; puis allez avec une égale confiance et humilité prendre cette chaste nourriture qui vous fera croître pour l'immortalité.

« Après avoir dit ces divines paroles : « Seigneur, je « ne suis pas digne de vous recevoir dans ma maison ; « mais dites une parole, et mon âme sera guérie, » ne remuez plus votre tête ni vos lèvres, soit pour prier, soit pour soupirer ; mais, ouvrant doucement et modestement votre bouche, et élevant votre tête autant qu'il faut pour donner facilité au prêtre de voir ce qu'il fait, recevez, plein de foi, d'espérance et de charité, Celui qui, à qui, par qui et pourquoi vous croyez, espérez et aimez.

« Considérez le prêtre comme une abeille mystique, qui, ayant pris sur l'autel le Sauveur du monde, vrai Fils de Dieu, descendu du ciel comme une rosée, vrai Fils de la Vierge Marie, sorti comme une fleur de la terre de notre humanité, lequel se met en viande de suavité dans notre bouche et dans nos corps.

« Après l'avoir reçu, excitez votre âme à venir faire hommage à ce Roi de salut ; traitez avec lui de vos affaires intérieures. Considérez-le devant vous et en vous, où il s'est mis pour votre bonheur, faites-lui tout l'accueil qu'il vous sera possible, et comportez-vous tout le long du jour de telle sorte que l'on con-

naisse, en toutes vos actions, que Dieu est avec vous.

« Quand vous ne pouvez avoir le bonheur de communier réellement à la sainte messe, communiez au moins de cœur et d'esprit, vous unissant par des désirs ardents à la chair vivifiante du Sauveur.

« Votre grande intention dans la communion doit être de vous avancer, fortifier et consoler en l'amour de Dieu : vous devez recevoir pour l'amour ce que le seul amour vous fait donner.

« Le Sauveur ne peut être considéré en une action plus amoureuse ni plus tendre que celle de la communion en laquelle il s'anéantit, *pour ainsi dire*, se réduisant en *nourriture*, afin de pénétrer nos âmes et s'unir intimement au cœur et au corps des fidèles.

« Communiez souvent, et le plus souvent que vous pourrez, avec l'avis de votre Père spirituel, et croyez qu'à force d'adorer et de manger la beauté, la bonté et la pureté même en ce divin sacrement, vous deviendrez toute belle, toute bonne et toute pure. » (*Opuscules*, page 356. *Introd.* IIe partie, ch. XXI.)

RÈGLE DE CONDUITE PAR RAPPORT A LA SAINTE COMMUNION
QUE SAINT FRANÇOIS DE SALES
SE PRESCRIVIT ALORS QU'IL ÉTUDIAIT EN DROIT A PADOUE

1° *La sainte Communion.* — De si loin que je verrai une église, je la saluerai par ce verset de David : « Je vous salue, église sainte dont Dieu a « mieux aimé les portes que tous les tabernacles de

« Jacob. » De là, je passerai à la considération de l'ancien temple, et comparerai combien est plus auguste la moindre de nos églises que n'était le temple de Salomon, parce que, sur nos autels, le vrai agneau de Dieu est offert en hostie pacifique pour nos péchés. Si je ne puis entrer dans l'église, j'adorerai de loin le très-saint Sacrement, même par quelque acte extérieur, ôtant mon chapeau, et fléchissant le genou si l'église est proche, sans me soucier de ce que me diront mes compagnons.

« 2° Je communierai le plus souvent que je pourrai, par l'avis de mon confesseur; au moins ne laisserai-je point passer le dimanche sans manger ce pain sans levain, vrai pain du ciel; car comment pourrait m'être le dimanche un jour de sabbat et de repos, si je suis privé de recevoir l'auteur de mon repos éternel?

« 3° La veille du jour de la communion, je mettrai hors de mon logis toutes les immondices de mes péchés, par une soigneuse confession à laquelle j'apporterai toute la diligence requise pour n'être point troublé de scrupules; mais, d'autre part, j'éviterai l'inutilité des recherches curieuses et empressées.

« 4° Si je m'éveille la nuit, je donnerai de la joie à mon âme, disant pour la consoler dans les frayeurs nocturnes qui me travaillent : « Mon âme, pourquoi es-tu triste et pourquoi te troubles-tu ? Voici ton époux, ta joie et ton salut qui vient, allons au-devant, par une sainte allégresse et amoureuse confiance. »

« 5° Le matin étant venu, je méditerai la grandeur de Dieu et ma bassesse, et, d'un cœur humble et joyeux, je chanterai avec la sainte Église : O chose admirable! le pauvre et vil serviteur loge son Seigneur, le reçoit et le mange! là-dessus, je ferai divers actes de foi et de confiance sur les paroles de l'Évangile : «Si « quelqu'un mange ce pain, il vivra éternellement. »

« 6° Ayant reçu le très-saint Sacrement, je me donnerai tout à celui qui s'est donné tout à moi. J'abandonnerai d'affection toutes les choses du ciel et de la terre, disant : « Que veux-je au ciel? que me reste- « t-il sur la terre à désirer puisque j'ai mon Dieu qui « est mon tout? » Je lui dirai simplement, respectueusement, confidemment, tout ce que son amour m'inspirera, me suggérera, et me résoudrai à vivre selon la sainte volonté du maître qui me nourrit de lui-même.

« 7° Quand je me sentirai sec et aride à la sainte communion, je me servirai de l'exemple des pauvres, quand ils ont froid ; car, n'ayant pas de quoi faire du feu, ils marchent et font de l'exercice pour s'échauffer. Je redoublerai mes prières, et la lecture de quelque traité du très-saint Sacrement, que très-humblement et d'une ferme foi j'adore. Dieu soit béni ! »

AMOUR D'UN VIEILLARD POUR LA SAINTE COMMUNION.

Un jour que saint François de Sales distribuait la sainte communion dans une chapelle près de Tonon, un bon vieillard, qui avait communié le matin et

goûté tout le bonheur attaché à ce rapprochement ineffable du Créateur avec sa créature, se présenta de nouveau à la table sainte pour participer encore aux délices sacrées qui l'avaient rendu si heureux.

« Mon ami, lui dit le saint, ne vous ai-je pas déjà donné la communion ? Retirez-vous, on ne peut communier deux fois le même jour. — Ah ! mon Père, répondit le vieillard, puisque le bon Dieu y est, je vous prie de me le donner encore une fois : on est trop heureux dans sa compagnie. » François, admirant tant de simplicité, lui dit : « Allez-vous-en « maintenant, mon ami ; mais revenez demain, je « vous promets de vous donner votre Dieu une seconde « fois. » Le vieillard consolé fut fidèle au rendez-vous et eut le bonheur de recevoir son Dieu une seconde fois. (*Vie de saint François de Sales*, par M. Hamon, tome Ier, p. 179.)

DES FRUITS DE LA SAINTE COMMUNION.

« Considérez Notre-Seigneur lorsqu'il institua le très-saint Sacrement de l'autel, où il nous témoigne si admirablement la grandeur incomparable de son amour. Oh ! que ce fut un parfum infiniment suave que cet acte de dilection incompréhensible, lorsqu'il se donna pour nous, qui étions ses ennemis et qui lui causions la mort ! Ce fut vraiment alors qu'il nous fournit le moyen de parvenir à ce suprême degré d'union qu'il nous désirait, qui est d'être fait un avec lui, comme lui et son Père ne font qu'un ; car par

la réception du très-haut Sacrement de l'Eucharistie, nous serons faits une même chose avec Jésus-Christ, ainsi que le dit l'apôtre saint Paul. O bonté incomparable! que vous êtes digne d'être louée! Jusqu'où s'est abaissée la grandeur de Dieu pour chacun de nous! et jusqu'où veut-il nous élever! quel bienfait de nous unir si parfaitement à lui, qu'il nous rende une même chose avec lui!

« Ceux qui font bonne digestion corporelle ressentent une vigueur nouvelle dans tout leur corps par la distribution générale qui se fait de la nourriture en tous ses membres. Ainsi ceux qui font bonne digestion spirituelle ressentent que Jésus-Christ, qui est leur chair, s'épanche et se communique à toutes les parties de leur âme et de leur corps. Ils ont Jésus-Christ au cerveau, au cœur, à la poitrine, aux yeux, aux mains, en la langue, aux oreilles, aux pieds. Mais ce Sauveur, que fait-il partout par là? Il redresse tout, il purifie tout, il modifie tout, il vivifie tout; il aime au cœur, il entend au cerveau, il anime dans la poitrine, il voit aux yeux, il parle en la langue; et ainsi des autres: il fait tout en tout. Et alors nous vivons, non point nous-mêmes, mais Jésus-Christ vit en nous.

« O Dieu! quel bonheur que notre amour, en attendant l'union béatifique que nous aurons avec Notre-Seigneur au ciel, s'unisse par ce mystère si admirablement à lui! » (*Lettres de saint François de Sales.*)

SAINTE CHANTAL

Sainte Chantal naquit à Dijon, le 23 janvier 1572, de Bénigne Frémiot, président au parlement de Bourgogne, et de Marguerite de Berbisy. Au jour de son baptême, elle reçut le nom de Jeanne. Elle n'avait encore que cinq ans lorsqu'un seigneur, attaché à la secte de Calvin, ayant attaqué devant elle le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, elle lui adressa la parole avec vivacité et fit respecter, elle toute petite enfant, les droits de la foi catholique. « Vous ne croyez pas, lui dit-elle, que Jésus-Christ soit dans l'Eucharistie ? Cependant il a dit qu'il y était ; vous croyez donc qu'il est un menteur ? Si vous aviez donné un démenti au roi, mon père, en sa qualité de président au parlement de Bourgogne, vous ferait mourir. Que devez-vous attendre de Dieu, vous qui donnez un démenti à son Fils ? » Le calviniste, déconcerté, voulut éviter le combat en offrant à sa jeune antagoniste quelques petits présents. Animée d'un saint zèle, Jeanne les prend, et, les jetant au feu : « Voilà, dit-elle, comme les hérétiques brûleront dans l'enfer, parce qu'ils ne croient pas ce que Notre-Seigneur a dit. »

A l'âge de vingt ans, elle fut mariée au baron de Chantal. Devenue veuve à vingt-huit ans par suite d'un accident qui lui enleva son mari, blessé à mort par un faux coup de feu à la chasse, elle renonça bientôt à la vie du monde, se mit sous la direction de

saint François de Sales, qui la choisit pour fondatrice et première supérieure de l'ordre de la Visitation Sainte-Marie.

Après avoir vu cet ordre angélique répandu dans plusieurs de nos plus grandes cités de la France, elle rendit son dernier soupir à Moulins, le 13 décembre 1641.

Ses vertus, confirmées par les miracles les plus éclatants, lui ont mérité l'insigne honneur d'être placée parmi les saintes qu'honore l'Église.

ZÈLE DE LA MÈRE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT, FONDATRICE DE L'ORDRE DE LA VISITATION POUR LA DÉCORATION DES SAINTS AUTELS.

« Son zèle s'étendait encore à l'ornement des autels, s'employant d'ordinaire à faire des ouvrages pour ce sujet, dont elle a laissé quantité de marques, n'ayant pas seulement soin de ses monastères, mais encore des paroisses et des villages qu'elle savait en nécessité, pour lesquels elle faisait faire des corporaux et des custodes, tant elle aimait la beauté de la maison de Dieu.

« Si son respect était si grand pour la maison de Dieu, beaucoup plus pour celui qui l'habitait : elle avait tant d'amour et de révérence pour le saint Sacrement, qu'elle ne se lassait jamais de procurer des luminaires, ornements, bouquets et autres parures pour l'honorer de tout son pouvoir, gardant les fleurs qu'on en retirait avec grande dévotion : et dit un jour à une de ses sœurs qui lui demanda sa pensée

sur ce sujet : « Ma fille, la couleur et l'odeur sont la vie « de ces fleurs, je les mets devant le saint Sacrement « où peu à peu elles flétrissent, se passent et meurent. « Ainsi je désire que ma vie qui se va passer se fi- « nisse devant Dieu, honorant les mystères de la très- « sainte Église. » Puis, cette même sœur étant travaillée de quelques peines, elle lui donna un de ces bouquets, lui disant : « Mettez cela sur votre cœur, « en révérence du saint Sacrement, j'ai quelquefois « été guérie par ce remède. » Elle avait grande dévotion aux Litanies faites en l'honneur de cet ineffable mystère, surtout à ces deux versets : *Manna absconditum, mysterium fidei*, les répétant souvent avec beaucoup de ferveur : « Bon Sauveur, elles appren- « nent à vouloir vivre cachées, comme il est caché ; « donnez-leur l'intelligence, qu'ayant demandé d'être « reçues, elles ont demandé d'habiter dans la maison « du Seigneur ; faites-leur peser cette grâce au poids « du sanctuaire, leur donnant beaucoup de chaleur de « ce côté. »

AMOUR DE SAINTE CHANTAL POUR JÉSUS-CHRIST PRÉSENT SUR NOS AUTELS, DE SON AFFECTION POUR LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Si ce Dieu caché était exposé à la vue des fidèles, elle se tenait à genoux en sa divine présence, autant que ses occupations le lui pouvaient permettre, car elle ne s'y lassait jamais, prenant tout son plaisir en cette vie d'être auprès de ce divin Sauveur, en l'honneur duquel elle portait toujours en écrit une action

de grâces à Dieu, de l'avoir admise à la participation journalière de ce pain de vie, dont la familiarité ne lui engendrait jamais le mépris, ni la moindre négligence; au contraire, sa dévotion et son amour, croissant tous les jours, on eût pu dire qu'elle ne s'y unissait plus, mais qu'elle y était continuellement unie : elle avait une affection singulière pour assister à la sainte messe, n'y manquant jamais, quelques affaires qu'elle eût, et les jours de fêtes en entendait toujours deux à genoux. Ayant appris qu'un de ses monastères était en telle pauvreté, que les sœurs ne l'entendaient que les fêtes, elle leur envoya soudain de quoi payer un prêtre pour un an, avec prières que, si leur nécessité continuait, elles l'en avertissent, afin qu'elle leur fît encore la même assistance, protestant que jamais nécessité d'aucune maison ne l'avait tant touchée, et qu'elle sentait une douleur extrême de savoir des filles de la Visitation privées d'assister tous les jours à ce saint sacrifice de vie et d'amour.

Écrivant à une de ses religieuses qui allait faire une fondation, elle lui mandait : « Je vous supplie, ma « très-chère fille, que la première que vous fassiez « soit de mettre ordre à votre chapelle, afin que vous « ayez tous les jours la messe ; et si vous ne la pou- « viez avoir chez vous, allez l'entendre avec modestie « à l'église plus proche. Car c'est un grand soutien à « l'âme pour tout le reste de la journée, d'avoir été le « matin si près de son Sauveur, réellement présent à « ce divin sacrifice. » Elle honorait beaucoup les prê-

tres, se recommandant avec un grand respect à leurs prières, disant un jour que la promesse qu'un d'eux lui avait faite de se souvenir d'elle tous les jours à la messe, lui était plus chère que si tous les rois de la terre lui eussent promis de la couronner et de la faire souveraine du monde.

Une personne lui communiquant son intention de se faire servant d'église, elle répondit : « Voilà le plus grand et le plus digne dessein que vous puissiez jamais avoir, mais accompagnez-le de fortes résolutions de ne pas vivre en homme, si vous voulez faire un office plus relevé que celui des anges : on ne peut sans grand danger de son salut, servir le monde et l'autel. » Elle n'approuvait pas aussi qu'on multipliât beaucoup les communions dans les communautés, à cause des différentes dispositions, exhortant bien ses filles d'en bien profiter : « car, disait-elle, c'est une grande confusion à l'âme de recevoir Dieu si souvent, et ne pas vivre conformément à la divine viande dont elle se nourrit. »

SŒUR ANNE-JACQUELINE COSTE

DE L'ORDRE DE LA VISITATION SAINTE-MARIE.

DU BONHEUR QU'EUT ANNE-JACQUELINE COSTE DE SE CONFESSER A SAINT FRANÇOIS DE SALES ET DE COMMUNIER DE SA BONNE MAIN A GENÈVE, LORSQUE LE BIENHEUREUX Y ALLA POUR CONFÉRER AVEC L'HÉRÉSIARQUE BÈZE.

Ce grand apôtre, que d'un côté la justice de Dieu conduisait dans Genève pour la conviction et con-

damnation d'un impie, et que de l'autre côté sa bonté y envoyait pour la consolation de sa fidèle servante, vint descendre au logis où notre sœur Anne-Jacqueline servait. Elle le connut d'abord, et la joie de son cœur fut d'autant plus grande que ce jour-là était la troisième fête de Pâques, jour solennel dans l'Église, et qu'elle a compté depuis pour le plus heureux de sa vie.

L'homme de Dieu était accompagné de M. Antoine Favre, alors sénateur, et depuis premier président du souverain sénat de Savoie, célèbre par ses admirables écrits, et du sieur Georges Rolland. Ayant demandé une chambre pour se reposer, suivant la coutume du pays, la bonne Jacqueline prit cette occasion, et, feignant d'aller seulement lui rendre les services ordinaires que l'on rend dans les hôtelleries, elle lui dit avec un profond soupir : « Hélas ! monsieur, il y a longtemps que je demande la grâce à Notre-Seigneur de pouvoir vous parler ; dès ce moment que j'eus le bien de vous voir disputer contre le ministre et le convaincre dans la place du Moulard, Dieu me dit incessamment, dans le profond de mon cœur, que c'est de votre charité que je dois apprendre le chemin qu'il veut que je suive pour le servir et pour me sauver. Soyez le bienvenu, monsieur, et faites-moi la grâce de me dire ce que je dois faire pour bien servir Dieu et pour faire sa sainte volonté. » Elle ajouta : « Ne craignez point, monsieur, je suis catholique par la grâce de Dieu ; toute ma vie je l'ai été et je veux

l'être encore jusqu'à ma mort. » Notre vénérable fondateur, qui avait reçu le don du discernement des esprits, n'eut point de peine à connaître la sincérité de cette bonne âme. Il remercia Notre-Seigneur, qui lui faisait rencontrer une fille de Jérusalem dans le propre sein de Babylone ; il s'informa de l'état de sa conduite, et voulut savoir par quelle disposition de la divine Providence elle se trouvait engagée dans Genève. Elle lui raconta fidèlement sa vie, ensuite de quoi elle le pria de lui faire la grâce de l'ouïr en confession, en laquelle elle ouvrit son âme toute nue, suppliant ce sage directeur de lui dire la méthode qu'elle devait suivre pour servir fidèlement Notre-Seigneur. Le serviteur de Dieu admira la candeur, l'innocence et la simplicité de cette humble pénitente qui paraissait dans Genève comme un beau lis dans les épines ; il confirma son bon cœur dans le dessein de mourir plutôt mille fois que de renoncer à la foi ; et, lui ayant donné l'absolution sacramentelle, il lui demanda si elle ne désirait pas recevoir la sainte communion. A quoi elle répondit : « Hélas ! monsieur, ce serait bien ma consolation tout entière ; mais comment puis-je espérer ce bonheur, puisqu'il ne vous est pas permis de dire la messe dans Genève ? » La bonne fille s'imaginait qu'il fallait nécessairement entendre la messe pour être en disposition de participer à ces divins mystères, et ne savait pas que notre vénérable fondateur portait le saint Sacrement dans une boîte d'argent pendue à son cou, pour

communier les malades durant les deux premières années de sa mission dans le Chablais. Il fit entendre à cette fidèle servante qu'elle pourrait recevoir la sainte communion. Ayant tiré la petite boîte en laquelle était renfermé son trésor, il lui montra le très-saint Sacrement, qu'elle adora et qu'elle reçut avec une consolation indicible de son âme.

Deux circonstances doivent finir cette narration. La première, que ceux qui accompagnaient notre vénérable fondateur, étant alors par la ville, lui se trouvait seul avec Jacqueline, ainsi que Notre-Seigneur qui discourut très-longtemps des choses du ciel avec la Samaritaine, pendant que ses apôtres étaient dans la ville. Cette bonne fille se persuadant qu'il ne pouvait lui donner la communion si quelque clerc ne l'assistait, lui dit simplement : « Eh! monsieur, vous n'avez point ici de clerc, comment pourrez-vous faire? » Saint François de Sales lui dit avec un doux et affable sourire : « Ma fille, n'en soyez pas en peine; mon bon ange, qui est ici entre vous et moi, et le vôtre pareillement, qui est présent à votre côté, nous serviront de clercs; aussi bien est-ce l'office des anges d'assister autour de la sainte table. »

La seconde circonstance, c'est que le serviteur de Dieu rompit une particule de l'hostie pour la communier, lui ayant expliqué comme quoi le corps de Notre-Seigneur est tout entier également sous la moindre particule que dans l'hostie tout entière. Elle remarqua qu'il portait encore cinq hosties con-

sacrées, et il lui dit : « Ma fille, je suis obligé de vous donner seulement cette particule, sous laquelle vous ne recevrez rien moins que sous le tout, puisque votre Créateur et Rédempteur y est contenu réellement avec tous ses trésors et tous les mérites de sa sainte passion, et je réserve les autres hosties, parce que cinq bons catholiques, qui sont comme vous bien fidèles à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans Genève, attendent que je leur donne la sainte communion, ce que je ferai avec l'aide de Dieu. »

En vérité, si le disciple bien-aimé, reposant sur la poitrine de son divin maître, la nuit de la Cène, y apprit tous les secrets et tous les martyres de l'amour céleste, qui pourrait exprimer les suavités amoureuses et la pureté des lumières que notre Sauveur, reposant dans ce sacrement de l'amour, qui est aussi le mystère de la foi, l'appui de nos espérances et le gage de la gloire, répandait dans le cœur bien-aimé de ce nouvel évangéliste, dont la très-virginale poitrine lui servait tout à la fois de temple, d'autel et de tabernacle.

COMME LA SŒUR JACQUELINE CONVERTIT A LA FOI CATHOLIQUE SA MAÎTRESSE, ET TROUVA LE MOYEN DE LUI FAIRE RECEVOIR LES SACREMENTS DEVANT QUE DE MOURIR.

La maîtresse de Jacqueline étant tombée malade, cette fille admirable la servit environ l'espace de onze mois avec tant de soin, non-seulement pour le corps, mais, ce qui est le plus important, pour la guérison de

son âme, elle gagna tellement son affection et s'insinua si doucement dans son esprit, qu'elle prit la liberté de lui parler de la religion. Par la force des saintes raisons que Dieu lui donna, elle toucha enfin le cœur de cette femme, lui fit abjurer l'hérésie en secret, lui enseigna toutes les prières qu'elle savait selon l'usage de la sainte Église catholique, et, bref, Dieu conduisant son dessein, elle trouva le moyen de faire confesser plusieurs fois la pauvre malade.

Un jour, avec esprit de simplicité chrétienne, ayant entendu la messe à Annemasse, et ayant découvert à M. Henri Avrillon, curé de cette paroisse, comme quoi elle avait converti sa maîtresse, elle ajouta que cette bonne âme avait un très-grand désir de communier, mais que, par crainte de son mari, cette femme n'osant pas sortir de Genève, elle lui demandait une hostie consacrée pour la lui porter. En disant ces mots, elle présenta un beau mouchoir et bien blanc, assurant le curé qu'elle ne toucherait point l'hostie avec les mains, et la ferait recevoir avec très-grande révérence à sa chère maîtresse qui allait mourir. Mais le bon curé n'avait pas le pouvoir de lui remettre entre les mains, quoique très-pures, le trésor du ciel et de la terre. Jacqueline, bien affligée de voir sa maîtresse hors de l'espérance de recevoir le pain des anges, qui fortifie le juste en ce passage de la mort, eut recours à la sainte Vierge; elle lui demanda la faveur pour sa maîtresse languissante qu'elle reçût la sainte communion avant de mourir.

Elle fut singulièrement consolée peu de jours après. Notre-Seigneur, pour accomplir les desseins admirables de sa providence, voulut qu'un ambassadeur de France près les cantons de Suisse passât par la ville de Genève : il avait un aumônier à sa suite, personnage très-vertueux : et, comme ce bon seigneur était envoyé dans un pays pour la plus grande partie hérétique, son aumônier portait toutes les choses nécessaires pour dire la sainte messe.

Notre sœur Jacqueline, voyant cet ecclésiastique, fut inspirée de s'adresser à lui : elle lui découvrit son secret, et lui dit qu'il ne devait appréhender aucun péril en cette action; parce que, sa maîtresse étant si malade, elle avait la charge de veiller proche d'elle, et que durant le gros de la nuit, lorsque tous ceux du logis seraient endormis plus profondément, elle l'introduirait dans la chambre où il aurait tout le temps qu'il lui plairait pour entendre la confession de la pauvre malade, et de lui donner ensuite le viatique, qu'elle attendait pour achever son mortel pèlerinage.

Le bon ecclésiastique fut touché sensiblement d'une proposition à laquelle il s'attendait peu dans la ville capitale de l'hérésie. Considérant l'obligation où sont les prêtres d'assister les fidèles et de leur administrer les sacrements en cette extrémité, même au péril de leur vie, il répondit qu'il irait très-volontiers entendre la confession de la malade et lui administrer le sacrement de la pénitence; mais que, pour lui donner la

sainte communion, il n'était pas en son pouvoir, n'ayant point d'hostie consacrée, étant défendu de dire la messe dans Genève. Notre sœur Jacqueline, remarquant le zèle du charitable aumônier, ne se découragea point. « Monsieur, lui dit-elle, s'il vous plaisait, je trouverais bien un moyen pour vous faire dire la messe. »

Elle lui raconta comme quoi elle avait caché des soldats catholiques dans un vieille cave, et qu'il lui serait facile de dresser une table dans la même cave, de la couvrir de nappes bien blanches, selon qu'il ordonnerait, le plus promptement qu'il serait possible, et que des chandelles pourraient servir au lieu de cierges en cette nécessité où la charité de Notre Seigneur Jésus-Christ et celle du prochain devaient le presser à ne refuser point cette grâce. Le vertueux ecclésiastique admira de plus en plus la sagesse et l'infusion de l'esprit de Dieu sous la simplicité évangélique de cette servante : quelque péril qu'il remarquât en cette entreprise, il s'offrit à faire tout ce qu'elle lui proposait. Elle ne perdit pas un moment. Dans cette cave obscure, elle dressa promptement un autel pour offrir ce sacrifice que le Fils de Dieu voulut instituer la nuit, et qui est une Cène ou un banquet de lumière. Tous ceux du logis s'étant retirés dans leurs chambres pour dormir, Jacqueline avertit le charitable confesseur que l'heure était commode. Il trouva la nouvelle convertie dans de saintes impatiences de s'unir à son Dieu sur la terre par le Sacre-

ment de l'amour, et de recevoir réellement sous les espèces sacramentelles le corps précieux du Rédempteur qu'elle espérait d'aller voir bientôt sans voiles dans le ciel. Elle se confessa avec une grande contrition de cœur et douleur d'esprit des péchés de sa vie passée, et principalement de son obstination dans l'hérésie qu'elle abjura encore. Ensuite, son confesseur lui ayant donné l'absolution, alla tout du même pas célébrer la sainte messe dans cette cave où il trouva tout bien préparé. Un officier de la maison de l'ambassadeur l'accompagna pour lui servir la messe, et la chère sœur Jacqueline l'entendit.

Bon Dieu ! que cette cave obscure fut resplendissante et remplie de brillantes lumières durant le saint sacrifice ! trois seules personnes visibles y composaient le train de ce roi immortel, qui s'y offrait à son Père par les mains du prêtre; mais en vérité je crois qu'un million d'esprits de la milice céleste y accoururent pour en être les spectateurs et les admirateurs.

La messe étant achevée, le prêtre prit la sainte hostie, qu'il avait consacrée, et la porta révéremment dans un corporalier ; suivi de l'officier et de la dévote servante, il rentra dans la chambre de la bonne malade, et, lui ayant fait un discours succinct sur la grandeur du gage qu'elle recevait, elle renouvela sa profession de foi en la présence de ces trois personnes, et le prêtre lui donna le viatique du salut, qu'elle reçut avec des consolations inexprimables. Après

quoi l'aumônier et le vertueux officier, qui avaient les yeux baignés de larmes de joie, se retirèrent sans bruit. La dévote Jacqueline passa le reste de la nuit proche le lit de son heureuse maîtresse, à lui rendre les services nécessaires; et lorsque la maladie l'empêchait de dormir, elle l'entretenait du bonheur ineffable dont elle venait d'être faite participante.

LA MÈRE CLAUDE-AGNÈS JOLY

AMOUR DE MÈRE CLAUDE-AGNÈS POUR L'EUCHARISTIE.

La Mère Claude-Agnès Joli de la Roche, sixième religieuse de la Visitation Sainte-Marie d'Annecy, avait des tendresses particulières pour le mystère du très-auguste Sacrement de l'autel, elle le visitait souvent pour l'adorer et pour répandre son âme, à l'imitation de la mère de Samuel devant le Tabernacle, enivré de ce moût céleste qui germe les vierges. On l'a vue très-fréquemment, quoiqu'elle fît son possible pour se dérober aux yeux des créatures, humblement prosternée devant l'autel, répandant beaucoup de larmes et faisant un sacrifice de douleur et d'expiation pour adorer ce Dieu qui se présente à son Père comme une victime d'amour pour les hommes. A son visage enflammé, il était aisé de juger que le feu du pur amour avait allumé le bûcher de son cœur, et qu'il avait consumé entièrement toutes ses affections pour honorer la consommation des élus

accomplie en cet unique holocauste. Très-souvent elle demeurait ensuite des jours tout entiers sans boire ni manger, ne pouvant trouver aucun goût à nul aliment terrestre, après avoir goûté en esprit la suavité de ce pain des anges. (*Vie des premières religieuses de la Visitation, par la R. Mère de Chaugy.*)

LA MÈRE ANNE-MARGUERITE CLÉMENT

PREMIÈRE SUPÉRIEURE DU MONASTÈRE DE LA VISITATION SAINTE-MARIE DE MELUN.

De son ardeur pour la sainte communion. — Le Prophète-Roi, voulant décrire quelque chose de la noble passion que l'amour de Jésus-Christ allume dans le cœur des âmes fidèles et de ce désir empressé qu'il leur donne pour le Sacrement de nos autels, n'a pu, ce semble, s'en exprimer d'une manière plus propre que par ces paroles qu'il met dans leur bouche : « Comme le cerf altéré cherche les eaux des fon- « taines ; ainsi mon âme vous désire, ô mon Dieu ! » C'est l'idée la plus juste que l'on puisse donner de l'ardeur de cette fidèle amante de Jésus. Elle était si altérée des eaux vives, que son cœur courait à perte d'haleine vers les sources éternelles de l'Eucharistie pour se rafraîchir. Cette ardeur était si grande, que le P. Galice en rendit un jour ce témoignage : « Je « viens de quitter la Mère Clément avec un désir si « ardent de la communion de demain, que la nuit « lui va durer plus de vingt-quatre heures. » Si elle eût osé, elle eût demandé tous les jours la grâce de

recevoir Jésus-Christ, et l'on ne trouve rien de plus répété dans ses lettres que les expressions de son désir de ce pain de vie. Elle pressait sans cesse les personnes de qui elle dépendait de lui accorder des communions extraordinaires. La nuit qui précédait cet heureux jour, Notre-Seigneur lui laissait moins de repos, et son cœur transporté de joie ne pouvait plus se contenir. Voici quelques expressions que nous voyons dans ses lettres : « Mon âme a une « grande faim de son Dieu, et elle en est altérée, sur-« tout depuis qu'il lui a dit au cœur : Je suis le pain « vivant qui suis descendu du ciel : si quelqu'un « mange de ce pain, il vivra éternellement. Venez à « moi, vous tous qui êtes surchargés, et je vous sou-« lagerai. Buvez, mangez, et vous enivrez, mes bien-« aimés. » Je ne désire que de communier, car les désirs de mon Dieu sont d'être avec les enfants des hommes. » Une autre fois : « Je me sens si fort pres-« sée de recevoir mon Dieu, que je ne saurais sans cela « donner aucun rafraîchissement à mon cœur. »

Un jour de communion, Notre-Seigneur voulant augmenter ses grâces pour la mieux préparer à le recevoir, il usa de ces paroles du Cantique : « Ouvrez-« moi, ma sœur, ma belle, ma colombe, mon épouse, « car ma chevelure est chargée de rosée et des gouttes « de la nuit ; » pour lui faire comprendre le désir qu'il avait de se donner à elle, après avoir passé toute la nuit en attente, comme l'époux à la porte de sa bien-aimée. Ces paroles produisirent en elle un amour

ardent et une humiliation profonde de se voir traitée si honorablement par son souverain Seigneur, lequel, continuant de la favoriser, sanctifia son cœur pour le rendre plus digne de le recevoir, et lui dit : « Tu es « ma bien-aimée puisque je t'ai communiqué mes « secrets. Tu es ma sœur par la charité fraternelle « qui règne entre nous deux. Tu es ma colombe par « la pureté de ton âme, et tu es mon épouse par les « grands dons que je t'ai faits. » « Mais comment, ô « mon Dieu, répliqua-t-elle, pourrai-je être votre « épouse, n'ayant que de la pauvreté et de la mi- « sère? » A quoi le divin époux répondit : « Ne comptes- « tu pour rien les trésors que j'ai mis en toi ? » Et il lui fit ensuite le tableau des grâces générales et particulières qu'il lui avait faites, lui enseignant que la beauté que l'épouse apporte à son Époux ne sont autres que les dons de sa libérale bonté.

Pour l'ordinaire, elle sentait dans la bouche une douceur de miel les jours de communion. Un jour, ayant éprouvé le goût d'un parfum excellent, comme il lui arrivait quelquefois, elle fit effort pour éloigner cet effet sensible par des actes formels. D'autres fois, elle sentait sa bouche pleine de feu, ce qui lui causait même de la douleur à la langue, pendant que la sainte hostie était dessus. Ce qu'elle considérait comme un signe sensible que Dieu exauçait la prière qu'elle lui avait faite de purifier sa langue, afin qu'elle ne proférât pas une seule parole qui ne fût à sa gloire. Après une communion, elle reçut une réprimande de Jésus-

Christ sur ce qu'elle donnait quelquefois la liberté à ses puissances de se joindre à d'autres objets qu'à lui, ce qui la fit fondre en larmes sans qu'elle s'en aperçût ; ses larmes coulaient doucement pendant qu'elle écoutait ce reproche.

Voulant, une nuit, réciter le psaume *Miserere* pour purifier son cœur avant la communion, quand elle fut au verset *Cor mundum crea in me*, *Deus*, le Père céleste se présenta à son esprit en lui disant qu'il voulait lui créer un cœur tout nouveau et une âme toute nouvelle, dans laquelle il ne laisserait aucun empêchement à sa demeure en elle, parce qu'il voulait toujours y habiter, et ensuite il lui parut que les trois divines personnes entrèrent dans ce cœur qu'elles tenaient ouvert, et qu'après l'avoir purifié et sanctifié elles y répandirent une nouvelle charité. Elle entendit qu'elles se disaient: « Nous voici en possession de « ce cœur que nous avons créé derechef; il n'y a plus « d'obstacle à notre séjour. » Et Dieu, s'adressant à elle, lui dit : « Vois comme tu contiens tout en toi ; « tu possèdes tout avec moi : tu as la toute-puissance « avec le Père, la sagesse avec le Fils, et la bonté avec « le Saint-Esprit. Vois donc combien ce cœur est « riche, c'est parce qu'il est notre demeure. »

La plus grande partie des grâces qu'elle a reçues lui ont été données à la communion.

Se trouvant un jour pressée d'un désir ardent de communier, et n'osant le faire parce que la Communauté ne communiait pas, Notre-Seigneur, voulant la

consoler, lui dit : « Que veux-tu davantage? Ne suis-« je pas avec toi? ma présence ne peut-elle pas te « servir de nourriture? » Elle y acquiesça humblement et demeura dans la paix.

Quelque ardeur qu'elle eût pour ce pain des anges, elle en portait la privation avec une humble résignation. Le Père Galice le lui ayant refusé un samedi saint, il lui demanda si elle n'en était pas fâchée, elle lui répondit : « O mon Père! comment pourrais-je m'en « fâcher? j'en suis trop indigne. Je ne veux que ce « que vous voulez, quoique d'ailleurs je brûle de faire « de mon cœur un tombeau vivant à ce Dieu mort. »

Elle était si pénétrée de respect pour cet auguste Sacrement, qu'elle se tenait toujours à genoux en sa présence, quoiqu'elle y demeurât très-longtemps de suite et dans un parfait recueillement. A moins que d'une nécessité indispensable, elle ne perdait aucune messe qu'on disait dans notre église, et elle assistait à ce grand sacrifice avec une attention et une ferveur qui en inspirait aux âmes les plus froides. Dans ses maladies, elle n'avait de plus rude mortification que d'en être privée, demandant sans cesse qu'on lui permît de se lever, quoiqu'elle fût très-mal, afin d'avoir la consolation de l'entendre; et, lorsque cette grâce lui était refusée, elle tâchait d'y suppléer, faisant dans son lit l'exercice spirituel qu'elle aurait fait au chœur, en s'unissant à la Communauté pour participer aux fruits de ce divin sacrifice avec plus d'avantage.

SŒUR ANNE-SÉRAPHINE BOULIER

PENSÉES DE SŒUR ANNE-SÉRAPHINE BOULIER, RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE-MARIE, PAR RAPPORT A LA SAINTE EUCHARISTIE.

L'œil de la foi découvre les beautés de Jésus-Christ voilé. — La sainte Eucharistie est le grand mystère de notre foi, parce que Jésus-Christ y est si petit, ou plutôt si anéanti, sous les espèces sacramentelles, en tout ce qui est de Dieu et de l'homme, qu'il faut une lumière de foi vive et pénétrante pour le découvrir dans ce néant; mais c'est là que l'âme, éclairée des lumières célestes, trouve cet amant divin infiniment aimable sous les voiles de son amour. Elle y découvre de nouveaux motifs de l'aimer. Si l'œil de la foi y contemple tout ce que le ciel a de plus beau, ce cœur y goûte tout ce que la gloire a de plus doux.

Heureux le regard qui, sous ses voiles, a vu Jésus dans l'éclat de sa gloire! Heureux celui qui, pénétrant jusque dans le cœur de Jésus même, apprend par les dispositions de ce cœur amoureux celles qu'il demande à son tour du nôtre pour le recevoir dignement.

Aimer pour bien communier. — Sans eau, on ne fait rien à la pénitence ; sans feu, on ne fait rien à la sainte communion ; l'eau lave l'âme de ses taches, le feu embrase le cœur du divin amour. On ne saurait donner plus de complaisance à Jésus-Christ que de

jeter son précieux corps dans le feu qu'il a apporté du Ciel en terre, et qu'il veut être allumé dans tous les cœurs. Il se plaît dans les flammes d'un cœur aimant, et jamais il ne répand dans l'âme ses rosées de bénédiction avec plus d'abondance que lorsqu'il trouve l'âme plus embrasée. O jeunes cœurs! si vous voulez apprendre à bien communier, apprenez à bien aimer! Un cœur sans amour est indigne de recevoir un Dieu d'amour. C'est l'amour qui vous le livre, que l'amour donc vous le fasse recevoir.

Une bonne communion dispose à une meilleure. — Ce regard pénétrant d'une foi vive sur le Bien-Aimé voilé, ce goût délicieux de la manne divine, allume les saintes ardeurs dans le fond de l'âme fidèle, et lui donne une faim et une soif qui ne sauraient se satisfaire qu'en buvant le sang et en mangeant la chair adorable de Jésus-Christ. Le cerf altéré a moins d'empressement à courir aux fontaines que l'âme de recevoir ce sang adorable dont la vertu secrète altère toujours plus l'âme saintement altérée. Une bonne communion dispose à une meilleure, et ce pain quotidien donne une force invincible à une âme toujours affamée et toujours satisfaite.

Jésus se fait voir dans la sainte hostie. — Il sait, le souverain amant, que le cœur de son épouse, ou plutôt toute son âme, est attachée à lui sous les voiles de la sainte hostie, dans laquelle il séjourne par sa glorieuse et réelle présence, qui met le ciel sur les autels de la terre. C'est là qu'elle lui présente mille

beaux sacrifices, et qu'elle souhaiterait d'attacher et de consumer en holocauste avec son cœur les cœurs de toutes les créatures. Je sais que, s'apercevant du bon cœur de son épouse et de ses yeux attachés sur ce Sacrement d'amour, il eut assez de complaisance, par une faveur singulière, de tirer pour ainsi dire les voiles qui cachaient ses beautés glorieuses, et d'apparaître à cette âme tout brillant de gloire, à travers les nuages qui le couvraient, lui faisant sentir au cœur, par cette vue, les douceurs du ciel. Cela s'est fait ; mais le comment, je ne le sais pas ; tout ce que je puis dire, c'est qu'il semble que ces lumières fassent cesser la foi, et laissent dans l'âme comme un savoir de ce grand mystère de foi.

LA MÈRE LOUISE-EUGÉNIE DE FONTAINE

LA VÉNÉRABLE MÈRE LOUISE-EUGÉNIE DE FONTAINE, RELIGIEUSE DE LA VISITATION SAINTE-MARIE, EXHORTE A LA COMMUNION FRÉQUENTE UNE DE SES AMIES.

Une dame de qualité qui prenait ses conseils la vint voir un jour, mais si affligée, qu'elle fondait en larmes. Notre Mère, qui compatissait aux personnes affligées, lui dit : « Madame, est-ce la perte que vous venez de faire de monsieur votre mari qui vous met en cet état? » Non, dit la dame, ce sont des embarras de conscience que me donne le livre de la fréquente communion; car il ne permet pas qu'on s'approche de l'Eucharistie, jusqu'à ce qu'on s'y

sente préparée par des dispositions angéliques, et, crainte de faire des péchés mortels, je suis résolue de ne plus communier qu'une fois l'an. Cependant ce que mon confesseur, qui est un jésuite, m'a dit, et vous aussi, sur ce sujet, m'embarrasse, m'excitant à la fréquente communion. »

Voici la réponse que la Mère Eugénie lui fit : « Madame, je ne connais pas le livre dont vous me parlez ; je sais seulement qu'il est condamné. Mais si Notre-Seigneur veut que nous jugions de l'arbre par les fruits, le trouble de la conscience n'est pas l'effet de l'esprit de Dieu, et la résolution d'éloigner votre communion jusqu'à Pâques n'est pas celui de l'Eglise, qui nous conjure par les entrailles de la miséricorde de Dieu de nous en approcher souvent. Encore qu'elle désire fort cette préparation angélique, elle a pourtant déclaré que l'épreuve nécessaire que saint Paul demande pour cela consiste à l'exemption du péché mortel, par une bonne confession, tâchant de rendre sa dévotion actuelle au temps de la sainte communion. Les oraisons catholiques que les heures fournissent sont propres à cela. Ainsi, madame, quittez cette lecture qui vous embarrasse, retenez les sentiments de l'Église, et la fréquente communion vous sera très-utile. Il faut oser faire ce qui plaît à Notre-Seigneur, et trembler à la vue de ce qui lui déplaît. »

SAINT VINCENT DE PAUL

Vincent de Paul, ce héros de la charité, qui devait ranimer au commencement du dix-septième siècle le zèle du clergé par ses conférences et ses retraites ecclésiastiques, évangéliser les villes et les campagnes par lui-même et par ses enfants, faire porter le flambeau de la foi en Afrique et en Asie, le père des pauvres et des orphelins, le créateur de cet admirable institut des filles de la Charité, par qui tant de malades sont secourus et consolés, le fondateur des prêtres de la mission, naquit en 1576, au village de Poy, dans le diocèse de Dax, en Gascogne. Il passa son enfance dans la petite ferme que faisaient valoir son père et ses frères, occupé à garder les troupeaux. Son père, ayant découvert en lui un esprit pénétrant et solide, joint aux plus belles qualités du cœur, l'envoya à l'âge de douze ans, dans la ville de Dax, étudier chez les Pères Cordeliers. Ses talents, sa conduite exemplaire, le signalèrent bientôt à ses maîtres, qui le destinèrent à l'état ecclésiastique. Il fut ordonné prêtre en 1600. Peu de temps après, alors qu'il s'était embarqué pour aller recueillir un petit legs de quinze cents francs, il fut pris par des pirates, qui le vendirent à Tunis. Ayant converti son maître, qui était apostat, il rentra en France avec lui. C'est alors qu'il fonda ces grandes œuvres qui ont immortalisé sa mémoire. Il avait atteint sa quatre-vingt-

cinquième année lorsqu'il s'éteignit, comme une lampe qui n'a plus d'huile. Ce fut le 27 septembre, à Paris, dans la maison de Saint-Lazare, que sans fièvre, sans effort, il rendit à Dieu son âme. Il fut béatifié par Benoît XIII le 21 août 1729, et canonisé par Clément XIII en 1742.

DE LA DÉVOTION DE SAINT VINCENT DE PAUL ENVERS LE TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

Cette dévotion de saint Vincent de Paul se manifestait par le profond respect avec lequel il se tenait dans les églises où reposait ce sacrement très-adorable, et par la grande affection qu'il avait pour ces saints lieux que Jésus-Christ honore de sa présence.

« J'ai remarqué, dit un de ses contemporains, que lorsqu'il était en prière devant le saint Sacrement, on pouvait aisément reconnaître à son extérieur la véritable et sincère dévotion de son intérieur; il se tenait toujours prosterné à deux genoux, avec une contenance si humble, qu'il semblait qu'il se fût volontiers abaissé jusqu'au centre de la terre pour témoigner davantage son respect envers la majesté de celui qu'il reconnaissait présent. Et certes, en considérant cette modestie respectueuse qui paraissait sur son visage, on eût pu dire qu'il voyait de ses yeux Jésus-Christ : et la composition de son extérieur était si dévote et si religieuse, qu'elle était capable de réveiller la foi la plus endormie, et donner aux plus insensibles

des sentiments de piété envers cet adorable mystère. »

L'affection particulière qu'il avait pour les lieux honorés de cette divine présence était telle, que les jours auxquels il n'était pas si fort embarrassé d'affaires, ou obligé de sortir de la maison, on le voyait aller à l'église, où il demeurait devant le très-saint Sacrement tout le temps qu'il pouvait avoir de libre, et quelquefois plusieurs heures. Dans les affaires épineuses et difficiles, il recourait, comme Moïse, à ce sacré tabernacle pour y consulter l'oracle de la vérité. On l'a vu souvent, quand il recevait des lettres qu'il prévoyait contenir la nouvelle de quelques bons ou mauvais succès en chose importante, s'en aller derrière le grand autel de Saint-Lazare, et là, la tête nue, les genoux en terre, il ouvrait et lisait ses lettres en présence de Notre-Seigneur. Et un jour, comme on lui eut présenté une lettre dans la cour du Palais, à Paris, se doutant qu'elle lui annonçait une nouvelle fort importante pour la gloire de Dieu, quoiqu'il fût incommodé de ses jambes, il ne laissa pas de monter l'escalier pour aller à la chapelle du Palais, où repose le saint Sacrement, et, l'ayant trouvé fermée, il se mit à genoux à la porte, et en cet état il fit la lecture de sa lettre.

Quand il sortait de la maison de Saint-Lazare, il allait premièrement se prosterner aux pieds des tabernacles pour demander à Notre-Seigneur Jésus-Christ sa bénédiction ; et, aussitôt qu'il était de retour, il se rendait à la chapelle pour présenter ses hommages

à ce divin Maître, lui rendre compte de ses démarches, le remercier des grâces qu'il avait reçues, et s'humilier profondément des manquements dont il aurait pu se rendre coupable.

Dans ses voyages, il avait la coutume, quand il passait dans les villages, de s'arrêter, de descendre de cheval pour aller visiter et adorer Notre-Seigneur résidant dans les églises qu'il rencontrait sur son passage; et si l'église était fermée, il se prosternait à la porte, et adorait Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lorsqu'il arrivait dans un endroit où il devait s'arrêter, soit pour dîner, soit pour y coucher, avant toute autre chose, il allait à l'église rendre ses hommages au très-saint Sacrement.

Dans ses grandes maladies, lorsqu'il ne pouvait ni marcher ni se soutenir pour célébrer la sainte Messe, il avait la dévotion de commùnier tous les jours ; dans ses communions journalières, il y apportait de si grandes dispositions et témoignait un tel respect et un si grand amour envers Celui qu'il adorait et recevait dans ce sacrement, qu'il semblait comme transporté et ravi hors de lui-même. Parlant un jour à la Communauté des effets que ce divin sacrement opère en ceux qui le reçoivent avec les dispositions convenables, il dit : « Ne ressentez-vous pas, mes frères, ne ressentez-vous pas le feu de l'amour divin brûler dans vos poitrines quand vous avez reçu le corps adorable de Jésus-Christ dans la communion ? » C'était de l'abondance de son cœur que sortaient ces paroles, qui fai-

saient connaître les délices ineffables qu'il goûtait à la sainte table.

Il exhortait souvent les siens à la communion fréquente, et il n'approuvait pas qu'on s'éloignât de la table eucharistique sans grande raison. Une personne de grande piété qui prenait souvent ses conseils, s'étant abstenue de recevoir cet adorable sacrement, pour quelque peine intérieure qui lui était survenue, il lui écrivit le même jour : « Vous avez un peu mal fait de vous être aujourd'hui retirée de la sainte communion pour la peine intérieure que vous avez ressentie. Ne voyez-vous pas que c'est une tentation, et que vous donnez par ce moyen prise à l'ennemi de ce très-adorable sacrement? Pensez-vous devenir plus capable et mieux disposée de vous unir à Notre-Seigneur en vous éloignant de lui? Oh! certes, si vous aviez cette pensée, vous vous tromperiez grandement, et ce serait une pure illusion. »

Une autre fois, parlant à sa communauté sur le même sujet, il leur dit « qu'ils devaient demander à Dieu qu'il lui plût de leur donner le désir de communier souvent; qu'il y avait sujet de gémir devant Dieu, et de s'attrister de ce qu'on voyait cette dévotion se refroidir parmi les chrétiens, et qu'en partie les opinions nouvelles en étaient la cause. » Sur quoi, s'entretenant avec le supérieur d'une sainte compagnie et avec un autre qui était grand directeur des âmes, et leur ayant demandé s'ils voyaient autant de monde que par le passé se présenter à leurs confes-

sionnaux, et fréquenter la sainte communion, ils lui avaient répondu : « Qu'il s'en fallait beaucoup, et que le nombre en était notablement diminué; que l'eucharistie était pourtant le pain quotidien que Notre-Seigneur voulait qu'on lui demandât, et que c'était la pratique des premiers chrétiens de communier tous les jours; mais que ces nouveaux venus en avaient détourné un grand nombre de personnes; que ce n'était pas merveille si on les écoutait, parce que la nature y trouvait son compte, et que ceux qui suivaient ses inclinations embrassaient volontiers de nouvelles opinions qui semblaient les soulager, en les déchargeant du soin et de la peine qu'il y a de se mettre et de se maintenir dans les dispositions requises pour recevoir dignement et fréquemment la sainte communion. » Il ajouta qu'il avait connu une dame de condition et de piété, laquelle, ayant par le conseil de ses directeurs continué longtemps à communier les dimanches et jeudis de chaque semaine, et que s'étant mise depuis entre les mains d'un confesseur qui suivait cette nouvelle doctrine, par je ne sais quelle curiosité et affectation de la plus grande perfection, il l'avait détournée de cette sainte pratique, ne la faisant communier au commencement qu'une fois en l'espace de huit jours; puis il l'avait remise à la quinzaine, ensuite au mois, etc., et qu'après avoir demeuré huit mois dans ce relâchement, faisant un jour réflexion sur elle-même, elle s'était trouvée dans un état très-déplorable, toute pleine d'imperfection et

sujette à commettre un grand nombre de fautes, à se plaire dans la vanité, à se laisser emporter à la colère, à l'impatience et à ses autres passions, et enfin tout autre qu'elle n'était avant cet éloignement de la sainte communion : de quoi étant extrêmement étonnée et touchée : « O malheureuse ! dit-elle en pleurant, en quel état est-ce que je me trouve maintenant ? D'où est-ce que je suis déchue, et où est-ce qu'aboutiront tous ces désordres et emportements ? Mais d'où m'est arrivé un si malheureux changement ? C'est sans doute d'avoir quitté ma première conduite, et d'avoir écouté ces nouveaux directeurs, qui sont si pernicieux, puisqu'ils produisent de si mauvais effets, comme je le connais par ma propre expérience. O mon Dieu qui m'ouvrez les yeux pour le reconnaître, donnez-moi la grâce de m'en dégager entièrement ! » Après quoi, s'étant séparée de ces nouveaux directeurs et ayant renoncé à leurs dangereuses maximes, qui l'avaient détraquée et presque perdue, elle se remit par des conseils plus salutaires dans ses premières pratiques ; et, fréquentant comme auparavant les sacrements avec les dispositions requises, elle y trouva le repos de sa conscience et le remède pour tous ses défauts.

Saint Vincent de Paul se servait de cet exemple pour exhorter à la fréquente et digne réception de ce très-saint sacrement, dans lequel Notre-Seigneur nous donne, non-seulement une abondance de grâces, mais aussi la source de toutes les grâces, qui n'est autre que lui-même.

M. OLIER

Monsieur l'abbé Jean-Jacques Olier, curé de Saint-Sulpice, fondateur de la congrégation des prêtres de Saint-Sulpice, vint au monde à Paris, le 20 septembre 1608. Il fut ordonné prêtre en 1633, et se livra au ministère des missions dans l'Auvergne et le Velay. Nommé coadjuteur de Châlons-sur-Marne, par Louis XIII, il ne put se résigner à accepter cette dignité, et il résolut d'établir une compagnie qui se consacrerait à l'éducation des jeunes ecclésiastiques. Il commença l'exécution de ce projet, qui a eu de si grands résultats pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, en 1641, à Vaugirard. Il s'était adjoint pour l'exécution de ce projet des prêtres non moins distingués par leur science théologique que par leurs vertus sacerdotales. Devenu curé de Saint-Sulpice de Paris l'année suivante, sans cesser d'être supérieur du séminaire, il employa ses prêtres suivant leur vocation, assignant aux uns les soins du ministère extérieur dans la paroisse, chargeant les autres de former de jeunes ecclésiastiques aux fonctions et aux connaissances de leur état. Tous vivaient en communauté, sous la direction de monsieur l'abbé Olier, qui portait avec un zèle infatigable le double fardeau qu'il s'était imposé. C'est à lui que l'on doit la fondation de la magnifique église de Saint-Sulpice, dont la reine mère, d'Autriche, posa la première pierre en

1646. Il bâtit en même temps son séminaire près de la même église. Ses travaux et ses austérités lui attirèrent des infirmités précoces, et il mourut dans son séminaire, le 2 avril 1657, ayant été visité dans sa dernière maladie par saint Vincent de Paul, avec lequel il était lié d'une étroite amitié. Il jouissait d'une grande réputation de capacité et de vertu.

LE PÈRE CONDREN PORTE M. OLIER A FAIRE HONORER LE TRÈS-SAINT SACREMENT.

« Mon défunt directeur, M. de Condren, ce divin personnage, cet intérieur admirable, cet homme apostolique, ce vrai portrait de Jésus-Christ, m'a dit souvent que je devais avoir une très-grande dévotion au très-saint Sacrement de l'autel, et travailler à la répandre, et c'est en effet ce qui a été constamment mon unique souhait. Je désirais être pain, pour être converti en Notre-Seigneur ; comme aussi d'être de la nature de l'huile, pour pouvoir toujours me consumer devant le très-saint Sacrement, et je me souviens que lorsque j'arrivais tard de la campagne à Paris, et que j'allais, selon ma coutume, saluer Notre-Seigneur à Notre-Dame, trouvant les portes fermées, au moins je me consolais en regardant au dedans, au travers des fentes des portes, et, voyant les lampes allumées, je disais : Hélas ! que vous êtes heureuses de vous consumer toutes à la gloire de Dieu et de brûler perpétuellement pour l'éclairer ! J'ai toujours eu le désir de pouvoir contribuer à faire connaître Notre-Sei-

gneur, surtout au très-saint Sacrement. Ce devrait être l'occupation de tous les prêtres ; et je dis un jour à M. de Foix : Ne voulez-vous pas m'aider à former des prêtres du très-saint Sacrement, c'est-à-dire, qui portent partout la dévotion due à cet adorable mystère ? »

LA DÉVOTION AU TRÈS-SAINT SACREMENT, MOYEN DE RENOUVELLEMENT POUR UNE PAROISSE.

« Dieu, dit M. Olier, veut renouveler la piété, non par des prédications ou des miracles, qui sont plutôt les moyens dont il se sert pour établir la religion ; mais par la dévotion au très-saint Sacrement de l'autel. Le dessein du Fils de Dieu, en venant sur la terre, a été de communiquer aux hommes sa vie divine, afin de les rendre semblables à lui ; il commence cette transformation par le baptême, il l'augmente par la confirmation, mais il l'achève et la perfectionne par la très-sainte Eucharistie, l'aliment divin qui nous donne réellement sa propre vie et ses sentiments, qui nous met en participation de son intérieur adorable, et nous fait une même chose avec lui : *Qui manducat meam carnem, in me manet et ego in eo.* Il s'est mis au très-saint Sacrement, pour continuer ainsi sa mission jusqu'à la fin du monde, et aller, par ce moyen, dans tous les coins de la terre former à son Père *des adorateurs* qui publient sa gloire, et *l'adorent en esprit et en vérité.* C'est là qu'il est source de vie divine, qu'il est ce vase immense, et cet océan sans fond, de

la plénitude duquel nous sommes tous sanctifiés. Par le très-saint Sacrement, il veut remplir les prêtres de son esprit et de sa grâce, et convertir les âmes par eux. C'est ce qui me fait défaillir et tomber en langueur, tant sont vifs et véhéments les désirs que je ressens de voir le très-saint Sacrement révéré par les prêtres. Le prêtre qui est assidu à l'honorer, à l'invoquer et à le supplier pour les peuples, obtiendra tôt ou tard leur conversion. Il est impossible qu'étant assidu à la prière, et demeurant ainsi devant le très-saint Sacrement de l'autel, il ne communie aux sentiments, à la ferveur, à l'efficace de Notre-Seigneur, pour toucher, éclairer et convertir ses peuples. Car la vertu de Jésus-Christ ressuscité, qui habite maintenant dans l'Église, avec un zèle tout embrasé pour la gloire de son Père, doit produire de tels effets. Hélas ! Seigneur, si vous vouliez me multiplier en autant d'endroits qu'il y a d'hosties dans le monde, pour y vivre et y mourir, pour y consumer mes jours et ma vie, que je serais heureux ! Je meurs de douleur, de voir que Notre-Seigneur ne soit point honoré au très-saint Sacrement, ni par les prêtres, ni par les peuples. (*Mémoires de M. Olier.*)

Ne pouvant se consumer lui-même dans les flammes de l'amour, devant Notre-Seigneur présent au saint tabernacle, et étant obligé par sa charge de se répandre de toutes parts, il faisait brûler continuellement, aux deux côtés de l'autel, deux cierges pour le représenter. Toutes les fois qu'il sortait du presby-

tère, il ne manquait jamais d'entrer à l'église pour adorer Notre-Seigneur, et de choisir ensuite les rues où, sans s'écarter beaucoup de son chemin, il devait rencontrer plus d'églises ; et, avant de rentrer à la maison, il le visitait de nouveau.

Toutefois, dans l'église de Saint-Sulpice, il n'y avait qu'une seule lampe, quoique le très-saint Sacrement reposât toujours à l'autel principal et à celui de la chapelle de la sainte Vierge située derrière le chœur. Un ecclésiastique de cette paroisse ayant un jour insinué dans son prône qu'il était à désirer qu'il y eût une lampe devant chacun de ces autels, ce jour-là même, un pieux paroissien en offrit une d'argent du prix de soixante écus ; et un autre, touché de cet exemple, donna deux lampes de même matière, et du prix de six cents écus chacune. Toutes les trois furent placées devant le maître-autel. M. Olier, dans une exhortation aux dames de la paroisse, en prit occasion de leur dire que, puisqu'il y avait sept lampes allumées devant l'arche d'alliance, et sept esprits devant le trône de Dieu, il serait à souhaiter qu'il y eût aussi sept lampes qui brûlassent jour et nuit devant le trône qu'il s'était choisi dans cette église. A peine l'exhortation fut-elle terminée, que ces dames résolurent d'ajouter quatre lampes pour compléter ce nombre. La princesse de Condé en offrit une de mille écus, trois autres dames se réunirent pour en donner deux de six cents écus chacune, et M. Olier voulut en donner une de la même valeur. Lorsqu'on les vit

brûler devant le maître-autel, chacun, dit M. du Ferrier, honora la religion des bienfaiteurs et leur munificence. Le vertueux paroissien qui avait offert la première, considérant la disproportion de la sienne, et pressé d'un mouvement de piété, demanda permission de la retirer, et d'en mettre une de six cents écus à la place de celle qui, semblable au grain de sénevé, ou au petit levain de l'Evangile, avait produit toutes les autres.

AMOUR DE M. OLIER POUR LA SAINTE COMMUNION.

Au printemps de l'année 1654, M. Olier se trouvant encore souffrant, les médecins lui conseillèrent d'aller prendre les eaux de Bourbon. Il regarda leur invitation comme un ordre de Dieu, et, quoiqu'il fût assuré que son mal ne le quitterait qu'à la mort, il obéit avec la simplicité d'un enfant. Pendant ce voyage, qu'il ne put faire qu'à petites journées, il ne laissa passer aucun jour sans recevoir la sainte Eucharistie. Comme il y avait des difficultés de lui procurer cette consolation, les hôtelleries étant quelquefois éloignées des églises, on lui proposa de s'en abstenir pour quelques jours. « Hélas! répondit-il, ôtez-moi tout, pourvu que vous me laissiez la sainte communion, la seule consolation qui me reste. » Ces paroles et l'accent avec lequel il les prononça touchèrent si vivement ceux qui l'accompagnaient, que, sans s'arrêter davantage aux difficultés, ils trouvèrent le moyen de le satisfaire tous les jours.

Dans un autre voyage qu'il fut obligé de faire pendant la même maladie, on le laissa une fois sans communier ; et il passa toute la journée dans l'abattement et la tristesse. Un ecclésiastique, qui en avait été étonné, ne le fut pas moins le lendemain de le voir surabonder de joie ; et comme on ne remarquait pas en lui de ces sortes d'inégalités, il ne put s'empêcher de lui en témoigner sa surprise. M. Olier avait communié ce jour-là : « Le moyen de n'avoir pas de joie, répondit-il, lorsqu'on a en soi-même celui qui est la voie, la vérité et la vie. » A Bourbon, pour n'être pas privé de cette grâce, il obtint des pères Capucins une chambre dans leur couvent, tout auprès d'une chapelle où il entendait la sainte messe et communiait aux heures qui lui étaient les plus commodes.

(*Vie de M. Olier*, par M. de Bretonvilliers.)

LA SŒUR BOURGEOYS

La sœur Bourgeoys, née à Troyes le 17 avril 1620, fondatrice de la congrégation de Notre-Dame, à Villemarie, Montréal, dans le Canada, avait une tendre dévotion pour l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Chaque fois qu'elle s'approchait de la sainte table, le feu sacré qui embrasait son âme, rejaillissant sur ses sens extérieurs, elle avait peine à modérer les impressions sensibles de cette sainte ardeur, comme nous le lisons de plusieurs grandes servantes de Dieu,

entre autres de la mère Agnès de Jésus, obligée alors d'entr'ouvrir sa robe et même de mettre sur sa poitrine des serviettes mouillées pour se donner quelque soulagement. Mais une faveur plus extraordinaire encore, et qui enivra la sœur Marguerite Bourgeoys des plus ravissantes consolations, ce fut une apparition sensible de Notre-Seigneur dans la sainte Eucharistie, sous la forme d'un enfant, comme de l'âge de trois ans et d'une beauté incomparable, grâce dont la sœur Agnès avait aussi été honorée. L'année 1650, le jour même de l'Assomption de Marie, car il semblait que Dieu, pour l'attacher de plus en plus à sa divine mère, se plût à choisir le jour de ses fêtes pour la combler de ses plus précieuses faveurs ; le jour donc de l'Assomption, fête principale de la congrégation externe, le très-saint Sacrement était exposé selon l'usage, elle fut désignée pour rester en adoration en sa présence pendant la procession qu'on faisait ce jour-là. Après avoir demeuré quelque temps humblement prosternée devant Notre-Seigneur, plus encore d'esprit que de corps, elle se sentit portée à lever les yeux vers la sainte hostie, et dans ce moment elle aperçut la merveille dont nous parlons. Il n'est pas donné au langage humain d'exprimer les opérations de Dieu dans les âmes, lorsqu'il daigne les favoriser ainsi de visions célestes. Tout ce que nous pouvons dire de celle que reçut la sœur Marguerite dans cette occasion, c'est que la vue ravissante de l'enfant Jésus, en lui faisant éprouver les impres-

sions les plus douces et les plus ineffables du saint amour, lui inspira en même temps un tel dégoût pour les beautés trompeuses et corruptibles de la terre, que, quoique déjà elle fût remplie pour elles d'un souverain mépris, dès ce moment elle ne vit plus dans leurs attraits que des piéges de Satan et des amorces empoisonnées du péché. Enfin, comme ferait un ange du ciel s'il venait sur la terre habiter dans un corps mortel, elle n'usa plus désormais qu'avec contrainte et dégoût des choses les plus nécessaires de la vie ; et c'était précisément la disposition où Dieu voulait, par une si insigne faveur, faire entrer cette grande âme pour la rendre capable d'exécuter les desseins qu'il allait lui manifester en l'appelant au Canada.

Arrivée au Canada, elle y fonda l'établissement de la communauté de Notre-Dame, à Villemarie, y bâtit une chapelle et se vit au comble de ses vœux par la possession assurée du très-saint Sacrement au milieu de ses sœurs. Alors sœur Marguerite ne mit point de bornes à sa reconnaissance envers la bonté divine ; elle rédigea une formule d'actions de grâces que nous rapporterons ici comme un monument, tant de sa propre religion envers l'adorable mystère de la très-sainte Eucharistie que de celle qu'elle s'efforçait d'inspirer à ses sœurs. Comme voilà que notre Dieu, le Souverain de tous les êtres, le Créateur du ciel et de la terre et de toutes choses, a bien voulu prendre une place dans cette maison, dans laquelle on célèbre la sainte Messe, on fait la sainte communion, les con-

fessions et toutes les autres dévotions permises, je ne trouve point de termes pour lui rendre des actions de grâces pour tous les bienfaits que nous avons reçus de sa majesté divine, spécialement de cette mémorable faveur de le posséder au très-saint Sacrement de l'autel. Tout ce que nous pouvons faire est que sa bonté ayant agréé que la sainte Vierge soit notre institutrice, nous nous servions de ce moyen pour nous acquitter envers lui, afin que, nous mettant toutes en la compagnie de cette divine mère et en celle des neuf chœurs des anges, nous ramassant toutes comme autant de petits filets mis ensemble et bien unis, nous tâchions, en reconnaissance des bienfaits de Dieu, et avec le secours de sa grâce, l'intercession de la sainte Vierge et des saints anges, de remplir les obligations de notre état dans l'éducation des enfants.

(*Vie de la sœur Bourgeoys.*)

JEANNE-MARIE DE LA CROIX

DES DÉLICES QUE JEANNE-MARIE DE LA CROIX, FRANCISCAINE, GOUTAIT DANS SES COMMUNIONS.

« C'était dans la sainte communion que Jeanne goûtait les plus douces joies. De même que la fleur au printemps étale ses plus riches couleurs, et exhale ses parfums les plus odorants à l'aube du jour, de même aussi c'était lorsque son Sauveur venait la réchauffer de sa divine présence que les sentiments les plus suaves inondaient son cœur comme une divine rosée.

Un souffle divin faisait épanouir toutes les fleurs dont la grâce embellissait son âme, et son corps lui-même, participant aux impressions que l'esprit de Dieu produisait en elle, nageait au sein des plus pures délices. Son être tout entier se fondait et s'écoulait dans cette fournaise d'amour, d'où elle sortait toujours plus nette et plus pure, toujours plus belle et plus agréable à son divin Époux. Elle communiait régulièrement tous les jours, à moins qu'il n'y eût quelque empêchement particulier, d'après l'ordre exprès de son Dieu, disait-elle. Son zèle à recevoir son Dieu-Sauveur était si grand, que rien ne pouvait la retenir, ni le mauvais temps, ni les inondations, ni les autres empêchements de cette sorte. Sa devise était : « La vie ou la mort, peu m'importe, pourvu que je possède mon Sauveur. » « Lorsqu'on me refuse le corps de Jésus-Christ, avait-elle coutume de dire, je n'ai plus la force nécessaire pour soutenir ce corps terrestre. Tous les anges du ciel descendraient-ils vers moi, ce ne serait pas encore assez ; ce que je désire, ce dont je suis affamée, c'est Dieu seul. Il n'y a que lui qui puisse combler le vide de mon cœur : ni la terre, ni les anges, ni les saints, ne sauraient le faire. »

Lors même qu'elle était gravement malade, elle se faisait porter à la sainte table, et c'était dans la réception du corps et du sang de Jésus-Christ qu'elle trouvait un remède et un adoucissement à ses maux.

« Je pouvais à peine attendre la lumière du jour,

raconte-t-elle. A peine avais-je entendu sonner la messe pendant laquelle je devais communier que mon âme était aussitôt assaillie de la joie la plus vive, tout mon corps tremblait d'amour; tantôt je devenais immobile et comme pétrifiée par les délices spirituelles dont mon âme était inondée; tantôt, au contraire, je me livrais aux transports de la joie la plus vive, j'étais ivre de bonheur, et ma joie se communiquait à tous ceux qui étaient présents. Puisque je vous possède, ô mon doux Jésus! disait-elle alors qu'elle avait reçu la sainte communion, puisque je vous possède! mon doux Jésus! je veux vous introduire en ma maison, dans le fond le plus intime de mon âme. Je veux vous aimer autant que vous avez été aimé sur la terre; je vous aime plus que la mère la plus tendre n'aime son petit enfant; je vous aime comme la sainte Vierge Marie vous a aimé, lorsque dans les plus doux moments de sa félicité maternelle elle vous pressait sur son sein.»

Jésus lui disait alors au fond de son âme: «Je suis à toi, je suis à toi, je suis à toi! Vois, je brûle chaque fois du désir de me communiquer à toi; et plus je me donne à toi, plus je désire de me donner de nouveau. Je suis après chaque communion comme un voyageur dévoré de soif à qui l'on présente une goutte d'eau, et qui, après l'avoir reçue sur ses lèvres, est altéré davantage encore. C'est ainsi que je languis toujours après le moment de me donner à toi.» Alors quelques soupirs, quelques murmures d'amour, s'échap-

paient de sa poitrine. « Mon âme est à vous, ô mon Dieu ! disait-elle; à vous est mon cœur, à vous est mon corps; je vous ai donné mille fois tout ce que j'ai. O âmes, continuait-elle d'un ton plus haut, Dieu seul, Dieu seul ! il n'y a que lui qui puisse remplir notre cœur. Où voulez-vous aller hors de lui ? il n'y a de repos qu'en lui, lui seul est l'abri de notre âme. O mon doux amour ! Soupirait-t-elle, vous avez pénétré jusqu'à la moelle de mon cœur ; vous me tourmentez et me ravissez en même temps ; je ne tiens plus à la terre, mon être tout entier s'est écoulé dans le vôtre. Oui, s'écriait-elle, tout en moi est anéanti. Je n'ai plus ni âme, ni cœur, ni corps. Il n'y a plus rien de créé en moi; le feu de votre amour m'a comme desséchée et absorbée, je ne vis plus qu'en vous. La vie de cette terre n'a plus pour moi que des larmes et des soupirs, et je languis après vous de l'amour le plus ardent, ô mon Bien-Aimé ! Souffrir pour vous est ma seule et unique consolation. »

Elle communiait tous les jours et faisait chaque soir à Dieu cette prière : « O Dieu ! que ne puis-je me réveiller à chaque minute de cette nuit, pour vous louer comme vous le méritez ! » (*Vie de Jeanne Marie de la Croix*, par Bède Weber.)

SAINT PACIFIQUE

Saint Pacifique naquit à San-Severino, en l'année 1653. Ses parents n'étaient pas moins illustres par

la noblesse de leur naissance que par leur vie vertueuse et le soin qu'ils avaient d'élever leurs enfants dans les voies de la piété et de la vertu. Il fut baptisé sous le nom de Charles-Antoine, qu'il conserva jusqu'à son entrée dans l'ordre de Saint-François, dont il devint une des gloires par ses vertus héroïques. Il mourut à l'âge de soixante-huit ans, le 24 septembre 1721. Béatifié par Pie VI, il fut canonisé par Grégoire XVI.

Ce grand saint était si pénétré de vénération et de respect en présence de Jésus-Christ résidant dans nos tabernacles, que, malgré les plaies qu'il avait à ses jambes, il avait coutume de se jeter à deux genoux toutes les fois qu'il passait devant l'autel où le saint Sacrement reposait. Il y restait paisible et immobile, comme s'il eût été insensible à la douleur, et même, lorsque la maladie le retenait au lit, il se levait fréquemment pour aller à l'église, aux pieds du bien-aimé de son âme, d'où il était rappelé par la voix de ses supérieurs, auxquels il ne manquait jamais d'obéissance, qui lui commandaient de rester au lit ; où, se frappant la poitrine et donnant libre carrière aux sentiments que son cœur ne pouvait plus contenir, il remplissait ceux qui l'entouraient d'admiration et d'amour pour Dieu. C'était surtout dans l'auguste sacrifice de la messe que se manifestaient sa foi et sa profonde vénération. Ses soupirs étaient entendus de tous et ses larmes coulaient par torrents. On venait de loin pour être témoin de sa piété et de son amour

pour Dieu, qui débordaient de toutes parts. Un grand nombre de personnes l'ont vu, pendant la célébration des saints mystères, élevé de plusieurs doigts au-dessus de la surface des degrés de l'autel; il demeurait dans cette posture, agité d'un tremblement extraordinaire, l'espace d'un *credo* et même de plusieurs heures, comme l'atteste le procès de sa béatification, de sorte qu'il fallait un ordre du supérieur pour le rappeler à sa position naturelle. Il s'arrêtait de temps en temps comme ravi en extase; car il goûtait alors les douceurs et les joies de la présence de son bien-aimé Jésus dans l'auguste Sacrement.

Pendant la communion et surtout pendant la réception du calice, il sentait son âme pénétrée des célestes délices que procure le pain des anges à ceux qui en mangent; et ensuite, jusqu'au moment où il retournait à la sacristie, son visage, habituellement pâle et décoloré, était empreint d'une vive fraîcheur. (*Vie de saint Pacifique*, par Son Éminence le cardinal Wiseman.)

MARIANNE DE JÉSUS

La bienheureuse Marianne de Jésus, que sa pureté angélique a fait surnommer le Lis de Quito, vint au monde le 31 octobre 1618, à Quito, capitale de la république de l'Équateur. Régénérée dans les eaux du saint baptême, elle fit présager dès sa plus tendre enfance à quelle sublime sainteté elle devait s'élever

avec le secours de la grâce divine. Sa candeur, son innocence, son ardent amour pour Dieu, sa tendre dévotion envers la Vierge immaculée, sa prière continuelle, la rendaient l'objet de l'admiration de tous ceux qui la connaissaient. A l'âge de dix ans, sans entrer dans une congrégation religieuse, elle fit les trois vœux simples de chasteté, de pauvreté et d'obéissance ; jusqu'à la mort elle les garda dans toute leur perfection. L'incendie d'amour divin dont elle était dévorée prit en elle un accroissement nouveau lorsqu'elle s'approcha pour la première fois de la table eucharistique et reçut le corps sacré de Jésus-Christ. Le zèle du salut des âmes la consumait, elle brûlait du désir d'aller évangéliser les nations assises aux ombres de la mort. Mais Dieu se contenta de ses désirs; il fit échouer le dessein qu'elle avait formé d'aller dans ces contrées y porter la lumière évangélique. Alors plus que jamais elle se renferma dans la solitude qu'elle s'était faite, torturant par de cruelles austérités sa chair virginale; méditant la nuit et le jour les grandes vérités de la foi ; repassant dans son esprit les horribles souffrances de la passion et de la mort de Jésus-Christ son divin époux ; se nourrissant chaque jour du pain des anges. Enfin, après avoir persévéré avec une constance héroïque dans ce genre de vie jusqu'à sa vingt-septième année, elle rendit son dernier soupir le 26 mai 1645, et s'envola aux noces très-pures de l'Époux céleste, après lesquelles elle avait tant soupiré. Le 7 du mois d'octobre 1850,

le saint-père Pie IX la béatifia solennellement.

Ce fut à l'âge de huit ans que Marianne fit sa première communion. La grâce à laquelle elle avait été si fidèle l'avait élevée bien au-dessus de son âge; elle n'avait de l'enfance que l'innocence et la simplicité. Aussi son confesseur jugea-t-il qu'on ne devait pas la traiter comme une enfant ordinaire; après l'avoir interrogée il découvrit des trésors de grâces cachés dans cette âme, si extraordinaires, qu'il crut devoir lui annoncer que bientôt elle aurait le bonheur de participer à la nourriture des anges.

Marianne, au comble de ses vœux, redoubla de ferveur pour se préparer à cette grande action. Enfin le Jour tant désiré arriva, et il lui fut donné de recevoir son Dieu, à qui elle offrait les lis de l'innocence mêlés aux roses du martyre volontaire de ses mortifications.

Après une fervente action de grâce, Marianne rentra chez elle ; elle appela ses deux nièces, Marie et Jeanne, et, avec une expression de bonheur qui donnait à ses traits angéliques une nouvelle beauté, elle leur recommanda d'avoir, à l'avenir, un grand respect pour son âme et pour sa langue elle-même, sur laquelle l'Agneau sans tache venait d'être déposé. Depuis cet heureux moment, elle eut pour elle-même le respect que l'on a pour les choses saintes, persuadée qu'elle ne s'appartenait plus, mais qu'elle devait sans réserve son âme et son corps à Dieu, à Jésus, qui les avait consacrés par sa présence.

Elle avait goûté le don céleste; loin d'en être rassasiée,

elle devint plus que jamais affamée de ce divin aliment; elle se mit à supplier son confesseur de lui permettre de nouveau de s'en nourrir; il se rendit aux instances de la sainte enfant : il lui accorda de s'approcher de la table eucharistique les dimanches et les jours de fête. Elle s'y disposait par le sacrement de pénitence, par la mortification et la prière ; ou plutôt sa vie tout entière n'était qu'une préparation et une action de grâce continuelle. Ainsi chaque communion était pour elle un degré qui la rapprochait de Dieu et qui, suivant l'expression du prophète royal, la faisait monter de vertu en vertu.

Mais, sa faim du pain eucharistique croissant en elle avec l'amour de la perfection, le P. Gamacho, de l'ordre de la Compagnie de Jésus, son confesseur, crut devoir l'admettre à la communion quotidienne.

Quand elle avait communié, un reflet de la lumière qui inondait son âme rejaillissait sur son corps. Son confesseur a déclaré qu'il lui arrivait alors d'avoir peine à la reconnaître, tant elle lui paraissait transfigurée.

C'était surtout pendant l'exposition des quarante heures qu'elle témoignait son ardent amour pour le sacrement de l'autel. Dès le point du jour, elle se rendait à l'église, et elle y demeurait jusqu'à six heures du soir sans prendre aucune nourriture. Tout ce temps, elle le passait à genoux, immobile, le voile baissé, tellement absorbée en Dieu, que ses compagnes ne pouvaient obtenir d'elle une seule parole

lorsqu'elles lui parlaient ou la touchaient pour l'avertir de leur départ. Venait-on de la part de son confesseur lui dire de s'asseoir, elle obéissait à l'instant.

Le Père Gamacho étant absent, le père jésuite qui confessait la bienheureuse Marianne, n'approuvant pas la communion quotidienne de cet ange de la terre, lui ordonna de se contenter pendant quelques jours de la communion spirituelle. La bienheureuse obéit sans répliquer ; mais elle ne tarda pas à être saisie d'une fièvre violente qui donna bientôt des inquiétudes sérieuses à sa famille, et qui résista à tous les remèdes.

Le nouveau directeur, soupçonnant la véritable cause de cette fièvre mystérieuse, vint visiter la malade, et, pour la consoler, il lui dit en se retirant : « Demain je vous attends à l'église pour vous donner la sainte communion. » Le lendemain, fête de saint Jean-Baptiste, à cinq heures et demie du matin, Marianne de Jésus était à la porte de l'église, attendant que le sacristain vînt ouvrir. Le Père, qui l'avait vue la veille, ne pouvait en croire ses yeux. Mais elle l'assura qu'elle n'avait pas eu à faire un grand effort et qu'elle n'avait plus de fièvre. La communion de ce jour acheva de la guérir, au grand étonnement du médecin et de toutes les personnes de la maison. (*Vie de la B. Marianne de Jésus*, par le P. de Regnon.)

Pendant les sept dernières années de sa vie, la

bienheureuse Marianne ne vécut que par un miracle continuel. Elle ne mangeait plus d'aliment terrestre, la sainte communion était son unique nourriture. Un jour, une de ses amies lui demanda comment elle pouvait vivre sans manger. « Que tu es simple! lui dit alors la bienheureuse : Ne vois-tu donc pas que je vais tous les jours à l'église et que j'y mange un agneau tout entier, avec sa chair et ses os ? N'est-ce pas assez pour me soutenir ? »

SAINTE VÉRONIQUE GIULANI

ABBESSE FRANCISCAINE

Sainte Véronique prit naissance le jour de la fête de saint Jean l'évangéliste de l'année 1660, à Mercatello, dans les États de l'Église. Elle reçut au saint baptême le nom d'Ursule. Dès sa plus tendre enfance, elle donna des présages de sa sainteté future. Elle avait environ quatre ans lorsqu'elle perdit sa mère. Comme on lui apportait le saint viatique, elle le vit entouré de tant de lumière, qu'elle courut vers le prêtre qui le portait dans ses mains, et lui demanda de la manière la plus pressante à le recevoir. Pour l'apaiser, on lui dit qu'il n'y avait que cette hostie, mais elle répliqua aussitôt qu'il pouvait bien rompre une partie de l'hostie destinée à sa mère et la lui donner. « J'y recevrai Notre-Seigneur tout entier, aussi bien que dans chaque morceau d'un miroir brisé, je vois ma figure tout entière. » Le prêtre

n'ayant pas satisfait son désir, aussitôt que sa mère eut communié, elle s'élança sur son lit en criant : *Oh! qu'on vous a donné de quoi de bon !* Puis, approchant sa bouche des lèvres de sa mère : *Oh ! quel parfum, quelle odeur du ciel !*

La mère d'Ursule avait cinq filles ; se sentant près de mourir, cette sainte femme les fit approcher de son lit : « Mes enfants, leur dit-elle, promettez-moi d'honorer, en souvenir de votre mère, les cinq plaies de Notre-Seigneur. » Elle les leur partagea donc, et Ursule eut la plaie sacrée du côté divin, la plus rapprochée du cœur, et par où s'écoulent sur le monde des trésors intarissables d'amour.

Ursule fit sa première communion à l'âge de dix ans. Après avoir reçu Notre-Seigneur, elle se sentit intérieurement embrasée d'un feu qu'elle n'avait point éprouvé, et qui continua à la dévorer à son retour même à la maison ; de sorte que, s'imaginant que c'était un effet ordinaire produit dans tous ceux qui communient, elle demanda à ses sœurs, dans toute la simplicité de son cœur innocent, combien de temps cela durait ordinairement ; mais, s'étant aperçue, à leur air de surprise, que c'était une grâce spéciale qu'elle avait reçue de son Sauveur, elle n'en parla plus et tâcha de recevoir le Sacrement d'amour aussi fréquemment que possible.

« Les jours de communion, disait-elle, toutes mes délices étaient de rester autour d'un autel que j'avais élevé dans ma chambre ; quoique je ne susse ce que

c'était que l'oraison, mon esprit était tout recueilli en Dieu ; il me semblait voir et sentir Dieu présent dans mon cœur ; une lumière intérieure me montrait l'inconstance des choses humaines ; je me trouvais portée à tout quitter, je ne connaissais rien de bon que Dieu. Aussi bien j'avais le monde à dégoût, et, après mille difficultés, je pus me consacrer à Dieu et devenir son épouse. »

Lorsqu'elle eut le bonheur d'être religieuse, le Seigneur Jésus la combla de mille extraordinaires faveurs.

Quand elle communiait, au moment où Jésus entrait dans son âme, elle entendait ce divin Sauveur lui adresser les paroles les plus tendres et les plus affectueuses. « Impossible, dit-elle, de décrire tous les effets produits dans le cœur durant la sainte communion ; qu'il suffise de dire qu'il est la chambre et le palais du Dieu de la charité. Mais le cœur brûle plus que jamais quand il voit qu'il est le temple de la très-sainte Trinité ; et lorsque Jésus entre dans mon âme, j'entends vraiment ces mots: *Ave, templum totius Trinitatis* (Salut, temple de toute la Trinité). Mon cœur semble se dilater, s'ouvrir et brûler de telle sorte, que parfois j'ai cru y entendre une mélodie et une musique céleste qui me ravissait hors de moi-même. »

Elle mourut le 9 juillet de l'année 1727. Béatifiée par Pie VII, elle fut canonisée par Grégoire XVI.

LÉONARD DE PORT-MAURICE

Le bienheureux Léonard, appelé de Port-Maurice du nom de sa patrie, petite ville située sur les côtes du pays de Gênes, naquit de parents très-vertueux, le 20 décembre 1676. Dès sa plus tendre enfance, il montra une propension si grande pour tous les exercices de la piété chrétienne, que dès lors on put prévoir qu'un jour le jeune Léonard serait un grand saint. A l'âge de dix-sept ans, il entra dans l'ordre de Saint-Bonaventure, ou des mineurs observantins. Il y devint un modèle achevé de la perfection chrétienne et religieuse. Après avoir reçu le sacerdoce, il se consacra au ministère de la prédication évangélique. Pendant quarante-quatre ans, on le vit parcourant l'Italie, s'efforçant de ramener à Dieu les âmes égarées, et répandant partout une ardente dévotion envers Jésus-Christ et l'auguste Marie. Il avait le cœur si brûlant d'amour pour Jésus et Marie, que ces noms si doux étaient continuellement sur ses lèvres. Il les faisait inscrire sur le frontispice des maisons, comme des gages assurés de salut. Il donna cent deux missions en Italie, et établit dans les principales villes l'Adoration perpétuelle du très-saint Sacrement. Tant de mérites, tant d'héroïques vertus, l'avaient rendu digne du ciel. Il s'endormit dans le Seigneur à la soixante-quatorzième année de son âge, le 26 novembre 1751. Le pape Pie VI le béatifia le 14 juin 1796.

Pour l'affermissement de notre foi, non moins que pour exciter notre piété, citons quelques passages de ses instructions sur l'Eucharistie.

1° NÉCESSITÉ DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE POUR APAISER LA COLÈRE DE DIEU.

« Que deviendrait le monde, si le monde était privé de la lumière du soleil ? Hélas ! il n'y aurait plus que ténèbres, horreur, stérilité et misère affreuse. Et si le monde était privé de la sainte messe, qu'en serait-il de nous ? Infortunés mortels, privés de tous les biens, comblés de tous les maux, nous serions en butte à toutes les foudres de la colère de Dieu. Il en est qui s'étonnent en voyant le changement qui s'est opéré, en quelque sorte, par rapport au gouvernement de ce monde. Autrefois le Seigneur se faisait appeler le Dieu des armées, il parlait à son peuple du milieu des nuages et la foudre à la main, et de fait il le châtiait selon toute la rigueur de sa justice. Pour un léger sentiment d'orgueil auquel David se laissa aller en faisant le dénombrement de son peuple, il envoya une peste si cruelle, qu'en peu d'heures elle causa la mort de soixante-dix mille personnes. Pour un simple regard trop curieux ou peu respectueux des Bethsamites sur l'arche sainte, il en fit périr plus de cinquante mille. Et maintenant voilà qu'il tolère avec patience, non-seulement la vanité et les légèretés, mais même les crimes les plus révoltants, les scandales les plus monstrueux, les blasphèmes les plus horribles dont

se rendent coupables un grand nombre de chrétiens.

« Comment donc cela se fait-il ? Pourquoi une telle conduite? Nos ingratitudes seraient-elles plus excusables qu'elles ne l'étaient autrefois? C'est tout le contraire. Elles sont bien plus criminelles, à raison des bienfaits immenses dont nous avons été comblés. La raison véritable d'une si étonnante clémence de la part de Dieu, c'est la sainte messe, dans laquelle l'Agneau sans tache s'offre sans cesse au Père éternel comme victime pour expier les péchés des hommes. Voilà le soleil qui réjouit la sainte Église, qui dissipe les nuages et rend la sérénité au ciel. Voilà l'arc-en-ciel qui apaise les tempêtes de la divine justice. Pour moi, je suis convaincu que, sans la sainte messe, le monde, à l'heure qu'il est, serait déjà abîmé sous le poids immense de tant d'iniquités. Le saint sacrifice de la Messe, voilà le puissant levier qui le soutient. Concluez de là combien ce sacrifice de l'Agneau sans tache nous est nécessaire.

« Mais ce serait peu, si à l'occasion nous ne savions pas en profiter. Pour cela, lorsque nous assistons à la sainte messe, nous devrions imiter l'exemple du célèbre Alphonse d'Albuquerque. Ce fameux conquérant des Indes orientales, se voyant avec son armée en péril de faire naufrage, à cause d'une violente tempête, prit un petit enfant dans ses bras, et, le tenant élevé vers le ciel : « Si nous sommes pécheurs, « dit-il, cette petite créature du moins est exempte « de péché. Ah ! Seigneur, pour l'amour que vous

« portez à cet être innocent, pardonnez aux cou-
« pables. »

« La prière d'Albuquerque fut entendue, la vue de ce petit innocent toucha le cœur de Dieu : la mer se calma, et la crainte d'une mort déjà imminente fit place dans ces cœurs abattus à la joie la plus vive.

« Eh bien ! que pensez-vous que fasse le Père éternel, lorsque le prêtre, élevant l'hostie sainte entre le ciel et la terre, lui présente l'innocence sans tache de son divin Fils? Il est impossible que sa compassion résiste au spectacle attendrissant de cet agneau immaculé. Il oublie toutes nos iniquités, il ne sait plus que nous aimer et nous bénir toujours ! »

2° DE L'HONNEUR ET DE LA GLOIRE QUE LE SAINT SACRIFICE REND A DIEU.

« Le cœur dévoué de l'amour de Dieu et du désir de sa gloire, une vierge chrétienne s'écriait souvent :
« O mon Dieu ! ô mon Dieu ! que je voudrais avoir
« autant de cœurs et autant de langues qu'il y a de
« feuilles sur les arbres, d'atomes dans l'air, de gout-
« tes d'eau dans la mer, pour vous aimer et vous
« louer autant que vous le méritez. Oh ! que n'ai-je
« en mon pouvoir toutes les créatures pour les dépo-
« ser à vos pieds, afin que toutes se consumassent
« d'amour pour vous, pourvu que je vous aimasse
« moi-même plus qu'elles toutes ensemble, plus
« même que les anges, plus que les saints, plus que
« le paradis tout entier. » Un jour qu'elle se livrait à

ces transports avec la plus vive ardeur, elle entendit le Seigneur lui répondre : « Consolez-vous, ma fille, « par une seule messe que vous entendez avec dévo- « tion, vous me rendrez toute la gloire que vous « souhaitez, et infiniment plus encore. »

« Que cette proposition ne vous étonne point! Jésus-Christ notre divin Sauveur, n'est pas seulement homme, mais Dieu véritable et tout-puissant, donc, lorsqu'il daigne s'abaisser sur l'autel, il rend à l'adorable Trinité, par cet anéantissement divin, une gloire, un honneur infini ; et par conséquent nous qui concourons avec lui à offrir l'auguste sacrifice, nous contribuons aussi à rendre à Dieu, par son entremise, des honneurs, une gloire, d'un prix infini. »

« O richesses immenses du saint sacrifice de la messe. Comprenez bien cette vérité, dit saint Bernard, en entendant ou en célébrant une seule messe, on peut mériter plus que celui qui consacrerait toute sa fortune à soulager la misère des pauvres, plus que celui qui s'en irait en pèlerinage jusqu'au bout du monde, qui visiterait avec la plus grande dévotion les sanctuaires de la terre sainte, de Rome, de Notre-Dame de Lorette. La raison de cette affirmation, dit le docteur angélique, c'est que dans un seul sacrifice de la messe sont renfermés tous les fruits, toutes les grâces, tous les trésors que le Fils de Dieu a répandus avec tant d'abondance sur la sainte Église, son épouse, par le sacrifice sanglant de la croix. »

3° EXEMPLES D'ILLUSTRES PERSONNAGES QUI METTAIENT LEUR BONHEUR A ENTENDRE LA SAINTE MESSE

« Qui s'étonnerait maintenant en voyant les plus illustres personnages assister tous les jours au saint sacrifice de la messe !

« Le grand Constantin ne se contentait pas d'entendre la messe tous les jours dans son palais : lors même qu'il marchait à la tête de ses armées, et jusqu'au milieu des camps, il était suivi d'un autel portatif et ne manquait aucun jour de faire célébrer les saints mystères. C'est son éminente piété qui lui valut les victoires signalées qu'il remporta sur ses ennemis. Lothaire, empereur d'Allemagne, observa constamment la même pratique ; à la guerre comme en temps de paix, dans son palais comme sous la tente, il voulut tous les jours entendre jusqu'à trois messes.

« Le pieux roi d'Angleterre, Henri III, en entendait également trois tous les jours, à la grande édification de toute sa cour. Sa dévotion fut récompensée de Dieu même, temporellement, par un règne de cinquante-six ans.

« Mais pour mettre en évidence la piété des monarques catholiques anglais et leur assiduité à entendre la sainte messe, il n'est pas nécessaire de recourir aux siècles passés ; il suffit de jeter les yeux sur cette grande âme dont la ville de Rome n'a pas encore fini de pleurer la perte, je veux dire la pieuse

reine Marie-Clémentine. Cette princesse, comme elle a eu la bonté de me le dire, maintes fois, faisait ses plus chères délices d'assister au saint sacrifice ; aussi entendait-elle chaque jour le plus de messes qu'elle pouvait. Et elle y assistait immobile, à genoux, sans coussin ni appui ; on l'eût prise pour une statue de la Piété. Une assistance si fervente au saint sacrifice embrasa tellement son cœur d'amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, que chaque jour elle voulait se trouver présente à trois ou quatre saluts du saint Sacrement, qui avaient lieu dans des églises différentes.

« Oh ! que de larmes cette vertueuse dame ne répandit-elle pas pour obtenir de pouvoir rassasier la faim qu'elle éprouvait du pain des anges ! faim si dévorante, qu'elle la faisait languir nuit et jour. C'est que son cœur se sentait constamment transporté là où elle avait fixé son amour. Et cependant Dieu permit que ses puissantes instances ne fussent pas exaucées, et il le permit, afin de rendre son amour plus héroïque, ou plutôt afin d'en faire une martyre de ce saint amour. Car c'est cette privation qui accéléra sa mort. J'en ai la preuve évidente dans la dernière lettre qu'elle m'écrivit, alors qu'elle était mourante. Toujours est-il que, si on la priva de la communion fréquente, on ne lui en ôta pas le mérite ; car cet épanchement de son cœur tout brûlant d'amour pour Jésus-Christ, qu'elle ne pouvait avoir dans la communion sacramentelle, elle se le procurait dans la

communion spirituelle, qu'elle renouvelait mille fois le jour avec un contentement intérieur inexprimable.

« Terminons par l'exemple de saint Venceslas, roi de Bohême. Ce saint roi ne se contentait pas d'assister, chaque jour, à plusieurs messes, agenouillé sur les dalles de l'église, et de servir le prêtre à l'autel, avec une modestie et une ferveur angéliques ; il ornait de plus les autels des plus riches joyaux de sa couronne et des draperies les plus précieuses de son palais. Il avait coutume encore de préparer de ses propres mains les hosties destinées au sacrifice. Le grain même qui servait à les confectionner était récolté par ses soins ; on le voyait, sans crainte de déroger à la dignité royale, labourer la terre, semer le froment, et en faire la récolte, après quoi il broyait le grain et tamisait la farine ; puis, de la plus fine fleur, il pétrissait les pains d'autel, qu'il présentait humblement aux prêtres. O mains dignes de porter le sceptre ! Mais quel avantage recueillit-il d'une si tendre dévotion ? Dieu permit que le roi Othon Ier conçût pour ce saint roi une bienveillance sans pareille, dont il lui donna une preuve éclatante en lui permettant de joindre à son écusson les armoiries de l'Empire, faveur qui n'était accordée à aucun autre prince.

« Mais si Dieu prit soin de récompenser, dès ce monde, la dévotion de Venceslas pour le saint sacrifice, il lui décerna une récompense bien plus magnifique dans le ciel, lorsque, par un glorieux martyre,

il l'éleva d'un trône terrestre sur un trône éternel de gloire. » (Trad. l'abbé Lubis.)

SENTIMENTS AFFECTUEUX DU BIENHEUREUX LÉONARD DE PORT-MAURICE SUR LE TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'EUCHARISTIE.

« Eucharistie, grand sacrement ! sacrement d'amour, sacrement de vie, amoureux aimant de nos cœurs ! Le voilà, le but de toutes nos affections, de tous nos désirs les plus ardents, c'est le très-saint et très-divin Sacrement, mais que dirai-je qui soit digne de lui !...

« C'est Jésus, c'est Jésus lui-même, oui, Jésus tout entier ; il donne tout ce qu'il avait en son pouvoir de donner ; il a donné ce qui fait l'étonnement des anges eux-mêmes ; il a donné son âme, son corps, son sang, son cœur, sa vie, sa divinité, et encore il a voulu que nous fussions les maîtres de tout cela, car il s'est fait tout nôtre, de telle sorte que chacun de nous peut dire avec vérité : Ce Jésus qu'on adore sur l'autel est tout à moi, mien est son corps précieux, mienne est son âme très-pure, mienne est sa très-haute divinité, il est tout à moi, il est tout à moi.

« Un jour, le très-aimable Jésus apparut à sainte Térèse ; il lui apparut alors qu'elle était au pied des tabernacles sous la forme d'un jeune et gracieux enfant, et il dit à la sainte : « Qui êtes-vous ? Com-« ment vous appelez-vous ? » La sainte répondit : « Je « m'appelle Térèse de Jésus. » Alors le petit enfant répliqua : « Vous vous appelez Térèse de Jésus, eh « bien ! moi je m'appelle Jésus de Térèse. » Et il dis-

parut aussitôt, laissant la sainte dans une délicieuse défaillance d'amour.

« Avec quel cœur brûlant d'amour nous devrions nous approcher de ce divin sacrement. Sainte Térèse disait que Jésus, dans le divin sacrement de l'Eucharistie, ne traitait jamais mal ceux qui le recevaient avec un bon cœur. Ah! si nous portions un bon cœur à cette table céleste, que Jésus nous traiterait avec un cœur meilleur encore! Ranimez donc en vous tous vos sentiments, et préparez-vous à avoir un bon cœur pour la communion ; un cœur plein de bonnes affections, un cœur embrasé des plus ardents désirs de s'unir à ce souverain bien-aimé, un cœur doublement préparé, afin de pouvoir dire avec le saint roi David : « Mon « cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt. *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* »

« Ce bon cœur, elle le possédait, cette jeune vierge qui, étant devant le très-saint Sacrement, se trouvait tout occupée et inquiète d'aimer bien son Jésus. En ce moment Jésus lui apparaît visiblement et lui dit : « Me voici, ma fille, je suis venu pour enseigner à « aimer; m'aimez-vous véritablement? — Je sais, mon « doux Jésus, que je vous aime, oui je vous aime, et je « vous aime de bon cœur! Je sais que vous me dites la « vérité, que vous me la dites de cœur ; mais vous ne « la dites pas encore comme je voudrais. » Alors cette vierge admirable, cette sainte épouse de Jésus, ramassant dans son cœur toute la vivacité de son amour, et fixant ses yeux attendris sur le bien-aimé

de son âme, le visage tout brûlant de flammes sacrées, lui dit : « O Jésus! ô Jésus! ô Jésus! je « vous aime, je vous aime, je vous aime! » Et telle fut la force de son amour, que son cœur se brisa dans sa poitrine, et elle expira d'amour aux pieds de Jésus, et ce divin époux des vierges emporta cette âme sainte dans sa belle patrie du ciel.

« Et nous, que faisons-nous? que ferons-nous à l'avenir? ne nous affectionnerons-nous point de toutes nos forces à ce divin sacrement? Ah! disons donc à Jésus, disons lui : Mon Dieu et mon tout! ô Jésus! ô Jésus! ô Jésus! je vous aime! je vous aime! je vous aime! Oui, vous serez mon partage et mon héritage pour l'éternité! »

LA SŒUR FRANÇOISE

AMOUR DE SŒUR FRANÇOISE POUR L'EUCHARISTIE.

Sœur Françoise des Cinq Plaies, religieuse napolitaine de l'ordre d'Alcantara, avait une si grande dévotion à Jésus-Christ dans le mystère de l'Eucharistie, qu'elle avait coutume de visiter le saint Sacrement en esprit lorsqu'il ne lui était pas possible d'aller se prosterner au pied des tabernacles. Alors on la voyait s'élevant de terre, les bras tendus, la face tournée vers l'église la plus proche; alors on l'entendait s'écrier : « O mon Jésus! ô mon divin époux! ô vous la joie de mon cœur! que je voudrais pouvoir réunir

dans ma poitrine les cœurs de toutes les créatures raisonnables pour vous bénir et vous aimer! O mon doux Jésus ! comment se fait-il que je sois sans vous aujourd'hui? O mille fois heureuses les bouches qui vous ont reçu! heureuses les murailles de cette église qui renferme mon Sauveur! Combien je souhaiterais que mon cœur fût une fournaise ardente où brûlât sans cesse le feu de l'amour divin, afin de pouvoir vous aimer davantage! Qu'il est digne d'envie le sort de ces prêtres qui sont toujours auprès de ce soleil de justice, auprès de Jésus, le divin sauveur de mon âme. » Puis, pour ranimer sa dévotion, elle s'imaginait que la très-sainte Vierge ou bien son ange gardien lui présentait la sainte hostie, elle se figurait la recevoir, alors elle embrassait son Jésus, le pressait sur son cœur, et lui disait : « Venez, mon cher Jésus, venez au dedans de mon pauvre cœur : venez, rassasiez ma faim, contentez mon désir ; venez et sanctifiez mon âme; venez, très-doux Jésus, ô venez!...» Après cela, elle gardait le silence le plus profond, elle contemplait son divin Jésus dans son cœur comme sur un trône, elle l'adorait et lui offrait mille actions de grâces.

SAINT LIGUORI

ÉVÊQUE DE SAINTE-AGATHE DES GOTHS.

Saint Alphonse-Marie de Liguori, une des plus grandes lumières du dix-huitième siècle, vint au

monde dans un faubourg de Naples appelé Marianella, le 27 septembre 1696. Issu d'une ancienne famille patricienne, il eut le bonheur d'avoir un père et une mère qui avaient une foi vive et menaient au milieu des richesses une vie austère et vraiment chrétienne. Ayant terminé ses études d'une manière brillante, il entra au barreau, où déjà ses talents lui avaient acquis une réputation bien méritée, lorsqu'il crut devoir obéir à Dieu qui l'appelait au sacerdoce.

Dévoré du zèle du salut des âmes, il donna de nombreuses missions, et établit l'ordre du très-saint Rédempteur pour exercer cet auguste ministère des missions. Toujours embrasé d'un zèle infatigable, il consacrait tous les instants de sa vie à la prédication de l'Évangile et à la direction des âmes. Forcé d'accepter l'épiscopat, il donna tous ses soins à son troupeau ; épuisé de veilles et de fatigues, il se démit de son siége épiscopal de Sainte-Agathe, et, après douze ans passés dans la solitude, au milieu des religieux Rédemptoristes, ses enfants, le 1er août 1787 il rendit son dernier soupir à l'âge de quatre-vingt-onze ans. L'amour de Jésus-Christ résidant dans la divine Eucharistie, c'était là la vie de son âme ; aussi ses livres sur cet adorable sacrement font les délices des âmes fidèles.

AMOUR DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE.

« Quel raffinement d'amour, dit saint François de Sales, ne serait pas celui d'un prince qui, étant à

table, enverrait à un pauvre une portion de ses plats? Quel ne serait-il pas encore s'il lui envoyait son dîner? Quel ne serait-il pas enfin, s'il lui envoyait un morceau de son bras, afin qu'il s'en nourrit! Jésus dans la sainte communion nous donne pour nourriture, non-seulement une partie de son dîner, une partie de son corps, mais tout son corps : *Prenez et mangez, ceci est mon corps.*

« Il donne tant, qu'il ne peut pas donner davantage, dit saint Augustin, *plus dare non potuit.* L'amour lui fait oublier sa dignité, dit saint Bernard. L'amour, dit saint Jean Chrysostome, ne s'enquiert pas des convenances, quand il veut se faire connaître à l'objet aimé. Saint Bernard avait donc raison de dire que ce sacrement est l'*amour de l'amour*, et sainte Madeleine de Pazzi, d'appeler le jeudi saint le jour de l'amour.

« Oh si les fidèles comprenaient le grand bien que la communion fait à l'âme! Jésus est le maître de toutes les richesses, *car son Père l'a fait Maître de tout.* (Saint Jean.) Or, quand Jésus vient dans une âme par la sainte communion, il apporte avec lui des trésors immenses de grâce. Saint Vincent Ferrier disait qu'une communion fait plus de bien à l'âme qu'une semaine de jeûne au pain et à l'eau. Saint Grégoire de Nice dit que la communion est cette cave dont parle le Cantique des cantiques, où l'âme s'enivre de l'amour divin, au point d'oublier la terre et toutes les créatures, c'est là proprement ce qu'on appelle languir d'amour.

« Oh ! quelles sont belles les flammes d'amour que Jésus allume dans les âmes qui le reçoivent avec un grand désir dans la sainte communion ! Sainte Catherine de Sienne vit un jour, dans les mains d'un prêtre, Jésus devenu sacrement, pareil à une fournaise d'amour ; sainte Rose de Lima disait qu'il lui semblait, dans la communion, recevoir le soleil.

« Mais, dira quelqu'un : Je ne communie pas « souvent parce que je suis froid envers l'amour « divin ; celui-là, dit Gerson, ressemble à un homme « qui ne veut pas approcher du feu parce qu'il a « froid.

« Quand vous devez communier, disait Jésus- « Christ à sainte Mathilde, désirez tout l'amour qu'un « cœur peut avoir pour moi, et je regarderai ce désir « comme s'il était réellement l'amour que vous cher- « chez. »

« Pourquoi, dit le Seigneur, ne voulez-vous plus venir « à moi ? Est-ce que vous m'avez trouvé comme une « terre stérile ou tardive, quand vous m'avez demandé « des grâces ? Saint Jean vit le Seigneur la poitrine pleine de lait, c'est-à-dire de miséricorde, et ceinte d'une bandelette d'or, c'est-à-dire de l'amour avec lequel il désire nous dispenser ses grâces. *Vidi præcinctum ad mamillas zonâ aureâ* (Apoc. I, 13). Et c'est dans le très-saint Sacrement qu'il a coutume de les distribuer avec plus d'abondance ; de même qu'une mère qui a le sein plein de lait va chercher ses enfants pour le leur faire sucer, afin qu'ils la déchargent

de ce poids, de même le Seigneur nous appelle à ce Sacrement d'amour et nous dit : «*Ad ubera mea portabimini : quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos.*»

La comtesse de Feria, devenue religieuse de Sainte-Claire, demeurait autant de temps qu'elle le pouvait devant le très-saint Sacrement, c'est pour cela qu'on l'appelait l'épouse du saint Sacrement ; là, elle recevait continuellement des trésors de grâces. Un jour qu'on l'interrogeait sur ce qu'elle faisait pendant tant d'heures devant le saint Sacrement, elle répondit : « J'y resterais pendant toute l'éternité ; que fait-« on devant le très-saint Sacrement ? et que n'y fait-« on pas ? que fait un pauvre devant un riche ? que « fait un malade devant son médecin ? qu'y fait-on ? « On remercie, on aime et l'on demande ! » Oh ! que ces paroles dernières ont de valeur pour se tenir avec fruit devant le saint autel !

MARIE EUSTELLE

Marie Eustelle, couturière, née à Saint-Pallais de Saintes, le 19 avril 1814, est morte le 29 juin 1842.

SENTIMENTS DE CETTE JEUNE ET ADMIRABLE VIERGE SUR LA DIVINE EUCHARISTIE.

« Que j'aime à m'approcher du tabernacle où repose le symbole de l'amour d'un Dieu pour les hommes ! de ce trône de grâce où l'amour efface l'éclat

de ses grandeurs ! J'ai quelquefois alors des pensées extravagantes : par exemple, il me semble voir approcher de moi ce ciboire sacré, où réside ce Dieu d'amour, et je me figure le tenir entre mes mains. O mon Dieu ! quelle pensée ! que n'est-elle une réalité! Je presserais ce vase d'amour contre mon cœur... Mais que dis-je ? cette faveur ne m'est-elle pas accordée chaque jour. C'est trop ; c'est trop pour cette vie ! je prie quelquefois Notre-Seigneur ou de modérer ses faveurs, ou de me donner plus de force pour les soutenir.» (Lettre XV.)

« O amour de Jésus ! que tu as de puissance sur les cœurs qui se soumettent à ton doux empire ! comme tu es fort ! la mort devant toi n'est que faiblesse. C'est dans le sacrement adorable de l'Eucharistie que se trouve cet incendie d'amour, c'est à cette source sacrée, dont les eaux jaillissent jusqu'à la vie éternelle, que nous devons aller étancher notre soif; c'est à ce tabernacle que nous devons aller chercher l'agneau immaculé qui seul peut rendre à notre âme la blancheur éclatante de son innocence première. Pauvre Jésus ! il n'est pas aimé ! il n'est pas connu! ô aveuglement ! ô stupidité du cœur de l'homme ! que ne m'est-il donné de soumettre tous les cœurs au joug du saint amour !...

« Jésus règne en moi ; il me possède et je l'aime uniquement. O sainte Eucharistie ! c'est toi qui m'enlèves ainsi à moi-même ; tu me transportes déjà dans la région céleste. Que je t'aime ! tu fais

mes délices ; tu me fais mourir pour mieux revivre. Laisse-moi expirer à tes pieds ; la mort m'est un gain.» (Lettre XVI.)

« Que Jésus a de charme pour mon âme ! divine Eucharistie ! O Jésus, doux miel de mon cœur, ma vie et l'âme de ma vie ! O mon père, que je l'aime ! que j'aime à vous le dire ! Je me sens soulagée en vous disant que je l'aime !

« Oui, mon adorable maître, vous savez combien je vous chéris ; vous savez combien je m'estimerais heureuse de mourir pour vous témoigner mon amour ! Que ne puis-je aussi mourir pour vous faire aimer ! Je désire vous faire aimer de l'amour dont vous vous aimez vous-même. » (Lettre LIII.)

« Le disciple bien-aimé n'est pas le seul sur le sein du bon Sauveur : il est aussi donné à sa pauvre servante d'y reposer avec amour, de sentir le mouvement de ce cœur qui bat pour elle. Unie à ce cœur adorable, elle se nourrit d'amour. C'est de là que lui vient l'onction qui l'instruit et l'éclaire. Ah ! par ce cœur on sait tout ce qu'il importe de savoir. Aussi je ne veux d'autre livre que ce cœur divin. Là, toutes les âmes qui appartiennent à Jésus vivent de la vie dont il vit lui-même dans le sein de son Père céleste. O monde pervers, disparaît pour moi ! J'ai trouvé sur la poitrine de Jésus la sainte ignorance qui est préférable à toutes les lumières des docteurs, et la folie sacrée de la croix, qui vaut mieux que toute la prétendue sagesse des philosophes. Je ne veux, moi,

qu'une seule science, celle de mon Jésus qui ne m'apprend qu'à m'attacher à lui, à n'aimer rien que lui, ou que pour lui. » (Lettre LXVIII.)

« O mon Dieu ! que les transports de l'amour céleste sont martyrisants pour l'âme qui en est atteinte ! mais que cette douleur est aimable ! Ah ! s'il ne m'est pas permis d'employer ma faible voix à faire connaître à l'univers l'amour ineffable du Dieu rédempteur, qu'au moins il me soit donné de vous confier mon âme tout entière, et de m'entretenir avec vous, mon père, de celui qui est seul bon, seul doux, seul aimable, seul digne d'être aimé, de Jésus notre père, notre roi, notre ami, notre compagnon d'exil, notre tout. Oh! qu'il est beau ce Jésus, l'amour incréé ! et néanmoins il est si méconnu, si oublié, si méprisé ! Je viens de son sanctuaire : ah ! dans quelle disposition il a mis mon âme durant ces précieux instants ! Le dire est impossible. Tout ce que je sais, c'est que mon esprit n'avait point de pensées, mon cœur point de sentiments pour s'exprimer en présence de ce Dieu trois fois saint.

« Ah ! mon père, vous le savez, vous à qui ces secrets ne sont point inconnus : l'Eucharistie n'a plus de nuages pour la foi vive. O sacrement de mon Dieu, que vous êtes nécessaire à mon âme! ô Jésus ! que j'aime ce nuage qui enveloppe votre majesté sainte ! O mon Sauveur ! je ne suis plus près de vous, je veux dire près de votre sacrement ; mais mon cœur se reporte sans cesse vers vous, objet chéri ! Je

vous vois sous ces fragiles espèces, environné d'une multitude d'esprits qui sont mes amis, parce qu'ils aiment Jésus, et que j'aime à être avec eux. Demandez à cet unique Tout qu'il m'accorde, malgré mon indignité, la faveur inappréciable d'expirer à ses pieds, au pied de ce tabernacle que j'ai choisi pour ma demeure jusqu'au jour de l'éternité. O vous, mon père, qui aimez bien plus que moi le Dieu de l'Eucharistie, indiquez-moi le moyen de l'aimer davantage ; demandez à ce Dieu de charité qu'il me fasse pénétrer de plus en plus les secrets de son amour. » (Lettre LXXIX.)

« Le sacrement de l'Eucharistie est le chef-d'œuvre de la puissance, de la sagesse et de la bonté d'un Dieu. Quels sentiments doivent animer votre âme, en la présence de ce Jésus, qui, Dieu comme son Père, éternel comme son Père, devant qui l'univers n'est qu'un point, qui, par un seul acte de sa volonté, pourrait réduire cet univers au néant, s'abaisse, par l'excès de son amour, sous les faibles espèces du pain, pour devenir notre nourriture ! Chère Marie, c'est à cette source de tous biens que vous devez aller puiser souvent ; c'est à cette fontaine d'eau vive que vous devez aller étancher la soif de votre âme. Oh ! si les personnes du monde savaient quels délicieux plaisirs on goûte à ce banquet sacré, je ne doute pas qu'elles ne renonçassent à toutes leurs fausses joies, pour s'enivrer à longs traits à la source de l'éternelle vérité. Pour vous qui avez goûté cet inénarrable bonheur, hâtez-

vous de l'augmenter par une communion, autant que possible plus fréquente. Faites vos délices de cet aliment divin; que Jésus dans l'Eucharistie vous soit tout en toutes choses; regardez-le dans ce sacrement d'amour comme votre père, votre frère, votre ami, à qui vous devez confier toutes vos peines. Oh! comme il se plaît à voir à ses pieds une âme qui connaît sa misère, qui la lui confesse! Comme il verse sur elle, en abondance, les libéralités de son amour! Aimez donc à vous entretenir avez lui autant que vos devoirs vous le permettent; et si vous ne pouvez, en cela, satisfaire votre désir, transportez votre cœur et ses affections vers le tabernacle où il repose. Lorsqu'on aime une personne et qu'on ne peut la voir, du moins on pense à elle, on s'en souvient avec plaisir, on se la représente. Faites de même, ma chère Marie; au milieu de vos occupations, rappelez-vous le souvenir de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie. » (Lettre CLXI.)

« Eucharistie! ô ma vie! ô l'âme de ma vie! Eucharistie! que ce mot résonne délicieusement au dedans de moi-même! O l'objet de tout ce que je pense, de tout ce que je crois, de tout ce que je veux! Voilà *notre chez nous*, en attendant ce glorieux *chez nous* que nous habiterons toute l'éternité! Consumez-vous à la flamme eucharistique; n'ayez que pour elle d'âme, de cœur, d'esprit, de pensées, de sentiments, de paroles, d'intention, d'amour, de vie, de respiration, de goût. Que votre être entier ne soit qu'un écoulement continuel vers ce Jésus, renfermé si

amoureusement dans la prison de son tabernacle. » (Marie Eustelle, *Lettres*, t. I.)

LA SŒUR MARIE-ANGE

TRANSPORTS D'AMOUR DE SŒUR MARIE-ANGE POUR LA SAINTE COMMUNION.

« Une jeune personne, d'une grande naissance mais d'une piété plus grande encore, dont la très-sainte Eucharistie faisait toutes les délices, intimidée par les dangers du monde, les obstacles qu'il apporte à la fréquente communion, et persuadée que la douceur de cette manne cachée ne peut être bien goûtée que par ceux qui se dérobent au monde, résolut, après avoir perdu sa mère, de tout abandonner pour pouvoir se procurer le bonheur de communier souvent. Elle quitta le palais paternel, dit adieu à la douce contrée qui la vit naître, et se rendit dans un monastère éloigné, pour ne plus s'occuper que de celui qui était son amour, dans le secret de l'ombre et du silence. En arrivant dans le séjour d'innocence et de paix qu'elle avait choisi, elle ouvrit les replis les plus secrets de son cœur à la supérieure et au confesseur du monastère, deux saintes âmes, et leur avoua que le plus puissant motif qui l'avait engagée à quitter le monde était l'espoir de pouvoir approcher plus souvent et plus dignement de l'auguste sacrement de ce Père tendre qui aime ses enfants jusqu'à les nourrir de sa propre substance à la table de son amour. La supé-

périeure, de concert avec le confesseur, touchée de la tendresse que cette amante de Jésus-Christ ressentait pour le divin époux de son âme, et ne pouvant refuser à une foi si vive et si pure ce qui faisait son unique bonheur, lui permit, après quelque temps d'épreuves, une fréquente communion ; et une année après qu'elle eut prononcé ses vœux, une communion journalière. Qui pourrait dépeindre le bonheur de la sœur Marie-Ange (c'était son nom), de pouvoir se nourrir tous les jours de ce pain éternel descendu du ciel, et qui en renferme les délices, de cette viande céleste de cette divine Eucharistie, de ce sacrement de Jésus-Christ, mystère d'amour, en un mot, de ce corps adorable de son Seigneur et de son Dieu ? L'âme solitaire de la sœur Marie-Ange se nourrissait de Jésus et d'espérance ; toute à Dieu, elle bénissait sa main miséricordieuse, qui l'avait retirée du monde et éloignée des tabernacles des pécheurs, où tout est perfidie, tromperie, séduction, où l'on ne rencontre que des biens faux, des ombres, des fantômes de bonheur qui se jouent des hommes et conduisent à des maux véritables. Elle passait tous les moments dont elle pouvait disposer devant le très-saint Sacrement, semblable à une colombe gémissante d'amour ; et souvent, après y être restée une journée entière, lorsque tout sommeillait, elle se levait pour y retourner encore.

« Le silence de la nuit, les pâles rayons de son astre traversant les antiques fenêtres de l'église ; la

statue colossale de la sainte Vierge, derrière l'autel, tenant dans ses bras tutélaires l'enfant divin qui aime et qui veut être aimé ; l'ombre des colonnes qui entouraient le sanctuaire semblaient lui murmurer tout bas le doux nom de Jésus. Là, comme un lis penché, les deux mains sur son cœur palpitant d'amour et de bonheur, elle disait avec une voix qui, par intervalles, expirait de tendresse : « Sacrement de mon « Dieu, Jésus, ma vie et mon amour, que j'aime à « être avec vous! Que vous êtes nécessaire à mon « cœur ! Les doux, les tendres sentiments que vous « excitez dans mon âme ! Dieu d'amour, objet divin « de mes félicités sur la terre, quelle paix je goûte « près de vous ! Quelle joie sainte ! quels aimables « transports dans les douleurs mêmes et les regrets « de mes offenses ! Devant vous, tout ne m'est plus « rien. Vous seul, ô mon Jésus ! m'êtes tout. Ah ! « disparaissez de ma mémoire, chefs-d'œuvre de l'art, « palais que j'ai habités, vaine montre de la magnifi« cence et de l'orgueil humain ; je ne veux et ne désire « que les chefs-d'œuvre de l'amour de mon Dieu, les « héroïques sacrifices de sa tendresse, une pauvre « cabane, un peu de paille, de simples bergers pro« sternés pour adorer et bénir. Voilà ce que mon cœur « demande et vient obtenir ici. Autel, tu me rappelles « la crèche. Nouveau berceau de Jésus-Christ nais« sant, tu renfermes toutes les délices de mon âme « attendrie. O mon Jésus ! en vous sont tous les biens, « en vous est tout l'amour. Grand Dieu, exaucez mes

« prières. Puissé-je mourir devant votre tabernacle, « brûlante d'amour ou noyée dans mes larmes! » Et les heures fugitives ramenant le réveil de l'aurore, la trouvaient encore devant l'objet adorable et si cher à son cœur : ce qui ne surprenait point la Communauté, qui connaissait et respectait sa haute vertu, et l'ineffable tendresse qu'elle avait pour le saint Sacrement de l'autel. Elle avait journellement des preuves que la sœur Marie-Ange ne faisait pas seulement consister son amour de Dieu à répandre des larmes ou à sentir les douceurs et les tendresses que la plupart des personnes désirent pour en faire leur consolation, mais qu'elle le faisait surtout consister à servir Dieu avec courage, avec fidélité, à pratiquer l'humilité. Cependant la supérieure, cette tendre amie de Marie-Ange, après avoir fourni une longue carrière, par son âge, mais plus longue encore par le bien qu'elle avait fait, s'endormit dans le baiser du Seigneur; et son âme, escortée de ses œuvres et de ses vertus, se présenta devant le trône du Tout-Puissant, pour recevoir des mains du Dieu rémunérateur la récompense due à ses fatigues et à ses travaux.

« Marie-Ange recueillit sur sa bouche expirante sa bénédiction, reçut son dernier soupir sur son sein, et ce qui acheva de porter le deuil dans son âme, ce fut la perte de son confesseur, qui ne survécut que de quelques jours à la supérieure. C'était un saint prêtre, et un de ces directeurs qui ont toujours sous les yeux la vie de Jésus-Christ et l'étudient sans cesse ; qui aiment à

annoncer plutôt le Dieu qui pardonne que le Dieu qui punit. Il avait gravé dans son cœur que, sans la charité du bon pasteur, il était impossible d'exercer le ministère, et qu'un directeur judicieux devait peser toutes choses dans la balance de la charité évangélique, afin de concilier prudemment les lois de la miséricorde et de la justice, les obligations et les facultés du pécheur, la gloire de Dieu et la misère de l'homme. Il sentait profondément les biens infinis que procurait une communion fréquente, et il aimait à dire que, pour communier souvent, il fallait vivre saintement, mais que, pour arriver à vivre saintement, il fallait communier souvent. Les religieuses du monastère dont il était le confesseur, monastère renommé pour sa sainteté, communiaient très-fréquemment, et la sœur supérieure défunte, ainsi que Marie-Ange, presque tous les jours.

« Cependant le Tout-Puissant, ce père des miséricordes, qui aime à guider vers le repos des cieux par l'âpre sentier des souffrances, qui ébauche les saints sur le Thabor, mais qui les achève sur le Calvaire, permit que la nouvelle supérieure ainsi que le nouveau confesseur crussent devoir retrancher à sœur Marie-Ange toutes les permissions et priviléges qu'elle avait eus jusqu'alors, et ne lui permissent de communier que de quinze jours en quinze jours. Elle obéit sans se plaindre. « Pourvu, disait-elle elle-même, « qu'ils me laissent soupirer aux pieds du Dieu que « j'adore. Son amour sera le baume qu'il faut à mes

« maux. Lui seul les connaît. C'est pour lui que je « souffre. Il le sait ! il le voit ! C'est assez pour mon « cœur. » Mais ! accoutumée à s'unir, dans le très-saint Sacrement, tous les jours à Jésus, son unique bonheur, ce pain de vie qui avait jusqu'alors soutenu son courage venant à lui manquer, contrainte dans sa tendresse, l'âme en deuil, sa santé s'altéra ; pâle, abattue, on ne la reconnaissait plus ; telle qu'une fleur qui s'épanouit le matin par les caresses du zéphyr et les pleurs de l'aurore, répand son doux parfum dans la campagne, et se flétrit peu après le soir ; ainsi sœur Marie-Ange languissait, et plus que jamais, dans le sein des nuits, après avoir arrosé sa triste couche de pleurs, elle allait se prosterner devant le tabernacle qui renfermait Jésus, son bonheur et sa vie, l'objet de son amour et de ses regrets.

« Avec une voix entremêlée de sanglots qui paraissaient le gémissement de la colombe plaintive : elle se disait : « Où est ton Dieu, ô Marie-Ange ? Que « sont devenus les heureux moments où tu goûtais, à « sa table journalière, les douceurs de cette chair « divine qu'il te présentait, malgré ton indignité ? » Puis, d'une voix basse, semblable à la dernière prière du chrétien qui expire, elle soupirait vers lui ces accents de la douleur : « O Jésus ! mon amour et mon « roi, mon tendre maître et mon Dieu, et l'unique « objet de ma tendresse. Oui, je vous aime, mon « bien-aimé, et la cruelle privation à laquelle on m'a « réduite ne fait qu'accroître mon amour à chaque

« instant. Le torrent des eaux de l'adversité ne peut « ni en suspendre l'activité ni en éteindre les ar- « deurs. » Ce qu'elle souffrait depuis qu'elle n'avait plus la permission d'une fréquente communion ne peut se décrire. Se privant de ses larmes, elle cachait sa douleur à la supérieure, devant laquelle elle n'osait tout au plus faire entendre un soupir pour se plaindre et bénir. Cependant ses jours s'éteignaient au souffle de sa pieuse tristesse, et, succombant enfin à son inconsolable amour, on la trouva un jour évanouie au pied du sanctuaire; elle fut portée à l'infirmerie, où la supérieure se hâta de se rendre, et, la trouvant très-mal, elle ordonna qu'elle fût administrée. « Ma « mère, lui dit Marie-Ange d'une voix mourante, « votre fille, succombant à un mal qui la dévore, ne « vivra bientôt plus que dans votre cœur. Le déclin « du jour va peut-être s'éteindre avec elle. Ne me re- « fusez pas une grâce que je vais vous demander. « C'est la première fois que votre enfant ose implorer « votre bonté, bonté qu'elle implore de sa bouche « expirante, et avec une voix qui n'a plus que quel- « ques sons à rendre. »

« La supérieure, vivement émue, lui répondit que, si c'était dans son pouvoir, elle ferait tout ce qu'elle désirerait.

« Ma mère, reprit Marie-Ange, depuis longtemps « je languissais dans l'attente de ce beau jour qui « doit me réunir à l'époux de mon âme, dans cet « heureux séjour où sont allés tous mes soupirs de-

« puis que j'ai le bonheur de vivre dans cette sainte « maison. Il va venir ! Ce Dieu de miséricorde va se « donner à moi en viatique ! Il vient visiter, consoler, « soutenir, ce Dieu d'amour, son enfant, son épouse, « couverte des ailes de la mort ! O ma mère ! conju- « rez le Tout-Puissant, dites à mes bonnes sœurs de « le supplier d'envoyer ses anges, afin qu'ils me dis- « posent à une si belle fête par leurs saintes inspira- « tions, qu'il leur commande de se tenir autour de « moi, afin qu'ils le reçoivent eux-mêmes, quand il « viendra me visiter, afin que tout le temps qu'il « restera avec moi ils lui fassent une cour semblable « à celle qu'il a dans le ciel. Il va venir, le bien-aimé ! « C'est surtout l'heure d'amour, l'heure où nous « avons le bonheur de le recevoir en viatique !

« Ma mère, priez donc la Reine du ciel de l'accom- « pagner! Mais, le voilà ! Il m'appelle ! Oui, ma mère, « c'est l'accent de cette voix si chère ! Il vient ! Pour « la dernière fois je vais le recevoir dans ce sacre- « ment d'amour ; pour la dernière fois il va reposer « sur ce cœur qui ne palpita que pour lui. » Et prè- nant les mains de la supérieure qu'elle serrait dans ses mains défaillantes, elle ajouta : « Madame, vous « m'avez promis d'exaucer les prières que j'oserais « vous adresser, eh bien ! ma mère, ordonnez que le « chemin par où Jésus, ce roi de gloire, ce Dieu des « hommes et des anges, ce Dieu du ciel et de la terre, « ce Dieu des temps et de l'éternité, ce bien-aimé, « votre époux et le mien, madame, ordonnez que le

« chemin par où il va passer, ainsi que cette salle « où son épouse expire, soit jonché de fleurs. »

« La supérieure, surprise, réfléchit un moment, et lui dit : « Vous allez, ma chère enfant, être satis-« faite. » Et bientôt après, une foule de religieuses parsemèrent de roses, d'œillets, de jasmin et de mille fleurs qu'elles arrosaient de leurs larmes, l'église, les cloîtres et l'infirmerie.

« Cependant toutes ses sœurs en long cortége, s'avancent, accompagnant, un cierge à la main, le Dieu consolateur, et mêlant leurs cantiques aux tristes sons de l'airain frémissant.

« A l'approche du Dieu trois fois saint, Marie-Ange, malgré son extrême faiblesse, et malgré la sœur infirmière qui voulait la retenir, se précipite de sa couche, et attend, prosternée et soutenue de quelques sœurs, celui pour qui seul elle respire encore, et reçoit les derniers sacrements avec une tendresse, une piété, une ardeur angélique. Bientôt, sa faiblesse augmentant, elle fut remise sur sa couche, couverte des ombres du trépas ; elle serrait sur son sein l'image de celui qui fut le doux charme de sa vie et priait d'une voix douce ses sœurs, qui fondaient en larmes, de ne point envier son bonheur.

« Il était sept heures du soir lorsqu'elle expira. Ainsi périt d'amour pour son Dieu, à la fleur de son âge, cette amante de Jésus-Christ, pour avoir été privée de celui qu'elle aimait si tendrement. On trouva sur son cœur une médaille où était peint un

saint Sacrement avec cette devise : *C'est pour lui que j'existe.* Et plus bas était écrit d'une main tremblante et probablement peu de temps avant sa mort : *C'est pour lui que j'expire.*»

«Ah ! si nous pouvions aimer comme Marie-Ange! Toutes les délices de la vie spirituelle consistent dans le goût de l'adorable Eucharistie. C'est un avant-goût du paradis dont il y a peu de véritable notion dans le monde, à cause de la grande disproportion qui se trouve entre les mets corruptibles de la table des hommes et les mets incorruptibles de la table de Dieu. Ah ! qu'il en est peu qui, comme la sœur Marie-Ange, aient l'expérience de ce goût exquis du pain des anges et de la chair de l'agneau sans tache ! Mais ceux que Jésus a établis dans son amour, ceux qui, pour lui plaire, ont renoncé aux satisfactions des sens, éprouvent quelquefois, dans la communion, des délices ineffables que renferment la vérité, la charité, la beauté divine, devenues la nourriture des enfants de Dieu. L'âme à qui Notre-Seigneur fait cette grâce remporte de la communion une impression de Dieu qui la ravit, et qu'elle ne peut expliquer ni comprendre que comme saint Paul et les mystiques parlent de Dieu. On dit ce qu'il n'est pas, ne pouvant dire ce qu'il est : on dit que ni l'œil n'a vu, ni l'oreille entendu, ni l'esprit humain compris rien de semblable. Quand Assuérus descend de son trône, pour recevoir entre ses bras Esther qui s'évanouit à la vue du grand éclat dont sa

majesté est environnée, quand il l'appelle sa sœur, et qu'il la console si tendrement, elle tombe dans une autre défaillance que cause l'amour, et qui est accompagnée de délices ineffables. Ainsi quelques saintes âmes, après avoir reçu le corps du Sauveur, perdent l'usage des sens, demeurent ravies, hors d'elles-mêmes, et comme abîmées en Dieu ; c'est dans cette extase qu'elles entendent dire au divin Époux des choses que nulle langue ne peut exprimer. Mais qui sera digne de participer à cette faveur ? Qui ? Celui qui, comme Marie-Ange, a le courage de se dépouiller de tout, ou réellement ou de volonté, pour l'amour de Dieu seul. » (*Lettres à Eugène*, par le baron de Géramb.)

SAINTS DÉSIRS D'UNE JEUNE ENFANT POUR LA SAINTE COMMUNION.

« Dans une paroisse de l'arrondissement de Domfront, se trouve une pieuse famille dont le père est mort il y a plusieurs années. La mère, devenue veuve, a continué d'élever ses enfants dans la crainte et l'amour du bon Dieu. Une petite fille, appelée Marie, âgée d'environ dix ans, profita de son mieux des bonnes leçons et des bons exemples de sa vertueuse mère. Toutes ses petites camarades de classe la regardaient avec raison comme un ange de piété et de vertu. Un jour, la religieuse sa maîtresse, faisant réciter le catéchisme à ses enfants, développa tant soit peu les effets et le bonheur d'une bonne et sainte communion. Pen-

dant qu'elle parlait, ses yeux se portent sur l'enfant que je viens de nommer. Elle la voit pâlir, son visage se décompose et blanchit ; elle se trouve mal, elle tombe sans connaissance. La bonne religieuse la prend dans ses bras et lui prodigue, comme une bonne mère, tous les soins de sa tendresse et de son amour. Bientôt la connaissance lui revient. La bonne sœur lui demande la cause de son mal. L'enfant lui répond : « Ma sœur, je vous en prie, ne parlez « pas davantage devant moi du bonheur de commu- « nier ; car, vous le savez, j'ai encore deux ans à être « privée de ce bonheur, et cette pensée m'afflige et « me rend malade. »

« La religieuse, aussi étonnée qu'édifiée d'une pareille réponse, lui promet le silence sur la cause de sa douleur. Cependant, quelques semaines plus tard, voulant s'assurer d'une manière certaine si l'indisposition de la petite Marie était réellement un effet de ses paroles sur le bonheur d'une bonne communion, elle feignit d'avoir oublié sa promesse et recommença à parler des effets et du bonheur d'une bonne et sainte communion. Mais à peine eut-elle dit quelques mots, que l'enfant tomba, comme la première fois, sans connaissance. Cette fois, la religieuse ne doute plus de l'effet de ses paroles ; elle admire et remercie Dieu d'avoir dans sa classe une âme si aimante et si pieuse.

« Quelques jours après, cette bonne petite fille tombe sérieusement malade. Elle demande son con-

fesseur. Sa première question est celle-ci : « Mon « père, pourrai-je avant de mourir recevoir mon bon « Jésus ? — Oui, mon enfant, vous le pourrez, » lui répond le prêtre appelé auprès d'elle. Alors son bonheur et sa joie lui font oublier sa douleur. Elle se confesse et se prépare de son mieux à recevoir son Dieu dans son cœur. Elle fit sa première communion dans son lit, avec des sentiments de piété et d'amour qu'il est plus facile de comprendre que de décrire. On devine combien elle fut fortifiée et soulagée par cette nourriture et ce remède divins qu'elle désirait avec ardeur depuis si longtemps.

« Mais le ciel enviait à la terre cette enfant de bénédiction. En peu de temps la maladie fit de rapides progrès. La mère comprit bien que le bon Dieu, maître absolu de la mort, lui enlèverait bientôt sa chère petite fille. Cette pensée, brisant son cœur de mère, lui faisait verser des larmes comme malgré elle en présence de sa pauvre malade qu'elle ne devait bientôt plus voir. L'enfant voyant pleurer sa mère, lui dit : « Maman, pourquoi donc pleurez-vous ? Je vais « mourir, c'est vrai ; mais en mourant je m'en vais « au ciel avec le bon Dieu. Oh ! que je serai heureuse « dans le paradis avec les saints, avec le bon Dieu ! « Déjà je vois la sainte Vierge qui vient au-devant de « moi, je vois mon petit frère qui est mort et qui se « réjouit de me voir aller avec lui. O maman, je « vous en prie, ne pleurez pas ! »

« Ce fut sa dernière parole. Une douce chaleur de

l'amour divin sépare sa belle âme de son corps, comme un fruit déjà mûr se détache de l'arbre et tombe de lui-même à la plus légère secousse. Comme une flamme claire et brillante s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre, ainsi cette âme bénie, dégagée de cette enveloppe de chair qu'on appelle le corps, *quitte la terre et va se perdre dans le sein de Dieu*, son bonheur et sa vie. » (*Annales de la dévotion au très-saint Sacrement*, 1re année, 3e livraison, Lyon.)

CHAPITRE V

ARGUMENT DE PRESCRIPTION

Nous avons exposé le témoignage constant, clair, irréfragable des Pères des treize premiers siècles de l'Église, ainsi que les sentiments des saints et de quelques illustres personnages, par rapport à la sainte Eucharistie.

Tous se sont trouvés d'accord, les intelligences les plus élevées comme les esprits les plus subtils, les plus hardis comme les plus sages, ceux qui mouraient pour la démonstration de la foi catholique, et ceux qui se sanctifiaient dans le silence de la solitude, au pied des tabernacles, ce ciel de la terre ! Tous ont cru, tous ont enseigné la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie. Les derniers venus ont répété avec l'enthousiasme de l'amour et de la reconnaissance ce que les premiers avaient écrit.

Il semblerait qu'une telle chaîne de témoignages devrait suffire pour faire remonter cette auguste croyance non-seulement jusqu'aux premiers de ces Pères de l'Église, mais jusqu'aux maîtres de ceux-ci, qui sont les apôtres, et jusqu'au divin maître de ces apôtres qui est Jésus-Christ, le fils éternel de Dieu, la vérité même.

Il n'en est pas ainsi : on a nié que cette croyance remontât jusqu'aux temps apostoliques.

Eh bien, soit ! Admettons pour un moment que les paroles de l'institution de la sainte Eucharistie rapportées par les évangélistes ne sont pas claires, aussi claires que la plus claire phrase qui ait été écrite dans un livre humain ; admettons que saint Ignace d'Antioche, que saint Justin, saint Irénée, qui touchaient aux apôtres, n'ont pas parlé du sacrement de l'Eucharistie, et que le sublime génie de saint Jean Chrysostome ne l'a pas compris ; laissons de côté toute démonstration, oublions toute preuve.

La présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Euchariste a donc été inventée depuis les apôtres.

Par qui ?

Certes, l'homme qui est venu dire le premier : « Ce fragment de pain est le corps d'un Dieu, cette goutte de vin est le sang d'un Dieu; » celui-là était un homme de génie, l'inventeur d'une religion nouvelle. Une telle affirmation était frappante, merveilleuse entre toutes. Ses disciples ont dû être fiers de son nom,

ils l'ont adopté comme personnification (désignation) de son œuvre : Il venait poser cette affirmation en présence de gens qui avaient appris de leurs maîtres, des apôtres de leur Dieu, de leur Dieu lui-même, que ce fragment de pain n'était qu'un symbole, et qui mouraient depuis des années ou des siècles pour soutenir ce symbole en même temps que les autres articles de leur foi. Vous savez que ces chrétiens, ces martyrs avaient des prêtres, des évêques, des docteurs, chargés de veiller au dépôt sacré de la vraie foi, qui poursuivaient toute innovation avec persévérance, avec une sévérité que vous constatez en l'appelant subtile et cruelle. Les noms de tous les novateurs les plus anciens, les plus innocents en apparence, nous ont été conservés. Dites-nous le nom de celui-là, le plus illustre à coup sûr, le plus étonnant, le plus révolutionnaire qui fut jamais?

Silence absolu.

Il s'agit cependant du dogme le plus important de l'Église de Jésus-Christ, d'un changement inouï survenu dans la croyance des chrétiens, eh bien ; il est impossible d'assigner l'auteur de cette innovation, il est inconnu. Bien. C'est un hasard inexplicable et comme il ne s'en trouve pas un second dans l'histoire des religions. Mais vous connaissez le lieu où s'est opéré ce grand changement? Les disciples de Pierre, les néophytes instruits par Paul, les idolâtres convertis par Thomas, les Églises catéchisées par les successeurs fidèles des apôtres ont dû protester et

affirmer que ce n'était pas une telle doctrine que les douze pêcheurs d'hommes avaient semée sur leur passage dans leurs pays. Toutes les chrétientés ont dû s'élever contre celle qui avait la première admis cette innovation. Tel était l'usage constant de l'Église.

On ne cite pas de nom de lieu, et l'on ne sait où cette innovation a pris naissance.

Alors vous indiquez une date à la fondation mystérieuse et spontanée de cette croyance? A un moment donné, vous apercevez un changement dans les idées, dans les écrits de ceux qui avaient mission de s'occuper de telles questions?

La date est inconnue, et nous devons avouer que *tous* ceux qui ont eu à parler de la présence réelle, en ont parlé comme leurs prédécesseurs et leurs maîtres l'avaient fait.

Mais au moins vous indiquez, dans les premiers siècles, une trace, une marque, un vestige, si minime qu'il soit, de ce changement? Il a dû y avoir quelque débat. Il est encore une fois impossible de supposer que des saints, des martyrs, des docteurs et des apôtres ont laissé ainsi bouleverser, sans se plaindre, les fondements de leur foi. Les Romains, les Grecs, les Gaulois n'ont pu ainsi admettre silencieusement le contraire de ce que Pierre, Paul, Ignace d'Antioche, ou Irénée leur ont enseigné. Si ceux-ci ont gardé le silence, quelque protestation sera venue de l'Asie ou de l'Éthiopie. Dans un des conciles qui convoquaient

alors les représentants de toutes les nations pour éclaircir les points encore obscurs ou pour juger les hérésies nouvelles, un évêque au moins aura rappelé l'ancienne croyance. Un de ces hérésiarques, que l'Église rejetait, aura fait quelque allusion à cette croyance nouvelle que ses ennemis avaient acceptée contrairement aux traditions apostoliques. Quelqu'un des amis ou des ennemis du christianisme aura laissé, ne fût-ce qu'un mot, sur cette innovation. Les chrétiens de tous pays, au moment de leur plus grande énergie, ne se sont pas vu enlever un des dogmes fondamentaux ; ils n'ont pas permis qu'on changeât le sens d'un sacrifice qu'ils célébraient tous les jours comme le plus grand acte, l'acte par excellence de la religion; ils n'ont pas ainsi apostasié et embrassé une foi nouvelle, sans que quelques-uns d'entre eux au moins n'aient fait entendre un cri d'alarme. Les seuls instincts de l'humanité, du reste, suffisaient pour mettre la raison en état de révolte contre une croyance qui serait inadmissible si elle n'était d'institution divine.

On ne voit nulle trace d'un changement de doctrine. Ainsi on ne peut citer le nom du novateur, ni le lieu ni la date de son entreprise, et l'histoire n'en a pas conservé le moindre souvenir.

Il y a donc impuissance absolue de nous opposer un témoignage, non-seulement qui prouve, mais qui laisse soupçonner l'introduction du dogme de la présence réelle postérieurement aux apôtres. Nous en pouvons conclure que puisqu'il existe, il remonte à

leur temps, et affirmer avec Tertullien que ce que l'on trouve admis dans l'Église par un concert unanime, sans commencement assigné, n'est pas l'erreur inventée, mais la vérité transmise, *non ut erratum sed traditum*.

Nous pouvons affirmer enfin qu'il n'y a pas dans toute l'histoire du monde de présomption historique plus sûre, plus logique, plus conforme aux règles sévères de la critique que celle qui fait remonter jusqu'à Jésus-Christ la foi en sa présence réelle. Le point de départ est certain, la *continuité*, la *conformité* sont constantes, et les documents les plus divers sont unanimes.

Le point de départ, c'est une phrase écrite, authentique, contrôlée par d'autres paroles qui toutes aboutissent à la même signification. Cette phrase est prise dans son sens le plus naturel, dans celui qui se présente le premier aux intelligences les plus simples comme aux intelligences les plus élevées; ce sens encore elle l'a dans quelque langue qu'on la traduise; la subtilité seule peut l'interpréter d'une autre façon, et la subtilité est inconciliable avec le caractère de celui qui l'a prononcée. Il ne pouvait pas avoir la moindre obscurité dans sa pensée; il ne pouvait pas vouloir mettre la moindre ambiguïté dans ses paroles; c'était le dernier entretien qu'il avait avec ses amis, qui bientôt allaient mourir pour lui. Ils devaient enseigner en son nom la vérité à toute la terre, et c'était sur le sens naturel de ces paroles que devait

s'appuyer une des assises les plus importantes d'un monument destiné à abriter toutes les générations et à résister à tous les orages.

Tous les écrits des successeurs et disciples de ces amis, à qui il livra ses dernières volontés reproduisent cette interprétation claire et logique. Il est absolument impossible, nous venons de le démontrer, que cette interprétation ait été introduite en aucun temps de la vie de l'Église après les apôtres. Ceux qui le prétendent l'affirment sans preuves, sans probabilité, sans vraisemblance. Ils ne peuvent trouver la moindre solution de continuité dans la tradition. Elle est appuyée, éclairée constamment par des événements, par des écrits, par des miracles ; et quand le lien de cette tradition s'est brisé sur d'autres points, toutes les branches distinctes, divisées, ennemies, se sont toujours trouvées réunies dans cette interprétation, dans cette croyance et affirmation de la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel. Les disciples de celui qui avait dit : *Ceci est mon corps*, *ceci est mon sang*, se sont dispersés ; plusieurs d'entre eux ne se sont plus revus ni concertés ; les enfants de leur apostolat, séparés par des régions immenses, exposés à des passions diverses, faibles parfois contre l'orgueil, contre l'erreur, contre les tentations de l'ambition mondaine, ces enfants se sont divisés ; ils ont oublié leur commune origine; ils sont devenus hostiles les uns aux autres, et quelques-unes de leurs croyances se sont modifiées ; mais tous, Grecs, Chal-

déens, Cophtes, Nestoriens, Jacobites, tous sont restés unanimes à dire : « Nous croyons que ce pain est vraiment le corps de Jésus-Christ, nous croyons que ce vin est le sang de Jésus-Christ ; nous le croyons comme nos pères l'ont cru, et nos pères le croyaient parce que les apôtres le leur avaient enseigné. »

Il faut donc admettre que c'est Jésus-Christ qui a établi cet auguste mystère ; c'est lui qui nous l'a révélé ; ce dogme est donc inattaquable ; dix-neuf siècles de croyance l'ont sanctionné ; des miracles sans nombre ont confirmé de siècle en siècle ce dogme de la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie.

CHAPITRE VI

MIRACLES.

Nous l'avons vu, la vérité de la réelle présence de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel repose sur des preuves invincibles. Toutefois les raisonnements ne portent pas toujours la lumière dans l'esprit et dans le cœur de l'homme. Tous ne sont pas capables de comprendre l'enchaînement des preuves et des raisonnements pour croire à la vérité, mais tous comprennent les prodiges de la main de Dieu; tous sentent qu'ils sont l'œuvre de sa toute-puissance, et voilà pourquoi, dans son immense amour pour les hommes, le Seigneur s'est plu à montrer évidemment la vérité de sa réelle présence dans le sacrement de l'Eucharistie par des guérisons, par des apparitions, par mille faits miraculeux que nous allons raconter.

La plus grande partie de ces faits présentent tous les caractères de l'authenticité, de la vérité historique la moins contestable. Quant à ceux de ces faits auxquels l'esprit légendaire a pu ajouter quelques nuances, et ils sont, je le répète, en fort petit nom-

bre, ils serviront du moins à prouver une fois de plus l'ancienneté, la persévérance de la foi en la présence réelle de Jésus-Christ dans la divine Eucharistie.

MIRACLES DE LA SAINTE EUCHARISTIE

IER SIÈCLE

LES DEUX DISCIPLES D'EMMAÜS

LES DEUX DISCIPLES D'EMMAÜS MIRACULEUSEMENT ÉCLAIRÉS PAR LA SAINTE EUCHARISTIE.

Le jour même de sa résurrection, Notre-Seigneur fit un grand miracle par le moyen de la sainte Eucharistie. Deux de ses disciples s'en allaient à un bourg peu distant de Jérusalem, nommé Emmaüs. Dans le chemin, ils s'entretenaient de la passion et de la mort de Jésus-Christ ; ils étaient tristes et semblaient n'avoir plus d'espérance. Tandis qu'ils causaient ainsi entre eux, Jésus les joignit. Par une permission divine, ces deux disciples ne reconnurent point leur divin Maître. Jésus leur demanda : « De quoi vous entretenez-vous, et que vous est-il donc arrivé, car vous êtes bien tristes? » Cléophas lui répondit alors : « Êtes-vous si étranger à Jérusalem que vous seul ignoriez ce qui s'est passé ces derniers jours ? » « Quoi donc ? » dit Jésus. « Ce qui est arrivé au sujet de Jésus de Nazareth, homme puissant en œuvres et en paroles

devant Dieu et devant tout le peuple, et la manière dont nos pontifes et nos chefs l'ont condamné à mort et crucifié. Pour nous, nous espérions qu'il rachèterait Israël, et voilà déjà trois jours que tout ceci s'est passé! Et puis, ce matin, quelques femmes des nôtres, qui sont allées avant l'aurore à son tombeau, n'ont plus trouvé son corps, et nous ont raconté qu'elles avaient vu des anges qui disent qu'il est encore en vie. Et quelques-uns de nous sont allés au tombeau et ont vu que le récit des femmes était vrai ; pour lui, ils ne l'ont pas trouvé. » Alors Jésus leur dit : « O aveugles ! ô cœurs rebelles à croire ce qui a été écrit par les prophètes ! Est-ce qu'il ne fallait pas que le Christ souffrît tout cela, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? » Alors, commençant par Moïse, et parcourant tous les proprètes, il leur expliquait toutes les Écritures qui parlent de lui. Arrivé à Emmaüs, il feignit de vouloir continuer sa route, mais ils lui représentèrent : « La nuit tombe, le jour baisse, demeurez avec nous. » Il se rendit à leurs instances, et tandis qu'il était à table avec eux, il prit du pain, le bénit, le rompit et le leur présenta. A peine donc eurent-ils reçu le corps de Jésus-Christ sous l'espèce du pain seulement, que leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent. Mais aussitôt il disparut. Et ravis de joie, de bonheur et d'amour, ils se disaient : « Notre cœur n'était-il pas brûlant dans nos poitrines pendant qu'il nous parlait dans le chemin et qu'il nous expliquait les Écritures? » Sur-le-champ

ils retournèrent à Jérusalem, auprès des apôtres, qu'ils trouvèrent pleins de joie, et confirmés dans la foi à la résurrection par une apparition de Jésus-Christ à Pierre ; et ils leur racontèrent comment il leur était aussi apparu, et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain [1].

IIe SIÈCLE

SAINT DENYS

SAINT DENYS, ÉVÊQUE DE PARIS, EST COMMUNIÉ DE LA PROPRE MAIN DE JÉSUS-CHRIST.

Nous lisons dans la Vie de saint Denys l'Aréopagite, apôtre des Gaules et premier évêque de Paris, qu'enfermé dans un noir cachot avec saint Rustique et saint Éleuthère ses compagnons, pour leur constance à confesser la foi chrétienne qu'ils allaient sceller de l'effusion de tout leur sang, comme saint Denys célébrait pour la dernière fois le saint sacrifice de la messe, la consécration étant faite, au moment de la communion, une nuée resplendissante d'une lumière toute divine descendit tout à coup dans sa prison, et le Sauveur du monde, Jésus-Christ, environné des anges qui lui faisaient cortége, lui apparut dans tout l'éclat de sa majesté. Alors ce divin Sauveur prenant dans

[1] Saint Augustin, Hésychius, le vénérable Bède, Théophylacte et plusieurs autres savants et illustres personnages ont enseigné que le pain que Notre-Seigneur donna à ses deux apôtres était la sainte Eucharistie.

ses mains l'hostie consacrée, il la présente à saint Denys en lui disant : « Recevez, mon cher fils, ce don que je vous donnerai d'une manière plus parfaite encore dans le royaume de mon Père. Plus grands sont les tourments que vous avez endurés, plus grands sont encore ceux que vous endurerez avec une invincible constance, plus aussi grande sera votre récompense dans les cieux et magnifique la mémoire de votre nom sur la terre.

« Bienheureux seront en mon royaume céleste ceux qui ont ouï et reçu avec foi votre parole en ce monde. L'amour que vous me portez mérite bien que je vous accorde tout ce que vous me demanderez dans vos prières. Tout ce que vous demanderez pour quiconque que ce soit vous sera toujours accordé. »

Après avoir dit ces consolantes paroles, le Seigneur Jésus communia de sa main adorable le saint apôtre et martyr, puis il disparut, laissant saint Denys et ses compagnons dans des transports d'une joie toute céleste. La messe terminée, l'action de grâces finie, les fidèles qui étaient venus visiter les saints prisonniers s'en retournèrent grandement consolés par cette vision de la tristesse que leur causait la pensée qu'ils allaient perdre saint Denys et ses illustres auxiliaires Rustique et Éleuthère.

Ils furent le jour même décapités sur une montagne qui était alors hors de la ville de Paris, et qui porte encore de nos jours le nom de Montmartre, — montagne des martyrs.

Avant de recevoir le coup mortel, saint Denys, Rustique et Éleuthère s'agenouillèrent, et le Pontife, les mains et les yeux élevés au ciel, fit cette prière :« Seigneur Dieu, Père tout-puissant, fils du Dieu vivant, et vous, Saint-Esprit consolateur, qui êtes un seul Dieu et une même substance, et une indivisible Trinité, recevez les âmes de vos serviteurs qui, pour l'amour de vous, exposent aujourd'hui leur vie. » Rustique et Éleuthère dirent à haute voix : « Ainsi soit-il ! »

Après cette prière on leur trancha la tête. Ce fut le neuvième jour d'octobre, sous l'empire d'Adrien.

Le fait que nous venons de rapporter est consigné dans l'hymne composée par Fortunat, évêque de Poitiers, et qu'on récite à vêpres dans le bréviaire de Paris :

Seniore celebrante
Missam, turba circumstante,
Christus adest comitante
Cœlesti frequentia.
Specu clausum carcerali
Consolatur, et vitali
Pane cibat, immortali
Coronandum gloria.

Le vieillard immolait l'hostie au saint autel;
Autour de lui la foule unissait sa prière :
Tout à coup Jésus-Christ, rayonnant de lumière,
Apparaît au milieu d'un cortége immortel.
Dans ce cachot affreux que remplit leur douleur,
Jésus parle, et sa voix console et fortifie,

Et sa main au martyr donne le pain de vie,
Près de le couronner dans l'éternel bonheur.

(*Vie de saint Denys* par Hardouin.)

IIIe SIÈCLE

SAINT CYPRIEN

Saint Cyprien rapporte les quatre miracles suivants opérés par le très-saint Sacrement de l'autel sur d'indignes communiants :

« 1° Un père et une mère, voulant se soustraire à la persécution, avaient quitté leur maison. Dans le désordre de leur fuite, il y laissèrent une jeune fille encore à la mamelle, sous la garde de sa nourrice. Celle-ci la porta aux magistrats, qui lui donnèrent du pain trempé dans du vin, restes du sacrifice des apostats : quelques jours après, l'enfant, ayant été rendue à sa mère, fut amenée par elle au lieu où les fidèles se trouvaient réunis pour la participation aux saints mystères. Elle n'y fut pas plutôt, que ne pouvant supporter nos prières, éclatant en sanglots, agitée par des mouvements convulsifs, comme si elle eût été mise à la torture, nous la vîmes manifester ce qui lui était arrivé par tous les signes que pouvait donner un âge aussi tendre. Le sacrifice achevé, le diacre ayant commencé à distribuer le calice à ceux qui étaient présents, et le tour de l'enfant étant venu, émue par un sentiment secret que la majesté divine

lui inspirait, elle détourna la tête, serrant les dents et repoussant le calice. Le diacre insistait, et, malgré ses résistances, il parvint à lui en faire boire quelques gouttes, qu'elle rejeta avec de nouveaux sanglots et des vomissements. La sainte Eucharistie ne pouvait demeurer dans un corps et dans une bouche violés et corrompus.

« 2° Une femme ayant eu l'audace de s'approcher de la table du Seigneur après avoir mangé des viandes offertes aux idoles, à peine eut-elle reçu la sainte hostie dans sa bouche que, comme autrefois Judas, elle fut possédée du démon, entra en fureur, se mordit la langue, sur laquelle elle venait de recevoir indignement le corps du Seigneur, chercha à s'ôter la vie, et rendit l'âme au milieu des accès de la rage et du désespoir. »

3° Ce saint docteur rapporte également qu'une femme chrétienne ayant eu la témérité d'ouvrir avec ses mains souillées une boîte où était la sainte Eucharistie, il en sortit tout aussitôt un feu qui l'épouvanta si fort, qu'elle n'osa plus y toucher. Ce grand saint fait remarquer ce miracle de l'Eucharistie, en disant : « 1° que cette femme était en péché mortel ; — 2° qu'un feu extraordinaire sortit de la boîte, qui l'empêcha de toucher à la sainte Eucharistie. »

Enfin ce grand saint martyr ajoute le miracle suivant, qui arriva à l'occasion d'un apostat. Ce malheu-

reux ayant osé s'approcher de l'Eucharistie dans ce mauvais état, la reçut dans sa main pour communier; mais, ayant voulu manger ce pain céleste, il ne trouva que des cendres dans sa main. Sur ce fait saint Cyprien dit : « Il paraît que le Seigneur se retire de notre cœur lorsqu'on a honte de le confesser et qu'on le renie ; que le sacrement ne conduit point au salut ceux qui le reçoivent indignement, puisque ce qui devait donner le salut est changé en cendres. » Tous ces faits saint Cyprien les rapporte dans son *Traité de ceux qui sont tombés dans la persécution.*

IVe SIÈCLE

SAINT SATYRE

SAINT SATYRE EST SAUVÉ DU NAUFRAGE PAR LA DIVINE EUCHARISTIE.

Satyre, frère de saint Ambroise, se rendant de l'Afrique en Italie, fut tout à coup surpris par une furieuse tempête en pleine mer. Près de faire naufrage, le vaisseau qui le portait menaçant d'échouer sur des rochers et de s'engloutir dans les flots, craignant non pas de mourir, mais d'être privé des saints mystères en quittant la vie, Satyre, qui n'était encore que catéchumène , demande avec instance à ceux qui étaient initiés le divin sacrement des fidèles, la sainte Eucharistie. Il la fait enfermer dans un linge qu'il se passe autour du cou, puis, sans autre planche

de salut, il se jette à la mer. Ses espérances et sa foi ne furent point trompées. Il aborda le premier au rivage, porté sur les flots par cette arche de la nouvelle alliance.

Satyre comprit bien à qui il était redevable de la grâce qu'il venait de recevoir, et, connaissant que si l'Eucharistie attachée à son cou l'avait délivré du naufrage, ce divin sacrement lui serait infiniment plus avantageux s'il avait le bonheur de le recevoir au dedans de lui-même, il eut soin de faire chercher un évêque pour recevoir le saint baptême, et par là être en état de pouvoir recevoir la sainte Eucharistie.

SAINTE GORGONIE

GUÉRISON MIRACULEUSE DE SAINTE GORGONIE, OPÉRÉE PAR LA DIVINE EUCHARISTIE.

« Ma sœur Gorgonie, dit saint Grégoire de Nazianze dans son oraison funèbre, était frappée d'une maladie mortelle. Les hommes versés dans l'art de guérir n'avaient plus d'espérance. Alors, cette sœur bien-aimée se lève au beau milieu de la nuit, puis se rend à l'église. Là prosternée devant le tabernacle où repose Notre-Seigneur Jésus-Christ par amour pour nous, elle lui représente et ses bontés et ses bienfaits, et les prodiges de sa charité: « Autrefois, lui disait-elle, « une pauvre femme travaillée par une cruelle mala-« die touche le bord de votre robe, et à l'instant même

« elle est guérie. Quoi donc, Seigneur Jésus, votre bras « serait-il donc raccourci? Votre corps tout entier « aurait-il donc moins d'efficacité que le bord de « votre robe? Vous qui vous laissâtes attendrir à la « voix de la pauvre Cananéenne, Seigneur Jésus, se- « riez-vous donc insensible à ma prière? votre bonté, « votre tendresse si compatissante ne vous porte- « raient donc plus à soulager les infirmes? L'infinité « de votre puissance, de votre volonté et de votre « amour recevrait-elle des bornes?

« Me voilà humblement prosternée aux pieds de « votre inépuisable miséricorde, en présence de ce « tabernacle où vous avez établi votre demeure dans « l'excès de votre amour pour les enfants des hommes. « Eh bien, je fais vœu de ne point me relever que « vous ne m'ayez guérie. » Cette prière, dans laquelle on ne sait qu'admirer le plus, ou de sa foi vive ou de son amour, étant terminée, Gorgonie se lève: sa prière était exaucée, elle était guérie. (*Panégyrique de sainte Gorgonie*, par saint Grégoire de Nazianze.)

FAIT RAPPORTÉ PAR SAINT OPTAT

LA SAINTE EUCHARISTIE EST JETÉE A DES CHIENS QUI DEVIENNENT FURIEUX ET DÉVORENT LEURS MAÎTRES.

Un des plus illustres défenseurs de la foi catholique au quatrième siècle, c'est saint Optat, évêque de Milève en Numidie. Il raconte, dans le second livre qu'il a écrit contre les Donatistes, que la sainte Eucharis-

tie fit à l'occasion de leur impiété un grand miracle, et que Dieu exerça une punition terrible contre ces schismatiques, qui avaient profané ce sacrement adorable. Poussés par la haine qu'ils nourrissaient contre l'Église catholique, ils firent une irruption dans les églises, s'emparèrent des vases sacrés et jetèrent aux chiens les saintes hosties. Mais à ce moment même ils éprouvèrent les effets de la divine justice. Ces chiens, devenus tout à coup enragés, se jetèrent à l'instant sur leurs maîtres et les dévorèrent, et vengèrent ainsi sur eux l'injure qu'ils avaient faite à la sainte Eucharistie.

Trois remarques sont à faire sur ce miracle. 1° Saint Optat dit que ces chiens devinrent enragés aussitôt qu'on eut profané la sainte Eucharistie; 2° qu'ils furent les instruments de la colère de Dieu pour punir cette profanation, puisqu'ils dévorèrent leurs propres maîtres, comme s'ils avaient été des voleurs. De ce miracle il résulte encore que dans ces temps apostoliques c'était la coutume de garder la divine Eucharisrie dans les églises, après la célébration des saints mystères, comme cela se pratique encore de nos jours.

SAINT BASILE

SAINT BASILE EST TÉMOIN D'UN FAIT MIRACULEUX LORSQU'IL CÉLÈBRE LA MESSE.

Saint Basile, archevêque de Césarée en Cappadoce, avait une grande dévotion à la divine Eucharistie.

Dieu se plaisait à récompenser sa foi vive et son ardent amour par un miracle qui s'opérait tous les jours au moment où il célébrait les saints mystères.

Au-dessus du grand autel, où il offrait pontificalement l'auguste sacrifice de la messe, saint Basile avait fait placer une colombe d'argent, suspendue par un cordon de soie, et dans laquelle il mettait les hosties consacrées. — La candeur, l'innocence, la douceur, tout ce qu'il y a de plus gracieux et de plus aimable dans le pain des anges était représenté par cette colombe-tabernacle. — Or donc, tous les jours, lorsque le saint pontife célébrait les divins mystères, la consécration étant faite, quand il élevait la sainte hostie pour la faire adorer des fidèles, il voyait cette colombe aux ailes déployées, ce saint ciboire se balancer par trois fois et former une couronne au-dessus de sa tête. Un jour, il ne vit point ce signe de divine approbation. — Il porte ses regards autour de lui et il aperçoit une personne, objet de scandale, qui était près des autels. — Il l'éloigne avec sa douceur tout angélique, puis il élève de nouveau la sainte hostie, et la colombe, en signe de divine approbation, se balance par trois fois au-dessus de sa tête en forme de couronne. (*Baronius.*)

IVe ET Ve SIÈCLE

UNE FEMME VOULANT COMMUNIER INDIGNEMENT, L'EUCHARISTIE SE CHANGE EN PIERRE.

Un homme de la secte des Macédoniens, dit le célèbre Sozomène dans son *Histoire ecclésiastique*, ayant été converti par les instructions de saint Jean Chrysostome, voulut aussi ramener sa femme à l'Église catholique. Il l'exhorta longtemps, mais inutilement, à suivre son exemple : la fréquente conversation qu'elle avait avec des femmes hérétiques détruisant tout ce que son mari lui disait de bon et d'excellent pour son salut. Enfin cet homme, voyant que sa femme s'endurcissait de plus en plus, la menaça de se séparer d'elle, si elle ne se convertissait pas. Effrayée de cette menace, cette femme se rendit au vœu de son mari; elle fréquenta l'église catholique. Le temps de la communion étant venu, elle reçut l'Eucharistie; mais elle la garda, et prit en sa place un pain, qu'une servante affidée lui donna secrètement ; mais, ayant porté ce pain à sa bouche pour le manger, elle sentit qu'il était devenu une pierre sous ses dents ; effrayée de ce miracle, elle courut à l'évêque, lui déclara son crime et ce qui lui était arrivé : elle lui montra la pierre, où l'on voyait la marque de la morsure. Elle demanda pardon de son impiété avec larmes ; puis, étant convertie à la foi catholique, elle vécut en par-

faite intelligence avec son mari. La pierre miraculeuse fut gardée dans le trésor de l'église de Constantinople; on l'y voyait encore du temps de Sozomène.

C'est ici un miracle incontestable.

1° Ce miracle était public; il eut lieu à Constantinople, alors que saint Jean Chrysostome y faisait les fonctions de pasteur.

2° Ce miracle était si bien avéré, que pour en conserver la mémoire, on avait mis dans le trésor de l'église de Constantinople la pierre en laquelle avait été changé le pain.

3° Sozomène, qui rapporte ce fait miraculeux, dit que l'on voyait encore de son temps cette pierre dans le trésor de l'église de Constantinople.

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

Saint Chrysostome exhortant son peuple à venir à l'église pour y entendre la parole de Dieu et participer aux divins mystères, s'exprime en ces termes : « C'est ici le temple de Dieu, cette demeure est bien au-dessus des palais des grands de ce monde. Là nous possédons de grandes richesses. Là repose toute notre espérance; là est la table divine du Seigneur, mille fois plus précieuse et plus délicieuse que votre table; là brûle cette lampe céleste qui est une source de miracles, puisque l'on a vu grand nombre de malades guérir subitement après s'être oints avec foi de son huile. »

NOTE SUR LES LAMPES.

Dès les temps apostoliques, on retrouve le luminaire sacré comme accompagnement nécessaire des assemblées religieuses, et les catacombes de Rome, qui remontent à ces premiers âges de l'Église, sont sous ce rapport des témoins irrécusables. Outre l'immense quantité de lampes communes qu'on retrouve dans ces antiques asiles de la religion, on sait par des monuments certains que nuit et jour, dans les chapelles où reposaient les reliques des plus célèbres martyrs, un brillant luminaire était entretenu par la piété des fidèles. Tantôt les mèches ardentes étaient disposées dans de vastes coupes de marbre ou d'albâtre remplies d'huile et posées sur des colonnes devant la tombe des martyrs ; tantôt elles étaient placées dans des lampes d'airain, d'argent et même d'or massif, suspendues aux voûtes des chapelles, et gracieusement sculptées en forme de couronnes de roses. L'huile, souvent parfumée, que les premiers chrétiens consacraient à la splendeur du culte divin, était regardée comme sanctifiée par l'usage auquel on la faisait servir ; les fidèles en emportaient quelques gouttes dans des ampoules de cristal et y attachaient une vertu religieuse comme à de véritables reliques. Plus tard, lorsque l'Église, libre des persécutions, put déployer au grand jour la pompe de ses cérémonies sacrées, elle apporta un soin extraordinaire au lumi-

naire de ses basiliques. Les souverains Pontifes, les Empereurs, les évêques, les simples fidèles rivalisèrent de zèle et de magnificence pour entourer de lumière les sanctuaires de la divine Eucharistie. Des lois ecclésiastiques remontant à l'antiquité la plus vénérable nous attestent, sous ce rapport, le soin des pontifes et des conciles.

Le Rituel romain promulgue à ce sujet, dans les termes les plus formels, la volonté de l'Église, à laquelle tout fidèle doit obéissance comme à Dieu même. Plusieurs lampes, ou au moins une, doivent briller perpétuellement le jour et la nuit devant le saint Sacrement. *Lampades coram sanctissimo sacramento vel saltem una, die noctuque perpetuo colluceat.*

LE SAINT VIATIQUE

SAINT AMBROISE REÇOIT, PAR UN PRODIGE DE LA PROVIDENCE DE DIEU, LE SAINT VIATIQUE.

Saint Paulin raconte dans la Vie de saint Ambroise, qu'Honorat, évêque de l'église de Verceil, étant allé visiter le saint évêque de Milan dans sa dernière maladie, comme il était couché dans l'appartement supérieur pour prendre un peu de repos, il entendit par trois fois, une voix qui l'appelait en lui disant : « Hâtez-vous, Honorat, de vous lever, car il va bientôt expirer. » Il descendit aussitôt et présenta à Ambroise le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ambroise ne l'eut pas plutôt reçu qu'il rendit son der-

nier soupir, emportant avec lui cet excellent viatique, pour aller, fortifié par le divin aliment, jouir de la société d'Élie et du commerce des anges, dont il avait mené la vie sur la terre. Ce fait est un argument sans réplique en faveur du dogme de l'Eucharistie administrée sous une seule espèce. Bossuet allègue ce fait contre l'opinion des ministres protestants en faveur de la communion sous les deux espèces.

Viatique. — Bède, dans le livre IV de l'*Histoire d'Angleterre*, ch. XIV, dit, en parlant d'un enfant malade : « Le prêtre crut l'enfant, et ayant appelé ses frères, il fit préparer une table, dit la messe, voulut que tous communiassent selon l'usage, et ordonna qu'on portât à l'enfant malade une petite portion du saint sacrifice. Cela fait, l'enfant mourut quelques instants après, le sourire des prédestinés sur les lèvres. »

Le même historien nous raconte que Cedmon, aux approches de la nuit où il allait quitter cette vie terrestre, pria son ministre de préparer cette nuit-là même le lieu de sa sépulture. Étonné de cette demande que lui faisait son maître, qu'il ne croyait pas si près de sa fin, le ministre n'en exécuta pas moins l'ordre qu'il avait reçu. Or, comme Cedmon s'entretenait avec ses courtisans avec une sainte et pieuse familiarité, minuit étant sonné, Cedmon leur demanda s'ils avaient avec eux la divine Eucharistie. « Eh ! qu'est-il besoin de l'Eucharistie? lui répondirent-ils ; vous n'êtes point encore à votre heure dernière, vous qui

causez si joyeusement avec nous, comme un homme en pleine santé. » « N'importe, répliqua-t-il, apportez-moi l'Eucharistie. » L'ayant reçue dans ses mains, il leur demanda si tous étaient contents de lui, s'ils n'avaient point de reproches à lui faire. Ils lui répondirent tous qu'ils ressentaient pour lui la plus tendre affection, bien loin d'avoir contre lui aucun sujet de plainte, et ils le prièrent à leur tour de leur accorder sa paix. « Je n'ai, mes enfants, leur répliqua-t-il aussitôt, que des sentiments de paix pour tous les serviteurs de Dieu. » Dans ces dispositions, il se munit du viatique céleste, se prépara à une autre vie, et leur demanda si le moment approchait du réveil des moines pour l'office de la nuit. « Le moment approche, » lui répondirent-ils. « Bien, leur dit-il alors, nous n'avons donc qu'à attendre jusque-là. » Puis, se signant du signe de la croix, et après un léger sommeil, il termina ainsi doucement sa vie.

SAINT AUGUSTIN

LE SAINT SACRIFICE TRIOMPHE DES MALINS ESPRITS.

Saint Augustin, cet illustre docteur de l'Église, raconte dans le VIIIe chapitre du livre XXII de la *Cité de Dieu*, qu'Hespère, ancien tribun, lequel habitait dans le territoire de Fussale une terre nommée Zebedi, « ayant souffert de grands dommages dans ses bestiaux et ses esclaves par l'infestation des malins esprits, s'adressa durant mon absence à mes prêtres, les sup-

pliant que quelqu'un d'eux se rendît sur cette terre infortunée, afin de chasser le démon par ses prières. Un prêtre y alla. Il y offrit le sacrifice du corps de Jésus-Christ, priant avec grande ferveur afin que Dieu fît cesser les ravages que ce mortel ennemi du genre humain exerçait en ces lieux. Sa prière fut exaucée, et le fléau cessa aussitôt. »

UN AVEUGLE-NÉ EST GUÉRI PAR LA SAINTE EUCHARISTIE.

« Il y avait aussi dans ce même endroit un jeune homme nommé Acace, issu d'une excellente famille. Il était né avec les yeux fermés. Le médecin, croyant que sous ces paupières fermées les yeux pouvaient être fort bons et fort sains, était d'avis de les lui ouvrir avec un rasoir. Mais la mère de ce jeune enfant, femme d'une foi vive et d'une singulière piété, ne voulut pas permettre qu'on eût recours à une opération si douloureuse : elle les lui ouvrit d'une manière bien plus admirable, par la vertu de l'Eucharistie, lui appliquant une partie de la sainte hostie sur les yeux comme un cataplasme. L'enfant m'a déclaré que bien qu'il n'eût alors que cinq ou six ans il en avait un parfait souvenir. »

VIe SIÈCLE

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND CONVERTIT UNE FEMME QUI RIAIT DE CE QU'IL APPELAIT LE PAIN QU'ELLE AVAIT PÉTRI LE CORPS DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

« Saint Grégoire, pape et docteur de l'Église, lequel vivait en 604, un jour, célébrant la sainte messe, une dame romaine, qui avait offert le pain qu'il avait consacré, s'approcha pour communier avec les fidèles. Or, comme saint Grégoire, en lui donnant le pain eucharistique, proférait ces paroles : « Le corps de « Notre-Seigneur Jésus-Christ conserve votre âme « pour la vie éternelle, » il s'aperçut que cette femme souriait ; cela fut cause qu'il rapporta le saint sacrement sur l'autel et acheva les saints mystères. La messe terminée, il commanda à cette dame de dire devant tout le peuple pourquoi elle avait ri si indiscrètement au moment même où elle allait recevoir le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Après quelques instants de silence, elle déclara enfin que si elle avait souri, c'était parce qu'il avait dit que le pain qu'elle avait offert et que ses mains avaient pétri était le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint Grégoire, ayant ouï cette réponse, s'agenouilla devant l'autel et se mit en prières avec tout le peuple, suppliant le Seigneur qu'il dessillât les yeux

de l'âme de cette pauvre femme. Incontinent l'hostie consacrée se convertit en chair, en la présence de toute l'assistance ; saint Grégoire la montra à cette femme incrédule, qui fut convertie par ce miracle, et tout le peuple demeura confirmé dans la foi, et peu après la divine hostie reprit l'espèce du pain qu'elle avait auparavant. » (*Histoire ecclésiastique*, Vie de saint Grégoire.)

L'ENFANT JUIF DE CONSTANTINOPLE

LE FILS D'UN JUIF EST PRÉSERVÉ DU FEU, OU SON PÈRE L'AVAIT JETÉ, PAR L'EUCHARISTIE.

C'était la coutume à Constantinople, lorsqu'on voulait renouveler la sainte Eucharistie, de faire consommer par des enfants encore dans l'innocence les parcelles qui restaient des hosties consacrées. Un jour qu'on fit venir les enfants des écoles, il se trouva parmi eux le fils d'un juif qui communia avec eux. Son père, verrier de profession, l'ayant su, tomba dans une fureur frénétique, et jeta le pauvre enfant dans le four de la verrerie, qui était tout enflammé. Cependant la mère de la jeune victime, ne sachant rien de ce crime, cherchait son fils depuis trois jours, lorsque enfin, passant près de la fournaise en se lamentant encore, elle entendit la voix de son enfant qui répondait à ses cris. Ne sachant encore d'où partait cette voix, elle ouvre la fournaise et aperçoit son enfant au milieu, sans qu'il parût avoir rien souffert des atteintes des flammes.

Elle l'en retire, et lui demande comment il a pu ne pas être consumé au milieu de ce brasier. « Une dame vêtue de pourpre, lui dit l'enfant, m'a souvent apparu, et, jetant de l'eau autour de moi, elle a éteint le feu et m'a nourri pendant ce temps-là. » Toute la ville de Constantinople fut instruite de ce prodige. La mère et le fils embrassèrent le christianisme, mais le père, s'obstinant à ne pas vouloir se convertir, fut puni de mort pour son crime, par ordre de l'empereur Justinien. Ceci arriva l'an 552 de l'ère chrétienne.

Ce miracle est rapporté par Évagre, auteur contemporain, dans son *Histoire ecclésiastique*. M. l'abbé Fleury, le rapporte, après Évagre, dans son *Histoire ecclésiastique*.

SAINT AGAPET

SAINT AGAPET GUÉRIT UN SOURD ET MUET PAR LE TRÈS-PRÉCIEUX CORPS DE JÉSUS-CHRIST.

« Le pape saint Agapet, se rendant dans une contrée de la Grèce pour y aller conférer des grands intérêts de l'Église avec l'empereur Justinien, on vint lui présenter, dans une église, au moment où il allait célébrer les saints mystères, un sourd et muet. La famille le suppliait de vouloir bien guérir cet infortuné. Le saint pontife, attendri par les larmes du père et de la mère de ce jeune homme, leur dit : « Avez-vous la foi? croyez-vous que Dieu puisse gué- « rir votre fils ? » « Oui, nous le croyons, » dirent-

ils. Alors le souverain pontife monte à l'autel, célèbre le très-saint sacrifice de la messe, tandis que le sourd et muet était agenouillé au pied de l'autel. Au moment de la communion, le pape Agapet lui présente le très-précieux corps de Jésus-Christ; aussitôt qu'il l'eut reçu, ses oreilles s'ouvrent, sa langue se délie, et il publie avec une émotion qui faisait couler des larmes de joie et de bonheur de tous les yeux la grande merveille que Dieu vient d'opérer en sa faveur. » (*Troisième Dialogue de Grégoire le Grand.*)

PRODIGES OPÉRÉS PAR LE SAINT SACRIFICE

LE TRÈS-SAINT SACRIFICE OBTIENT LE SOULAGEMENT D'UN PRISONNIER, PRÉSERVE DU NAUFRAGE AGATHUS, ET SOULAGE UN NAUTONIER QU'ON CROYAIT MORT.

Saint Grégoire le Grand, dans ses *Dialogues*, livre IV, chapitre XXVII, raconte qu'un homme ayant été pris et mis dans les chaînes par ses ennemis, sa femme faisait offrir pour lui le saint sacrifice à des jours marqués; longtemps après, ayant été mis en liberté, et étant auprès de sa femme, il se convainquit que les jours où ses ennemis lui enlevaient ses chaînes étaient précisément ceux où sa femme avait fait offrir pour lui le saint sacrifice de la messe.

Ce récit acquiert une autorité d'autant plus grande qu'il nous a été assuré à nous-même avec une incontestable *certitude* il y a sept ans.

« Agathus, évêque de Palerme, continue saint

Grégoire le Grand, ayant reçu l'ordre de se rendre à Rome du temps de mon prédécesseur, d'heureuse mémoire, essuya dans la traversée une violente tempête, au point de perdre l'espérance d'échapper au naufrage. Son nautonier, nommé Baroca, qui aujourd'hui est clerc de cette même église, conduisait le canot attaché au navire ; mais la corde s'en étant rompue, il avait disparu avec le canot lui-même au milieu des flots. Le navire, n'ayant plus alors d'autre conducteur que l'évêque, parvint enfin, après beaucoup de périls et de secousses à l'île d'Ostica. Le troisième jour du débarquement, l'évêque, qui de la côte cherchait toujours des yeux le nautonier qui lui avait échappé avec son canot, vivement affligé de ne point le voir reparaître, le crut mort, et sa charité le portant à lui rendre, fût-il vivant encore, les devoirs qu'on remplit à l'égard de ceux dont on déplore la perte, il fait offrir, pour le soulagement de son âme, au Dieu tout-puissant, le sacrifice de la victime sainte. Ce divin sacrifice achevé, il remet le navire en état, et fait voile vers l'Italie. Mais à peine est-il débarqué à Porto, qu'il retrouve le nautonier qu'il croyait mort. Transporté de joie d'une si heureuse rencontre, il lui demande comment il avait pu subsister sur mer pendant tant de jours, au milieu de tant de périls. Le nautonier lui apprit que tant que le canot avait pu se soutenir au milieu des vagues, il avait flotté avec lui; mais, que le canot étant venu plus tard à chavirer, il s'était assis sur la quille; que ce ma-

nége s'était renouvelé plusieurs fois, tant le jour que la nuit, il allait succomber à la fatigue aussi bien qu'à la faim qui le dévorait, lorsque la miséricorde de Dieu vint à son secours de la manière suivante : « Luttant « contre les flots et sentant mes forces s'épuiser, je me « trouvai tout à coup dans un accablement d'esprit « qui, sans être le sommeil, n'était cependant pas pour « moi l'état de la veille ordinaire : quelqu'un alors « m'apparut au milieu de la mer où j'étais, et me pré- « senta du pain pour réparer mes forces. A peine ai-je « pris cette nourriture, que je me sens fortifié, et « bientôt, un navire venant à passer m'accueillit, m'ar- « racha à tous ces périls et me ramena à terre. »

« L'évêque, entendant ces mots, lui demanda quel jour la chose était arrivée, et les renseignements qu'il en obtint le convainquirent que c'était le jour même où ce prêtre de l'île d'Ostica avait offert pour lui le saint sacrifice. »

LE PETIT JUIF DE BOURGES

A BOURGES, UN ENFANT JUIF, AYANT REÇU LA SAINTE EUCHARISTIE, EST JETÉ TOUT VIVANT PAR SON PÈRE DANS UN FOUR EMBRASÉ. — DIEU LE CONSERVE MIRACULEUSEMENT.

« En l'année 527, sous le règne du fils de Clovis, il y avait à Bourges une école très-fréquentée où se rendaient les enfants de la ville, riches et pauvres. Un artisan israélite avait un fils de dix à douze ans qui se rendait tous les jours à l'école avec les enfants

des voisins, ses petits camarades. Il apprenait de son mieux ce qu'on enseignait là. Après avoir lu, écrit et compté, il se récréait dans les rues et faisait comme il voyait faire. Quelques-uns de ses camarades entraient souvent dans une église; ils y allaient prier et saluer une image de la sainte Vierge, que l'on révère encore à présent sous le nom de Notre-Dame de Bourges. Le petit juif les imitait; il honorait ingénument celle qu'il entendait appeler la mère de Dieu. Son père, toujours taciturne et toujours affairé, ne lui parlant pas au retour, l'enfant n'avait jamais eu occasion de rendre compte de ces détails; et ainsi, sauf le baptême, il était devenu peu à peu à moitié chrétien.

« Or, à la fête de Pâques, qui se célébrait avec grande joie, tous ceux des enfants chrétiens qui avaient fait leur première communion s'étaient parés de leurs habits neufs, et s'en allaient le cœur joyeux à la table sainte. L'enfant du juif, les voyant si heureux, se joignit à eux. Il entendit la messe à genoux et il suivit pieusement ses petits camarades à la table sainte, où il reçut avec eux la divine Eucharistie.

« Avant de quitter l'église, il alla, ainsi que tous ses amis, faire sa prière devant la sainte image de Notre-Dame qu'il connaissait bien.

« Son absence ayant été plus longue ce jour-là que de coutume, lorsqu'il rentra, son père lui demanda d'où il venait si tard. Nous ignorons la profession de ce père israélite, mais en ce moment il était occupé à chauffer un grand four où brûlait un feu dévorant.

« L'enfant raconta d'une bouche naïve, et sans se croire répréhensible en rien, comment, avec ses petits camarades d'école, il allait souvent à l'église; comment il ne manquait jamais d'y saluer Notre-Dame, et comment il venait de recevoir la communion. Aussitôt le père, enflammé de colère, saisit son fils, le lance sans dire un mot au fond de son four, et jette ensuite deux fagots après lui pour redoubler la flamme déjà si ardente. Tout cela s'était fait en un clin d'œil. La femme du juif arriva alors. Du bout de la rue, elle avait aperçu son fils qui rentrait; elle le demanda. Le juif ne répondit ni par voix ni par signe. Accoutumée à ses tristes manières, la mère inquiète cherche dans toute la maison ; ne trouvant son fils nulle part, elle revint devant le four qui était si ardent qu'on ne pouvait en approcher. Les deux fagots que le juif avait jetés s'abattirent alors, à demi dévorés par la flamme, et la pauvre mère crut voir, au fond du gouffre de feu son enfant chéri. Elle poussa de tels cris d'angoisse que les voisins accoururent. En effet, tous aperçurent l'enfant qui semblait, par un prodige inexplicable, assis plein de vie au milieu des flammes. Aussitôt on retire les charbons ardents qui l'environnaient et l'enfant sortit du four sans avoir rien souffert. « J'ai été préservé, dit-il, par cette Dame « qui est sur l'autel et qui est venue me garder des « flammes. » La foule qui était là comprit que l'enfant désignait Notre-Dame de Bourges qui était venue sauver cet enfant, tabernacle vivant de Jésus-Christ,

qu'il venait de recevoir à l'église de Notre-Dame. » (*Mémoires sur l'église de Notre-Dame de Bourges.*)

SAINT SARDOS

SAINT SARDOS, SUPÉRIEUR DE L'ABBAYE DE SARLAT, RESSUSCITE SON PÈRE POUR LUI ADMINISTRER LE VIATIQUE, DONT IL AVAIT ÉTÉ PRIVÉ PAR UNE MORT IMPRÉVUE.

« Saint Sardos, originaire de Bordeaux, alors qu'il était supérieur de l'abbaye de Sarlat, en Périgord, eut la douleur de perdre son père sans qu'il eût reçu les derniers sacrements de notre sainte religion. Plongé dans la plus profonde tristesse, le pieux abbé se jette au pied des divins tabernacles, y répand ses prières et ses larmes. O merveille ! ô puissance de la prière sur le cœur de Jésus-Christ ! Par sa foi vive et ardente, Sardos obtient la résurrection de son père ; il lui administre le sacrement de la divine Eucharistie, puis, après avoir reçu ce viatique sacré, son père rend de nouveau son dernier soupir en bénissant son fils bien-aimé.

« Ce miracle ayant répandu partout le nom du saint, il fut fait évêque de Limoges, et il s'acquitta de cet auguste ministère avec tout le zèle et la sainteté qu'on avait droit d'attendre de lui. Quand il vit que son heure dernière arrivait, il prit congé de ses diocésains et se rendit dans son monastère de Sarlat, où il rendit son dernier soupir, en l'année 520 de l'ère chrétienne. Sa fête est célébrée le 4 mai. » (*Vies des Saints*, Riba-

déneira. — *Bréviaire de Périgueux, Propre du diocèse, 5 du mois de mai.*)

VIIe SIÈCLE

LE PAPE SAINT MARTIN

LE PAPE SAINT MARTIN TRIOMPHE D'UN ASSASSIN PAR LA SAINTE EUCHARISTIE.

« Le pape saint Martin fut célèbre par son savoir et sa sainteté. Ayant condamné, dans un concile tenu au mois d'octobre l'an 649. l'hérésie des Monothélites, l'empereur Constant, qui partageait cette hérésie, entra, à cette nouvelle, dans une telle fureur, qu'il résolut de le faire mourir pour venger l'injure qu'il avait reçue par cette excommunication. A cette fin, il donna le commandement de l'Italie à Olympien, son chambellan, qui était hérétique comme lui. Il lui commanda d'y servir et d'y cultiver l'hérésie, et si le pape voulait s'y opposer, de lui ôter la vie, ou bien de se saisir de sa personne et de le conduire à Constantinople. Les moyens qu'il exploita pour exciter un schisme n'eurent aucun succès. Alors l'exarque, voyant qu'il ne gagnerait rien par cette voie et que le pape était bien aimé dans Rome, d'où il serait très-difficile de le chasser, il résolut de le tuer. Pour en venir aisément à bout, il feignit de vouloir communier de la main du pape, après avoir ordonné à un de ses écuyers de massacrer saint Martin lorsqu'il lui ad-

ministrerait la communion dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. L'exécution de cet ordre était d'autant plus facile, que le pape communiait chacun à sa place. Mais, à l'instant même où l'écuyer voulut tirer son épée pour exécuter les ordres de son maître, il fut frappé d'aveuglement, de sorte qu'il ne put voir ni reconnaître le pape, qui était à l'autel, non-seulement environné de la garde des anges, mais aussi du Roi des anges, qu'il tenait entre ses mains sacrées. Olympien, frappé de ce miracle, se convertit et fit la paix avec saint Martin. » (*Vie de saint Martin*, Godescard, Ribadénéira.)

SAINT BONNET

SAINT BONNET, ÉVÊQUE D'AUVERGNE, CÉLÈBRE LA MESSE EN PRÉSENCE DE LA SAINTE VIERGE.

« Saint Bonnet, évêque d'Auvergne, avait une tendre dévotion à la très-sainte Vierge et un grand amour pour Jésus-Christ résidant dans nos tabernacles. Souvent il passait sa journée entière au pied des autels, en oraison. Or, un jour, étant entré dans l'église de Saint-Michel pour y prier, il se retira dans un lieu écarté. La nuit étant venue, les portes de l'église furent fermées sur lui, et il passa la nuit en prières. Comme il était prosterné devant les tabernacles, tout à coup il voit une grande lumière qui brille par toute l'église, puis il entend une mélodie céleste, et il voit entrer en grande pompe la Vierge Marie, la mère de Dieu, accompagnée d'une foule de

vierges, de saints et d'esprits angéliques. Tous chantaient les louanges de Jésus-Christ et de Marie, sa sainte mère, et Marie elle-même célébrait les louanges de son divin fils. Cette compagnie céleste fit la procession à l'entour du chœur dans un bel ordre, jusqu'à ce que, parvenue devant l'autel, quelques saints demandèrent à la sainte Vierge : « Qui célébrera la « messe ? » La sainte Vierge répondit que Bonnet était le vrai et fidèle pasteur qui pouvait la dire. Bonnet, entendant ces paroles, se retira couvert de confusion, mais on fut le chercher, et on le conduisit à l'autel ; les anges le revêtirent des ornements sacrés. puis il célébra la messe, après laquelle Notre-Dame le remercia, et pour récompense elle lui fit don d'une magnifique robe blanche que l'on exposait tous les ans à la vénération des fidèles.

« Témoignage indubitable de la vérité du fait que nous venons de rapporter, et qui se passa alors que Pépin, père de Charlemagne, était encore maire du palais. » (*Vie de saint Bonnet. — Mémoires de Surius*, de l'ordre des Chartreux.)

VIIIE SIÈCLE

CHARLEMAGNE ET LES SAXONS

LES SAXONS CONVERTIS A LA FOI PAR LA DIVINE EUCHARISTIE.

« L'histoire du huitième siècle est pleine du récit des batailles que Charlemagne livra aux Saxons pour

es soumettre à son empire et leur faire embrasser la religion chrétienne.

« Vaincus par la force des armes, les Saxons faisaient tout ce qu'on voulait. Mais l'épée une fois rentrée dans le fourreau, la lance une fois posée, ils se révoltaient contre l'autorité et revenaient à leurs anciennes erreurs.

« Toutefois le Dieu du ciel, qui veut être servi par amour et non par force, lui qui triomphe des esprits et des cœurs aussi bien que des corps, se servit d'autres armes pour les subjuguer et les soumettre pour toujours à sa loi.

« Wide Kinde, chef des Saxons, et quelques grands seigneurs qui lui faisaient cortége, voulant expérimenter par leurs propres yeux ce que c'était que la religion chrétienne, se déguisent en pauvres mendiants, et, au grand jour de Pâques, ils vont se placer à la porte de l'église, parmi ceux qui demandaient l'aumône. Attentifs à la célébration des saints mystères, au moment de la communion, ils aperçurent que l'hostie qu'on donnait à l'empereur Charlemagne s'était tout à coup transformée en un petit enfant d'une beauté si admirable et si ravissante, qu'elle paraissait toute divine. Ils furent tellement émerveillés de ce prodige, qu'ils demandèrent le saint baptême, et avec eux tout le peuple saxon embrassa la religion chrétienne. (Crantzius, *Histoire des Saxons*, livre II.)

ETHELRED, ROI D'ANGLETERRE

MAGNIFIQUE RÉCOMPENSE QUE DIEU LUI ACCORDE POUR SA FIDÉLITÉ A ASSISTER AU SAINT SACRIFICE.

« Tandis que les Danois ravagaient l'Angleterre, le roi Ethelred survient avec son frère Alfred, pour les repousser ; mais n'ayant pu les rejoindre qu'à la fin du jour, ils furent obligés de différer le combat jusqu'au lendemain. Dès que l'aurore parut, Alfred se trouva prêt, et, voyant que le roi son frère ne sortait pas de sa tente, il lui envoya courrier sur courrier pour l'avertir que les Danois donnaient sur eux. Ethelred assistait alors à la messe ; il manda à son frère que, jusqu'à ce que la messe fût finie, il ne sortirait point. Alfred cependant attaqua les ennemis qui, ayant l'avantage du lieu, poussèrent les Anglais et commençaient à les faire plier : mais Ethelred, faisant le signe de la croix, s'avança lorsqu'on l'attendait le moins, et releva tellement le courage des siens, qu'il gagna la bataille, où les principaux chefs des ennemis furent tués. Cette victoire fut regardée comme la récompense de sa piété et surtout de son attention à assister au saint sacrifice de la messe. » (*Histoire d'Angleterre*, Feller, art. *Alfred*.)

LE VÉNÉRABLE BÈDE

UN PRISONNIER EST DÉLIVRÉ DE SES FERS PAR L'OBLATION DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Nous lisons dans l'histoire d'Angleterre, par Bède, livre IV, chap. XXII, que, dans le combat où périt le roi Edwin, il se passa un fait mémorable et fort authentique.

« Parmi les braves guerriers qui combattaient à côté de lui, se trouvait un jeune homme appelé Huma. Blessé fort grièvement, il resta sur le champ de bataille parmi les cadavres; cependant, ayant repris ses sens, il se mit sur son séant et banda comme il put ses blessures. Après avoir pris un peu de repos, il se leva et se mit en route pour trouver, s'il le pouvait, une personne compatissante qui lui donnât des soins. Mais, au lieu de cela, il fut découvert et fait prisonnier par des soldats de l'armée ennemie, qui le conduisirent à leur chef, au comte du roi Edilrède. Interrogé par ce prince qui il était, il n'osa pas se dire soldat, il répondit qu'il était un pauvre paysan, et qu'il était venu avec d'autres de sa condition porter des vivres à l'armée. Le prince le prenant en pitié, fit soigner ses plaies et, quand la guérison fut opérée, il ordonna, pour l'empêcher de prendre la fuite, qu'on le tînt attaché pendant la nuit; mais ce fut en vain : car à peine ceux qui l'avaient attaché eurent-ils disparu, que ses liens se défirent. C'est qu'il avait

un frère nommé Tuma, prêtre et abbé d'un monastère dans la ville qui s'appelle de son nom Tumiacestir. Cet abbé, à qui on avait rapporté que son frère avait été tué dans la bataille, s'était rendu sur le lieu du combat pour chercher son corps parmi les morts, et en ayant trouvé un qui lui ressemblait parfaitement, il l'avait transporté dans son monastère, l'avait enseveli avec honneur, et avait fait dire plusieurs messes pour le soulagement de son âme. L'effet de ces messes fut de rendre inutiles tous les efforts qu'on faisait pour lier son frère. Cependant le comte entre les mains de qui était le prisonnier, surpris de ce fait merveilleux, lui en demanda la cause, et voulut savoir de lui s'il n'avait en sa possession quelqu'une de ces lettres salutaires, dont on raconte tant de fables, pour rendre impuissants tous les liens dont on voulait l'attacher. Le prisonnier répondit qu'il ne connaissait rien de tous ces secrets; mais ajouta-t-il, j'ai un frère prêtre dans mon pays, et je sais que, me croyant mort, il fait dire pour moi souvent des messes, qui auraient pour effet de délivrer mon âme des peines qu'elle aurait endurées dans le purgatoire, si j'étais parmi les morts.

« Comme le comte le garda auprès de lui, ceux qui l'étudiaient avec plus de soin virent bien à ses traits, à son maintien et à son parler, qu'il n'était pas un homme du peuple, mais plutôt de famille noble. Alors le comte, le prenant à part, le pressa de lui dire d'où il était, en lui promettant de ne lui faire

aucun mal, s'il lui révélait simplement sa condition ou son origine. Le prisonnier, déférant à sa demande, lui fit connaître qu'il était officier du roi Edwin. « Je « voyais bien, reprit le prince, que vous n'étiez pas « un paysan. Vous méritez donc la mort, puisque « tous vos frères et vos proches ont été tués dans la « bataille ; cependant je ne vous ferai pas mourir, « pour ne pas manquer à la parole que je vous ai « donnée. » Lorsque le blessé fut guéri, son maître le vendit, à Londres, à un certain Frison ; mais ce nouveau maître, pas plus que l'ancien, ne put jamais réussir à l'attacher. Ses ennemis ayant donc essayé ainsi de tous les liens, et celui qui l'avait acheté voyant qu'il ne pouvait l'attacher avec aucun lien, lui donna la faculté de se racheter s'il le pouvait. C'était le plus souvent à la troisième heure du jour, heure à laquelle se disaient les messes, que ses liens se défaisaient. Le prisonnier, sur la promesse qu'il fit de revenir ou d'envoyer le prix de sa rançon, put se rendre à Cantorbéry auprès du roi Lodheri, qui était neveu par sa mère de la reine Edildrida, et qui avait été comme lui officier de cette reine. Il lui demanda et obtint la somme nécessaire pour se racheter et fit passer cette somme à son maître, comme il l'avait promis. Alors il retourna dans son pays, et, arrivé près de son frère, il lui raconta en détail les revers qu'il avait essuyés, les consolations qu'il avait éprouvées, et le convainquit, par les révélations que celui-ci lui fit à son tour, que ses liens s'étaient dé-

faits aux moments précis où les messes avaient été dites. Il comprit en même temps que tout le reste qui lui était arrivé d'heureux ou d'avantageux au milieu de tant de périls, il le devait à la protection du ciel, intéressé en sa faveur par les prières de son frère et par l'oblation de la victime sainte. Cette histoire m'a été racontée par des personnes qui la tenaient de celui-là même qui en était le sujet, et c'est ce qui m'a déterminé à la donner avec confiance dans cette histoire ecclésiastique.»

IXe SIÈCLE

APPARITION A ÉGIDIUS

ÉGIDIUS VOIT LA SAINTE HOSTIE, APRÈS LA CONSÉCRATION, TRANSFORMÉE EN UN ENFANT D'UNE MERVEILLEUSE BEAUTÉ.

Le célèbre abbé du monastère de Corbie Paschase rapporte le fait suivant : « Un prêtre nommé Égidius, d'une piété remarquable et qui menait une sainte vie, demanda à Dieu, par d'ardentes prières, qu'il voulût bien lui découvrir la nature même du corps et du sang du Seigneur dans la divine Eucharistie. Un jour donc qu'il célébrait les saints mystères, tombant à genoux après l'*Agnus Dei*, selon sa coutume : « Dieu tout-puissant, créateur et ré-« dempteur des hommes, s'écria-t-il, découvrez-moi, « sous ce mystère de chétive apparence, la nature « même du corps de Jésus-Christ ; qu'il me soit per-« mis de contempler, sous la forme d'un enfant, celui

« que la Vierge Marie a porté dans son sein. » Aussitôt un ange descendu du ciel lui dit : « Levez-vous « vite, si vous voulez voir Jésus-Christ ; le voilà qui « est présent, revêtu d'une forme corporelle et de la « pourpre sacrée. » Le prêtre saisi de crainte se lève, et il voit un enfant assis sur l'autel. « Puisque vous « avez désiré, ajoute l'ange, voir Jésus-Christ que « vous venez de consacrer sous l'espèce du pain par « les paroles mystiques, regardez-le maintenant de « vos yeux, touchez-le de vos mains. » Alors, ô faveur ineffable ! le prêtre, rassuré par une lumière céleste, prend l'enfant Jésus dans ses mains tremblantes, serre contre son cœur le cœur de Jésus, et, les yeux baignés de douces larmes, il approche ses lèvres tremblantes d'émotion des joues du divin enfant, puis il le dépose sur l'autel, et, prosterné de nouveau contre terre, il conjure le Seigneur de vouloir bien reprendre sa première apparence. Alors, se relevant, il trouva que le corps de Jésus-Christ avait repris sa forme première, et il communia sous l'espèce ordinaire. » (Saint Thomas d'Aquin, *de l'Adorable Sacrement de l'autel*, chap. XI.)

LOTHAIRE

COMMUNION SACRILÉGE DE LOTHAIRE, ROI DE LORRAINE. — CHATIMENT ÉCLATANT QUE DIEU EN TIRE.

« Lothaire, roi de Lorraine, s'était dégoûté de Thieberge, son épouse légitime. Une jeune personne,

nommée Waldrade, avait pris la place de la reine dans le cœur de ce prince infortuné. L'affaire ayant été déférée au pape Nicolas, Lothaire fut excommunié et condamné à quitter Waldrade. Sur ces entrefaites, le pontife mourut et eut pour successeur Adrien II. Le roi, croyant qu'il s'en tirerait plus facilement avec le nouveau pape, demanda, en faisant mille protestations trompeuses, la permission d'aller à Rome pour recevoir l'absolution des censures qu'il avait encourues; il souhaitait aussi par-dessus tout que le pape le réconciliât solennellement en célébrant les saints mystères en sa présence et en lui donnant la communion de sa main. Le pape Adrien, après avoir pris les mesures qu'exigeait la prudence, accéda à tout; mais, au moment de la communion, le souverain pontife, prenant la sainte Eucharistie et se tournant vers le roi : « Prince, lui dit-il d'une voix haute et distincte, « si vous n'êtes pas coupable d'adultère depuis que « vous avez été averti par le pape Nicolas, et si vous « avez fait une ferme résolution de n'avoir aucun « rapport criminel avec Waldrade, approchez avec « confiance, et recevez le sacrement de la vie éter« nelle; mais si votre pénitence n'est pas sincère, « n'ayez pas la témérité de recevoir le corps et le sang « du Seigneur, et de vous incorporer, en le profanant, « votre propre condamnation. »

« Lothaire frémit à ces mots, mais l'excès du crime était résolu; il le consomma. Il ajouta le parjure au sacrilége, et, plutôt que de reculer, il se précipita dans

l'abîme qu'on lui montrait ouvert à ses pieds. Le pape, s'adressant ensuite aux seigneurs qui communiaient avec le roi, dit à chacun d'eux : « Si vous n'avez ni « contribué ni consenti aux crimes de votre maître, « si vous n'avez point communiqué avec Waldrade et « autres personnes excommuniées par le saint-siége, « que le corps du Seigneur vous soit un gage du salut « éternel. » — L'horreur du sacrilége en fit retirer quelques-uns, mais la plupart communièrent à l'exemple du roi.

« Le châtiment suivi de près le crime. A peine arrivé à Lucques, Lothaire et les seigneurs qui l'accompagnaient furent attaqués d'une fièvre maligne qui produisit les effets les plus étranges et les plus effrayants. Les cheveux, les ongles, la peau même leur tombaient au dehors, tandis qu'un feu intérieur les dévorait. La plupart moururent sous les yeux du roi. Malgré tant de morts effrayantes, le roi ne voulut pas reconnaître la main de Dieu qui était sur lui. Arrivé à Plaisance, plein de santé, il perdit tout d'un coup la connaissance avec la parole et mourut sans donner aucun signe de repentir. Ceux des seigneurs qui s'étaient retirés de la table sainte furent les seuls que la mort épargna, en sorte qu'on ne put méconnaître la vengeance du ciel. Ceci arriva dans le mois d'août de l'année 869. » (*Histoire de l'Église*, par Bérault-Bercastel.)

XIIe SIÈCLE

PIERRE DE CLUNY

UN VILLAGEOIS SE SERT DE L'EUCHARISTIE POUR CONSERVER SES ABEILLES. TERRIBLE CHATIMENT DE CETTE ABOMINABLE SUPERSTITION.

Le vénérable Pierre de Cluny, si distingué par sa piété et par sa science, rapporte, dans son ouvrage sur les miracles opérés de son temps, le fait suivant, arrivé en Auvergne, et qu'il avait appris de l'évêque même de Clermont. « Un paysan de ce diocèse avait plusieurs ruches à miel, où il entretenait un grand nombre d'abeilles, mais appréhendant qu'elles ne quittassent ses ruches ou qu'elles ne mourussent, il se détermina à suivre le conseil diabolique de gens impies, et d'abuser de ce que nous avons de plus sacré pour conserver ses abeilles. Ce malheureux fut donc à l'église, et, après y avoir reçu le saint Sacrement de l'autel, il le conserva pour faire son sortilége, car on lui avait dit que, si, retenant le corps de Jésus-Christ dans sa bouche, il soufflait dans ses ruches, aucune ne quitterait ses ruches, aucune ne mourrait, et qu'ainsi il tirerait un grand parti de ses ruches. Ce paysan impie fit donc ce qu'on lui avait conseillé ; mais il arriva que, soufflant de toutes ses forces, le précieux corps de Jésus-Christ tomba à terre, proche d'une ruche ; alors, chose admirable,

tout ce qu'il y avait d'abeilles dans la ruche sortit au dehors, et comme si elles avaient été des créatures raisonnables, elles enlevèrent avec respect la sainte Eucharistie, et la transportèrent dans leur ruche. Cet homme, qui voyait tout ce qui se passait d'abord, ne se mit pas en peine de ces prodiges. Mais peu de temps après, frappé d'une crainte subite et insupportable d'avoir agi avec tant d'impiété, il revint sur ses pas pour venger son crime sur les abeilles, qui en avaient été l'occasion ; il leur jeta tant d'eau, qu'il les fit toutes mourir. Cependant, ne voulant point perdre ni le miel, ni la cire de sa ruche, il commença à l'examiner ; mais, dans cette recherche, il fut surpris que la sainte Eucharistie que les abeilles y avaient transportée eût pris la forme d'un très-bel enfant couché sur le miel et la cire. Il le prend entre ses bras, et comme il lui semblait mort, il se détermine à le porter à l'église et de l'y enterrer à l'insu de tout le monde. Ce qu'ayant entrepris de faire, et portant entre ses bras le divin enfant ; tout à coup, il le sentit arracher de ses bras par une force invincible, comme étant indigne de porter un si précieux trésor. Toutes ces merveilles, arrivées depuis peu, furent rapportées au curé du lieu par ce villageois, et le curé, tout aussitôt, en informa l'évêque de Clermont, son propre évêque. Comme c'est ce prélat qui m'a appris cette histoire, j'ai cru devoir en donner connaissance à la postérité. Cette grande impiété fut bientôt suivie de la vengeance divine, car le pays où ce sacri-

lége fut commis, qui était auparavant très-peuplé, fut en peu de temps réduit à une immense et désolée solitude par la mort générale et précipitée des habitants. » (*Pierre le Vénérable*, livre LIX des *Miracles*.)

On connaît la sainteté, la capacité et le mérite de ce serviteur de Dieu ; le miracle qu'il rapporte est non-seulement arrivé de son temps, mais dans son propre pays, et ce n'est point par des bruits incertains qu'il apprend ce prodige, mais par l'évêque de Clermont, qui en avait fait les sérieuses informations. La vengeance divine était une autre preuve bien certaine de ce qui était arrivé, puisqu'il était de notoriété publique qu'un lieu très-peuplé était devenu, depuis ce sacrilége, un vrai désert, les habitants ayant tous péri malheureusement.

SAINT BERNARD

SAINT BERNARD CHASSE LE DÉMON DU CORPS D'UNE FEMME PAR LA VERTU DE LA DIVINE EUCHARISTIE.

« Saint Bernard était à Milan ; on lui conduisit, dans l'église de Saint-Ambroise, une dame âgée et d'une famille fort distinguée, laquelle depuis longtemps était possédée du démon. Après que le serviteur de Dieu l'eut considérée, il connut que le démon lui était profondément attaché et incorporé, et qu'il ne sortirait pas facilement d'une maison dont il était le maître depuis si longues années.

« C'est pourquoi, se tournant vers le peuple qui remplissait l'église, il recommanda qu'on priât Dieu avec ferveur ; et, environné des ecclésiastiques et des religieux qui se tenaient près de lui au bas de l'autel, il ordonna de faire avancer cette femme et de la tenir d'une main ferme. Elle résistait, poussée par une force surhumaine et diabolique ; elle se débattait avec d'horribles convulsions au milieu de ceux qui la gardaient, frappant même du pied le serviteur de Dieu, qui demeura calme et doux, sans s'inquiéter de l'audace du démon. Il monta humblement à l'autel et commença la célébration du saint sacrifice.

« Mais toutes les fois qu'il faisait le signe de la croix sur l'hostie sacrée, il se tournait vers cette infortunée et lui appliquait la vertu du même signe, et chaque fois l'ennemi témoignait qu'il ressentait l'aiguillon de cette arme puissante par un redoublement de fureur, par la peine et la rage qu'il manifestait.

« L'oraison dominicale achevée, saint Bernard descend les degrés de l'autel pour combattre plus directement l'ennemi de Dieu. Il tient entre ses mains vénérables le calice et la patène sur laquelle reposait la sainte hostie ; il les élève sur la tête de cette femme, puis il parle en ces termes :

« Esprit malin, voici ton juge, voici le Tout-Puis-
« sant. Résiste maintenant, si tu le peux ; résiste, si
« tu l'oses, à celui qui, devant mourir pour notre
« salut, a dit en termes positifs : le temps est venu où
« le prince de ce monde sera chassé de son empire !

« Voici le corps sacré qui a été formé dans le sein « d'une vierge, qui a été étendu sur le bois de la « croix, qui a été posé dans le sépulcre, qui est res- « suscité des morts, qui est monté au ciel, à la vue de « ses disciples! C'est par la puissance terrible de « cette adorable majesté que je t'ordonne, esprit « infernal, de sortir du corps de la servante de Dieu « et de ne jamais y rentrer. »

« Le démon, forcé malgré lui d'obéir et de lâcher prise, manifesta, dans les courts moments qui lui restaient, toute la violence de sa fureur, et tourmenta sa victime avec une nouvelle atrocité. Mais le saint prêtre, retournant à l'autel, acheva la fraction de l'hostie salutaire, et donna la paix au diacre pour qu'il la transmît au peuple, et dans le même instant la paix et la santé furent rendues à cette femme.

« C'est ainsi que Satan, non par son témoignage libre, mais par sa fuite forcée, démontra quelle est la vertu et l'efficacité des divins mystères. » (*Vie de saint Bernard.*)

SAINT BERNARD ET LE DUC GUILLAUME

LE DUC GUILLAUME EST CONTRAINT, PAR LA PUISSANCE DE L'EUCHARISTIE, A RÉTABLIR L'ÉVÊQUE DE POITIERS SUR SON SIÉGE, ET A RESTITUER LES BIENS DE SON ÉGLISE.

Le duc Guillaume ayant dépossédé l'évêque de Poitiers de son siége et usurpé les biens de son Église,

saint Bernard reçut du pape Innocent la mission de mettre un terme aux maux qui plongeaient dans les larmes cette Église que saint Hilaire avait illustrée non moins par ses vertus que par ses talents, qui lui ont mérité le titre de docteur.

Saint Bernard quitte donc sa chère solitude, se rend à Poitiers, obtient une conférence avec le duc Guillaume, et l'exhorte à rendre obédience au pape Innocent, et à rétablir l'évêque de Poitiers sur son siége. Guillaume, subjugué par l'ascendant irrésistible du saint abbé de Clairvaux, n'adhérait cependant qu'en partie aux propositions qui lui étaient faites.

Alors Bernard, dit un de ses biographes, cessa d'agir en homme, et laissa agir Dieu lui-même. Un jour qu'il disait la sainte messe en présence de Guillaume, la consécration étant faite, Bernard suspend la célébration des saints mystères ; il pose la divine hostie sur la patène ; puis, le visage en feu et l'œil étincelant de lumière, il descend les marches du sanctuaire, et se dirige d'un pas ferme vers le prince interdit : « Nous avons longtemps usé de prières, lui dit-il, et vous nous avez méprisé ; plusieurs serviteurs de Dieu se sont joints à nous pour unir leurs supplications aux nôtres, et vous n'en avez point tenu compte. Voici maintenant le fils de la Vierge qui vient à vous, celui que vous persécutez, le chef et le seigneur de l'Église, le juge au nom duquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers !... C'est entre ses mains, entre les mains du juge vengeur des

crimes, que tombera l'âme qui vous anime. Le mépriserez-vous aussi ? Traiterez-vous le maître comme vous avez traité les serviteurs ? »

Saint Bernard se tait ; la foule atterrée garde le silence ; les larmes et la perplexité des assistants témoignent de leur frayeur ; chacun attend avec angoisse l'issue d'une action inouïe qui semblait présager une manifestation soudaine de la puissance de Dieu. Guillaume, épouvanté, ne peut proférer un seul mot ; ses genoux tremblent et fléchissent ; il tombe à terre, et ses gardes l'ayant relevé, il tombe encore et pousse des cris effrayants.

Alors saint Bernard le touche, lui commande, par un signe, de se tenir debout, et reprend la parole : « Allez, lui dit-il d'une voix calme et solennelle, allez présentement vous réconcilier avec l'évêque de Poitiers que vous avez chassé de son siége ; donnez-lui le baiser de paix en gage d'une alliance nouvelle ; conduisez-le vous-même dans son Église, et rendez-lui autant d'honneurs que vous lui avez prodigué d'injures ; rappelez à l'unité catholique ceux que la discorde et le schisme en ont séparés, et devenez docile à Innocent comme au pontife que Dieu a placé sur la chaire de saint Pierre. »

Vaincu par la force du Saint-Esprit qui jaillissait de la bouche de l'homme, et par la puissance de la divine Eucharistie, le duc va trouver l'évêque de Poitiers lui donne le baiser de paix, le conduit dans son Église, rend hommage au pape Innocent, et reparaît

ensuite à l'église où saint Bernard achève de célébrer le sacrifice de la messe. (*Vie de saint Bernard*, par l'abbé Ratisbonne.)

SAINTES HOSTIES RESPECTÉES PAR LES FLAMMES

PRÈS DE COLOGNE, LES SAINTES HOSTIES, SONT RESPECTÉES PAR LES FLAMMES AU MILIEU D'UN VASTE INCENDIE.

L'abbé Rupert, un des plus savants prêtres du douzième siècle, rapporte le fait suivant, dont il a été le témoin oculaire.

« Le 25 août 1128, il y eut à Tuy un incendie si violent, que les bords du Rhin, la ville de Cologne, et tous les environs en étaient éclairés. Le feu avait pris la nuit. Les religieux de Saint-Laurent accoururent pour aider à éteindre l'incendie. Un d'eux ayant pris dans la sacristie un corporal qui avait servi au sacrifice de la messe, il le mit au bout d'une perche qu'il plaça dans un endroit où la flamme était sur le point de pénétrer, espérant qu'elle se détournerait. Le feu allait toujours en avant; le religieux, voyant la perche à demi brûlée, il en retira le corporal, qu'il jeta au milieu de la flamme, dans la confiance qu'il serait respecté; la flamme le repoussa, et le vent le fit voler du côté de la ville où l'incendie n'avait pas pénétré. Cependant le feu gagnait toujours, alimenté par les pailles et les blés serrés dans les granges; il était parvenu jusqu'à l'église paroissiale

Saint-Martin, voisine du monastère dont j'étais l'abbé; elle contenait, dans l'épaisseur du mur, à côté de l'autel, une armoire couverte de planches, fermée d'une porte en bois, qui renfermait le corps de Notre-Seigneur ; à côté, une autre où étaient des hosties non consacrées, un flacon d'étain à vinaigre, un encensoir, et quelques autres ustensiles pour le service de l'autel. Tout fut consumé, excepté le corporal et la boîte contenant le corps du Sauveur. » Le saint abbé Rupert, témoin oculaire du miracle, prit le corporal et la boîte, que le feu avait respectés, et, les considérant comme de précieuses reliques, les transporta au grand autel de son église, avec cette inscription :

Hoc corpus Domini flammas in piscide vicit.

Les flammes ont été vaincues par le corps du Seigneur, renfermé dans le ciboire.

LE PAPE EUGÈNE

LES LÉGATS DES ÉVÊQUES ARMÉNIENS VOIENT DES LUMIÈRES ET DEUX COLOMBES MONTANT ET DESCENDANT SUR LA TÊTE DU PAPE EUGÈNE PENDANT LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

« En l'année 1145, le pape Eugène, occupant le siége pontifical, les légats des évêques arméniens, ayant à leur tête leur métropolitain, vinrent trouver le souverain pontife à Rome, afin de se ranger sous son obéissance, et apprendre de lui la manière dont ils devaient célébrer les saints mystères.

« Le pape Eugène les reçut avec toute la tendresse

d'un père et avec tous les honneurs dus à leur dignité. Il les invita à assister à la messe pontificale. Or, après la consécration, ils virent une grande lumière, brillante comme des rayons du soleil, entourant la tête du souverain pontife, puis deux blanches colombes montant et descendant au-dessus du saint autel, sans qu'ils pussent découvrir par où cette lumière et ces colombes étaient venues. La communion étant administrée, la céleste vision disparut tout à coup.

« C'est ainsi, ô mon divin Jésus! que vous avez voulu honorer votre vicaire, sur cette terre, en présence de ces légats arméniens, afin que, ravis de la sainteté de votre représentant sur la terre, et des étonnantes nouvelles de votre divin sacrifice, ils se soumissent sans réserve aux successeurs de Pierre, sur lequel vous avez bâti votre Église, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. » (*Histoire ecclésiastique*.)

SAINT MALACHIE

PUISSANCE DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE POUR DÉLIVRER LES AMES DU PURGATOIRE.

« Nous lisons dans la vie de saint Malachie, archevêque d'Armach, en Irlande, lequel vivait en 1148, qu'il eut la douleur de perdre une de ses sœurs dont la mort lui causait une grande tristesse, car il l'aimait beaucoup. Aussi il priait pour elle, pour elle il offrait les saints mystères. Or, une nuit, il eut un

songe, dans lequel un homme l'avertissait que sa sœur était dehors de l'église, vêtue de deuil, et qu'elle avait demeuré trente jours sans manger. Saint Malachie se réveilla en sursaut, et, se souvenant que depuis quelques jours il n'avait point dit la messe pour sa sœur, il reconnut qu'elle n'était point travaillée de la faim corporelle, mais spirituelle. Il recommença les suffrages qu'il avait interrompus ; peu après, la défunte, qui était devant la porte de l'église, lui apparut vêtue de noir et lui dit qu'on ne voulait pas la laisser entrer ; mais le saint continua ses prières pour elle, disant tous les matins la messe à son intention, et quelque temps après elle lui apparut avec une robe blanche, dans l'église, se plaignant néanmoins de ce qu'on ne la voulait pas laisser approcher de l'autel. Il ne cessa pas de prier pour sa sœur, jusqu'à ce qu'elle lui eût apparu auprès de l'autel, habillée de blanc, parmi une troupes de bienheureux esprits, qui montraient par leur clarté que cette âme était déjà admise en la compagnie des bienheureux. Ce qui fait juger de l'efficacité du saint sacrifice de la messe pour effacer les péchés, et délivrer du purgatoire les âmes qui s'y purifient de leurs souillures, et les introduire dans le ciel pour y jouir éternellement de la vue de Dieu. » (*Vie de saint Malachie.*)

SAINT THOMAS D'AQUIN

LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE ABRÉGE LES SOUFFRANCES DES AMES DU PURGATOIRE.

« Un jour que saint Thomas d'Aquin répandait son âme devant Dieu, une de ses sœurs, morte depuis peu abbesse de Sainte-Marie de Capoue, lui apparut, demandant l'intercession de ses prières pour être délivrée des souffrances du purgatoire. Saint Thomas offrit plusieurs fois le sacrifice de la messe à cette intention ; il joignit les mortifications à la prière, jusqu'à ce qu'il eût acquis la certitude que celle qui était l'objet de son amour fraternel avait été reçue par le céleste Époux. Plusieurs fois il revit la vision de sa sœur, et il lui demanda dans quel état était l'âme de ses frères. L'âme bienheureuse répondit : « Landolfe gémit encore ; mais Renaud jouit déjà de la « joie des bienheureux ; la miséricorde de Dieu a par-« donné ses péchés et récompensé les souffrances en-« durées pendant sa vie pour le service de la sainte « Église. Enfin, ajouta-t-elle, votre vie est agréable « devant le Seigneur ; la couronne qui vous est réser-« vée sera comme un diadème de gloire et elle ne « se fera pas attendre. » (*Bollandistes*, page 679, n° 45.)

LOUIS LE GROS

LOUIS LE GROS EST GUÉRI MIRACULEUSEMENT D'UNE MALADIE MORTELLE PAR LE SAINT VIATIQUE.

Suger, abbé de Saint-Denys, rapporte en ces termes, dans son histoire de France, la guérison miraculeuse de Louis le Gros, opérée par la sainte communion, l'an 1110.

« Louis le Gros, atteint d'une maladie qui était regardée comme mortelle, songea à se préparer à la mort par la réception de la divine Eucharistie. Il se confessà, puis il se disposa de son mieux à recevoir cet auguste sacrement.

« Au moment où le prêtre allait lui porter la sainte communion, animé d'une foi vive et d'une profonde humilité, ce prince s'écria : « Il n'est pas juste que « j'attende mon Seigneur et mon Dieu dans mon lit. » Il se lève, s'habille, puis, soutenu par deux de ses serviteurs, il se rend dans la salle du trône, et, s'agenouillant au pied d'un autel qu'on avait préparé, il reçoit cet aliment de vie avec une dévotion si tendre que tous ses serviteurs fondaient en larmes.

« Après avoir reçu la sainte hostie, il reste encore à deux genoux, offrant à Dieu ses sentiments d'amour et de vive reconnaissance pour le grand honneur qu'il venait de recevoir. Son action de grâces terminée, Louis se lève sans le secours d'aucun aide, et, au lieu de se rendre à son lit, d'où il venait de sortir

malade, épuisé, n'en pouvant plus, il rentre sain et sauf dans son cabinet, et là il s'abandonne aux transports d'amour et de reconnaissance qu'excitait en son cœur sa guérison si miraculeuse. »

XIII[e] SIÈCLE

SAINT ANTOINE DE PADOUE

UNE MULE ADORE LE TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'AUTEL, PRÉSENTÉ A SON ADORATION PAR SAINT ANTOINE DE PADOUE.

« Antoine de Padoue prêchait dans la ville de Toulouse, où se trouvaient un grand nombre d'hérétiques qui niaient obstinément la réelle présence de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel. Comme ce grand saint discutait avec une force et une conviction qui ne permettaient pas de lui répliquer, un de ces hérésiarques lui dit : « Mon père, laissons là les arguments « de la science de l'art de parler, pouvez-vous me « démontrer la vérité de vos affirmations par un mi- « racle? » Saint Antoine de Padoue lui répondit : « Quelque indigne que je sois d'être exaucé, je crois « cependant que Dieu m'accordera cette grâce pour « votre conversion et pour celle de plusieurs qui, « comme vous, ne croient pas aux prodiges de son « amour dans le sacrement de l'Eucharistie. Quel « miracle demandez-vous? » « Eh bien, lui dit-il, j'ai « chez moi une mule; pendant trois jours, je lui re- « fuserai toute nourriture, et si après avoir criblé de

« l'avoine devant elle quand je la lui présenterai, si « elle se détourne de l'avoine malgré sa faim, pour « s'agenouiller devant le très-saint Sacrement, je croi- « rai véritablement que dans la sainte hostie est pré- « sent son créateur et le mien. » Saint Antoine accepte la proposition. Le troisième jour étant venu, le saint célèbre la messe, consacre deux grandes hosties, il en consomme une pendant la célébration des saints mystères, puis, la messe terminée, il prend l'autre hostie entre ses mains et s'avance sous un dais accompagné d'une multitude infinie d'hommes et de femmes vers la place publique; là l'hérésiarque l'attendait avec sa mule. Alors on crible de l'avoine devant cet animal affamé, on la lui présente; il s'y précipitait avec avidité pour la dévorer, lorsque le saint l'arrête par ces paroles : « Écoute, créature de « Dieu, c'est au nom de ton créateur que je te com- « mande de laisser là ton avoine, et de venir t'age- « nouiller devant Jésus-Christ ton créateur, que je « tiens dans mes mains malgré mon indignité. » On vit aussitôt cet animal, cette brute stupide, obéissant à la voix de l'homme de Dieu, se détourner de la pâture qui lui était offerte, venir la tête baissée au-devant de l'hostie, puis elle s'agenouilla la tête contre terre, et resta immobile en adoration devant l'auguste sacrement, tandis que tous ceux qui étaient présents, ravis d'admiration, passaient et repassaient, la contemplant dans cette respectueuse attitude de l'adoration la plus profonde. Quand tout le peuple

eut été témoin de ce fait si miraculeux, saint Antoine de Padoue lui commanda de se lever et d'aller manger son avoine.

« Alors l'hérésiarque convaincu, s'écria : « J'ab-« jure pour jamais mes erreurs, je crois à la réelle « présence de Jésus-Christ dans le sacrement de l'au-« tel, je suis catholique. » Et plusieurs de ses coreligionnaires se convertirent avec lui. » (*Vie de saint Antoine de Padoue*, fête du Saint-Sacrement, tome IIe. Ribadénéira, *Panégyrique du saint Sacrement*, M. Corbin, avocat au Parlement de Paris.)

FAVEURS ACCORDÉES A MARIE D'OIGNIES

APPARITION DE NOTRE-SEIGNEUR, PENDANT LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE, A MARIE D'OIGNIES.

« Notre-Seigneur apparut souvent, et sous des formes différentes, pendant la sainte messe, à Marie d'Oignies. A l'élévation, elle le voyait sous la forme d'un enfant environné d'une multitude d'anges. Lorsque le prêtre communiait, elle voyait en esprit Notre-Seigneur descendre dans son âme et la remplir d'un merveilleux éclat. Alors même qu'elle était dans sa cellule, on voyait, par les changements qui se manifestaient en elle, qu'elle sentait la présence de Notre-Seigneur sur l'autel. Elle le voyait quelquefois sous la forme d'un agneau ou d'une colombe. Il se montrait à chacune de ses fêtes sous une forme analogue au mystère que l'on célébrait : ainsi elle le

voyait à Noël comme un enfant sur le sein de sa mère; à la Présentation, entre les bras du vieillard Siméon. Un jour, à cette fête, son cierge s'étant éteint, il se ralluma de soi-même. Dans le temps de la passion, elle le voyait sur la croix, rarement néanmoins, parce que cette vue produisait en elle des émotions trop vives. Lorsqu'on administrait les malades, quand ils recevaient l'extrême-onction, elle le voyait se répandre dans leurs membres comme une lumière. Elle priait souvent pour un prêtre qu'elle connaissait. Or, celui-ci, disant la messe en sa présence, offrit par reconnaissance le saint sacrifice pour elle. Lorsqu'il eut fini, elle lui dit : « Cette messe était pour moi. » Le prêtre étonné lui demanda comment elle l'avait su. « J'ai vu, lui répondit-elle, une colombe descendre « sur votre tête à l'autel, et étendre vers moi ses ailes « dans son vol; et j'ai compris que c'était le Saint-« Esprit qui m'apportait les fruits de la messe. » (*La Mystique* de Gorres, t. Ier, p. 356. — Trad. Ch. de Sainte-Foi.)

VOL D'UN SAINT CIBOIRE

MIRACULEUSE DÉCOUVERTE DU SAINT CIBOIRE VOLÉ DANS L'ÉGLISE DE SAINT-GERVAIS.

« Sous le règne de Philippe le Hardi, un voleur trouva le moyen d'entrer pendant la nuit dans l'église de Saint-Gervais, à Paris. Il enleva le ciboire qui renfermait le saint Sacrement, et l'emporta jusqu'au

Lendit, qui est un champ près Saint-Denys. C'est là qu'il ouvrit le vase sacré, dans le dessein sans doute de se défaire de ce qui y était renfermé : dès qu'il fut ouvert, l'hostie s'envola et voltigeait ensuite après lui. C'est ce prodige qui fit découvrir le voleur par les passants, qui l'arrêtèrent. L'abbé de Saint-Denys en fut averti, et en donna avis à l'évêque de Paris. L'hostie demeurait miraculeusement élevée et suspendue en l'air ; l'évêque de Paris et l'abbé de Saint-Denys vinrent dans le champ du Lendit, à la tête l'un de tout le clergé de Paris, et l'autre de tous ses religieux. Lorsque la procession de Saint-Gervais passa à son rang, près de l'hostie, celle-ci vint se placer entre les mains du curé de cette paroisse, à la vue d'un peuple immense. C'est ce curé qui avait consacré l'hostie, le ciel voulut la lui adjuger de nouveau. Il fut arrêté qu'elle serait déposée dans son église, et qu'on y chanterait à perpétuité toutes les semaines une messe du saint Sacrement, en mémoire de ce miracle. »

Tous les vendredis de l'année, on célèbre dans cette église l'office du saint Sacrement, comme aussi le 1er septembre de chaque année, en mémoire de ce miracle, arrivé le 1er septembre 1274. (*Dictionnaire historique de la ville de Paris*, par Hurtaut.)

APPARITIONS MIRACULEUSES

A PARIS

DANS LA CHAPELLE DU PALAIS, LA SAINTE HOSTIE EST CHANGÉE EN UN PETIT ENFANT D'UNE MERVEILLEUSE BEAUTÉ.

« Alors que saint Louis immortalisait le trône de France par ses vertus, il advint un grand miracle à Paris dans la chapelle du Palais. Pendant que le prêtre célébrait les divins mystères, au moment de l'élévation, tout à coup la sainte hostie fut changée en un jeune enfant d'une grande et merveilleuse beauté. Tous les assistants témoins de ce prodige en furent ravis d'admiration ; ils versaient des larmes d'attendrissement et d'amour, à la vue de ce divin enfant. On pria le prêtre de tenir l'hostie toujours élevée, jusqu'au moment ou le roi saint Louis, qui était dans son palais, ayant été prévenu, pût venir contempler cette vision miraculeuse. Mais ce bon et saint monarque, qui par ses vertus a mérité des autels sur la terre et des couronnes dans les cieux, refusa d'y aller, disant : Qu'ils aillent voir ce miracle, ceux qui ne croient pas une si grande merveille ! Pour moi qui, grâce à Dieu, avec les lumières de ma foi, contemple et adore Jésus-Christ mon Sauveur et mon Dieu sous les espèces sacramentelles du pain et du vin, je n'ai pas besoin de ce prodige pour la confirmation de ma foi. » (*Histoire de France*, par Mathieu, Paris.)

A DOUAI

Thomas de Cantipré, dans son ouvrage intitulé : *De Apibus*, livre II, chap. XL, rapporte le prodige suivant, qui eut lieu à Douai, l'an 1254, dans l'église collégiale de Saint-Amé :

« Un prêtre qui venait de distribuer la sainte communion dans l'église de Saint-Amé, trouva une hostie sur le pavé. Au moment où, tout ému, il se prosternait pour la recueillir, elle se releva d'elle-même et alla se placer sur le purificatoire. Le prêtre appelle aussitôt les chanoines, ils y accourent et voient le corps sacré de Jésus-Christ sous la forme d'un enfant d'une beauté surnaturelle. Le peuple accourt, et tous jouissent de ce ravissant spectacle. Au bruit de ce prodige, je me rendis moi-même à Douai. J'allai à Saint-Amé, et m'étant approché du doyen, dont j'étais particulièrement connu, je le priai de me faire voir l'hostie miraculeuse. Il donne ses ordres, on ouvre le ciboire, et au moment même chacun s'écrie : « Voilà que je vois et que je contemple mon Sauveur. » Étrangement surpris de n'apercevoir que les espèces du pain, je consultai ma conscience ; elle ne me reprochait rien qui dût me priver de l'avantage dont jouissaient tous les autres. Mon trouble ne dura guère, et bientôt je vis la face de Notre-Seigneur Jésus-Christ, telle qu'est celle d'un homme d'un âge parfait ; elle était couronnée d'épines, et deux gouttes de sang qui tombaient du front découlaient séparément sur cha-

que joue. Je me prosternai aussitôt, les yeux pleins de douces larmes, et j'adorai mon Sauveur et mon Dieu. Quand je me relevai, je n'aperçus plus ni couronne d'épines ni gouttes de sang, mais je vis seulement une face d'homme qui respirait la bonté et qui en même temps inspirait la vénération la plus grande. Notre divin Sauveur se montrait sous des formes diverses et souvent pendant l'espace d'une heure ; les uns le voyaient étendu sur la croix, les autres sous la figure d'un juge, la plupart sous la forme d'un enfant.

« Ce prodige a donné occasion à la confrérie érigée dans cette église en l'honneur du très-saint Sacrement. Une foule de personnes de la plus haute distinction s'y enrôlèrent aussitôt. Les souverains pontifes Paul IV et Clément IV lui accordèrent de nombreuses indulgences. »

EN PORTUGAL

APPARITION MIRACULEUSE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST DANS LE TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

On a vu des apparitions dans lesquelles les miracles étaient perpétuels. Ainsi fut la sainte hostie dont parle Sylvestre Petra Santa, chap. x des *Miracles perpétuels*, page 73. Voici ce qu'il en dit : « A l'époque d'Alphonse III, roi du Portugal, un sang miraculeux coula de cette sainte hostie ; après ce prodige, l'hostie s'est conservée sans la moindre altération, et ce qui est plus merveilleux que cette conservation elle-même,

l'hostie a présenté le miracle continuel de la multiformité, même simultanée, en présence d'un grand nombre de spectateurs, aux yeux desquels il a offert les divers mystères de la vie de Jésus-Christ, sa nativité, sa passion ou sa résurrection ; tantôt le divin enfant dans les bras de sa mère, tantôt un homme adulte ou dans l'âge mûr ; tantôt menaçant avec des fléaux, souvent détournant sa tête avec indignation ; d'autres fois regardant avec douceur, et quelquefois présentant la dignité d'un juge et la majesté d'un roi. On a vu quelquefois très-distinctement l'*Ecce homo,* tel que Pilate le présenta au peuple, avec le le roseau, le manteau de pourpre et la couronne d'épines. De tels prodiges confirment admirablement la foi de l'Église, qui nous fait adorer dans la sainte Eucharistie Jésus Dieu et homme. »

L'apparition miraculeuse dont nous venons de parler est aussi mentionnée par Molina, Ire part., quest. LV. par Christophe Castro, lib. III, *De Vaticiniis*, cap. III.

SAINTE CLAIRE

SAINTE CLAIRE PROTÉGE LA VILLE D'ASSISE, ET MET EN FUITE LES SARRASINS AVEC LE TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'AUTEL.

« Sainte Claire, fondatrice de l'ordre des Franciscaines, voyant la ville d'Assise assiégée par les Sarrasins que Frédéric II avait appelés au secours de sa vengeance, toute tremblante à la pensée que son monastère allait être envahi par cette troupe d'infidèles,

qui déjà escaladait les murailles; quoique malade, elle se fait porter à la porte principale de son monastère. Mais elle ne veut pas y aller seule. Elle fait porter avec elle le très-saint Sacrement, comme une égide puissante et une sauvegarde assurée. Elle se prosterne devant son Dieu, elle répand à ses pieds un torrent de larmes, et, les yeux fixés sur le soleil de justice : « Divin Jésus, s'écrie-t-elle, daignez jeter un regard « de miséricorde sur vos humbles servantes que j'ai « nourries jusqu'à présent du lait de votre saint « amour. Voudriez-vous donc les abandonner entre « les mains des infidèles ? Conservez pures celles qui « vous sont consacrées et que je ne puis défendre moi-« même. Ne livrez pas à des bêtes féroces les âmes « qui confessent votre nom, mais gardez celles que « vous avez rachetées de votre sang précieux. »

Elle priait encore, quand on entendit sortir du nouveau propitiatoire comme la voix argentine d'un petit enfant qui disait : *Oui, je vous garderai sans cesse.* A ces mots, animée d'une nouvelle confiance : « Sei-« gneur, poursuivit-elle, daignez prendre encore sous « votre protection cette ville qui nous sustente pour « l'amour de vous. » Le Seigneur répondit : *Cette ville souffrira beaucoup, il est vrai, mais elle sera défendue par ma protection et par vos prières.* Alors Claire, se tournant vers ses filles tremblantes, leur dit : « Mes « bien-aimées, vous pouvez à présent essuyer vos « pleurs; la victoire est à nous, puisque Dieu s'inté-« resse à notre cause. Ayez seulement une foi vive et

« une ferme espérance. » Et en même temps elle se lève transportée par l'esprit divin, elle paraît sur les murailles, elle montre le ciboire aux infidèles, et une terreur subite s'empare des assiégeants. Ceux qui, plus audacieux, allaient bientôt s'introduire dans l'enceinte intérieure, tombent comme aveuglés par les rayons éblouissants d'une lumière céleste; ceux qui se disposaient à les suivre, effrayés par leur chute, prennent la fuite; en un moment la place est libre. Assise est sauvée; les épouses de Jésus-Christ n'ont plus rien à craindre. Dès le lendemain, on n'entend plus dans la ville que des cantiques de joie, semblables à ceux dont retentissait Béthulie après la mort d'Holopherne. Tous bénissent la puissance infinie de Dieu, tous exaltent à l'envi celle dont le Seigneur s'est servi pour l'accomplissement de ses desseins de miséricorde [1]. » (*Vie de sainte Claire d'Assise*, par l'abbé Damore.)

[1] On possède encore dans le monastère de Saint-Damien, à Assise, le ciboire que sainte Claire fit porter devant elle. C'est un petit vase d'ivoire garni d'argent. Au temps de notre sainte, il reposait dans une cassette d'un assez beau travail de marqueterie, sorte de coffre servant de tabernacle. Le 19 septembre 1832, on retrouva cette relique doublement précieuse dans les murs de la cellule de sainte Claire, avec un linge très-fin qu'on suppose être le corporal dont elle se servit pour en extraire le saint ciboire. C'est en mémoire de ce prodige que les artistes chrétiens offrent à notre vénération sainte Claire portant le très-saint Sacrement.

SAINT THOMAS D'AQUIN

REÇOIT LE TÉMOIGNAGE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST QU'IL A BIEN ÉCRIT SUR LE SACREMENT DE SON CORPS.

Du temps de saint Thomas d'Aquin, les docteurs en théologie du treizième siècle, tout en reconnaissant la réelle présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie comme une vérité reconnue et proclamée aussi ancienne que le christianisme, étaient divisés par rapport à la nature des accidents qui enveloppent et présentent à nos sens Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la divine Eucharistie.

« Fatigués d'une lutte à laquelle on ne pouvait prévoir aucun terme, tous les docteurs de la célèbre Université de Paris furent d'avis de s'en rapporter, sur cette grande question, au sentiment seul de frère Thomas d'Aquin, et de tenir pour vraiment conforme aux lumières de la raison et de la foi la décision que le jeune docteur donnerait à ce sujet. Car ils avaient plus d'une fois éprouvé, continue son historien, combien plus sûrement que les autres il saisissait le vrai point de la difficulté, combien plus clairement il la développait. Les écrits où chacun exposait son sentiment ayant été remis entre ses mains, Thomas se recueille, s'élève à une haute contemplation, prie selon sa coutume; puis il trace, avec autant de précision que de lucidité, ce que l'esprit de Dieu daigne inspirer à son âme. Il ne veut pas encore, cependant,

porter en présence des docteurs et des écoles le fruit de sa science et de son oraison, avant d'avoir consulté celui-là même dont il avait dû parler, dont il avait imploré l'appui.

« Il vient à l'autel, et, plaçant en face du tabernacle, comme devant le Maître des maîtres, ce qu'il avait écrit sur le sujet controversé, il lève les mains vers l'image de Jésus crucifié, et prie de la sorte : « Seigneur Jésus, vous qui résidez véritablement dans « ce sacrement admirable, vous dont les œuvres sont « d'incompréhensibles merveilles, je vous en conjure « humblement, si ce que j'ai écrit sur vous-même est « conforme à la vérité, donnez-moi de l'enseigner et « de le persuader de votre part à mes frères ; s'il « existe au contraire, dans cet écrit, quelque chose « qui s'éloigne de la foi catholique, mettez-moi dans « l'impossibilité de le produire à leurs yeux. »

« Or le Docteur angélique avait été suivi par son compagnon habituel et par plusieurs autres religieux de notre ordre, lesquels virent Jésus-Christ qui lui apparaissait, et qui, debout sur les feuilles mêmes écrites de la main de saint Thomas, lui disait avec amour : « Vous avez dignement écrit, mon fils, sur « le sacrement de mon corps. » Et l'oraison du docteur se prolongeant encore, il fut vu s'élever à peu près à une coudée en l'air, comme poussé d'un côté par l'ardeur de sa propre prière, et soulevé de l'autre par l'attrait de son Dieu.

« Le vieil auteur qui rapporte ces choses les tenait

d'un religieux qui habitait le couvent Saint-Jacques dans le même temps que saint Thomas d'Aquin. Les membres de l'Université, d'ailleurs, en se soumettant sans réserve à la décision d'un confrère, d'un jeune homme de trente-deux ans, ont évidemment autorisé les âges postérieurs à voir dans cet acte de dépendance quelque chose de surnaturel et de divin! La solution de saint Thomas était en faveur de la réalité des symboles eucharistiques. » (*Vie de saint Thomas d'Aquin.*)

HOSTIE MIRACULEUSE DE SAINT-JEAN-EN-GRÈVE

ÉRECTION DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME-DES-BILLETTES EN MÉMOIRE DE CE MIRACLE.

En l'année 1290, rue des Billettes, demeurait à Paris un juif, nommé Jonathas, lequel retenait en gage quelques habits d'une pauvre femme catholique. Le jour de Pâques, il lui offrit de les lui rendre pour paraître plus décemment à l'église, à la condition quelle lui remettrait l'hostie qu'elle allait recevoir à la communion. Elle l'apporta en effet au juif qui se mit aussitôt à exercer toute sa rage contre l'hostie sainte. — Il la perce à coups de canif : le sang ruisselle et ranime sa fureur. — Il la perce d'un clou avec un marteau : le sang coule de nouveau. — Il la jette au feu, elle en sort tout entière et semble vouloir éviter ses poursuites.—Il veut la tailler en pièces, et il ne peut en venir à bout. — Il la frappe d'une lance, comme pour renouveler, autant qu'il est pos-

sible, le crime de ses pères, un ruisseau de sang jaillit de nouveau. — Enfin il plonge l'hostie dans une chaudière d'eau bouillante ; à l'instant même l'eau paraît ensanglantée, et l'hostie s'élevant prend la forme d'un crucifix. Cette dernière merveille étonne enfin le malheureux juif, qui se retire stupéfait. Cependant son fils, étant sorti, dit à des enfants qu'il voyait aller à l'église que vainement ils allaient adorer leur Dieu, car son père venait de le tuer. Une femme qui passait entend cette naïveté de l'enfant ; elle entre dans la maison et voit les vestiges horribles de la brutalité du juif, et l'hostie sainte vint d'elle-même se placer dans un petit vase qu'elle avait à la main. La femme chrétienne la porte à l'église de Saint-Jean-en-Grève, et la remet au curé. L'évêque de Paris, Simon de Bussi, instruit de ce qui s'était passé, fait saisir le coupable qui confesse son crime, et qui, ayant refusé de se convertir, est livré aux bras séculiers, condamné au feu et exécuté. La femme et les enfants se convertirent et reçurent le saint baptême. C'est en mémoire de ce fait miraculeux que l'église des Billettes fut construite sur le terrain qu'occupait la maison du juif Jonathas. » (*Mémoires de Trevaux.*)

Consulter les Lettres patentes de Philippe le Bel, par lesquelles il donne la maison du juif sacrilége aux frères de la Charité de Notre-Dame. — Bulle de Boniface VIII à l'évêque de Paris. — *Histoire du miracle de la sainte hostie de Saint-Jean-en-Grève*, par M. Seguier, conseiller d'État.

GRAND HONNEUR RENDU AU TRÈS-SAINT-SACREMENT

RODOLPHE, COMTE D'HABSBOURG, POUR AVOIR RENDU EN 1264 UN GRAND HONNEUR AU TRÈS-SAINT SACREMENT, EST APPELÉ AVEC TOUTE SA POSTÉRITÉ AU TRÔNE IMPÉRIAL DE L'ALLEMAGNE L'AN 1273.

Rodolphe, comte d'Habsbourg, sortant à cheval pour aller à la chasse avec quelques grands seigneurs, rencontra un prêtre portant le viatique à un malade qui se mourait. Rodolphe, touché jusqu'aux larmes de voir son Créateur à pied et lui à cheval, descend et dit à ce prêtre : « Montez sur mon cheval, il n'est « pas convenable que le Créateur aille à pied et la « créature à cheval. » C'était un commandement, et non une prière. Le prêtre le comprit, il acquiesça à ses ordres. Alors le comte, la tête nue, suivit le prêtre jusque chez le malade. Lorsque le prêtre, qui avait reconnu le prince, eut administré au malade le saint viatique : « Mon ami, lui dit-il, réjouissez-vous, vous « avez reçu aujourd'hui chez vous deux grands rois : « le roi des rois et le comte Rodolphe d'Habsbourg, « que Dieu appelle à régner sur l'Allemagne.» Ainsi, le prêtre, éclairé de Dieu, annonça au comte les grandes destinées que Dieu, en récompense de sa foi, lui tenait en réserve. Le prêtre voulut ensuite rendre le cheval au prince, mais le prince lui répondit : « Je « ne me crois pas digne de monter désormais sur « une bête qui a eu l'honneur de porter le Seigneur « des seigneurs, duquel je tiens en fief tout ce que

je puis avoir. » Et le cheval demeura au service du pauvre prêtre et de son église. (*Panégyrique du très-saint Sacrement*, par M. Corbin, avocat au parlement.)

APPARITION DE BOLSÈNE

Cette apparition, mémorable parmi toutes les autres, fit instituer par le pape Urbain IV la fête du *Corpus Domini*, avec l'office et la messe pour l'Église universelle.

Bolsène est dans le diocèse d'Orviéto. L'apparition miraculeuse eut lieu l'an 1263.

Un prêtre allemand, d'ailleurs honnête et pieux, était tourmenté de doutes sur la présence réelle, et ne savait comprendre la manière dont le pain et le vin, par les paroles du sacrificateur, *hoc est corpus meum, hic est sanguis meus*, étaient transsubstanciés en vraie chair et vrai sang de Jésus-Christ. Il pria Dieu instamment de donner un signe pour dissiper ses doutes.

Dieu daigna exaucer sa prière, afin de guérir le tourment de son esprit et afin d'affermir la foi des chrétiens envers l'adorable sacrement de l'autel. Ce prêtre allemand entreprit le pèlerinage des saints lieux de Rome. Arrivé à Bolsène, il célébrait la messe dans l'église de Sainte-Christine, lorsque, au moment qu'il élevait l'hostie sur le calice, une chair réelle apparut couverte de sang, et le sang couvrit le corporal ; et plus le prêtre s'efforçait de cacher le

miracle, plus le sang ruisselait et se répandait sur le linge sacré. Chaque goutte de sang qui tomba sur le corporal portait l'empreinte d'une face humaine.

La terreur saisit le prêtre et l'empêcha d'achever le sacrifice. Tout ce qu'il put faire fut de placer dévotement la sainte hostie dans le tabernacle.

Le pape Urbain IV habitait Orviéto en ce moment. Le prêtre courut se jeter à ses pieds, et demanda l'absolution et le pardon pour son doute contre la foi. Le pape lui donna l'absolution en lui imposant une salutaire pénitence. Il fit apporter le corporal miraculeux à Orviéto et le déposa avec grande pompe dans la cathédrale. Les fidèles n'ont pas cessé de le vénérer avec la plus grande piété. Alors, pour conserver la mémoire d'un si grand miracle, le pape Urbain IV institua la fête du *Corpus Domini*, et ordonna de célébrer l'office et la messe que saint Thomas d'Aquin composa.

Une foule d'auteurs attestent les faits que nous venons de dire. La constitution d'Urbain IV qui institue la fête solennelle fut ensuite confirmée dans le concile général de Vienne par le pape Clément V, ainsi qu'on le voit dans le livre des Clémentines, au titre *de Reliquiis et veneratione Sanctorum*.

Une inscription gravée sur marbre l'année même de l'apparition attesta à perpétuité le mémorable prodige. Cette inscription a été recueillie dans plusieurs livres, et particulièrement dans celui d'Alexandre Don-

zelin : *Istoria ed origine della solennità della festa del Corpus Domini*, Rome 1575.

Revenons à Bolsène. Au moment que le sang divin couvrait le corporal, quatre gouttes de sang tombèrent sur le pavé de marbre et y laissèrent des empreintes ineffaçables. Ces pierres furent pour cette raison transportées dans une crypte rapprochée de l'église Sainte-Christine. La piété des fidèles en fit un objet de vénération publique. On montrait aux pèlerins ce monument du grand prodige.

On lit dans Albert Léandre, *Description de l'Italie*, page 38, au sujet de Bolsène : « Ici se passa le prodigieux miracle de l'hostie consacrée, pour la confirmation de la foi catholique en Jésus-Christ notre rédempteur. Le miracle eut lieu de cette manière, etc. Le sang qui ruisselait de l'hostie tomba sur quelques dalles de marbre blanc, et laissa sur toutes celles qu'il touchait le signe d'un sang très-vif, ainsi qu'on peut le voir jusqu'à ce jour et que je l'ai souvent vu moi-même en passant par Bolsène pour aller à Rome ou en revenir. Ces dalles de marbre sont conservées dans ladite église en grande vénération comme elles le méritent; et le saint corporal tout couvert de sang fut porté à Orviéto. » La même chose est attestée par Alexandre Donzelin, *Istoria ed origine della solennità della festa del Corpus Domini*, p. 37, en ces termes : « Les autorités qu'on vient de citer prouvent suffisamment le miracle et ce qui s'ensuivit, ainsi que les choses qui s'y rapportent. On a vu que le cor-

poral et le sacrement furent transportés à Orviéto par ordre du pape. Cependant la vénérable église de Sainte-Christine ne resta pas entièrement privée d'un pareil don et d'un si grand souvenir ; car, lorsque le prêtre quitta l'autel comme on l'a dit plus haut, le sang, qui ruisselait et coulait encore, tomba sur plusieurs dalles de marbre antique du pavé de l'église, et les taches de sang restèrent tellement empreintes, que jusqu'à ce jour elles apparaissent plus belles que jamais, comme le savent ceux qui les ont vues. Ces pierres sont bien gardées et conservées ; on les montre avec grande vénération aux étrangers et aux pèlerins qui désirent les voir. » (*Analecta juris Pontificii.*)

FÊTE DU TRÈS-SAINT SACREMENT

La sainte épouse de Jésus-Christ, l'Église, avait traversé douze siècles de croyances avant que la divine Eucharistie fût honorée par une fête toute spéciale, lorsqu'au treizième siècle Notre-Seigneur voulut que cette auguste solennité de la fête du très-saint Sacrement fût établie. Comme le Tout-Puissant se plaît à se servir des plus faibles instruments pour opérer de grandes choses, c'est sur une sainte religieuse vivant à l'ombre d'un cloître ignoré, oubliée du monde et d'elle-même, qu'il jeta ses regards pour l'exécution de ce merveilleux dessein.

Aux portes de la ville de Liége était le couvent des hospitalières du Mont-Cornillon, là se trouvait Ju-

lienne, née au village de Rétine, âgée de seize ans. Dès sa plus tendre enfance, elle avait eu une dévotion toute particulière au très-saint Sacrement. Dès l'âge de seize ans, c'est-à-dire en 1208, toutes les fois qu'elle s'appliquait à l'oraison, il lui semblait voir la lune pleine, mais avec une petite brèche; et cette image se présentait à elle sans qu'elle pût l'empêcher, ce qui dura pendant longtemps. Elle crut que c'était une tentation et fit beaucoup de prières pour en être délivrée. Ensuite elle en demanda la signification, et il lui fut dit intérieurement que la lune signifiait l'Église, et la brèche le défaut d'une fête, qui devait être célébrée toutes les années pour honorer l'institution du très-saint Sacrement. Il lui fut dit qu'elle devait commencer cette fête et annoncer, la première, obligation de la célébrer.

Quoique Julienne crût avoir reçu cet ordre de Jésus-Christ même, elle s'en défendit longtemps, disant qu'une commission de cette importance conviendrait mieux à quelques docteurs autorisés dans l'Église. Enfin, après plus de vingt ans, elle se rendit et découvrit la chose, premièrement à Jean de Lauzanne, chanoine de Saint-Martin, de Liége, homme d'une vertu singulière, et le pria de consulter sur ce sujet les meilleurs théologiens sans la nommer; il communiqua le tout à Jacques Pantaléon, archidiacre de Liége, depuis le pape Urbain IV, à Hugues de Saint-Cher, alors provincial des frères prêcheurs, et depuis cardinal; à Guy de Laon, évêque de Cambrai; au

chancelier de l'église de Paris; à trois professeurs en théologie qui enseignaient à Liége et à plusieurs autres hommes savants et vertueux. Ils furent tous d'avis qu'il était juste et utile à l'Église de célébrer l'institution du très-saint Sacrement avec plus de solennité qu'on avait fait jusqu'alors.

Le projet de cette fête étant divulgué, plusieurs ecclésiastiques s'y opposèrent, disant qu'elle était superflue, que l'on faisait tous les jours à la messe la mémoire de l'institution de l'Eucharistie, et que les révélations de Julienne n'étaient que des rêveries. Dès lors la sainte fut l'objet des persécutions de ceux qui lui étaient opposés, et on l'obligea de sortir de la ville de Liége. Elle mourut avant que le désir de Jésus-Christ fût accompli, et cependant elle avait fait durant toute sa vie tout ce qui avait dépendu d'elle pour en assurer la réalisation. Julienne fut honorée comme bienheureuse par tout le pays. Elle avait une amie particulière nommée Ève, recluse à Liége, près de Saint-Martin, et connue aussi du pape Urbain lorsqu'il était dans le pays. Quand elle eut connu sa promotion sur le Saint-Siége, elle employa des chanoines et d'autres personnes zélées pour la fête du saint Sacrement, qui prièrent l'évêque Henri d'en écrire au pape; et c'est ce qui le détermina à ordonner la célébration de cette fête dans toute l'Église. Le pape Urbain IV adressa à tous les évêques une bulle par laquelle il instituait la fête du saint Sacrement; il ordonna qu'elle fût célé

brée avec toutes les solennités des fêtes du premier ordre. Il lui assigna le jeudi d'après l'Octave de la Pentecôte. Le pape Urbain envoya cette bulle en particulier à Ève, la recluse de Liége, avec une lettre datée du 8 septembre 1264, où il lui annonçait l'accomplissement de ce qu'elle avait tant désiré. « Nous avons, dit-il, déclaré cette institution avec tous les prélats qui se sont trouvés auprès de nous. Nous vous envoyons le cahier qui contient l'office de cette fête, et nous voulons que vous en laissiez volontiers prendre copie à toutes les personnes qui le désireront. » C'est l'office du saint Sacrement que le pape avait fait composer par saint Thomas d'Aquin et que nous disons encore.

SAINT HUGUES

SAINT HUGUES, ÉVÊQUE DE LINCOLN, PENDANT LA CÉLÉBRATION DES SAINTS MYSTÈRES, CONTEMPLE NOTRE-SEIGNEUR SUR L'AUTEL SOUS LA FORME D'UN TRÈS-BEL ENFANT.

« Tandis que le pape Innocent III régnait sur la ville et sur le monde, en l'année 1200, dans le royaume d'Angleterre à Lincoln, était un évêque célèbre par sa piété et ses vertus que Dieu a couronné d'honneur et de gloire dans le ciel, et que l'Église a placé sur ses autels. Cet évêque qui s'appelait Hugues, né en Bourgogne d'une illustre famille, avait une grande dévotion pour le très-saint Sacrement de l'autel. Il célébrait tous les jours la messe avec une piété vrai-

ment remarquable. Aussi bien Notre-Seigneur se plaisait-il à récompenser sa foi vive et son ardent amour, en lui apparaissant sous la forme d'un très-bel enfant, pendant la célébration des saints mystères. Sa foi au saint sacrifice de la messe et à la réelle présence de Jésus-Christ sous les espèces sacramentelles était si ferme, si inébranlable, que, de son temps, un prêtre de son diocèse, en disant la messe, ayant eu la consolation de voir sortir du sang de l'hostie au moment où il la rompait pour mettre une des parcelles dans le calice, comme on voulait lui faire voir ce sang, il répondit : « Je n'ai que faire de ces « signes pour croire à une vérité, que de tout cœur « j'attesterais par l'effusion de tout mon sang. » (*Vie de saint Hugues*, évêque et confesseur chartreux, par Sylvestre, chartreux.)

SAINTE BRIGITTE

SAINTE BRIGITTE, ASSISTANT AU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE, VOIT LE FEU DESCENDRE DU CIEL SUR L'AUTEL, ET ELLE APERÇOIT UN AGNEAU ENTRE LES MAINS DU PRÊTRE.

« Le saint jour de la Pentecôte, un prêtre célébrant les divins mystères pour la première fois dans un monastère habité par sainte Brigitte, au moment de l'élévation de la divine hostie, cette grande sainte vit le feu descendant du ciel sur l'autel, puis elle aperçut entre les mains du prêtre un agneau vivant, et en l'agneau une face resplendissante comme celle

d'un homme, et alors elle ouït une voix qui lui disait : « Comme vous voyez que le feu descend maintenant « du ciel sur l'autel, de même le Saint-Esprit des- « cendit sur mes apôtres en ce même jour, enflam- « mant leurs cœurs. Le pain, par les paroles sacra- « mentelles, est transsubstancié en l'agneau vivant, « c'est-à-dire, en mon corps ; et la face est en l'agneau, « et l'agneau est en la face, comme le Père est dans le « Fils, et le Fils dans le Père, et le Saint-Esprit en « tous les deux. » Puis, à l'élévation de la sainte Eucharistie, avant le *Pater*, elle vit un enfant d'une beauté admirable, qui lui dit : « Je bénis les croyants, « et je serai le juge des mécréants. » (*Révélations de sainte Brigite*, § 86, t. III.)

SAINT BONAVENTURE

UN ANGE ADMINISTRE PAR DEUX FOIS LA SAINTE COMMUNION A SAINT BONAVENTURE.

« Saint Bonaventure, étant simple religieux et n'ayant point encore l'honneur d'être revêtu de la dignité sacerdotale, s'abstenait souvent de communier par un sentiment de profonde humilité, qui le portait à se regarder fort indigne d'une action si auguste. Or un jour qu'il assistait à la sainte messe, abîmé dans une profonde humilité et abnégation de lui-même, lorsque le prêtre avant l'*Agnus Dei* eut rompu en trois la divine hostie, on vit un ange prendre dans les mains du prêtre une des parties de la sainte

hostie, puis, en présence de tous les religieux, il fut donner la communion à saint Bonaventure : Dieu voulant par là lui apprendre que l'amour doit toujours l'emporter sur l'humilité, et qu'il vaut mieux approcher par amour que de s'éloigner par humilité de la table eucharistique.

« Ce saint, qu'on a surnommé le Séraphique, tant était grand l'amour de Dieu qui embrasait son cœur, étendu sur son lit de mort, se voyant dans l'impuissance de communier par suite de vomissements continuels, supplia son supérieur de vouloir bien lui apporter le saint sacrement de l'autel, afin qu'en présence du bien-aimé de son âme il rendit son dernier soupir. Le supérieur se rend à ses pieux désirs, le saint ciboire est apporté; alors, pour montrer la faim et la soif qui le dévorait de recevoir la divine Eucharistie, saint Bonaventure supplie le supérieur de vouloir bien approcher de son côté gauche le saint ciboire. O merveille! On vit aussitôt un ange lui ouvrir le côté ; puis, prenant une hostie dans le ciboire, il la met dans le cœur de saint Bonaventure, sans qu'il restât la moindre marque de la blessure qu'il lui avait faite. » (Surius, *Vie de saint Bonaventure.*)

ALEXANDRE DE HALÈS

COMMUNION SOUS UNE SEULE ESPÈCE MIRACULEUSEMENT PROUVÉE.

Le célèbre docteur Alexandre de Halès, surnommé le Docteur irréfragable, la Fontaine de vie, rapporte

dans son traité sur le sacrement de l'Eucharistie que, deux religieux demandant qu'on leur donnât la sainte communion sous les deux espèces du pain et du vin, doutant de la présence du sang sous l'espèce du pain qu'ils recevaient seulement, comme on se refusait à leurs désirs, Dieu, dont la bonté est sans bornes, pour dissiper à jamais les doutes et les inquiétudes qui les agitaient à cet égard, voulut que, pendant qu'un prêtre célébrait en leur présence les saints mystères, au moment de la fraction du pain, la patène au-dessus de laquelle le prêtre rompait la sainte hostie se remplît de sang. Grand fut l'étonnement et l'admiration des deux religieux et de tous ceux qui étaient présents; après que leur foi fut pleinement raffermie par ce prodige, le prêtre rapprochant les saintes espèces, on vit tout le sang qui était sur la patène rentrer dedans.

Ainsi par ce miracle Dieu raffermit à tout jamais la foi de ces deux religieux, et confirma l'enseignement de l'Église sur la communion sous une seule espèce.

MIRACLE DE GAËTE

DEUX FRÈRES LAÏQUES, RELIGIEUX DE SAINT-FRANÇOIS, SONT COMMUNIÉS DE LA MAIN DE JÉSUS-CHRIST.

Nous lisons dans les chroniques de saint François qu'en l'année 1222 deux frères laïques religieux de Saint-Francois, étant allés faire la quête, revinrent si tard, qu'ils ne purent assister à la sainte messe, et

faire la communion avec tous les membres de la communauté. C'était le jeudi saint; à leur retour, tous les membres de la communauté étaient à table au réfectoire. Alors, le cœur brisé de douleur d'être arrivés trop tard, nos deux religieux, au lieu de se rendre au réfectoire, entrent dans l'église, se prosternent devant les tabernacles, et par leurs gémissements et leurs larmes ils témoignent à Notre-Seigneur toute la douleur qu'ils éprouvent d'être privés, en ce jour anniversaire de l'institution de l'Eucharistie, de la participation à cet auguste sacrement. Ils tenaient leurs yeux baignés de larmes fixés sur les divins tabernacles, lorsque tout à coup le tabernacle s'ouvre et Jésus-Christ leur apparaît sous la forme d'un beau jeune homme, et, prenant deux hosties dans le ciboire, il s'approcha des deux religieux, les communia, puis il rentra dans le tâbernacle en laissant des traces de ses pieds sur les marches de l'autel, pour preuve visible de sa présence divine et de sa miraculeuse apparition. Ce fait s'est passé l'an 1222, dans l'église de Saint-François, à Gaëte, où l'on voit encore un grillage de fer dont on a couvert les traces des pieds de Jésus-Christ.

XIVᵉ SIÈCLE

FÊTE DES MIRACLES A AMSTERDAM

FÊTE DES MIRACLES DU TRÈS-SAINT SACREMENT A AMSTERDAM, LE PREMIER MERCREDI APRÈS LE 12 MARS.

« La Divine Majesté s'étant plu à illustrer la ville d'Amsterdam par une foule de miracles que la vertu du Seigneur, réellement présent au très-saint Sacrement, y a opérés, les habitants de cette cité ont établi à cette occasion une fête commémorative.

« L'an 1345, un pieux habitant d'Amsterdam, se trouvant en danger de mort, avait reçu la sainte communion dans les dispositions les plus chrétiennes. Mais, un violent vomissement étant survenu, les personnes qui le servaient jetèrent dans le feu ce qui avait été rendu par le malade, sans penser à la sainte Eucharistie. Le lendemain, une de ses gardes, s'étant approchée du foyer, vit au milieu des flammes l'hostie toute lumineuse et sans aucune altération. Elle la retira, et l'enveloppa dans une fine toile de lin. Peu après, un prêtre qui eut connaissance de ce prodige vint, avec toutes les marques de la piété la plus tendre et la plus respectueuse, visiter cette sainte hostie, qu'il renferma dans un ciboire. Mais, la nouvelle de ce miracle et de plusieurs autres qui suivirent s'étant répandue dans la ville, le mari de la garde-malade, qui voyait les esprits partagés sur ce

qu'on en devait croire, entra en fureur contre sa femme, à qui il reprocha d'avoir, par sa trop grande envie de parler, causé ce trouble et ces rumeurs. Tout à coup le fils de cet homme, enfant encore en bas âge, échappa aux bras de son père, et tomba dans le feu; ce qui fut pour ce malheureux l'origine de fréquentes attaques d'épilepsie. Le père reconnut sa faute; et, lorsque plus tard, s'étant fait accompagner de sa femme et de tous ses parents, il eut été nu-pieds visiter et adorer la sainte hostie, il obtint la guérison de son fils.

« Le clergé, la ville tout entière, voulant témoigner à Dieu sa religieuse gratitude, on résolut de donner à la miraculeuse hostie un sanctuaire plus auguste; et du lieu trop peu digne où elle avait été conservée quelque temps, elle fut transférée provisoirement avec solennité dans une ancienne église. Ensuite la maison où était arrivé le premier miracle fut démolie; et, grâce à la libéralité des pieux et nombreux fidèles qui visitaient cet endroit, on put y élever une chapelle dans laquelle une congrégation d'ecclésiastiques célèbre tous les jours le service divin, en présence de la miraculeuse hostie.

« L'an de Jésus-Christ 1552, le 25 mai, Amsterdam fut ravagé par un affreux incendie qui consuma la moitié de la ville, et détruisit la chapelle du très-saint Sacrement. La sollicitude des fidèles pour l'hostie qu'on y conservait les fit presser autour de l'édifice,

afin d'en ouvrir les portes. Mais ce fut en vain, Dieu se réservant ainsi l'occasion de faire un nouveau prodige. Lorsque l'incendie fut éteint, on trouva parmi les ruines de la chapelle le vase qui renfermait l'hostie. Le feu ne l'avait point endommagé ; il n'avait pas même laissé la moindre trace sur le pavillon de lin dont le ciboire était couvert.

« Cette conservation miraculeuse fut bientôt connue de toute la Hollande et des autres contrées. Partout la dévotion pour le vénérable sacrement reçut un nouvel accroissement. On ne tarda pas à ériger une chapelle beaucoup plus belle que la première ; et tant en ce sanctuaire qu'aux environs, et même au loin, le Tout-Puissant multiplia ses miracles en faveur de ceux qui imploraient avec humilité Jésus caché dans cette sainte hostie.

« En l'année 1443, un jeune homme de Brême, se rendant à Ceuta, en Afrique, fut pris par les barbares, qui, après l'avoir chargé de coups et couvert de blessures, le jetèrent dans un sombre cachot. Privé de tous secours humains, il invoqua le Seigneur, et se rappela, pendant sa prière, la miraculeuse hostie d'Amsterdam. Alors, plein de confiance en la bonté et la toute-puissance de Dieu, il fit vœu d'aller visiter la chapelle où reposait cet objet vénérable, si le Seigneur le rendait à la liberté. Aussitôt ses chaînes tombent, les portes de sa prison s'ouvrent, et le jeune captif se trouve en quelques instants sur le chemin

d'Amsterdam, où il arrive bientôt pour satisfaire à son vœu.

« L'Empereur Maximilien, archiduc d'Autriche et comte de Hollande fut attaqué en l'année 1479 d'une maladie mortelle. N'ayant plus d'espérance dans les hommes versés dans la science de guérir, il s'engagea, s'il guérissait, à visiter la vénérable hostie d'Amsterdam. Rendu aussitôt à la santé, il s'acquitta de son vœu, et fit don à la chapelle d'ornements magnifiques et d'un calice d'or. Vingt-neuf ans plus tard, les habitants du comté de Gueldres, ayant pris et détruit la ville de Wésop, exercèrent les plus atroces cruautés sur l'un des captifs, Martin Hollaert, lequel, ayant recours à Dieu, n'eut pas plutôt invoqué le saint Sacrement d'Amsterdam, que, délivré subitement de ses fers, par un miracle, il put passer en plein jour, sans être remarqué, au milieu de ceux qui l'avaient arrêté et qui s'étaient constitués ses gardiens.

« Le Seigneur, dans son infinie bonté, a opéré beaucoup d'autres miracles par le moyen de cette hostie adorable. Il a voulu par là désigner le sanctuaire où elle repose comme un lieu de réconciliation pour les pécheurs, de consolation pour les affligés, de secours pour les délaissés, de lumière pour les aveugles, d'affranchissement pour les captifs, de santé pour les malades ; enfin comme un lieu dépositaire d'un trésor qui renferme des ressources iné-

puisables pour toutes sortes de besoins. (*Légende du Bréviaire.*)

PRODIGE ARRIVÉ DANS LES PAYS-BAS

HISTOIRE DES HOSTIES CONSERVÉES DANS L'ÉGLISE DE SAINTE-GUDULE, A BRUXELLES.

Dans les Pays-Bas, il se passa un prodige, en l'année 1369, qui fit une bien grande sensation. Un juif d'Enghien, chef de la synagogue, engagea un bourgeois de Bruxelles, nommé Jean de Louvain, juif prétendu converti, de lui procurer des hosties consacrées, moyennant la promesse d'une somme d'argent. Excité par l'appât de ce gain sacrilége, ce malheureux s'introduisit la nuit dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de Molembel, située hors de la ville et fort isolée; ayant forcé le tabernacle, il enleva le ciboire, qui renfermait quinze petites hosties et une grande, qu'il remit au chef de la synagogue. Ce juif, plein de joie, ne cessait de se railler de nos saints mystères; il n'épargnait ni blasphèmes ni imprécations; mais, quelques jours après ayant été assassiné par des voleurs, sa femme, effrayée d'une fin aussi tragique, crut que cette mort était une punition de Dieu. Elle quitta Enghien et vint à Bruxelles, où elle remit le ciboire entre les mains de ceux de sa nation, craignant qu'ayant coopéré à l'impiété de son mari il ne lui arrivât aussi quelques malheurs. Ces derniers gardèrent ce dépôt jusqu'au vendredredi saint de l'an-

née 1370, pour commettre toutes sortes d'impiétés et faire ainsi l'anniversaire du déicide commis par leurs pères. Ils jetèrent en effet les saintes hosties sur une table dans leur synagogue, et, suivant les mouvements d'une haine forcenée, ils les percèrent ; mais, à la vue du sang qui en jaillit, ils tombèrent d'épouvante à la renverse; néanmoins, revenus à eux, ils délibérèrent d'envoyer ces hosties à leurs confrères de Cologne. Ils choisirent une femme nommée Catherine, qui, s'étant d'abord chargée de cette horrible commission, se trouva ensuite si troublée et si pressée de remords, qu'elle porta ce dépôt, qui lui avait été confié, au curé de la Chapelle, son pasteur, en lui faisant un détail exact de tout ce qui était arrivé. Ce bon prêtre reçut ces hosties et consulta le duc et la duchesse de Brabant sur cet affreux événement, dont le récit les fit frémir. On arrêta les juifs, on instruisit leur procès, et, étant pleinement convaincus de cet horrible attentat, ils furent condamnés à être brûlés vifs. La sentence fut exécutée à Bruxelles même, près du lieu appelé la Grosse-Tour, la veille de l'Ascension 1370. Cette lamentable histoire est consignée dans les archives de la ville et dans une multitude d'ouvrages, marqués au coin de la plus sévère critique. Au surplus, ces hosties sont conservées dans la magnifique église de Sainte-Gudule, à Bruxelles, et on y voit des tableaux nombreux qui rappellent tous les traits de cette sacrilége profanation.

SAINTE ANGÈLE DE FOLIGNY

APPARITION MIRACULEUSE DE NOTRE-SEIGNEUR A SAINTE ANGÈLE DE FOLIGNY, RELIGIEUSE DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS, MORTE SOUS LE PONTIFICAT DE CLÉMENT V, EN L'ANNÉE 1309.

L'ouvrage où sont rapportées les visions consolantes qu'elle eut touchant le saint Sacrement de l'Eucharistie a mérité les suffrages des cardinaux chargés de l'examiner, et a obtenu l'approbation de plusieurs souverains pontifes. Le cardinal Bona et le pape Benoît XIV citent dans leurs écrits divers passages de l'ouvrage de cette sainte.

« Une fois, dit-elle, je vis dans l'hostie consacrée Notre-Seigneur sous la figure d'un enfant; mais cet enfant était déjà d'une assez grande taille, il avait un air d'autorité et de majesté, comme s'il était déjà roi: il avait dans sa main quelque chose que je ne pus bien discerner, cela ressemblait à un sceptre; je vis tout cela des yeux du corps ; tous ceux qui étaient présents étaient prosternés, j'étais la seule qui ne me prosternais pas, je n'étais occupée dans ce moment qu'à considérer l'air de noblesse, de grandeur et de beauté que j'avais tant de plaisir de trouver dans cet enfant; j'aurais voulu le contempler encore longtemps, et je fus mortifiée que le prêtre le remît sitôt sur l'autel. Cette vision me remplit de joie et de l'assurance que ce que je voyais était réel ; l'impression que j'en ressentis ne s'effacera jamais de ma mémoire, j'en fus si absorbée, que je ne fis pas même attention de lui

demander son assistance et sa protection : j'étais si émerveillée de cette divine beauté, que je ne sus que dire.

« Une autre fois, j'eus aussi pendant la célébration de l'auguste sacrifice un semblable ravissement ; j'en profitai pour dire à Dieu : « Seigneur, vous êtes « certainement dans le saint Sacrement de l'autel ; « mais dites-moi où sont vos amis fidèles ? » Alors il ouvrit les yeux de mon intelligence en me disant : *Partout où je suis, mes amis y sont aussi avec moi.* Je compris réellement cette vérité-là, je me vis moi-même partout où Dieu était, non que je sois dans l'intérieur ou au dedans de Dieu, mais cette manière d'être avec lui est toute hors de Dieu, car Dieu est le seul qui soit partout et qui renferme tout.

« Jésus-Christ s'est souvent montré à mon âme dans le divin Sacrement, mais dans des formes différentes ; quelquefois je l'ai vu, sous une forme resplendissante de lumière et de clarté, qui rejaillissait d'une partie spéciale de son corps, et cette splendeur était si brillante, que celle du soleil à midi du jour le plus serein ne peut lui être comparée, et partout où il se montre je puis assurer qu'il surpasse par son éclat tout celui du soleil, et ma peine à ce sujet est de ne pouvoir le faire entendre comme je le voudrais. Sous quelque forme qu'il m'apparaisse, je suis toujours comblée de joie et de délices, et, quoique chacune produise une satisfaction si différente d'une autre qu'elles ne peuvent être comparées entre elles

il reste que les sentiments qu'elles me procurent ne s'effaceront jamais, comme jamais on ne trouvera ni termes ni figures qui puissent les faire comprendre.»

LA BIENHEUREUSE IMELDA LAMBERTINI

LA BIENHEUREUSE VIERGE IMELDA LAMBERTINI EST COMMUNIÉE MIRACULEUSEMENT.

« La carrière de cette jeune vierge ne fut pas de longue durée ; mais sa vertu a jeté un éclat si vif, que le temps qui s'est écoulé depuis sa mort n'a pu l'obscurcir. Elle naquit à Bologne, ville célèbre de l'Italie, en l'année 1324. Dès l'âge le plus tendre, Imelda montra une maturité d'esprit et un attrait pour la piété qui faisait l'admiration de tout le monde. A l'âge de dix ans, déjà dégoûtée du monde et fuyant l'opulence de la maison paternelle, Imelda sollicita et obtint la permission d'entrer dans le monastère des dominicaines de Sainte-Madeleine, pour y vivre dans la pratique des vertus religieuses, en attendant qu'elle pût s'y consacrer à Dieu.

« Heureuse de s'être mise à l'abri de la contagion du siècle, cette sainte enfant marcha avec courage dans les sentiers de la perfection. Son exactitude aux moindres observances régulières, son ardeur pour la mortification, son attention continuelle à veiller sur les moindres mouvements de son cœur, sa ferveur dans la prière, sa générosité dans l'accomplissement de ses devoirs les plus pénibles, la rendirent bientôt

un modèle pour toute la communauté, et les sœurs confessaient qu'elle les surpassait toutes par sa vertu.

« Imelda avait surtout une très-grande dévotion envers l'adorable Sacrement de nos autels: elle en faisait chaque jour l'objet de ses pieuses méditations pendant la messe, et les larmes qui coulaient alors de ses yeux prouvaient assez combien elle était sensiblement touchée de l'amour que le Sauveur nous témoigne dans cet auguste mystère. Une chose l'affligeait vivement, c'était de n'avoir pas la permission de communier lorsque les religieuses approchaient de la sainte table. Son confesseur, faisant moins attention à sa vertu, à sa piété, à sa modestie et à sa sagesse, qu'à la faiblesse de son âge, avait jugé à propos de l'en tenir éloignée; mais Notre-Seigneur ne tarda pas à répondre aux désirs ardents de sa jeune servante. Il voulut montrer par un miracle éclatant qu'il regarde moins aux années qu'aux dispositions du cœur. Un jour qu'Imelda, pendant la communion des religieuses, se livrait à la douleur, aux larmes, aux gémissements, parce qu'elle était privée du bonheur d'y participer, on vit descendre du ciel une hostie, qui resta suspendue au dessus de sa tête ; on comprend aisément combien son ardeur et ses désirs redoublèrent à la vue de ce prodige. Les religieuses, qui s'aperçurent bientôt de la merveille, frappées d'étonnement, n'osaient en croire leurs yeux. Cependant on avertit le chapelain, qui, s'étant approché, fut lui-même témoin du fait, et, ayant reçu la sainte hostie sur une patène, en

communia la jeune vierge, puisque Jésus-Christ manifestait ainsi sa volonté de descendre dans ce cœur innocent. Imelda, au comble de ses vœux, mais trop faible de corps pour soutenir la mesure de bonheur qu'elle éprouvait, ferma les yeux comme si elle s'était livrée à un doux sommeil, et rendit aussitôt son esprit à son Créateur, à l'âge de onze ans.

« Le bruit de son heureuse mort s'étant bientôt répandu, son nom devint célèbre par la vénération des fidèles et les nombreux miracles opérés par son intercession. Le 16 décembre 1826, le pape Léon XII permit à l'ordre de Saint-Dominique de faire l'office de la bienheureuse Imelda, et d'en célébrer la fête le 16 septembre. » (L'abbé Godescard. — *Vies des Saints*, t. XII.)

SAINTE JULIENNE DE FALCONIERI

JULIENNE DE FALCONIERI EST COMMUNIÉE MIRACULEUSEMENT A L'HEURE DE LA MORT.

« Sainte Julienne de Falconieri, de Florence, fondatrice des Mantellates, agée de soixante-dix ans, épuisée par les mortifications et souffrant depuis longtemps d'une grande faiblesse d'estomac, ne pouvait prendre aucune nourriture. Elle se voyait entièrement privée du très-saint corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle en était inconsolable ; elle pleurait et se plaignait tant, que l'on croyait qu'elle allait mourir de douleur. Elle pria enfin le P. Jacques de

Campo Regio, son confesseur, d'apporter au moins près d'elle le saint Sacrement dans le ciboire, ce qui lui fut accordé. Dès que le prêtre parut avec le corps du Seigneur, elle se prosterna aussitôt les bras en croix et l'adora. Son visage était comme celui d'un ange, elle demanda qu'on lui permît de s'approcher plus près de lui encore, et de le porter à sa bouche. Cette faveur lui ayant été refusée, elle pria qu'on lui étendît un voile sur la poitrine, et qu'on y déposât l'hostie. On fit ce qu'elle désirait; et, chose admirable! à peine l'hostie avait-elle touché son cœur embrasé par la charité, qu'elle disparut aussitôt sans qu'on pût la retrouver. Mais à ce même moment Julienne mourut dans les bras de Notre-Seigneur avec un visage doux, une bouche souriante, comme dans un céleste ravissement, au grand étonnement de tous ceux qui étaient présents, entre autres des sœurs Jeanne, Marie, Élisabeth, du P. Jacques et d'autres personnes de la maison. » (*Vie de sainte Julienne de Falconieri*. Gorres, *Mystique*. Trad. Ch. Sainte-Foy.)

MIRACLES DE COLOGNE

DEUX ÉGLISES BATIES A COLOGNE EN MÉMOIRE DE DEUX FAITS MIRACULEUX OPÉRÉS DANS CETTE VILLE PAR LE TRÈS-SAINT SACREMENT.

« En 1331, dans la ville de Cologne, une personne sans foi, ayant communié, ne put avaler la sainte hostie et fut obligée de la retirer de sa bouche. Aussitôt l'hostie fut transformée en un petit enfant. Une

multitude immense fut témoin de ce prodige. Les malades qui approchaient de l'autel où ce divin enfant avait été déposé étaient promptement guéris. C'est en mémoire de cette grande merveille qu'on construisit sur le lieu même où ce miracle s'était opéré une église, sur le frontispice de laquelle on lit cette légende : *Corpus Christi*, le Corps de Jésus-Christ. »

« Casimir, roi de Pologne en 1345, bâtit dans cette même ville de Cologne un temple magnifique pour perpétuer la mémoire d'un insigne miracle opéré par la sainte Eucharistie. Des voleurs avaient enlevé un ciboire qui contenait les saintes espèces. Ce ciboire, qu'ils croyaient être en or, n'était que du cuivre ; ils jetèrent dans un marais le ciboire avec les saintes hosties. Aussitôt au-dessus du marais apparut une nuée lumineuse qui brillait le jour et la nuit. L'évêque de cette contrée, ne comprenant pas la cause de ce prodige, ordonna un jeûne de trois jours ; ensuite il se rendit en procession et en priant au bord de ce marais, et là il trouva le ciboire et les saintes espèces, qu'il rapporta dans l'église d'où les voleurs l'avaient enlevé. Des procès verbaux très-authentiques, et l'église élevée sur l'emplacement, attestent la réalité de prodige. » (Cornelius à Lapide, *Traité de l'Eucharistie.*)

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

SAINTE CATHERINE DE SIENNE COMMUNIÉE DE LA MAIN MÊME DE JÉSUS-CHRIST.

« Sainte Catherine de Sienne, souffrant de grandes douleurs, pria un jour son confesseur de retarder un peu sa messe, à laquelle elle devait communier. Mais elle n'avait pu aller à l'église aussitôt qu'elle l'avait pensé, et, lorsqu'elle y vint, il était déjà si tard, que ses compagnes lui conseillèrent de se priver de la communion, car elles savaient qu'après l'avoir reçue elle était toujours trois ou quatre heures en extase, et le temps de fermer l'église aurait pu venir avant la fin de son ravissement. La sainte se laissa persuader, en remettant la chose à Dieu, et Raymond (c'était le nom de son confesseur) commença la messe. Comme elle était à genoux à l'autre bout de l'église, il ne s'aperçut point qu'elle était présente ; mais, lorsqu'il voulut rompre l'hostie en deux parties, pour détacher ensuite la parcelle qu'il devait mettre dans le calice, l'hostie se divisa la première fois non en deux, mais en trois parties, deux plus grandes et l'une plus petite. Cette dernière sauta sous ses yeux par-dessus le calice, et il lui sembla qu'elle était tombée sur le corporal. Il ne l'y trouva point, il est vrai, mais il pensa qu'il ne pouvait la distinguer à cause de la blancheur du corporal, et il continua la messe. Après la communion, il la chercha avec soin ; mais, malgré

toutes les peines qu'il se donna, il ne put la trouver ; de sorte qu'il dut se résoudre à finir sa messe sans l'avoir retrouvée. Lorsque les assistants se furent retirés, il examina encore avec attention le corporal, l'autel, regarda par terre tout autour de l'autel ; mais il ne trouva rien. Il confia son embarras et sa peine au prieur, nommé Christophe, et ils convinrent ensemble d'interroger la sainte à ce sujet. Ils allèrent donc chez elle. On leur dit qu'elle était allée à l'église depuis longtemps ; ils l'y trouvèrent en effet à genoux et en extase. Lorsqu'elle fut revenue, Raymond lui raconta ce qui s'était passé. « Avez-vous bien cherché, « mon père? » dit-elle en souriant. Raymond lui dit que oui. « Pourquoi donc vous inquiétez-vous tant? » répondit-elle. Raymond, soupçonnant ce qui était arrivé, lui dit : « Je suis sûr, ma mère, que c'est vous « qui m'avez pris la particule de mon hostie. » « Mon « père, repartit-elle en souriant, ne m'accusez pas ; « ce n'est pas moi, mais c'est un autre qui a fait la « chose. Je vous le dis à vous seul, vous ne trouverez « jamais la particule que vous cherchez. » Raymond insistant pour savoir comment la chose s'était passée, elle lui dit : « Mon père, ne vous attristez plus de ce « qui est arrivé; car, pour vous dire la vérité, comme « on doit la dire à son confesseur ; c'est Notre-Sei- « gneur qui, ayant pitié de moi, m'a apporté la par- « ticule, et c'est de sa main que je l'ai reçue. Réjouis- « sez-vous donc avec moi. Il ne vous en est arrivé aucun « mal à vous, et moi j'ai reçu un si grand don en ce

« jour, que je veux le passer tout entier à en louer et « remercier Dieu. »

« Raymond, sachant comment la chose s'était passée, se tranquillisa.

« Raymond raconte encore qu'étant revenue d'un voyage sainte Catherine lui témoigna l'immense désir qu'elle avait de communier. Comme il était très-fatigué, il n'avait pas voulu d'abord monter à l'autel; mais, cédant aux instances de la sainte, il dit la messe. Or, lorsqu'il lui présenta la sainte Eucharistie, son visage devint radieux comme celui d'un ange. Il dit intérieurement : « Allez, Seigneur, trouver votre « fiancée; » et tout aussitôt l'hostie s'envola vers elle avant qu'il l'eût touchée. Il ajoute qu'il a entendu dire à beaucoup de personnes très-dignes de foi qu'elles avaient vu clairement l'hostie voler de la main du prêtre dans sa bouche lorsqu'elle allait communier. » (*Vie de sainte Catherine.*)

XVe SIÈCLE

L'EUCHARISTIE SAUVÉE DES EAUX

DANS UNE INONDATION, LA SAINTE EUCHARISTIE EST RESPECTÉE DES EAUX QUI S'ÉLÈVENT TOUT AUTOUR DE L'AUTEL.

Ce prodige eut lieu à Avignon, le 29 novembre de l'année 1433. Le territoire se trouvait inondé par le débordement du Rhône et de la Durance, les eaux

pénétrèrent dans une chapelle des pénitents gris, située sur les bords d'un canal. Les personnes chargées du soin de la chapelle s'empressèrent de la visiter pour faire transporter ailleurs le très-saint Sacrement, qui y était exposé. Ils ne purent aborder la chapelle qu'en bateau ; ils l'ouvrirent, et, à leur grand étonnement, ils virent que les eaux, qui s'étaient élevées tout autour dans l'intérieur, à la hauteur de quatre pieds, se tenaient suspendues devant le sanctuaire ; elles formaient une enceinte et s'étaient partagées vers le milieu pour laisser un passage libre, par où le prêtre et les autres personnes purent approcher à pied sec de l'autel. Le prodige dura plusieurs heures et eut un grand nombre de témoins. Le Saint-Siége, après les informations convenables, accorda une indulgence plénière à ceux qui communieraient le 30 novembre, en mémoire de cette marque sensible qu'il avait plu à Dieu de donner de sa présence dans la sainte Eucharistie. Depuis lors, le saint Sacrement est demeuré constamment exposé à la vénération des fidèles, dans la même chapelle où avait eu lieu ce miracle.

TURIN

LA VILLE DU SAINT SACREMENT

L'apparition de Bolsène et l'institution de la fête annuelle du saint Sacrement dans l'Église universelle, dont cette apparition fut la cause, coïncident, dans

l'ordre des temps, avec les progrès de l'hérésie des Vaudois qui, sans nier encore la présence réelle, commençaient du moins à dévier de la foi catholique sur plusieurs dogmes relatifs au sacrement de l'Eucharistie. Ce n'est guère qu'à l'époque de leur passage au calvinisme que les Vaudois nièrent ouvertement le dogme de la présence réelle ; mais, s'ils n'osaient jadis s'élever contre le sentiment de toute l'Église dans un article si important de notre foi, ils professaient diverses erreurs, et on les soupçonna de ne pas croire à la présence réelle.

Vers le milieu du quinzième siècle, la célèbre apparition qui eut lieu à Turin et qui fit donner à cette ville le nom de ville du saint Sacrement convertit un grand nombre de Vaudois. Quoique le miracle ait été accompli dans la ville de Turin, il eut un grand retentissement dans les vallées qu'occupaient les Vaudois, ainsi que nous allons dire.

Les pièces et les documents authentiques que l'on conserve encore aujourd'hui dans les archives ecclésiastiques et civiles attestent donc, non moins que la tradition orale et la tradition écrite des historiens, les faits suivants.

En 1453, la guerre existant entre les Français, les Savoyards et les Piémontais, la ville d'Exilles, diocèse de Suze en Dauphiné, fut saccagée. L'église subit le même sort ; le ciboire qui renfermait la sainte Eucharistie fut volé avec d'autres objets. Le 6 juin suivant, quelques inconnus entraient dans

Turin, en conduisant un mulet chargé d'objets volés au sac d'Exilles, la sainte hostie était cachée au milieu de ces hardes. Lorsqu'ils furent arrivés sur la place de l'église Saint-Étienne, qui était alors paroisse, l'animal s'arrêta tout à coup, et devint immobile, malgré tout ce que l'on fit pour le faire avancer. Peu d'instants après, une main invisible ouvrit toutes ces hardes et fit paraître aux yeux de la population le ciboire découvert, et l'hostie s'éleva dans les airs, rutilante d'une belle et brillante lumière. Elle conserva quelque temps cette position, apparaissant à tous les yeux comme un magnifique soleil dans le ciel, jusqu'à ce que l'évêque de Turin, qui accourut avec son clergé, se mit en prière, en suppliant le Seigneur de daigner s'arrêter dans cette ville : *Mane nobiscum*, *Domine*. Et tout le peuple faisait la même prière ; alors le prélat prit un calice, la sainte hostie y descendit d'elle-même, et on la transporta processionnellement à la cathédrale, où elle fut longtemps conservée et publiquement vénérée.

Telle est la relation unanime des historiens, corroborée par les nombreux documents originaux qui sont conservés dans les archives du pays. En 1835 la sainte Congrégation des Rites autorisa un office commémoratif du miracle, avec des leçons propres qui en renferment toute l'histoire.

LA BIENHEUREUSE RIÉTI

« La bienheureuse Colombe de Riéti, religieuse du tiers ordre de saint-Dominique, qui vivait en 1485, fut souvent favorisée de pieuses et saintes visions.

« Un jour, pendant qu'elle assistait au saint sacrifice, ayant aperçu au-dessus du calice son Jésus attaché à la croix, pâle et défiguré, le côté ouvert et la tête couronnée d'épines, la compassion qu'elle en eut la fit tomber par terre et la réduisit à une sorte d'agonie. Cette défaillance se prolongeant, on avertit son confesseur, qui vint auprès d'elle. Alors la bienheureuse lui dit :

« Priez pour moi, mon père, afin que je ne voie « plus ce déchirant spectacle ; car je suis persuadée « que, si je le vois encore, je mourrai de douleur. »

« Elle reçut plusieurs fois la sainte communion de la main de Notre-Seigneur et de ses anges. Un jour que son confesseur disait la messe dans une autre église que celle où elle l'attendait, elle pria la très-sainte Vierge de satisfaire le désir ardent qu'elle éprouvait de s'unir à son divin Fils. Au bout de quelques instants, un prêtre vint à elle tenant entre ses doigts le corps sacré de Jésus-Christ, et le lui donna.

Pendant ce temps-là le père Sébastien de Pérouse, son confesseur, qui rapporte ce fait, célébrant les saints mystères, éprouvait une peine très-vive de ne

pas retrouver dans le calice, au moment de la communion, le fragment de l'hostie qu'il y avait déposé Colombe revint à cette église pendant qu'il y achevait la messe, et le Père, après avoir déposé les habits sacerdotaux, lui fit part de son chagrin.

« Ne vous affligez point, mon Père, lui répondit-elle, ce fragment de la sainte hostie m'a été apporté dans la cathédrale par un ange, et il repose en ce moment dans mon cœur.

« En ce cas, reprit le confesseur, je me réjouis de la perte qui m'a causé tant d'inquiétude, et je remercie Dieu de vous avoir fait participante de ma communion. » (*Vie de la bienheureuse Colombe Riéti*, par le P. Sébastien de Pérouse.)

MAXIMILIEN D'AUTRICHE

MAXIMILIEN D'AUTRICHE DÉLIVRÉ D'UNE MORT CERTAINE PAR L'EUCHARISTIE.

« Maximilien d'Autriche, fils de Frédéric, empereur d'Allemagne, et son successeur au trône, étant allé à la chasse à travers des rochers escarpés, se trouva si engagé au milieu des précipices qui l'entouraient de toute part qu'il ne pouvait échapper à la mort. Tous ceux qui étaient attachés à sa personne et qui l'avaient accompagné l'entendaient, le voyaient au milieu des abîmes, et ne pouvaient le secourir. Deux jours et deux nuits se passèrent ainsi dans cette affreuse perplexité, sans espoir de pouvoir lui venir en aide. Alors, toute espérance humaine étant perdue,

soumis et résigné à la volonté de Dieu, Maximilien accepte la mort et crie à ses gens : « Allez chercher un « prêtre, dites-lui d'apporter avec lui la divine Eu- « charistie, afin que j'aie la consolation de mourir en « présence de mon Dieu, puisque je ne puis le rece- « voir. » Bientôt après un prêtre, portant dans ses mains la divine Eucharistie arrive. Dès que Maximilien aperçoit le ciboire qui renferme son Dieu, il rassemble toutes les puissances de son âme et il adore Jésus-Christ, s'estimant trop heureux de mourir en présence de son divin Maître. Il priait encore, lorsqu'un jeune homme, vêtu en villageois, lui apparaît, et, renversant les rochers qui le tenaient emprisonné au fond de ces abîmes insondables, il lui tend la main en lui disant : « Suivez-moi, je vous remettrai dans « le bon chemin. » Ce qu'il fit; car un instant après Maximilien était au milieu de ses serviteurs qui pleuraient de joie et de bonheur en voyant leur maître sauvé. Alors Maximilien cherche autour de lui son guide et son libérateur ; mais il avait disparu, et Dieu lui fit comprendre que ce guide était son ange gardien qui l'avait délivré en récompense des grands services qu'il rendrait un jour à l'Église et à l'Allemagne entière. » (Corbin, avocat au Parlement. *Panégyrique du saint Sacrement.*)

SAINT ANTONIN

UN JEUNE HOMME EST PRÉSERVÉ DE LA FOUDRE POUR AVOIR ASSISTÉ AU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Saint Antonin, archevêque de Florence, rapporte, dans un de ses ouvrages, que deux jeunes gens ayant choisi un dimanche pour aller faire une partie de chasse, l'un des deux eut soin d'aller entendre la messe auparavant. Tandis qu'ils étaient tous les deux en chemin, le ciel se couvrit de nuages; il s'éleva tout à coup une violente tempête, et ce qui les effrayait le plus, c'est qu'au milieu du bruit du tonnerre et de l'éclat des éclairs qui sillonnaient les cieux et menaçaient d'incendier la terre, ils entendaient une voix qui criait : « Frappe, frappe! » Comme ils continuaient à marcher, saisis de frayeur, la foudre éclata et tua celui qui n'avait pas assisté à la messe. L'autre, saisi d'épouvante et hors de lui-même, ne savait où porter ses pas. Comme il était dans cette mortelle incertitude, il entend de nouveau la même voix qui criait : « Frappe! frappe! » Le malheureux jeune homme s'attendait à une mort inévitable; mais il fut bientôt rassuré par une autre voix qui répondit : « Je ne puis le frapper, parce qu'aujourd'hui il a entendu le *Verbum caro factum est.* » Par ces paroles de l'évangile de saint Jean, qui se dit ordinairement à la fin de la messe, la voix ne voulait dire autre chose, sinon que ce jeune homme avait entendu toute la messe. Ce fut donc la messe à laquelle il avait assisté

qui le préserva d'une mort si épouvantable et si soudaine.

L'EUCHARISTIE UNIQUE NOURRITURE DE QUELQUES SAINTS.

Souvent l'Eucharistie a remplacé chez les saints la nourriture ordinaire. La nourriture ordinaire produit une union intime entre la nature extérieure et le corps de l'homme : de même aussi l'Eucharistie, nous introduisant dans une région supérieure, unit ceux qui la reçoivent avec Dieu, et les fait participer à sa vie. Dans la nourriture ordinaire, celui qui mange, étant supérieur à ce qui est mangé, s'assimile les aliments qu'il prend et leur communique sa propre nature. Mais, dans l'Eucharistie, l'aliment est plus puissant que celui qui le mange : ce n'est plus la nourriture qui est assimilée, c'est elle au contraire qui s'assimile l'homme et l'introduit daus une sphère supérieure. Il se produit alors comme un changement complet de la vie tout entière. La vie surnaturelle absorbe en quelque sorte la vie naturelle, et l'homme, au lieu de vivre de la terre, vit désormais de la grâce et du ciel. Les aliments qui lui semblaient autrefois les plus délicieux n'excitent plus en lui que le dégoût, et l'estomac se refuse à les prendre ou à les garder. Apportons quelques faits :

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

« A l'âge de vingt ans, sainte Catherine de Sienne s'abstint de toute nourriture extérieure autre que

la sainte Eucharistie. Cet aliment divin, en même temps qu'il augmentait la flamme de son amour, lui rendait toujours plus douloureuse aussi cette vie qui la séparait de son bien-aimé Jésus ; ce fut en vain qu'on essaya de lui faire prendre une nourriture ordinaire : toutes les fois qu'elle essayait de manger, elle était obligée de rejeter la nourriture avec d'horribles souffrances qui excitaient la compassion de tous les assistants. Après bien des essais, on la laissa tranquille, et elle ne prit que de l'eau pure. Devant les autres, elle attribuait cette disposition extraordinaire à ses péchés ; mais, à chaque fois aussi qu'elle recevait l'Eucharistie, elle y puisait une force incroyable. Souvent la seule vue de la sainte hostie, ou même d'un prêtre qui avait dit la sainte messe le matin produisait en elle le même effet. Et plus d'une fois, lorsqu'elle était près de succomber à l'épuisement, on la vit reprendre subitement aussi des forces, et accomplir sans fatigue les œuvres de charité les plus pénibles. »

NICOLAS DE FLUE

« Les habitants d'Underwald ayant appris que Nicolas de Flue ne vivait que de la sainte Eucharistie, voulurent s'assurer de la vérité de ce miracle. Pendant un mois, ils occupèrent tous les passages qui conduisaient à sa cabane, et furent enfin convaincus que non-seulement on ne lui avait porté

aucune nourriture pendant ce temps, mais qu'aucun homme n'avait pu arriver jusqu'à lui. Cependant l'évêque de Constance, ne se trouvant pas encore satisfait, envoya près du solitaire son évêque suffragant. Celui-ci, étonné de le trouver si vigoureux après une si longue abstinence, lui ayant demandé quelle vertu il préférait à toutes les autres, Nicolas lui répondit que c'était l'obéissance : sur quoi l'évêque lui ordonna aussitôt de manger un pain qu'il lui présenta. Le solitaire obéit ; mais, à peine avait-il mangé la première bouchée qu'il éprouva des vomissements très-violents, et il lui fut impossible de continuer à manger. L'évêque de Constance, ne croyant pas encore au récit de son suffragant, voulut s'assurer par lui-même de la vérité des faits. Il se rendit donc auprès de Nicolas, et il lui demanda comment il pouvait vivre ainsi sans manger. Le frère lui répondit que lorsqu'il assistait à la messe, ou qu'il prenait la sainte Eucharistie, il sentait une force et une douceur qui le rassasiaient et lui tenaient lieu de nourriture. »

SAINTE ROSE DE LIMA

Sainte Rose de Lima, lorsqu'elle allait à la communion, avait la figure d'un ange ; de sorte que le prêtre était comme frappé de stupeur. Si on lui demandait quel effet la sainte Eucharistie produisait en elle, elle balbutiait, disant qu'elle ne trouvait pas de mots pour exprimer ce qu'elle pensait ; qu'au

reste tout ce qu'elle pouvait dire, c'est qu'elle passait alors tout entière en Dieu, et qu'elle était inondée d'une telle joie que rien dans la vie ordinaire ne pouvait lui être comparé. Cette divine nourriture la rassasiait et la fortifiait tellement que, lorsqu'elle revenait de l'église, elle marchait d'un pas ferme et agile, tandis que, lorsqu'elle y allait, au contraire, elle était souvent obligée de s'arrêter pour respirer, tant elle était épuisée par le jeûne, les veilles et les mortifications. Ses parents s'apercevaient facilement alors des effets que l'Eucharistie produisait en elle; car, à peine revenue chez elle, elle entrait dans sa chambre, et y restait jusqu'à la nuit. Et lorsque le soir on l'engageait à manger quelque chose, elle répondait qu'elle était tellement rassasiée qu'il lui était impossible de rien prendre. Elle passa ainsi une fois huit jours sans manger ; et toutes les fois que le saint Sacrement était exposé aux quarante heures, elle passait tout ce temps à genoux en sa présence

Quand on demandait à la bienheureuse Lidwine d'où lui venait son sang, puisqu'elle ne mangeait rien: « D'où vient, répondait-elle, au cep sa séve au printemps, puisque l'hiver il sèche et dépérit ? » Et elle ajouta qu'elle puisait plus de force à la sainte table et dans une bonne méditation sur l'Eucharistie que d'autres dans les mets les plus recherchés.

Sainte Angèle de Foligno trouva pendant douze

ans dans l'Eucharistie des forces suffisantes pour pouvoir se passer de toute nouriture. Il en fut de même de sainte Colombe de Riéti, de Dominica de Paradis, qui ne prenait rien autre chose pendant tout le carême que la sainte communion ; de l'évêque de Saint-Modoc, qui une fois, pendant quarante jours, vécut seulement de la divine Eucharistie, et qui, après ce temps, parut à ses disciples plus fort qu'auparavant.

A Norfolk, dans le nord de l'Angleterre, vivait une sainte fille, que le peuple avait nommée Jeanne Meatless, c'est-à-dire sans nourriture, parce que, pendant quinze ans, elle n'avait pris que l'Eucharistie.

De tout temps, les événements de ce genre ont excité d'abord le doute et le besoin d'en constater la vérité par tous les moyens que Dieu nous a donnés pour cela ; et de tout temps aussi ces faits merveilleux n'ont été acceptés par l'esprit humain que convaincu par l'évidence.

En 1225, saint Hugues, évêque de Lincoln, ayant appris qu'il y avait à Leicester une religieuse qui n'avait pris aucune nourriture depuis sept ans, et qui vivait seulement de l'Eucharistie, qu'elle prenait tous les dimanches, n'ajouta d'abord aucune foi à ce récit. Il envoya d'abord à cette femme quinze clercs qui devaient l'observer attentivement pendant quinze jours sans la perdre de vue un seul instant ; et comme, pendant tout ce temps, elle conserva ses forces et sa santé, quoiqu'elle n'eût pris aucune nourriture, il se

déclara convaincu, comme il convient à un homme intelligent. (La *Mystique*, par Görres, trad. Charles Sainte-Foi.)

XVIe SIÈCLE

SAINT FÉLIX

UN ANGE GARDE LES TROUPEAUX DE SAINT FÉLIX, DE CANTALICE, PENDANT QU'IL ASSISTE A LA SAINTE MESSE

« Félix de Cantalice, capucin, avait, dès sa plus tendre enfance, conçu une grande dévotion envers la divine Eucharistie. Jeune encore, chargé de la garde des troupeaux, quand il entendait sonner la cloche du village qui annonçait qu'on allait célébrer les saints mystères, Félix quittait ses troupeaux, et, dans sa naïve simplicité, il disait au Seigneur : « Mon Dieu, je les « confie à votre garde ; je vais aller assister à la « messe. » Dieu, pour faire voir combien la dévotion de Félix lui était agréable, envoyait un ange pour garder son bétail en son absence. » (*Vies des Saints.*)

MIRACULEUSE APPARITION

MIRACULEUSE APPARITION RAPPORTÉE PAR SAINT THOMAS DE VILLENEUVE.

« Un juif converti, se trouvant sur son lit de mort, me fit appeler, dit saint Thomas de Villeneuve, par ses domestiques de la manière la plus pressante. Il craignait que la mort ne le prévînt avant de m'avoir confié ce qui suit, et que je vous raconte comme il me le

raconta lui-même. « J'étais enfant, me dit-il ; je n'a-
« vais pas encore quitté la religion juive, je voyageais
« avec un autre enfant pour accomplir une commis-
« sion que mon père m'avait donnée. Quoique bien
« jeunes tous les deux, nous nous entretenions en
« marchant du Messie, dont notre erreur judaïque
« attendait encore la venue. Nous en parlions avec la
« plus grande ardeur, exprimant les plus vifs désirs
« que, si ce Messie devait nous être donné, il naquît
« de nos jours, afin que nos yeux eussent le bonheur
« de le voir. Plus nous en parlions, plus notre ardeur
« s'enflammait ; chacune de nos paroles redoublait
« notre désir de voir enfin le Messie, objet de tant de
« soupirs. Quand tout à coup, à l'entrée de la nuit,
« au moment du crépuscule, une merveilleuse clarté
« illumina tout un côté du ciel, on aurait dit que, de
« ce côté, le ciel était ouvert. Or, j'avais parfois en-
« tendu dire à mon père que si jamais je voyais le
« ciel ouvert, je devais aussitôt demander quelque
« grâce au Seigneur ; je me souvins alors de la recom-
« mandation de mon père, et, nous mettant à genoux,
« mon compagnon et moi, nous suppliâmes le Seigneur
« de daigner nous montrer le Messie, objet de nos
« désirs. Pendant cette prière, nous vîmes apparaître,
« au milieu d'une auréole de lumière, un calice rayon-
« nant et une hostie superposée, comme les chrétiens
« ont coutume de les adorer dans leurs églises. Éton-
« nés d'abord de ce prodige, mais bientôt merveilleu-
« sement encouragés et fortifiés, nous comprîmes que

« c'était là le Messie que nos désirs avaient appelé si « ardemment. Dès ce moment, la foi entra dans nos « cœurs, et nous rendîmes grâces à Dieu de nous « avoir révélé la vérité. De retour à la maison, la « crainte me fit cacher le prodige à mon père. Cepen-« dant, dans la suite, je me mis en devoir de recevoir « le saint baptême, et j'embrassai le christianisme. « Quant à mon compagnon, je ne sais ce qu'il est de-« venu. »

« Tel fut le récit que me fit cet israélite quelque temps après sa conversion. Il me pria de raconter ce prodige après sa mort ; je n'ai pas voulu le faire, en effet, pendant tout le temps qu'il vécut encore, pour ne pas avoir l'air de confirmer notre foi par le témoignage de néophytes. Cependant, comme les témoignages que rendent les ennemis de notre foi en faveur de nos mystères ont une grande force, nous avons voulu donner à celui-ci la plus grande publicité. » (*Sermon de saint Thomas de Villeneuve sur l'Eucharistie.*)

UNE RELIGIEUSE DU TEMPS DE SAINT THOMAS DE VILLENEUVE EST MIRACULEUSEMENT COMMUNIÉE.

« J'ai connu, dit saint Thomas de Villeneuve dans un de ses sermons, j'ai connu une religieuse qui soupirait après le corps du Seigneur Jésus comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines. Telle était la violence de ses désirs et l'impétuosité de son

ardeur, qu'elle ne pouvait être privée un seul jour de ce divin sacrement. Quand elle se trouvait par hasard dans un lieu où l'on ne célébrait pas les saints mystères et où, par conséquent elle ne pouvait communier; elle quittait aussitôt ce lieu, afin que son âme ne fût pas privée, même un seul jour, de cette céleste réfection.

« Or, le vendredi saint, après que, selon la coutume de l'Église, le prêtre eut déposé dans le tombeau le corps de Jésus-Christ, il oublia cette religieuse et ne réserva pas d'hostie consacrée pour calmer la faim qui la dévorait sans cesse. La religieuse en fut désolée, et, ne pouvant retenir sa douleur, elle remplissait la maison de ses gémissements et de ses sanglots. Une mère ne pleure pas avec moins d'affection la mort de son fils unique, et cependant on ne pouvait consoler sa douleur en apaisant ses désirs, on n'avait plus de saintes espèces. Plongée dans cet océan de douleur, elle ne cessait de pleurer, de gémir et de soupirer en présence du tombeau qui renfermait le bien-aimé de son âme, lorsque tout à coup, ô merveille ! ô prodige de la puissance de son Dieu ! deux mains, tenant une sainte hostie, apparaissent à ses yeux ravis, et viennent la déposer dans sa bouche. Aussitôt la douleur fait place dans son âme à la joie la plus vive, et son affliction se change en une consolation ineffable.

« Tel est le fait que, entre bien d'autres prodiges, j'ai entendu de la bouche de cette religieuse; son humilité répugnait à me le dire; aussi ne le fit-elle que

lorsque je le lui eus ordonné, en vertu de la sainte obéissance, car elle faisait partie de notre ordre. » (*Sermon de saint Thomas de Villeneuve sur la sainte communion.*)

STANISLAS DE KOSTKA

LE BIENHEUREUX STANISLAS DE KOSTKA REÇOIT, DANS UNE GRAVE MALADIE, LE SAINT VIATIQUE DE LA MAIN DES ANGES.

« Le bienheureux Stanislas de Kostka, alors qu'il faisait ses études à Vienne, fut atteint d'une maladie si violente qu'il crut devoir prévenir son frère et son gouverneur d'appeler un prêtre pour lui administrer les derniers sacrements. Son frère et son gouverneur furent fort embarrassés de cette demande, car ils logeaient chez un luthérien, lequel n'aurait point accordé la permission à un prêtre catholique d'entrer chez lui. Alors ils dirent à Stanislas que sa maladie était moins grave, que les médecins avaient grand espoir, et qu'il devait plutôt penser à prendre les remèdes qu'on lui donnait pour rétablir sa santé qu'à se préparer à la mort. Le saint enfant, qui sentait ses forces diminuer de jour en jour, redoublait ses prières; mais enfin, voyant que ses sollicitations étaient inutiles, il résolut de ne demander plus qu'à Dieu ce qu'il désespérait d'obtenir des hommes.

« Il y avait déjà longtemps qu'il invoquait sainte Barbe, à laquelle il était très-dévot, pour obtenir la grâce de ne point mourir sans recevoir le saint via-

tique; car c'est particulièrement pour cela que la dévotion à cette sainte martyre est célèbre parmi les peuples du Nord. Il s'adresse donc à elle en cette occasion, et la conjure avec beaucoup de larmes de ne le pas abandonner dans une nécessité si pressante. Sa prière fut accompagnée de tant de ferveur et de confiance qu'il mérita d'être exaucé. Une nuit que la violence du mal empêchait le saint enfant de dormir, il vit paraître la sainte à côté de son lit, suivie de deux anges, dont l'un portait le saint sacrement. A ce spectacle, Stanislas se leva plein de joie et se mit à genoux sur son lit. En cet état, il eut assez de présence d'esprit pour avertir son gouverneur d'adorer Notre-Seigneur; puis il récita tout haut la prière avant la communion, et, après avoir reçu la sainte hostie, il se remit au lit, où il demeura longtemps dans un silence et dans un recueillement qui annonçaient les grandes merveilles qui venaient de s'opérer en lui. » (*Vie du bienheureux Stanislas.*)

XVIIe SIÈCLE

LE PRINCE FRÉDÉRIC DE BRUNSWICK

CONVERSION A LA RELIGION CATHOLIQUE DU PRINCE FRÉDÉRIC DE BRUNSWICK OPÉRÉE PAR LA DIVINE EUCHARISTIE ET LES PRIÈRES DE SAINT JOSEPH DE COPERTINO.

« Rien de plus miraculeux que la conversion à la religion catholique de Jean-Frédéric, prince de Brunswick. Curieux de connaître les principales cours

de l'Europe, ce jeune souverain vint à Rome en 1649, et de Rome se rendit à Assise, afin d'y voir saint Joseph de Copertino, dont la sainteté faisait tant de bruit en Allemagne. Le cardinal Francesco Rapaccioli, envoyé par le pape Innocent X, arrivait à Assise en même temps, avec une lettre pour le custode et des ordres relatifs à la réception de ce prince. Une autre lettre, écrite aussi par ordre du pape et portant un caractère confidentiel, prescrivait au custode de mettre Son Altesse en relation avec Joseph, afin que par ses bonnes paroles et ses prières à Dieu, le saint religieux obtînt que le prince se convertît du luthéranisme au catholicisme, ce qui serait d'une grande importance pour les intérêts de la religion en Allemagne. Le custode s'empressa de se rendre à l'hôtellerie où le prince était descendu avec deux comtes, ses chambellans, l'un catholique, l'autre luthérien. On les conduisit dans les grands appartements du saint couvent, connus sous le nom d'appartements du pape. Son Altesse exprima tout d'abord le désir de voir le P. Joseph, et manifesta l'intention de partir après la conférence. Le lendemain donc, qui était un dimanche, le prince et les deux comtes furent introduits très-secrètement et par un escalier dérobé dans la chapelle du vieux noviciat, où frère Joseph célébrait ordinairement la messe. Personne ne fut prévenu, pas même Joseph; il ignorait l'arrivée des étrangers et ne soupçonnait nullement leur présence au saint sacrifice; mais il devait en être bientôt averti.

Au moment de rompre l'hostie consacrée, l'homme de Dieu laissa échapper un douloureux gémissement. Poussant ensuite un grand cri, il vola dans l'air, à reculons, à genoux, à une distance de cinq pas, et revint de la même manière à l'autel, où il resta en extase un peu de temps. Il voulut rompre l'hostie, l'hostie résista. Il fallut un effort pour la briser. De cette circonstance il conclut qu'un cœur dur assistait au saint sacrifice. Ce douloureux et extraordinaire gémissement du serviteur de Dieu avait frappé le prince; il en demanda la raison. Le custode répondit que, à moins d'y être contraint par l'obéissance, Joseph n'aimait pas à donner de pareilles explications. En considération cependant d'un hôte si illustre, le supérieur posa la question et reçut la réponse suivante : « Compatriote, les personnes que tu m'as en-« voyées ce matin ont le cœur dur; elles ne croient « pas ce que croit la sainte mère Église; c'est pour « ce motif que l'Agneau, devenu dur sous mes doigts, « ne pouvait se rompre. »

« Le prince médita cette réponse au fond de son cœur. Ses projets de départ en furent ébranlés. Tantôt il voulait partir, tantôt il voulait rester, et ne se décidait à rien. Il ne prêtait ni ne fermait entièrement l'oreille à une voix secrète qui le pressait puissamment de se faire catholique. Joseph, averti des intentions du pape, animé d'ailleurs d'un ardent désir de sauver cette âme, parla de cette affaire à Dieu, et aussitôt ses prières commencèrent d'être exaucées. La grâce des-

cendit dans le cœur du jeune souverain et y engagea une de ces luttes qui sont moins un combat qu'une victoire. Après qu'il eut dîné, le prince demanda un entretien au serviteur de Dieu, et demeura seul avec lui dans sa cellule jusqu'à l'heure des complies. Dans cette longue conférence, que dit Joseph à Dieu en faveur du prince? que dit-il au prince de la part de Dieu? Nous l'ignorons : ce que nous savons, c'est qu'à l'issue de la conférence, le prince, tout pensif, se rendit à l'église et s'agenouilla devant l'autel de Saint-Francois, peut-être avec l'intention de dire au saint les raisons qui militaient pour et contre sa conversion; mais il se releva brusquement, honteux d'avoir paru céder à cette lumière dont il reconnaissait les divines clartés, mais qui ne l'avait point encore subjugué.

« Comme un aigle qui poursuit une noble proie, Dieu jetait le prince de Brunswick dans les voies où il avait résolu de ne pas entrer. Introduit dans le chœur comme malgré lui, le prince y entendit, sans le vouloir, l'office des complies, et, sans le vouloir, fit ensuite la procession, où il affecta plus d'indifférence que de piété, plus de curiosité que de dévotion. Mais contre les traits acérés de Dieu et la puissance de sa grâce que sert le bouclier de la dissimulation? Le lendemain, lundi, le prince voulut assister à la messe du P. Joseph, et de nouveau Dieu frappa ses yeux d'un admirable prodige. Au moment de l'élévation parut, sur la surface de l'hostie, une croix noire qui

fut aperçue de tous les assistants. Au même instant, le P. Joseph, élevé en l'air, se trouvait à une palme de hauteur au-dessus du marchepied de l'autel, et semblait suivre la divine hostie dans les cieux.

« Celui des deux comtes qui était hérétique, affectant un profond dédain en présence de ces miracles, que Dieu daignait faire en partie pour lui, s'écria insolemment : « Maudit soit le jour où je suis venu « dans ce pays ; je vivais tranquille dans le mien, et « me voici agité de misérables scrupules de con- « cience ! »

« Le prince tenait un tout autre langage ; pressé par l'évidence des miracles d'un côté, par les influences de la grâce de l'autre, il se sentait fortement ébranlé ; mais il résistait toujours, et, bien qu'il ne fût déjà plus luthérien, il n'osait encore se déclarer catholique. Ses anxiétés trahissaient un esprit convaincu qui ne peut se résoudre. Joseph, qu'une lumière surnaturelle avertissait des intimes agitations du prince, souriait de ses irrésolutions, sachant avec quelle puissance Dieu s'empare de l'âme qu'il poursuit. « Réjouissons-nous, dit-il à un ami ; le cerf est « blessé ; il est à nous. »

« Cependant le prince se sentait de plus en plus disposé à recevoir le don de Dieu. Après la messe, il demanda à Joseph un entretien qui dura jusqu'au dîner. Et parce que la grâce commençait à triompher dans cette âme, après dîner il voulut reprendre la conférence. Lorsque Joseph le vit paraître sur le seuil

de sa cellule, il fit quelques pas en avant, ceignit le prince du cordon de Saint-François, et, dans un transport extatique, il s'écria à plusieurs reprises : *Je te lie pour le Paradis.*

« Après avoir dit ces mots, le saint resta en extase. Revenu à la vie réelle par la vertu de la sainte obéissance, lui, ce pauvre frère, né dans une étable, regardant en face le prince souverain de Brunswick, le fils du duc de Saxe, l'héritier de nombreux États, lui dit avec chaleur : « Va, je t'ai lié pour le Paradis.
« Prie à l'autel de saint François d'Assise, assiste à
« l'office de complies, fais la procession, et tout ce que
« tu verras faire aux religieux, fais-le humblement. »

« Le prince, profondément ému et devenu humble, entendit et obéit, parut à l'église comme un simple novice, assista à complies et fit la procession. Ce n'était plus un Saul, c'était un saint Paul pénitent et converti. Assisté des cardinaux Facchinetti et Rapaccioli, il se prosterna devant l'autel du très-saint Sacrement, et là, avec un air empreint de majesté, d'une voix sonore et forte, il dit : « Le roi du monde
« est adoré dans cette église ; dans cette église, je con-
« fesse et je crois toutes les choses que confesse et
« croit l'Église catholique. »

« Il voulut ensuite entretenir le serviteur de Dieu des secrets de sa conscience, et resta avec lui jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

« Le prince déclara qu'il reviendrait l'année suivante à Assise faire son abjuration publique entre les

mains du P. Joseph ; c'est en effet ce qui eut lieu. Il voulait, par la prudence de cette conduite, coordonner d'abord les affaires publiques de ses États avec les intérêts de la religion catholique, et régler ensuite publiquement les intérêts privés de sa conscience. » (*Vie de saint Joseph de Copertino*, *de l'ordre des Frères-Mineurs*, par Dominique Bernino.)

MIRACLE DE FAVERNEY

LES SAINTES HOSTIES PRÉSERVÉES DE L'INCENDIE.

En l'année 1608, le 24 du mois de mai, il s'opéra un grand miracle dans l'église abbatiale de Notre-Dame de Faverney, dans le diocèse de Besançon. Il y avait, chaque année, aux fêtes de la Pentecôte, un grand concours de fidèles qui se rendaient à Notre-Dame pour y gagner une indulgence plénière accordée par le Souverain Pontife. C'était la coutume, pour cette grande solennité, de dresser un autel en bois et richement décoré à l'entrée du chœur. On y exposait le très-saint Sacrement. Le feu ayant pris pendant la nuit à l'autel, sur lequel se conservaient deux grandes hosties renfermées dans un ostensoir, entre deux cristaux, et ayant réduit en cendres l'autel, les gradins et le tabernacle, les linges, les tapis et les ornements, l'ostensoir seul, où reposaient les deux hosties, ne fut point endommagé par les flammes, mais demeura à la même place, sans aucun soutien, suspendu en l'air pendant trente-trois heures consécutives, à la grande

admiration, au grand étonnement de plus de dix mille personnes accourues pour contempler ce prodige. Après ces trente-trois heures, pendant qu'un curé du voisinage, qui était venu en procession avec tout son peuple, offrait le saint sacrifice, après l'élévation de la sainte hostie, l'ostensoir descendit lentement, sans le secours de personne, et alla reposer sur un missel couvert d'un corporal, qu'on avait préparé à cet effet. Ce nouveau prodige se passa à la vue d'une foule immense de spectateurs parmi lesquels on choisit plus de cinquante témoins irrécusables. Après les informatione les plus sévères et les plus exactes, l'archevêque de Besançon déclara, par un acte public, que le fait était incontestablement miraculeux [1].

[1] Ce miracle est un fait historique que ne permettent pas de révoquer en doute : 1° les informations et le décret de l'archevêque de Besançon ; 2° la bulle de Paul V, enregistrée au troisième livre du Bullaire du parlement, fol. 246, et énonçant toutes les principales circonstances du miracle; 3° la narration historique et topographique des couvents de l'ordre de Saint-François dans la province de Bourgogne, par le Fodéré, auteur contemporain du miracle; in-4°, Lyon, 1619. — Une des hosties miraculeuses fut donnée à la ville de Dôle, qui députa, pour aller la chercher : 1° de la part du chapitre le doyen, avec plusieurs chanoines et prêtres; 2° de la part du parlement, deux chevaliers d'honneur, deux conseillers clercs, le substitut du procureur général avec un greffier; 3° de la part de la Chambre des comptes, deux conseillers maîtres. A cette députation se joignirent trois cents cavaliers des principaux de la ville. La sainte hostie fut portée dans une litière couverte de damas, laquelle était portée elle-même par deux chevaux blancs; aux côtés marchaient quatre

SACRILÉGE DE DEUX JEUNES GENS

LE TRÈS-SAINT SACREMENT DE L'AUTEL REÇU INDIGNEMENT PAR DEUX JEUNES GENS, A LA MESSE DE MINUIT, EN L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME-DES-ARDILLIERS, A SAUMUR. — VENGEANCE DIVINE SUR CES DEUX SACRILÉGES. — ARRÊT DE LA COUR DU PARLEMENT DE PARIS QUI CONDAMNE CES DEUX JEUNES ÉTUDIANTS A UNE RÉPARATION SOLENNELLE DE CET HORRIBLE SACRILÉGE.

La nuit de Noël de l'année 1631, deux jeunes étudiants à Saumur, après avoir passé une partie de la nuit en de dégoûtantes orgies, se rendirent à Notre-Dame-des-Ardilliers pendant qu'on y célébrait solennellement la messe de minuit. Au moment de la communion ils eurent l'audace sacrilége d'aller s'asseoir au banquet des élus, avec les pieux fidèles, oubliant que les choses saintes sont pour les saints ! De retour dans la maison où ils s'étaient livrés à l'orgie, ils veulent proférer des blasphèmes contre l'Eucharistie qu'ils venaient de recevoir si indignement ; lorsque tout à coup ils sont frappés par la main de Dieu; ils tombent par terre, se tordent dans d'horribles et épouvantables contorsions; ils confessent avec larmes l'horrible sacrilége dont ils se sont rendus coupables;

hommes en robes rouges, tenant chacun deux flambeaux dans une lanterne; et devant et derrière la pieuse troupe chantait des cantiques. La réception dans la ville de Dôle, le 21 décembre, fut des plus magnifiques, et l'on arrêta qu'à pareil jour, chaque année, il y aurait une procession solennelle où serait portée en triomphe l'hostie miraculeuse.

ils passent ainsi trois nuits et trois jours sans pouvoir prendre aucun aliment ni aucun remède humain ; Lorsqu'à la fin du troisième jour, le corps sacré de Jésus-Christ, sans altération aucune, bien qu'il fût demeuré trois jours dans ces sépulcres pleins d'immondices, sort de la bouche de ces sacriléges, et vient se reposer sur un plat d'argent qu'un prêtre tenait entre ses mains.

« En punition de ce crime, le juge prévôt de la ville de Saumur et l'assesseur criminel condamnèrent ces deux jeunes gens à une peine légère, par une sentence du 5 janvier 1632, de laquelle ayant appelé, le procureur général du roi, M. Molé, interjeta aussi un appel *à minima*.

« La cour, par son arrêt du 17 février 1632, infirmant la sentence, aggrava la peine, et condamna ces deux sacriléges :

1° A un bannissement perpétuel de la ville de Saumur;

2° A une amende de douze cents livres tournois, applicable, 1° deux cents livres pour l'entretien des prisonniers de la conciergerie du palais ; 2° la somme de mille livres tournois sera mise à la disposition du substitut du procureur général, et employée à l'achat d'une lampe d'argent de deux cents livres, qui sera mise en ladite église de Notre-Dame-des-Ardilliers, audevant du lieu où repose le saint Sacrement, et les huit cents livres restant à fonder une rente pour entretenir à perpétuité l'huile de ladite lampe, et ponr

faire mettre et attacher près du lieu où est le saint Sacrement de l'autel une plaque de cuivre sur laquelle sera inscrit le présent arrêt.

« Fait au Parlement, le 17 février 1632.

« *Signé* : RADIGUES. »

XVIII[e] SIÈCLE

GRAND MIRACLE ARRIVÉ A PARIS

MANDEMENT DU CARDINAL DE NOAILLES SUR UN MIRACLE OPÉRÉ A LA PROCESSION DU SAINT SACREMENT DE LA PAROISSE SAINTE-MARGUERITE, A PARIS, LE 31 MAI 1785.

« Mes très-chers frères, il est important que vous sachiez exactement les circonstances du fait miraculeux qui vient de paraître, que vous en tiriez les conséquences justes et naturelles qu'il nous présente, et que vous soyez instruits des précautions que nous avons prises pour assurer la vérité du fait, et pour le transmettre à la postérité avec la même exactitude que nos pères ont observée, pour faire passer jusqu'à nous des miracles de la même nature, dont ils ont été les témoins.

« La femme en faveur de qui Dieu a opéré le miracle se nomme Anne Charlier, épouse du sieur de la Fosse, maître ébéniste, âgée de quarante-cinq ans, née et élevée à Paris. On rend témoignage dans tous les lieux où elle a demeuré, et particulièrement sur la

paroisse de Sainte-Marguerite, où elle est établie depuis vingt ans, que sa conduite a toujours été chrétienne et édifiante.

« Il y a près de vingt ans que Dieu affligea cette femme d'une perte de sang qui depuis sept années était devenue si continuelle, si violente et si opiniâtre, que les tentatives qu'on avait faites pour la guérir avaient été aussi inutiles que dangereuses.

« Depuis dix-huit mois, son épuisement ne lui permettait plus de marcher, même avec des béquilles, ni de soutenir la lumière ; les plus légers mouvements la faisaient tomber en faiblesse; elle ne pouvait plus demeurer dans son lit à cause d'une grande douleur de côté, et, pour passer de son lit à son fauteuil, on était obligé de la porter. Pour recevoir la sainte communion, le lundi qui précéda sa guérison, elle se fit porter dans une chaise jusqu'au pied de l'autel; elle ne put se mettre à genoux que soutenue par deux personnes, et on la rapporta de l'église presque mourante.

« Son infirmité, connue d'un grand nombre de personnes, tant du faubourg Saint-Antoine que de différents autres quartiers de Paris, était devenue de notoriété publique; et soixante-dix témoins dignes de foi, attestent les circonstances que nous venons de vous marquer. La vérité et la promptitude de sa guérison ne sont ni moins notoires ni moins attestées.

« Se sentant plus incommodée qu'auparavant, elle prit la résolution de s'adresser à Jésus-Christ le jour

du Saint-Sacrement, que la procession devait passer devant sa porte... Le matin même de cette fête solennelle, une femme née dans la religion protestante, que la malade connaissait depuis longtemps, la vint voir, et, l'ayant trouvée consternée par l'augmentation de son mal, elle l'exhorta à mettre toute sa confiance en Jésus-Christ; elle lui représenta que le Fils de Dieu ressuscité d'entre les morts, toujours vivant, n'était pas moins puissant dans le ciel que lorsqu'il était vivant sur la terre.

« La dame la Fosse, fortifiée par ce discours, résolut de suivre le mouvement que Dieu avait mis dans son cœur, et de demander sa guérison à Jésus-Christ; non à Jésus-Christ seulement dans le ciel, mais à Jésus-Christ présent dans le sacrement de l'Eucharistie, selon la foi de l'Église. Animée de ces sentiments, elle se fit descendre dans la rue. Lorsqu'elle fut à sa porte, elle se trouva très-mal, ne pouvant soutenir ni l'air ni le grand jour. Cependant quand on lui dit : « *Voilà le saint Sacrement*, » elle fit un effort pour se jeter à genoux, et elle tomba dans l'instant sur ses mains, criant en même temps : « Seigneur, si vous « voulez, vous pouvez me guérir, je crois que vous « êtes le même qui êtes entré dans Jérusalem : par« donnez-moi mes péchés et je serai guérie. » Elle marcha sur ses genoux et sur ses mains quelques pas, criant toujours à haute voix : « Jésus-Christ, vous « pouvez me guérir. » Le peuple, étonné du spectacle, parut scandalisé de voir une femme suivre le saint

Sacrement se traînant par terre et criant à haute voix ; les uns crurent qu'elle était ivre ou en démence, d'autres qu'elle tombait du mal caduc : tous la pressèrent de se retirer ; sa foi ne fut point refroidie par tous ces obstacles ; rien ne put l'empêcher de continuer sa marche et d'invoquer Jésus-Christ, disant qu'on la laissât suivre son Dieu, et sa foi fut bientôt exaucée.

« Sentant tout d'un coup son cœur se fortifier, elle se leva, encore soutenue par les deux personnes qui l'avaient accompagnée ; et dans le moment, éprouvant que son corps tournait comme pour retomber, elle cria encore plus fortement : « Seigneur, « que j'entre dans votre temple, et je serai guérie. » Elle dit même à ceux qui la soutenaient de la laisser, persuadée qu'elle marcherait bien ; ils la virent en effet marcher dans la foule du peuple et suivre le saint Sacrement. Elle alla seule et sans secours jusqu'à l'église de Sainte-Marguerite, perdant toujours néanmoins une très-grande quantité de sang.

« Arrivée à la porte de l'église, elle redoubla ses prières et demanda à Dieu avec une nouvelle ferveur qu'elle n'entrât point dans le lieu saint sans être pleinement guérie : au moment donc qu'elle eut mis le pied dans le temple du Seigneur, elle sentit, comme l'hémorroïsse de l'Évangile, la source du sang qu'elle perdait desséchée. Elle resta à genoux ou debout à la porte du chœur, pendant tierce et la grand'messe, qui durèrent une heure et demie, sans être aidée de

personne, ni pour se mettre à genoux ni pour se relever ; pendant sexte, elle entra dans le chœur, et demeura quelque temps à genoux devant le saint Sacrement ; elle en sortit sans être incommodée de la lumière, qu'elle ne pouvait soutenir auparavant. Enfin, sans être soutenue par personne, elle revint à pied chez elle, accompagnée d'une grande multitude qui, semblable au peuple témoin des miracles de Jésus-Christ, saisie de crainte et d'admiration, glorifiait Dieu qui donnait aux hommes des preuves si surprenantes de sa puissance.

« Ceux qui avaient vu la malade se jeter par terre en présence du saint Sacrement, et qui n'avaient pu la suivre, à cause de la foule du peuple, s'attendaient si peu à une guérison miraculeuse, qu'ils laissèrent quelque temps à sa porte le fauteuil dans lequel on l'avait descendue, convaincus qu'on allait la rapporter presque mourante, et que le secours qui avait été nécessaire pour la descendre le serait encore plus pour la remonter dans sa chambre,

« A son arrivée dans sa maison, quel concours de ses voisins et de tous ceux qui avaient été exactement instruits de sa maladie ! En la voyant monter son escalier comme si elle n'avait point été malade, ils ne pouvaient croire ce qu'ils voyaient ; à peine était-elle assise qu'ils la priaient de se lever et de marcher dans sa chambre, pour confirmer à leurs yeux la preuve d'une guérison au-dessus des forces de la nature, et qui ne pouvait venir que de Dieu.

« Le bruit du miracle parvint bientôt jusqu'à la dame protestante qui avait vu le matin madame de la Fosse. Elle dépose elle-même que, frappée d'étonnement et de joie, sur la nouvelle de la guérison de son ancienne amie, elle en perdit la parole, et qu'elle envoya son fils chez la malade pour s'assurer de la vérité du fait.

« Le fils courut à la maison de la dame de la Fosse, qu'il rencontra dans la rue, arrivant de la messe : il atteste dans sa déposition que le spectacle de cette femme, qu'il voyait marcher librement, après l'avoir vue depuis si longtemps ne marchant que sur ses mains, et qu'il appelait le *ver rampant*, le toucha et le saisit si fort, qu'il ne put lui parler; il ajoute qu'il ne fut persuadé de sa guérison que lorsqu'il l'eut vue faisant plusieurs tours dans sa chambre, et le reconduisant jusqu'à l'escalier, sans que personne la soutînt.

« Dès qu'il eut rendu compte à sa mère, elle vint elle-même pour voir de ses propres yeux les merveilles de Dieu ; la malade lui donna des preuves si claires et si convaincantes de sa guérison, que la mère a reconnu et déclaré aussi bien que son fils que c'était un effet miraculeux de la toute-puissance de Dieu, et qu'ils ne croient pas qu'il y ait eu de miracle plus certain que celui-là. Ce sont les propres expressions de leur déposition que nous rapportons ici. »

A ces deux témoignages si édifiants, ajoutons celui d'un chirurgien que son art et la connaissance qu'il

avait de la malade rendent encore d'un plus grand poids.

« Le sieur Prouhet, chirurgien, voyait la dame de la Fosse depuis quinze ans, et il savait que son infirmité l'avait réduite dans une entière impuissance de marcher ; il avoue, dans sa déposition, qu'à la première nouvelle de sa guérison il ne put la croire, et qu'il dit que, si elle marchait, ce ne pouvait être que l'effet d'un *très-grand miracle*.

« Pour s'éclaircir du fait, il alla le jour même chez la malade ; dès qu'elle le vit, elle se leva et vint au-devant de lui, disant qu'un *plus grand médecin que lui l'avait guérie*. Il en fut attendri sans pouvoir parler, et il ne douta plus de la guérison, après avoir vu la malade descendre son escalier, le reconduire jusque dans la rue, aussi ferme sûr ses jambes que si elle avait toujours joui d'une parfaite santé. »

Voici ce que nous lisons dans le journal d'un contemporain, l'avocat Barbier : « Nous avons eu un miracle dans Paris à la procession de la Fête-Dieu, et il est si avéré, *que je suis obligé moi-même de le croire, ce qui n'est pas peu*. (*Journal de Barbier*, tome Ier, page 219.)

« Il est également certain que Voltaire, qui était alors âgé de trente ans, fut du nombre des témoins qui furent entendus dans l'enquête et qui déposèrent sur la vérité du miracle : une de ses lettres ne laisse aucun doute à ce sujet :

« Le miracle du faubourg Saint-Antoine, écrit-il

à la présidente de Bernières, m'a donné un petit vernis de dévotion : je suis cité dans le mandement : j'ai été invité en cérémonie au *Te Deum* chanté en action de grâces de la guérison de la dame de la Fosse.»

Dans le fait miraculeux dont il s'agit, Dieu a récompensé la foi, la piété, la patience de la malade éprouvée depuis tant d'années ; mais en même temps, dans ces jours de licence et de corruption où l'irréligion fait tant de progrès, Dieu a voulu confondre les incrédules, donner, pour la consolation des fidèles et pour la pleine conviction de nos frères protestants, une preuve sensible et éclatante des grandes vérités de la foi catholique.

« Oui, nous croyons que le divin Sauveur est réellement présent dans l'Eucharistie ; nous rendons une véritable adoration à Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, enfin nous croyons qu'il n'y a rien que de saint dans l'usage de consacrer une fête dans l'année où l'on expose Jésus-Christ à la vénération publique des fidèles.

Trois vérités que Dieu a voulu démontrer d'une manière visible par le miracle que nous venons de rapporter.

CONCLUSION

Nous voici arrivé à la fin de cet ouvrage. S'il y a quelque chose de bon, je le confesse, c'est une aumône reçue de Dieu, et dont mon cœur reconnaissant fait remonter le mérite vers notre Père, qui habite les cieux. Au Seigneur seul en revient toute la gloire! C'est son divin Esprit qui nous a inspiré le projet de ce livre, c'est son divin Esprit qui nous a assisté, c'est lui qui nous a soutenu jusqu'au terme de la carrière que nous avons parcourue pour la gloire de Jésus-Christ résidant dans nos saints tabernacles.

Heureux, mille fois heureux si, par nos patientes et persévérantes recherches, nous parvenons à porter la lumière de la vérité au milieu des ténèbres qui couvrent tant d'intelligences! Heureux mille fois si nous réussissons à allumer dans le cœur de nos frères bien-aimés l'amour de la divine Eucharistie!

L'esprit humain ne peut expliquer cette étonnante merveille de l'amour infini d'un Dieu, mais la foi s'y

soumet, le cœur la comprend et s'écrie : « *Oui, nous croyons à l'amour que Dieu a pour nous.* » Cette parole, que le disciple de la dilection avait puisée dans le cœur de Jésus, explique tout, éclaircit tout, donne satisfaction parfaite à tous nos doutes, à toutes nos demandes curieuses. *Oui, nous croyons à l'amour que Dieu a pour nous.*

Nous l'avons démontré : cette foi vive à Jésus-Christ présent dans le sacrement de l'Eucharistie a été, toujours et partout, la croyance des enfants de l'Église catholique. Elle nous a apparu dès le berceau du christianisme, brillante d'un incontestable éclat ; nous l'avons vue illuminant tous les siècles, et, tout en indiquant ces rayons de pure lumière que les écrits des docteurs répandent sur ce divin mystère à chaque âge du monde moderne, nous avons montré jusqu'à l'évidence que l'origine de cette croyance en la présence réelle remontait jusqu'au Sauveur lui-même. Elle nous a encore été révélée, cette foi vive à Jésus-Christ présent dans le sacrement de l'Eucharistie, par les sentiments d'adoration, de reconnaissance et d'amour qui consument les cœurs des saints en présence des divins tabernacles, ou bien alors qu'au sortir du banquet mystérieux de la charité ils étaient embrasés d'une ardeur toute céleste.

Enfin, pour renouveler et confirmer dans les âmes cette croyance d'une manière inébranlable, nous avons rapporté les faits miraculeux que Dieu, dans tous les siècles, s'est plu à opérer pour attester, par

les plus éclatants prodiges, la vérité et la grandeur de ce divin sacrement.

Oui, dirons-nous encore une fois, en terminant : *Nous croyons à l'amour que Dieu a pour nous.*

O amour! que tu es puissant quand tu travailles sur le cœur d'un Dieu !

Ce n'était donc pas assez pour votre amour, Seigneur Jésus, mon Sauveur et mon Dieu, que vous fussiez descendu des cieux dans le sein virginal de Marie? Ce n'était pas assez pour votre amour d'être né dans une étable, d'avoir accompli pour le salut de l'homme tous les mystères de votre vie et de votre mort?... Votre amour inépuisable vous a fait trouver encore le secret de vous multiplier dans autant de lieux que vous avez de tabernacles et de vous incarner, pour ainsi dire, autant de fois que vous êtes reçu par les fidèles dans cet auguste sacrement.

O bonté incompréhensible de mon Dieu ! ô admirable invention de votre sagesse éternelle ! vous avez trouvé dans les sublimes inspirations de votre cœur le moyen de rester au milieu des hommes et de monter au ciel sans quitter la terre.

« Vous demeurez parmi nous, suivant le langage d'un pieux auteur, comme hostie et victime jusqu'à la consommation des siècles, et le sacrifice du Calvaire que vous avez accompli une seule fois et dans un seul lieu du monde, vous l'offrez encore tous les jours d'une manière non sanglante sur tous les points du globe et à la vue de tous les hommes.

« Vous y renouvelez à tous moments, aux yeux de notre foi, la mort que vous avez soufferte pour nous, et par le moyen de ce sacrement d'unité, vous rassemblez comme dans un point indivisible tous les mystères du temps et de l'éternité. Vous les y renfermez sous les symboles sacrés d'une nourriture corporelle, pour les faire passer dans le plus intime de nos cœurs et pour en nourrir nos âmes dans ce lieu d'exil.

« C'est par ce mystère adorable que vous liez un commerce divin entre le ciel et la terre. C'est dans ce sacrement de votre amour que vous mettez le centre de votre religion. C'est dans ce sanctuaire que vous remplissez tous les devoirs. C'est en cet état, ô mon souverain prêtre, que vous adorez Dieu pour moi, que vous lui rendez grâces pour tous les bienfaits dont il m'a comblé par vous, que vous me présentez et me donnez accès à lui, et que vous faites toutes les fonctions de votre sacerdoce éternel.

« C'est dans la vertu toute-puissante et dans la dignité infinie de ce sacerdoce, de ce sacrement, de ce sacrifice, que je trouve le supplément surabondant de mon impuissance pour tous mes devoirs envers votre Père et envers vous, ô Dieu caché et anéanti, mais Dieu d'autant plus adorable et aimable que vous effrayez moins notre faiblesse. »

Instruit par la charité, comme dit le grand apôtre, je comprends, Seigneur Jésus, toutes les merveilles de votre amour. Je vous aime, je vous adore dans le ta-

bernacle, ce ciel de la terre, et je vous y offre, par vous-même, et mon esprit et mon cœur, et tout ce ce que j'ai reçu de vous, à la vie, à la mort; dans le temps et l'éternité, je veux toujours vous appartenir.

Enfant soumis de l'Église romaine, pour nous conformer aux décrets d'Urbain VIII, nous condamnons à l'avance tout ce que notre ouvrage aurait de condamnable, et nous déclarons que, si nous donnons le titre de saints à quelques illustres personnages, et celui de miracles aux faits que nous rapportons, c'est toujours en réservant les droits de l'Église romaine, qui seule peut prononcer définitivement sur de telles questions.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

